LE VILLAGE

Scènes Provinciales.

PERSONNAGES.

GEORGE DUPUIS, ancien notaire; soixante ans, le front chauve, l'œil doux et vif; costume un peu arriéré.

REINE DUPUIS, sa femme; cinquante-cinq ans, petite, rondelette, active; vêtemens noirs.

THOMAS ROUVIÈRE; soixante ans; élégance d'un vieux viveur; barbe en éventail; verbe haut, un peu fanfaron.

MARIANNE, vieille domestique.

(LA SCÈNE SE PASSE DANS UN BOURG DU COTENTIN.)

Un salon servant de salle à manger. Ameublement en vieille tapisserie, style Louis XV. Au-dessus d'un canapé, une belle pendule de la même époque, en écaille incrustée de cuivre. Entre deux fenêtres, un baromètre. Quelques portraits de personnages poudrés, tenant une lettre à la main. — Sur la cheminée, une pendule à globe, du plus mauvais style troubadour impérial; deux vases de fausses fleurs. Sur la tablette et sous les globes, nombre de curiosités d'un goût douteux.

Il est six heures du soir en hiver. George Dupuis, Mme Dupuis et Rouvière sont à table devant un bon feu. — Marianne va et vient pour le service. — Une grosse chatte blanche cherche fortune autour de la table.

Mme DUPUIS.

C'est comme je vous le dis, monsieur Rouvière, je l'ai cru fou, — entièrement fou... A bas, Minette!... Il montait l'escalier quatre à quatre, en criant : C'est Tom! c'est Tom Rouvière! c'est ce diable de Tom!... Pardon, monsieur Rouvière, mais c'est son mot, vous savez? — Et moi, je le suivais clopin-clopant en me tuant de lui dire que c'était bien plutôt M. du Luc avec sa nouvelle calèche,... car je savais par Mme Le Rendu que M. du Luc dînait aujourd'hui à Sémonville,

et comme il ne traverse jamais Saint-Sauveur sans nous dire un petit bonjour, j'étais bien fondée à croire...

DUPUIS.

Mais, ma bonne amie, qu'est-ce que cela fait à Rouvière, tout cela? Il ne connaît pas plus M. du Luc que Mme Le Rendu, n'est-ce pas?... D'ailleurs tu sais que M. du Luc a ses chevaux et qu'il ne prend jamais la poste : ce ne pouvait être lui par conséquent.

Mme DUPUIS.

Enfin, mon ami, j'en étais convaincue, que veux-tu?

DUPUIS.

Allons! c'est bien, ma chère... Prends donc garde à ta chatte,... elle taquine constamment Rouvière.

Mme DUPUIS.

A bas, Minette! Qu'est-ce que c'est donc ça, mademoiselle?... Tu m'avoueras toi-même, Dupuis, qu'il était plus naturel de m'attendre à voir M. du Luc, notre voisin de campagne, que M. Rouvière, que je ne connaissais pas, et dont tu n'avais pas eu de nouvelles depuis plus de trente ans... Là, franchement... j'en fais juge monsieur.

ROUVIÈRE, évidemment impatienté.

Vous avez raison, madame, dix mille fois raison!... Mais, Dieu me pardonne, madame Dupuis, je crois que vos côtelettes sont panées!

Mme DUPUIS.

Hélas! et c'est moi qui ai recommandé à Jeannette de les paner!... j'avais cru faire pour le mieux.

ROUVIÈRE.

C'est une hérésie capitale, ma chère dame : on ne pane plus les côtelettes, — de même qu'on ne porte plus de manches à gigot. Comment, diantre! la Providence vous accorde une des substances les plus précieuses que l'on connaisse en cuisine, — le pré salé authentique, — le pur mouton de Miels, et vous le panez!... vous osez le paner! Parbleu! j'ai fait le tour du monde, mais il me fallait venir à Saint-Sauveur-le-Vicomte pour voir paner des moutons de Miels.

Mme DUPUIS.

Que je suis mortifiée! Un peu de sole, monsieur Rouvière? Nous n'avons la poissonnerie qu'une fois la semaine; mais, comme M. Dupuis aime beaucoup le poisson, j'ai fait un marché particulier avec un pêcheur de Portbail : ce qui nous donne un petit plat d'extra tous les mercredis; et comme, Dieu merci, cela se trouvait aujourd'hui mercredi...

DUPUIS.

Allons! Reine, c'est bien! quel intérêt peuvent avoir ces détails pour Rouvière, je te le demande? (Avec expansion.) Dis-moi, Tom, où étais-tu, il y a huit jours, à cette heure-ci?

ROUVIÈRE.

Il y a huit jours, mon ami,... j'étais à Dublin.

DUPUIS.

A Dublin? voyez-vous cela!... ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

De Dublin à Londres, de Londres à Jersey, — et me voilà.

DUPUIS.

Et c'est à Jersey que t'est venue cette pensée bienheureuse de relancer au gîte ton vieux compagnon de jeunesse?

ROUVIÈRE.

Hier matin, mon ami. Il y avait dans le vestibule de mon hôtel une carte de Normandie; je la parcourais machinalement en attendant le déjeuner : le nom de ton village, — Saint-Sauveur-le-Vicomte, — a frappé mes yeux... Tiens! me suis-je dit, Saint-Sauveur-le-Vicomte; mais c'était là, si je ne m'abuse, que demeurait autrefois George Dupuis,... mon ami George! Eh bien! ma foi, s'il vit encore, j'irai lui demander à dîner en passant... (Il promène ses regards sur la table d'un air inquiet.)

Mme DUPUIS, avec empressement.

Vous cherchez quelque chose, monsieur Rouvière?

ROUVIÈRE.

Ne faites pas attention, je vous en prie... (Élevant la voix.) Marianne!... N'est-ce pas Marianne que s'appelle votre domestique?... Marianne, ma bonne fille, n'auriez-vous pas un citron? cette sole en réclame.

Mme DUPUIS, courant à un buffet.

Attendez, attendez, en voici un.

ROUVIÈRE.

Ah! mille pardons, madame.

Mme DUPUIS.

Ainsi voilà trente ans, monsieur Rouvière, que vous êtes toujours par voies et par chemins, comme le véritable juif errant?

ROUVIÈRE.

Positivement, madame.

Mme DUPUIS.

Dieu, que je n'aimerais pas cela!

ROUVIÈRE.

Sans doute; mais moi, je suis un original, vous voyez.

Mme DUPUIS.

Vous avez dû, monsieur Rouvière, dans le cours de vos voyages, manger des choses bien étranges?...

ROUVIÈRE, mangeant avec suite, tout en parlant.

Des choses inouies, madame! Ah! Marianne, ma bonne fille, ap-

prochez un peu... Si j'en juge par l'odeur qui se répand ici, on est en train de torréfier le café dans la cuisine : généralement, surtout en province, on le brûle trop, ce qui lui ôte la fleur de son arome... Allez donc vite, Marianne, et dites bien à Jeannette... n'est-ce pas Jeannette que s'appelle votre camarade?... dites-lui bien que le café veut être roussi seulement,— roussi vous entendez!

MARIANNE, à demi-voix en sortant.

Hon! il n'aime rien comme un autre, celui-là!

ROUVIÈRE.

Ma chère dame, il est précisément arrivé à votre volaille l'accident que j'appréhendais pour le café de Jeannette : elle est trop cuite ou plutôt cuite trop rapidement. Cela est fâcheux, car la bête est de bonne race.

Mme DUPUIS, avec désolation.

Tous les malheurs à la fois! Je vous demande bien pardon, monsieur Rouvière... mais votre arrivée a été si imprévue... nous avons eu si peu de temps devant nous... De grace, accordez-nous quelques jours, et vous serez mieux traité, je vous le promets.

ROUVIÈRE.

Dix mille fois bonne, ma chère dame; mais à neuf heures ce soir, sans une minute de délai, il faut que je roule... Oui, madame, vous pouvez le dire, j'ai mangé, chemin faisant, des choses inouies! j'ai mangé tour à tour le kouskoussou sous la tente de l'Arabe,— le curry, — l'incendiaire curry sur les bords du Gange, — à Java le hideux tripang, — qui est le hareng du pays,— en Chine le fameux nid d'hirondelle à l'huile de ricin...

Mme DUPUIS.

O ciel!

ROUVIÈRE.

A Panama, j'ai mangé du singe... Bah! il n'y a pas un aliment dans la création qui ne m'ait passé sous la dent!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

ROUVIÈRE.

Aussi, s'il existe sous le firmament un convive sans façon, j'ose me flatter que c'est moi... Les Indiens des Montagnes-Rocheuses... ces sauvages sont doués véritablement d'une sagacité extraordinaire!... les Indiens, dis-je, m'avaient donné dans leur langue un surnom qui signifiait textuellement « l'estomac de bonne humeur... » Toujours content, — facile à vivre enfin!

DUPUIS.

Ce diable de Tom!

Mme DUPUIS.

Accepterez-vous une troisième bécassine, monsieur Rouvière? Je vois avec plaisir que vous les aimez.

ROUVIÈRE.

Dix mille graces, madame. Oui, j'aime les bécassines, je ne m'en défends pas; mais celles-ci ont un défaut, je ne puis vous le cacher : outre qu'elles sont trop fraîchement tuées, vous avez négligé de les faire saupoudrer légèrement de poivre fin, ce qui est quasiment indispensable à ce gibier... Ah çà! excusez ma curiosité, mais rien ne m'a plus intrigué, je crois, dans tout le cours de ma vie que ce plat que voici sur ce réchaud... Au nom du bon Dieu et des saints, qu'est-ce que c'est que cela?

DUPUIS.

Mon ami, je l'ai fait mettre pour toi : c'est du macaroni.

ROUVIÈRE.

Du macaroni, ceci?

Mme DUPUIS.

Oui, monsieur Tom..., c'est une attention de George..., il m'a rappelé que vous séjourniez souvent en Italie... J'ai envoyé en toute hâte chez l'épicier, qui avait encore par bonheur cette petite provision de macaroni, et, en m'aidant du *Cuisinier royal*, car Jeannette en perdait la tête, j'ai essayé de vous l'arranger à l'italienne.

ROUVIÈRE.

A l'italienne! Mais, ma pauvre chère dame, ça n'a jamais été du macaroni à l'italienne, ça, — jamais, jamais! — Au surplus, c'est peut-être bon tout de même... Voyons.

DUPUIS, après une pause.

Eh bien! mon ami?

ROUVIÈRE, résolûment.

Mon ami, autant mâcher des tuyaux d'orgue! Oh! mais c'est prodigieux! Ah çà! c'est donc du macaroni fossile, ossifié,... je ne sais pas quoi! Il faut faire arrêter l'épicier qui vous a vendu cela!... Il doit être affilié à quelque chose!

DUPUIS.

Marianne, vite une assiette à M. Rouvière. Ah! mon ami, quel triste dîner tu fais là!

ROUVIÈRE, froidement.

Tu plaisantes! Ton vin est exquis d'ailleurs.

Mme DUPUIS.

Moi... je ne sais plus que dire... J'en mourrai de chagrin... Monsieur Rouvière, goûtez au moins mon gâteau de riz, je vous en supplie à mains jointes.

ROUVIÈRE.

Très volontiers, madame... dès que j'aurai achevé cette conserve de

pois, — qui serait parfaite si on y avait un peu plus ménagé le beurre. (On entend le tintement d'une cloche.)

Mme DUPUIS.

Eh! déjà l'angélus! (Elle se lève.) Pardon, monsieur Rouvière... je vous quitte pour un instant; mais je serai revenue bien avant l'heure de votre départ. (Elle va prendre une mante posée sur un meuble.)

ROUVIÈRE.

Comment! vous sortez, madame, d'un temps pareil? Il y a un pied de neige... Savez-vous cela?

DUPUIS.

Ma femme, mon ami, va tous les soirs à l'église quand l'angélus sonne, quelque temps qu'il fasse, hiver comme été : c'est une habitude de cinquante ans; tu n'y changerais rien.

ROUVIÈRE.

Ah! très bien.... J'espère que vous êtes contente de votre curé, madame Dupuis?

Mme DUPUIS.

Oh! oui, monsieur; c'est un si digne homme! Tenez, si vous nous restiez seulement vingt-quatre heures, nous l'avons demain à dîner; vous ne regretteriez certainement pas d'avoir fait sa connaissance.

ROUVIÈRE.

J'en suis persuadé, madame Dupuis, je vous assure; mais ce sera pour une autre fois, — ce sera pour une autre fois.

Mme DUPUIS.

George, insiste encore, je t'en prie, et n'oublie pas surtout que M. Rouvière m'a promis de goûter mon riz... Ah! monsieur Tom, je vous recommande aussi mes confitures... Je les fais moi-même, et c'est une de mes petites prétentions... A revoir, mon cher monsieur.

ROUVIÈRE.

A revoir, madame, à revoir. (Mme Dupuis sort.)

ROUVIÈRE.

Ah! ah!... hem! hem! voyons donc ce riz. — Elle est un peu dévote, ta femme, hein?

DUPUIS.

Oui, un peu... mais d'une dévotion qui n'a rien de gênant pour son entourage. Elle me laisse, moi, bien tranquille dans ma tiédeur. — Bois donc, mon ami, tu ne bois pas! (En baissant les yeux.) Dis-moi, Tom, tu l'as trouvée fièrement provinciale, ma femme, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Mais non, mais non.

DUPUIS.

Si fait. Que veux-tu? elle n'est jamais sortie de son trou!... Et puis, ton arrivée lui avait monté la tête, je crois... Elle ne savait plus ce

qu'elle disait... Elle parlait à tort et à travers, patati patata : c'était un chapelet de commérages à dépendre les oreilles.

ROUVIÈRE.

Mais pas du tout.

DUPUIS.

Si fait, parbleu!... Ne le nie pas... tu en étais agacé! Moi aussi, du reste... Il semblait qu'elle eût fait vœu de se montrer à toi sous ses côtés les plus défavorables... J'enrageais d'autant plus qu'elle en a de bons, — et à l'occasion d'admirables... Pauvre femme!

ROUVIÈRE.

Je n'en doute pas le moins du monde, mon ami... Son riz était excellent, tiens!

DUPUIS, violemment à la chatte.

A bas! Minette. Je ferai noyer cette infâme bête! (A Marianne, qui vient d'entrer.) Emmenez ce chat. S'il rentre ici, je le jette par la fenêtre. — Apportez le café, et vous nous laisserez.

MARIANNE.

Allons! viens-t'en, viens-t'en, ma pauvre Blanchette, puisque les messieurs de Paris ne veulent pas de toi... (A demi-voix, en sortant.) Hon! il bouleverse tout dans la maison, cet Ostrogoth-là!

ROUVIÈRE. (Il a pris les pincettes et fourrage dans la cheminée en fredonnant.)

O bell' alma innamorata!... ô bell' alma innamorata!... Vous n'avez pas de théâtre à Saint-Sauveur, vous autres?

DUPUIS.

De théâtre? Tu es bon là, toi!... Nous avons le théâtre de la foire, tous les ans, à la mi-carême.

ROUVIÈRE.

Diantre, c'est dur!... Et qu'est-ce que vous faites donc de vos soirées?

DUPUIS.

Heu! l'hiver, nous bavardons au coin du feu; nous faisons un piquet, ma femme et moi, — ou bien un whist avec les voisins...

ROUVIÈRE.

Aïe!... Et avec le curé, j'en ferais serment!

DUPUIS.

Et avec le curé quelquefois, oui. L'été, j'arrose un peu dans mon jardin... Ensuite, nous nous promenons sur la route, jusqu'au haut de la côte, — ou bien dans le petit bois qui borde la rivière... et puis, on se couche de bonne heure ici!

ROUVIÈRE.

Hum!... c'est moral, tout cela! (Un moment de silence. Marianne achève le service et sort.)

DUPUIS.

Enfin nous voilà seuls! Je puis te serrer la main à mon aise, mon

cher Tom, mon vieux camarade! Mais bois donc, Tom, tu ne bois pas! Tu vas me dire ce que tu penses de cette eau-de-vie-là, mon gaillard!... A ta santé, mon ami! — Sais-tu qu'il y a trente-cinq ans que nous ne nous étions vus?

ROUVIÈRE.

Oui, parbleu! il y a trente-cinq ans, ou peu s'en faut, que nous nous embrassions, — rue Montmartre, — dans la cour des messageries, — en nous jurant amitié et correspondance éternelles... La correspondance s'éteignit, comme de raison, au bout de deux ans;... mais l'amitié couva sous la cendre... Gentille eau-de-vie que tu as là!

DUPUIS.

Elle est dans ton sentiment? bravo!... Eh! ma foi, il y a encore de bons momens dans la vie, Tom, avoue-le!

ROUVIÈRE.

A qui le dis-tu, mon garçon?

DUPUIS.

Au fait, qui le saurait mieux que toi, Joconde? Mais tu as donc signé un pacte avec le diable, Tom! tu n'as pas changé! tu es resté jeune et superbe..... « J'étais jeune et superbe! » te rappelles-tu comme Talma disait cela?... Tu as de la barbe et des moustaches comme un lion de l'Atlas... Tu ressembles à Henri IV... Bois donc, mon ami.

ROUVIÈRE.

Cher vieux George, va. (Posant ses coudes sur la table et prenant un ton confidentiel.) Ah çà! quelle idée as-tu eue, toi, de t'enterrer dans ce bailliage, voyons?

DUPUIS, sérieux tout à coup.

Tu me trouves rouillé, hein?

ROUVIÈRE.

Non, non; mais quelle idée as-tu eue, dis-moi cela, entre nous?

DUPUIS.

Si fait, je suis rouillé, je le sens bien. Ah! mon ami, c'est que la province n'est pas un vain mot! Elle n'a pas volé sa réputation, la misérable!... Je la compare volontiers à ces sources d'eaux thermales qui vous prennent un animal vivant, et vous rendent une pétrification... Quelle idée j'ai eue, dis-tu? Eh! mon Dieu, qu'est-ce que la vie, Tom? Un enchaînement de hasards, un fatal engrenage qui s'empare de vous dès la naissance, et qui vous pousse de filière en filière jusqu'à la tombe!... Voici le rhum, mon ami.

ROUVIÈRE.

As-tu coutume de t'abandonner tous les soirs à des libations aussi prolixes, Georget?

DUPUIS.

Jamais, mon ami. C'est pour te faire honneur.

ROUVIÈRE.

Aussi je me disais... Ceci est le rhum, n'est-ce pas? Bon, continue ton odyssée.

DUPUIS.

A Paris, comme tu sais, j'étais en passe d'un assez bel avenir : j'allais acquérir, aux conditions les plus avantageuses, le cabinet de cet avocat à la cour de cassation chez qui je travaillais. — Je viens ici pour affaires de famille, comptant y rester trois mois au plus;... mais, oui-dà! quand une fois la province vous a mis la main au collet, elle vous tient bien...

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie!

Bref, je me laissai surprendre au charme... grossier sans doute, mais quotidien, mais incessant, de cette existence provinciale; j'en savourai, à mon insu, le futile bien-être, les molles habitudes, la douce monotonie; sans défiance contre des séductions si minces, qu'elles en étaient imperceptibles, je m'en trouvai un beau jour enveloppé comme d'un réseau de fer; j'y demeurai captif!

ROUVIÈRE.

Oh! oh! Mme Dupuis, j'imagine, a bien quelque chose à réclamer dans ce dénoûment-là?

DUPUIS.

Mon ami, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, mais elle était charmante. De plus, j'avais encore ma vieille mère, et c'était pour elle une vive satisfaction que de me voir me fixer ici. Enfin je me mariai : j'achetai l'étude de mon beau-père, et tout fut dit. — Prends donc un peu de mon kirsch, Tom.

ROUVIÈRE.

Tout à l'heure. Mais, dis-moi, tu n'es pas resté claquemuré depuis trente-cinq ans dans la vicomté de Saint-Sauveur, j'aime à croire? Tu as fait pour le moins ton tour de France? Tu vas quelquefois à Paris?

DUPUIS.

Ne me parle pas de cela. J'ai fait mon tour de France dans mon jardin, et je n'ai pas vu Paris depuis notre embrassade de la rue Montmartre!

ROUVIÈRE.

Comment, diable!... mais tu avais la passion des voyages autrefois?

DUPUIS.

Eh! je l'ai toujours, mon ami; mais qu'y faire? Quand je me mariai, mon projet était de vendre mon étude au bout de quinze ans, après avoir réalisé quelques économies. Je comptais alors mener ma

femme à Paris, — et de là aux Pyrénées... C'était ma manie de voir les Pyrénées... et puis voilà une fille qui nous arrive après cinq ans de mariage.

ROUVIÈRE.

Tu as une fille, toi?

DUPUIS.

Pardi! je suis grand-père... Eh bien! il a fallu garder mon étude dix ans de plus pour doter convenablement cette enfant. Quand j'ai eu vendu... peuh! j'étais vieux... je suis resté dans mon fauteuil!... Je te l'ai dit, c'est un enchaînement de fatalités que ma vie. — Si nous faisions un petit punch, mon ami?

ROUVIÈRE.

Va pour le petit punch!... Ah! tu as une fille? Et tu l'as bien mariée, j'espère?

DUPUIS.

Mais fort passablement. Elle a épousé un sous-préfet.

ROUVIÈRE.

Un sous-préfet! mule du pape!... Tu mets trop de citron.

DUPUIS.

Tu crois?... Or çà, Tom, éclaircis-moi un mystère : comment ta modique fortune a-t-elle pu défrayer, pendant près d'un demi-siècle, ce vagabondage grandiose que tu mènes à travers le monde?

ROUVIÈRE, s'échauffant.

Mon ami, j'avais dix mille livres de rente en terres : je commençai par transmuter mon patrimoine en billets de banque, ce qui doubla mon revenu; puis je plaçai tout à fonds perdu, ce qui le tripla. Affranchi alors de toute considération étroite, de tout lien de famille, de toute entrave sociale, — citoyen de l'univers, — libre comme l'oiseau du ciel, je m'élançai dans l'espace!... Je te porte un toast, ami George. Hop! hop! hourrah!

DUPUIS.

Ce diable de Tom! Eh bien! c'était énergique! c'était grand!

ROUVIÈRE.

Je consacrai ma jeunesse aux aventures lointaines, réservant pour mon âge mûr les moindres fatigues. — Mon pied, ce pied que voilà, ce pied qui touche le tien sur ce tapis, George, a croisé sa trace avec celles du tigre et de l'éléphant sur le sol de l'Inde. J'ai suivi ces rôdeurs formidables dans leurs forêts de bambous, hautes et solennelles comme des cathédrales.

DUPUIS.

C'était vivre cela, morbleu!

ROUVIÈRE.

Deux ans plus tard, j'arrivais à Canton. Quelle arrivée, mon ami!

C'était au milieu d'une splendide nuit d'été. On célébrait l'avénement du céleste empereur. Notre canot avait peine à se frayer passage à travers les jonques et les bateaux de fleurs pavoisés de lanternes innombrables; des feux de mille couleurs se réfléchissaient dans le fleuve avec les étoiles, et nous apercevions au loin sur les rives miroiter les temples de porcelaine!

DUPUIS.

Spectacle féerique! Heureux Tom!

ROUVIÈRE.

Je t'épargne les transitions. — De la Chine, je cinglai vers les Amériques. J'y voyageai plusieurs années, descendant du nord au sud, des savanes aux pampas, des grands bois austères du Canada aux riantes forêts du Brésil, tantôt à pied, tantôt à cheval, plus souvent en pirogue. — Mon plus long séjour fut au Pérou. Je ne pouvais m'arracher de cette coquette ville de Lima!... (Avec discrétion.) Hum! j'avais pour cela des raisons.

DUPUIS.

Ah! traître! ah! bandit!

ROUVIÈRE.

Et puis, j'étais devenu joueur. Tu te figurerais difficilement, George, l'attrait d'une table de jeu dans cette patrie des galions. Il semble que l'on ait secoué sur le tapis un de ces arbres merveilleux qui s'épanouissent dans la légende orientale. On y voit peu ou point de monnaie régulière; mais l'éclat fauve du lingot s'y mêle au scintillement des paillettes d'or, le feu du diamant à la clarté lactée des perles; tous les trésors, ravis de la veille à l'océan ou à la terre, se heurtent et se combattent sous vos yeux dans un pêle-mêle fulgurant. On demeure là des nuits entières, des nuits qui sont des minutes, le regard fasciné, la cervelle en fusion, passant vingt fois entre deux soleils du trône de Rothschild au fumier de Job : on y devient chauve, on y devient fou, mais on y sent fortement l'existence!

DUPUIS.

Eh! sans doute, voilà!... Et moi qui n'ai jamais joué que mon galopin de whist à un sou la fiche... Malédiction!... Mais poursuis, Tom, tu m'électrises!

ROUVIÈRE.

Tout finit, comme tu sais. Dans un jour de tristesse, je m'embarquai sur un baleinier américain qui allait faire campagne dans les parages du pôle austral. Je touchai de la main les froides bornes de notre univers; je vis sur leurs socles de glace ces morses à figure humaine, accroupis et rêveurs comme les sphinx de Thèbes. Au milieu de ces limbes silencieux, dont tous les aspects sont étrangers à la vie terrestre, j'éprouvai les sensations d'un monde différent. J'eus l'illu-

sion, en quelque sorte posthume, d'une planète nouvelle. Je vis là, si je ne me trompe, des jours et des nuits comme on en doit voir dans notre pâle satellite. Que te dirai-je, mon ami? Après trois autres années également bien remplies, je me trouvais à Rio-Janeiro, d'où je fis voile pour l'Europe, ayant décrit avec le bout de ma canne toute la circonférence du globe. — Ainsi se passa ma jeunesse.

DUPUIS.

Mon ami, il n'y a pas de roi qui ne doive te l'envier! Et depuis lors, Tom?

ROUVIÈRE.

Depuis lors, je n'ai plus voyagé. Je me suis promené, — d'abord sur la Méditerranée... Bah! il me semblait être sur le bassin des Tuileries! — J'en ai visité tous les rivages. Peu à peu, à mesure que l'âge est arrivé, j'ai restreint mon cercle, et maintenant je réside en Europe, allant de ville en ville, suivant l'attrait du moment. L'Europe, mon cher, mais elle est à moi! c'est ma propriété, mon domaine! Toutes les fêtes qu'y donnent les hommes ou la nature, c'est à moi qu'ils les donnent! C'est pour moi que Naples a son golfe et son théâtre Saint-Charles, Paris ses boulevards et Rachel, Madrid son Prado et ses combats de taureaux! C'est pour moi qu'on vient de faire l'exposition de Londres! *Evviva la libertà!* A boire!

DUPUIS.

Tom, tu étais né avec du génie! Mais tu ne m'as rien dit des femmes, mon ami? Tu as dû cependant en voir de magnifiques! A Rome, par exemple? ce beau type romain, ces brunes moissonneuses de l'*Agro romano?*

ROUVIÈRE, légèrement.

Oui, oui; mais dans le Transtévère surtout.

DUPUIS.

Et en Asie?... A Smyrne?... Tu es allé à Smyrne? Ces admirables filles d'Ionie, avec des sequins dans les cheveux... tu les a vues?

ROUVIÈRE.

Oui, oui; je leur ai même parlé.

DUPUIS.

Et les monumens, Tom, tu ne m'en as rien dit non plus? L'Alhambra, le Colisée, le Parthénon?

ROUVIÈRE.

Bah! des amis à moi, tout cela! Je ne t'en dis rien, parce que cela traîne partout. Tout le monde a vu ça. (Un moment de silence.)

DUPUIS, frappant violemment sur la table.

Damnation! (Il se lève, enfonce ses mains dans ses poches et marche à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend?

DUPUIS.

Ah! Tom! Tom! la rougeur me monte au front, quand je compare à la destinée que tu as su te faire celle que j'ai subie! Tandis que ton cœur comptait chacun de ses battemens par quelque noble ou gracieuse émotion, le mien marquait stupidement les heures comme une horloge de cuisine! (Il s'arrête.) Car enfin est-ce que j'ai vécu, moi? Fi donc! Je suis né, j'ai dormi et j'ai mangé, voilà tout! Aussi qu'est-il arrivé? Je me suis éteint, je me suis raccorni; je suis descendu dans l'échelle des êtres au niveau du crétin des Alpes... du coquillage... du mollusque!

ROUVIÈRE.

Allons! allons! tu vas trop loin. Si tu ne possèdes plus tout-à-fait la même verdeur d'imagination, la même vivacité d'esprit que je t'avais connues autrefois....

DUPUIS.

Ah! ah! tu l'avoues donc enfin, tu me trouves rouillé!

ROUVIÈRE. (Il se lève, allume un cigare, s'adosse à la cheminée et dit en brossant ses moustaches de la main.)

Écoute, George, je serai franc. — Tu sais que je le fus toujours. — Mon impression, lorsque j'ai mis le pied dans ta demeure, a été sinistre. J'y ai respiré je ne sais quelle vague odeur de nécropole. J'ai cru pénétrer dans une de ces habitations d'un autre âge reconquises sur la mort par la patience de l'antiquaire. — Pendant qu'on était allé t'avertir, je regardais, avec une sorte de curiosité hébétée, ces meubles, ces tableaux, ces tentures dont la propreté morne semble attendre la vitrine d'un musée : je me rappelais ta délicatesse d'esprit, ton élégance de mœurs, ton goût éclairé des arts, et je ne pouvais absolument concilier cette brillante image qui m'était restée de toi avec l'existence maussade et plate dont les témoignages attristaient mes yeux. Tu es entré alors; je t'ai vu. — Tu m'as parlé... Ma vue, mon jugement étaient-ils altérés par les préoccupations auxquelles tu me trouvais en proie? Je ne sais... mais ton langage m'a surpris... ton front même m'a paru rétréci... j'ai essuyé une larme furtive, — et j'ai murmuré malgré moi, comme j'eusse fait devant ta tombe: Voilà donc tout ce qui reste de mon ami! — Je ne t'offense pas, George?

DUPUIS.

Non, Tom, non. J'avais d'ailleurs le sentiment de ma décadence. Je m'en doutais du moins, et ce doute était insupportable. J'aime mieux la certitude.

ROUVIÈRE.

Parlons d'autre chose, mon ami. — Tu as vendu ton étude? et que comptes-tu faire maintenant?

DUPUIS.

Que veux-tu que je fasse? J'achèverai de mourir!

ROUVIÈRE.

Eh! sangdieu! ressuscite plutôt! — Causons sérieusement, George. Tu t'étais, en te mariant, créé des devoirs; tu les a remplis jusqu'au bout : c'est très bien! — Mais aujourd'hui ta position est faite; l'avenir de ta femme, celui de ta fille, sont largement assurés.... Qu'est-ce qui t'empêche pendant deux ou trois ans de te replonger dans le courant de ton siècle et d'y retremper tes facultés? Tu sais de quel air miraculeux on voyage à présent : en deux ans, te dis-je, tu peux parcourir l'Europe et même pousser une pointe en Asie.... Tu peux recouvrer au contact des plus radieuses créations de la nature et des arts toute la fraîcheur et tout le mouvement de ta pensée.... Tu peux assouvir ces regrets qui te rongent le cœur et qui abrègent tes jours! en deux ans, pas davantage! Et maintenant, si tu préfères le suicide à outrance, libre à toi!

DUPUIS.

Eh! mon ami, quelle apparence y a-t-il que j'aille, à mon âge, m'embarquer seul par les chemins comme un écolier?

ROUVIÈRE, allant à lui.

Est-ce qu'il s'agit de s'embarquer seul? Ne suis-je pas là? Est-ce que je ne mets pas à ta disposition mon expérience, ma chaise de poste, mon domestique, — tout ce que je possède enfin?

DUPUIS.

Comment! Tom, vraiment? tu m'accompagnerais partout? (Ils se mettent en marche côte à côte à travers le salon.)

ROUVIÈRE.

Mais je te conduirai par la main, mon garçon! je t'épargnerai les guides, les ciceroni et toute la vermine familière du touriste. Ne me remercie pas, cela m'enchante. Tes impressions raviveront les miennes. Et puis n'est-il pas délicieux, George, de terminer tous deux la vie comme nous l'avons commencée, confondant nos aventures, nos plaisirs, nos cassettes? Allons! c'est entendu, hein?

DUPUIS.

Je t'avoue, mon ami, que jamais projet ne m'a souri davantage; mais....

ROUVIÈRE.

Point de mais, c'est entendu! Nous irons attendre la fin de l'hiver à Paris : pour prendre patience, tu auras les musées, les spectacles...

je te mènerai dans les coulisses... tu entendras Alboni, Cruvelli... Tu aimais la musique autrefois?

DUPUIS.

Je l'aime toujours, mon ami! je joue même encore de la flûte.

ROUVIÈRE, entraîné.

Eh bien! tu emporteras ta flûte.... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! l'hiver à Paris, — c'est convenu; mais dès les premiers jours du printemps, si tu m'en crois, nous franchirons les Pyrénées : nous passerons trois mois dans la Péninsule... nous profiterons de l'été pour visiter les capitales de l'Allemagne... et nous redescendrons en Italie par Trieste et Venise.... Que dis-tu de ce plan?

DUPUIS. (Il s'arrête.)

Je dis... (avec décision) je dis qu'il m'ouvre le ciel!... donne-moi un cigare!... je dis que tu as raison, — que j'ai assez long-temps vécu pour les autres... que j'ai fait dans ma vie une part suffisante au sacrifice! Eh! morbleu, on a aussi des devoirs envers soi-même! (Il lance d'énormes bouffées de fumée.) On doit compte à la Providence des dons qu'on en a reçus! L'intelligence, — l'imagination, — le sentiment du beau, sont des bienfaits qui obligent, Tom! C'est une honte, c'est un crime digne des sauvages que de laisser périr ces flammes sacrées sous l'éteignoir!

ROUVIÈRE.

Eh! à la bonne heure! je retrouve mon George!... Ah çà! mon ami, battons le fer pendant qu'il est chaud.... (Il appelle.) Marianne!

DUPUIS, baissant la voix tout à coup.

Chut! chut! qu'est-ce que tu lui veux donc?

ROUVIÈRE.

Mais je veux la prévenir de ton départ, afin qu'elle s'occupe de ton petit bagage.... Marianne!

DUPUIS.

Chut! chut!... comment, mon ami? est-ce que nous allons partir ce soir?

ROUVIÈRE.

A neuf heures.... J'ai commandé les chevaux pour neuf heures, tu sais bien.

DUPUIS.

Oui, oui, je le sais... mais la nuit menace d'être diantrement rude... il fait un froid de Sibérie... il me semble que nous pourrions sans inconvénient attendre à demain matin?

ROUVIÈRE.

Oh! écoute, si tu as peur d'une onglée et d'une nuit en voiture, enfonce ton bonnet sur tes deux oreilles, couche-toi et ne me parle plus de voyager!

DUPUIS.

Mon ami, je n'ai peur de rien, ni de personne; mais la vérité est que cette grande hâte me déconcerte un peu. J'avais compté sur deux ou trois jours pour me retourner, — pour faire mes préparatifs...

ROUVIÈRE.

Quels préparatifs? Il te faut une malle et un peu de linge; tu as une heure pour cela, c'est assez. Si tu n'as pas d'argent, j'en ai. Voyons, pas d'enfantillage, George; si tu diffères ton départ de deux ou trois jours, il est clair, pour toi comme pour moi, que tu ne partiras pas. Je n'ai pas besoin de te dire quelles influences, quels obstacles amolliront ton courage et ruineront ta résolution. Quoi qu'il en soit, en pareille circonstance, il faut trancher dans le vif ou renoncer...

DUPUIS, après un moment de réflexion.

Tu as encore raison... Touche là, Rouvière; je suis ton homme.

ROUVIÈRE, appelant.

Mar...

DUPUIS, vivement.

Non, n'appelle pas Marianne... c'est inutile. Je sais mieux qu'elle ce qui m'est nécessaire. Je ferai ma malle moi-même, sitôt que ma femme sera rentrée. (Il regarde à la pendule.) Huit heures... elle ne peut tarder beaucoup maintenant... Eh bien! quoi? c'est un moment à passer... un triste moment, j'en conviens... mais après tout j'ai ma conscience pour moi... et puis, si ma coupe est pleine d'une généreuse liqueur, qu'importe un peu d'amertume sur les bords?... Ah! Tom, quelle perspective soudaine! quel horizon! Grenade, Venise, Naples!.. c'est un rêve!... Huit heures cinq... Ah! je donnerais vingt-cinq louis pour être plus vieux d'une heure... Mon Dieu! d'un quart d'heure seulement... Je sais bien que c'est une faiblesse, mais...

ROUVIÈRE.

Allons! veux-tu que je me charge d'avertir ta femme, moi?

DUPUIS.

Franchement, Tom, tu me rendras service.

ROUVIÈRE.

Eh bien! c'est arrangé. Va-t'en faire ta malle.

DUPUIS.

Ce n'est pas au moins que je craigne une scène violente; ce serait méconnaître son caractère.

ROUVIÈRE.

Je verrai bien.

DUPUIS.

Dis-lui surtout que je la prie instamment de garder son calme. Des attendrissemens me feraient mal et ne serviraient à rien.

ROUVIÈRE.

Je vais le lui dire. Allons, ta malle!

DUPUIS.

J'y cours. (Revenant.) Mon ami, dis-lui cela tout doucement, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Sois tranquille. Mais toi, ne va pas m'abandonner, quand une fois je me serai mis en avant?

DUPUIS.

Fi donc! déserter pendant le combat! Tu ne me connais plus, Tom!

ROUVIÈRE.

Non... C'est que, dans ce cas-là, je jouerais un fort sot personnage, tu conçois?

DUPUIS.

Tom Rouvière, j'ai l'honneur de vous affirmer que ma résolution est prise, que ce soir à neuf heures, rescousse ou non rescousse, je pars avec vous, et, s'il vous faut ma parole pour gage, je vous la donne... Es-tu content?

ROUVIÈRE, le prenant par les épaules.

Va faire ta malle! (Dupuis sort.)

ROUVIÈRE, seul; il se frotte les mains.

Ah! ah! c'est donc à nous deux, ma chère Mme Dupuis!... Assurément mon principal but en cette affaire est d'obliger George, — de le rendre à lui-même; mais je ne suis pas indifférent non plus au plaisir de lancer la foudre à travers la sévérité de cette matrone ridicule... Voilà une femme, je l'avoue, qui renverse toutes mes notions morales... Je ne suis pas un Turc... j'avais cru fort chrétiennement jusqu'ici que la polygamie était un cas pendable... mais, ma foi! il est décidément impossible qu'un galant homme soit condamné à l'intimité perpétuelle d'une créature aussi parfaitement désagréable que l'est ce vieux pot-au-feu de village! — Avant même d'avoir vu cette femme, je l'avais comprise, je l'avais jugée : elle m'était odieuse! Oui, je l'avais devinée tout entière, depuis ses souliers de castor jusqu'à son bonnet à tuyaux plats, dans l'ordonnance de ce monde mesquin, son œuvre et son image, — dans la béate symétrie qui prête à chacun de ces meubles, savamment distancés, un air de si profond ennui, — dans le méthodisme poupon que respire tout cet intérieur de presbytère... Il n'y a pas jusqu'à ce baromètre, — terni par sa curiosité banale, jusqu'à ces niaises raretés, — ce bengali empaillé... ce nécessaire en coquillages... ce verre filé... ces absurdes cocos sculptés par les prisonniers, qui ne m'eussent donné fidèlement la mesure de sa personne physique et morale... Cette femme-là, — j'en mettrais ma main au feu, — conserve

des pommes dans ses armoires à linge!.. Pauvre George!.. un homme d'esprit cependant.

..... J'en étais fâché à cause de lui... mais je n'ai pas pu y tenir... je l'ai bourrée comme une caronade pendant tout le dîner. J'ai été maussade comme un Kalmouk! au fond, j'en avais honte... mais, ma foi! on n'a pas des nerfs de bronze... M. du Luc! Mme Le Rendu! et sa poissonnerie, — et sa chatte, — et son curé! Que diable! c'était trop fort... Non, je n'imagine pas que l'existence bornée, l'esprit étroit, le langage commun d'une taupinière de province puissent jamais se résumer dans un type plus complet, et réaliser une figure de femelle plus disgracieuse.

Ah! nous allons avoir probablement une chaude explication, car je sais assez quelles ames de harpie se dérobent sous ces masques débonnaires : j'entrevois la griffe sous le gant ouaté de la dévote... Mais elle va trouver son maître, ou je me trompe fort. J'ai les pleins pouvoirs de George... j'ai sa parole... je sais qu'elle est solide... je ne lâcherai point prise.

Excellent George! que n'a-t-il pas dû souffrir avant de courber sa tête intelligente sous ce joug imbécile! Eh! mon Dieu, je connais cette histoire-là. Il aura lutté bravement d'abord, — et puis peu à peu il aura été dompté comme tant d'autres par l'action continue, dissolvante de cette terrible volonté féminine.—C'est un martyre de trente années! mais pardieu! madame Dupuis, le vengeur est arrivé. (Il rit.) Ça me rappelle une bataille contre cette mégère indienne à qui j'avais volé son manitou pendant son sommeil... Ah! la méchante drôlesse! C'est une chose extraordinaire comme toutes les vieilles femmes se ressemblent! (Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se poste carrément le dos au feu.)

ROUVIÈRE, Mme DUPUIS.

Mme DUPUIS, parlant à sa chatte, qui essaie de se glisser à sa suite.

Pas du tout! vous vous êtes fait mettre à la porte,— restez-y. (Elle referme la porte.) Oh! Dieu!... oh! les mauvais sujets... ils ont fumé!

ROUVIÈRE.

Avons-nous fumé?... (Il aspire avec bruit.) Dieu me protége, je le crois! Eh bien! voyez jusqu'où peut aller la distraction, madame Dupuis... je ne m'en étais pas aperçu, tant nous étions absorbés, George et moi, dans notre grand projet.

Mme DUPUIS, se débarrassant de sa mante et de son chapeau.

Quel projet?... Vous nous restez, monsieur Tom?

ROUVIÈRE.

Hum! pas précisément! mais, pour George et pour moi, cela revient au même. Savez-vous deviner les énigmes, madame Dupuis?

Mme DUPUIS, le regardant fixement.

Vous n'emmenez pas George, par hasard?

ROUVIÈRE.

Mais avec votre permission, madame Dupuis, j'ai positivement cet avantage.

Mme DUPUIS, souriant avec indécision et l'interrogeant du regard.

Non? non, n'est-ce pas?... Vous me jugerez bien simple, monsieur Rouvière, de répondre sérieusement à une plaisanterie;... mais je n'en suis pas maîtresse,... vous m'avez atteinte à la source de ma vie... Dites-moi... je vous en prie, dites-moi, mon bon monsieur Tom, que vous me laissez mon mari?

ROUVIÈRE.

Je vous laisse son cœur sans contredit, ma très chère dame; mais la vérité est que je vous enlève momentanément sa personne. En deux mots, George songeait depuis long-temps à reprendre langue dans le monde des vivans, et il a saisi avec joie l'occasion de ce départ précipité, qui coupe court à tout empêchement subalterne.

Mme DUPUIS, s'appuyant d'une main sur un fauteuil, les yeux baissés et vagues, murmure à demi-voix :

C'est vrai!

ROUVIÈRE.

Tenez, l'entendez-vous, le forcené? quel tapage il fait là haut avec sa malle! Il la traîne sur le parquet comme un char de triomphe!... Ah çà! il ne vous paraîtra pas merveilleux, j'imagine, madame Dupuis, qu'après avoir séjourné trente années consécutives à Saint-Sauveur-le-Vicomte, un homme de la trempe de George...

Mme DUPUIS, simplement, d'un ton bref.

Oh! ne m'expliquez rien... je comprends. Où l'emmenez-vous?

ROUVIÈRE.

Mais à vous dire vrai, ma chère dame, un peu partout : d'abord...

Mme DUPUIS.

Pour combien de temps?

ROUVIÈRE.

Oh! pour un an — ou deux tout au plus. Ah! madame Dupuis, quel avenir cela vous fait! Combien va s'enrichir en ce petit nombre de mois votre collection, si brillante déjà, d'objets d'art et de curiosités naturelles! Joignez-y une douzaine de reliquaires authentiques — et de chapelets bénis de la main du Saint-Père... *propriâ manu!*... Ah! ah! qu'est-ce que vous dites de cela?

Mme DUPUIS, qui ne l'a pas écouté, se laisse tomber dans le fauteuil, et cache son visage dans ses deux mains.

Oh! mon Dieu!... (On entend ses sanglots étouffés.)

ROUVIÈRE, fronçant le sourcil.

(A part.) Ah! cela tourne à l'élégie! (Haut, après un mouvement.) Allons, ma chère madame Dupuis! voyons donc! cela n'est pas raisonnable! de quoi s'agit-il après tout? D'un voyage! Ce n'est pas la mort d'un homme qu'un voyage,... on en revient, j'en suis la preuve... Eh! comment font donc les femmes des marins, mon Dieu!... Allons! encore!... Ah! véritablement, ce n'est pas bien! vous me mettez dans l'embarras, madame Dupuis! vous me rendez mon ambassade infiniment pénible!

Mme DUPUIS, d'une voix brisée.

Excusez-moi, monsieur,... vous voyez,... je... je ne puis... (Elle laisse retomber sa tête dans sa main.)

ROUVIÈRE. (Il fait un geste d'impatience et commence une rapide promenade, puis s'arrête tout à coup devant Mme Dupuis :)

Voilà justement, madame, — j'ai mission formelle de vous le dire, — ce que George tient par-dessus tout à éviter.

Mme DUPUIS, se levant à demi avec anxiété.

Est-ce que je ne vais pas le voir?

ROUVIÈRE.

Vous allez le revoir certainement, si vous reprenez un peu de fermeté : sinon, comme sa détermination est irrévocable, il vaudrait mieux pour vous et pour lui en demeurer là.

Mme DUPUIS.

Eh bien! je vais être courageuse, je vous le promets... quelques minutes seulement... donnez-moi encore quelques minutes... Je ne puis pas,... comme cela,... tout d'un coup... Oh! Dieu! Dieu de bonté! (Elle pleure.)

ROUVIÈRE, durement.

Encore une fois, madame, votre désespoir me paraît tout-à-fait hors de proportion avec l'événement. Que diantre! je ne le mène pas à la guerre, votre mari.

Mme DUPUIS, parlant comme un enfant, en essuyant ses larmes.

Non, non,... je sais bien,... il reviendra.

ROUVIÈRE.

Vous avez de la religion, madame Dupuis, voici le moment de vous en souvenir... Ce n'est pas tout que d'aller à l'église,... il ne faut pas songer uniquement à soi en ce monde.

Mme DUPUIS, parlant avec peine.

Mais,... monsieur Rouvière,... c'est qu'il n'est pas habitué, comme vous, à cette vie de fatigues continuelles;... sa santé est plus frêle que vous ne le pensez... (Lui prenant les mains avec élan.) Vous aurez bien soin de lui, n'est-ce pas?

ROUVIÈRE, moins rude.

Hein!... sans doute, madame, sans doute : comptez sur moi,... je m'engage à vous le ramener frais et rose comme une demoiselle... Je m'y engage sur l'honneur, entendez-vous?... Mais, je vous en prie, plus de larmes, et surtout point de scène d'adieux.

Mme DUPUIS.

Non, monsieur, vous serez content de moi; vous verrez : — c'est fini. (Souriant.) Il n'y paraît plus déjà.

ROUVIÈRE.

Allons! c'est bien, madame Dupuis, c'est bien!... Je fais grand cas, moi, des femmes vaillantes, des épouses sincèrement chrétiennes. — Et maintenant, que nous sommes de sang-froid, permettez-moi de vous répéter que cette immense affliction n'avait réellement pas de raison d'être. Qu'est-ce qu'une année? Mon Dieu, vous passerez six mois chez votre fille, je suppose; le reste du temps, vous vivrez ici, gentiment, au milieu de vos habitudes et de celles de George. Il ne sera même qu'à moitié absent, car tout ici vous parlera de lui; vous le retrouverez à chaque pas.

Mme DUPUIS, secouant la tête.

Prenez garde, monsieur Tom, prenez garde, en me cherchant des consolations, d'augmenter une douleur — que vous ne pouvez comprendre.

ROUVIÈRE.

Je vous demande pardon, madame; je la comprends, — et je pensais vous le prouver.

Mme DUPUIS.

Oh! monsieur, je n'accuse ni votre intelligence, — ni votre bonté, soyez-en sûr.

ROUVIÈRE.

Madame!

Mme DUPUIS, avec effusion.

Mais enfin il y a des choses qu'on ne devine pas, monsieur Tom... Songez-vous combien votre existence a été différente de la nôtre?... Vous avez été sage, vous,... vous n'avez pas laissé votre cœur se prendre dans ces liens dont on ne sait le nombre et la force que le jour où ils se brisent... Oui, vous le disiez bien, tout ici, — jusqu'aux pierres du foyer, tout fait partie de notre vie commune : — tout unissait nos souvenirs et rapprochait nos pensées,... tout nous aimait et tout nous était cher!... Je le croyais du moins... Il n'y a qu'un instant encore, combien j'attachais de prix à ces objets familiers à tous deux depuis tant d'années, aux moindres traces de nos longues habitudes... à tous ces témoins des projets, des plaisirs, des chagrins partagés!... et main-

tenant ils ne sont plus, ils ne peuvent plus être pour moi que les ruines d'un bonheur mensonger, — les débris d'une illusion!...

ROUVIÈRE.

Eh! madame, l'exagération est étrange. En admettant que ce voyage jette quelque trouble dans le présent, le passé du moins demeure intact.

Mme DUPUIS.

Vous vous trompez, monsieur. Ce voyage n'est rien sans doute, mais il répond cruellement à une question que je me suis adressée en secret toute ma vie... George est-il heureux?... Eh bien! non. J'étais seule heureuse;... voilà la vérité! (Avec une vive émotion.) Il était résigné,... mais pas heureux... Hélas! mon cœur pourtant, j'ose le dire, était digne du sien,... mais pour le reste, je lui étais trop inégale : je le sentais amèrement. De quelle ressource pouvait être pour un esprit comme le sien le pauvre entretien d'une fille de province, étrangère à toute chose, et qui ne savait que l'aimer?

ROUVIÈRE.

Vous poussez à l'excès, madame, la défiance de vous-même : pour moi, plus je vous connais, et mieux j'apprécie le choix que George a fait de vous.

Mme DUPUIS, se levant et souriant.

Vous me flattez, monsieur Rouvière, parce que vous me voyez souffrir;... vous êtes généreux,... je veux l'être aussi, et vous pardonner toutes les peines que vous m'avez causées, car il y a bien long-temps que je vous ai maudit pour la première fois.

ROUVIÈRE.

Moi, madame? comment ai-je pu le mériter?... Mais avant tout, dites-moi, vous êtes mieux, n'est-ce pas? Je ne sais à quoi cela tient, mais vous me paraissez rajeunie de dix ans.

Mme DUPUIS, souriant.

Oui,... je crois que j'ai un peu de fièvre,... c'est ce qu'il faut.

ROUVIÈRE.

Voyons, courage!... Mais enfin à quel titre ai-je figuré d'une façon si pénible dans votre destinée?

Mme DUPUIS, un peu exaltée.

Mon Dieu! monsieur Tom, vous n'ignorez pas que toute femme, dès le lendemain de son mariage, se trouve en présence d'une rivalité bien redoutable, — celle des souvenirs de son mari... C'est une tâche difficile, croyez-moi, que de faire oublier tous les biens qu'on nous a sacrifiés, — que d'apaiser, nous seules, dans le cœur de notre époux, les regrets de son âge d'or, — regrets plus vifs chaque jour, à mesure que le lointain s'accroît et que la jeunesse s'efface!... Quant à moi, je m'aperçus bien vite, monsieur, que votre nom, si souvent invoqué, était

pour George le symbole favori des plaisirs perdus,... la plus riante incarnation des fantômes d'autrefois : vous représentiez, dans cette chère pensée, l'indépendance, l'aventure, le temps des courtes douleurs et des espoirs infinis;... moi, j'étais la vie positive, le terre-à-terre du ménage, le souci de la veille et du lendemain... J'étais... la prose, et vous étiez la poésie; c'était donc vous qu'il fallait combattre : j'y mis tous mes soins, toute mon ame... Hélas! j'avais beau faire, vous étiez le plus fort! Tous les jours, George devenait plus rêveur, et je sentais que chaque moment de tristesse marquait un de vos triomphes... Ah! que de fois j'ai caché dans l'ombre de ce foyer, — ou sous les saules de ce petit jardin, — mes défaites et mes pleurs!... Mais j'étais jeune alors, — et Dieu aime la jeunesse;... il me donna ma fille, vous fûtes vaincu. (Douloureusement). Aujourd'hui... l'ange est parti, — la victoire vous revient.

ROUVIÈRE, d'une voix saccadée.

Qui sait, madame? Le dernier mot n'en est pas dit. Vous allez voir George. Parlez-lui. Vous pouvez encore empêcher ce départ.

Mme DUPUIS, avec douceur.

Je vous l'ai promis, — je n'essaierai pas.

ROUVIÈRE.

Eh! je vous rends votre promesse; je ne veux pas être votre mauvais génie, moi! Je suis brusque, madame... personnel quelquefois, — c'est mon métier de vieux garçon; mais je ne suis pas méchant, — daignez le croire.

Mme DUPUIS.

Je le vois, je le vois; mais je connais George, monsieur : tous mes efforts seraient inutiles; ils l'irriteraient, voilà tout... Et quand même, à force de larmes, je pourrais le retenir, maintenant je ne le voudrais pas... Je n'aurais fait que joindre un regret plus amer et plus récent à tous ceux qui déjà empoisonnaient sa vie. Demain, toujours, son ennui, ses allusions involontaires, son silence même, me reprocheraient mon triste avantage... Non, — il faut qu'il parte.

ROUVIÈRE, après une pause.

Tout cela est juste, — très juste... Il n'y a pas moyen de le contester,... vous êtes dans le vrai. Comptez du moins, madame, que j'abrégerai autant qu'il sera en moi la durée de son absence.

Mme DUPUIS.

J'y compte... Merci. (Elle lui tend sa main, que Rouvière baise en s'inclinant profondément. — On entend au dehors un grand bruit suivi d'un tumulte de voix. Mme Dupuis reprend avec effroi :) Mon Dieu! qu'y a-t-il?... C'est lui! je reconnais sa voix. (George Dupuis ouvre la porte avec fracas et entre suivi de Marianne.)

DUPUIS, à Marianne.

Vous êtes une maladroite! taisez-vous! Ne dirait-on pas que cette

malle pleine de linge est une montagne à porter? (A sa femme.) Figure-toi, ma chère, que cette sotte fille ne trouve rien de si plaisant que de laisser rouler ma malle du haut en bas de l'escalier!

MARIANNE.

Dame! monsieur, depuis que vous m'avez dit que vous alliez à Rome, je ne sens plus ni bras ni jambes, moi! je n'ai plus de forces! Aller à Rome! ma foi! voilà du nouveau... et du beau!

DUPUIS.

Cette fille est folle!... De quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

MARIANNE.

De rien. — Mais c'est une drôle d'idée tout de même qui vous prend de laisser madame toute seule, — à son âge, — pour aller à Rome! Bien heureux si vous la retrouvez!... je n'en réponds pas...

DUPUIS, se contenant.

Marianne, prenez garde! vous voyez que je ne suis pas content!

MARIANNE.

Je crois bien... Vous n'êtes pas content des autres, parce que vous n'êtes pas content de vous; c'est l'usage.

DUPUIS, éclatant.

Je vous chasse, Marianne!

Mme DUPUIS, sévèrement.

Allez vite en bas, ma fille.

DUPUIS.

Je vous chasse! Quand ce serait le dernier mot que je dirais dans ma maison, il sera obéi! je vous chasse! (Marianne sort.)

DUPUIS, à sa femme.

C'est votre faute aussi, ma chère amie. Vous laissez vos domestiques se mettre vis-à-vis de vous sur le pied d'une familiarité déplacée, — et voilà ce qui arrive! Vous avez entendu que j'ai chassé cette fille?

Mme DUPUIS.

Oui, mon ami. — Je lui ferai son compte demain matin, — si tu ne reviens pas sur ton arrêt.

DUPUIS.

Si je ne reviens pas? Est-ce ma coutume de changer d'avis toutes les cinq minutes? Suis-je une girouette? ou me juge-t-on assez affaibli par l'âge pour me laisser faire la leçon chez moi par mes valets?

Mme DUPUIS.

De grace, mon ami, pas un mot de plus là-dessus : — elle sortira demain. (Parlant vite.) Mais je voudrais savoir, George, si tu as bien tout ce qu'il te faut... Permets-moi de jeter un coup d'œil sur cette malle, veux-tu? Les hommes ne sont pas grands connaisseurs en matière de nippes, et il suffit d'une niaiserie qu'on ne retrouve pas pour vous

irriter toute une journée... Je sais bien qu'on peut acheter ce qui manque; mais à quoi bon, si on peut s'en dispenser?... (Gaiement.) Et puis cela vous fera penser à moi le long de la route, vagabond!

DUPUIS.

A ta guise, ma chère... Voici les clés. (Mme Dupuis sort.)

DUPUIS, ROUVIÈRE.

DUPUIS, changeant de ton et de visage dès que sa femme est sortie.

Dis-moi donc, mon ami, il me semble qu'elle a très bien pris cela?

ROUVIÈRE, sérieux.

Parfaitement. — Sais-tu, George, qu'elle a du bon, ta femme?

DUPUIS, le regardant avec attention.

N'est-ce pas?

ROUVIÈRE.

Elle est timide, modeste à l'excès; cela lui fait tort.

DUPUIS.

Je te le disais bien, mon ami... Elle avait peur de toi... Tiens, je gagerais qu'une fois la glace rompue entre vous deux, tu auras eu peine à la reconnaître?

ROUVIÈRE.

C'est la vérité. Sous le coup de l'émotion, — car je ne te cache pas qu'elle a été d'abord vivement émue, — elle a trouvé dans son cœur des accens... qui m'ont surpris.

DUPUIS.

Oh! pour du cœur, elle en a!

ROUVIÈRE.

Tu pourrais ajouter qu'elle a de l'esprit, et du plus délicat, et du plus élevé, au besoin!

DUPUIS, radieux.

Eh! mon ami, je le sais bien! je ne suis pas moi-même une bête, n'est-ce pas? L'aurais-je épousée, je te le demande, si je n'avais pas compris qu'il y avait là quelque chose?... Aussi, ce serait à refaire, je te le dis la main sur la conscience, je le referais,... et non-seulement, Tom, je suis heureux de mon choix, mais j'en suis fier!... Eh! mon Dieu, elle a des travers... je les vois mieux que personne; mais, de bonne foi, qu'est-ce que c'est qu'un peu de gaucherie, de jargon local, — quelques préoccupations de clocher, — lorsqu'à côté de ces taches on voit éclater chez une femme la tendresse la plus dévouée et la plus ferme, le sens le plus droit et le plus exquis, — la piété la plus ardente, — et en même temps la plus discrète... toutes les vertus enfin qui peuvent captiver un honnête homme...

ROUVIÈRE, riant et lui touchant l'épaule.

Ah! ah! l'honnête homme! Je te vois venir!... Allons... c'est bien.

DUPUIS.

Comment?

ROUVIÈRE.

Bon! la conclusion de ce discours est assez claire: en y songeant mieux, en évaluant plus à loisir tout le prix du trésor qu'on a dans sa maison, — on a perdu le courage de le quitter. Tu me laisses partir seul enfin... Au surplus, je le comprends.

DUPUIS.

Je te jure, mon ami...

ROUVIÈRE.

Assez, assez... je le comprends, te dis-je.

DUPUIS, avec humeur.

Eh! tu le comprends mal... Je n'ai jamais mis en oubli les qualités de ma femme; mais, fût-elle dix fois une sainte, il n'en demeure pas moins vrai que j'ai vécu, moi, comme un limaçon! Eh! pardié, ses vertus, je n'en jouirai que mieux quand le sentiment de ma dégradation intellectuelle ne se mêlera plus, comme la voix de l'insulteur romain, à mes plus douces émotions!

ROUVIÈRE, haussant les épaules.

Il me fait rire, ma parole, avec sa dégradation intellectuelle!

DUPUIS.

Tu ne riais pas, il n'y a qu'un instant, quand tu me la dépeignais avec des couleurs — dont ton amitié tempérait à peine l'énergie!

ROUVIÈRE.

Comment! tu n'as pas vu que je plaisantais?... Tous les gens d'esprit qui habitent la province s'imaginent qu'ils y deviennent idiots. — Je pressentais chez toi cette manie, et je m'amusais à l'irriter... après boire!

DUPUIS.

Quoi qu'il en soit, je tiens à ce voyage plus que jamais: si j'ai eu un moment d'hésitation, il est passé; j'ai pu craindre, je l'avoue, l'impression de ce départ sur l'esprit de ma femme; mais sa contenance vient de dissiper mes derniers scrupules.

ROUVIÈRE.

Écoute, George; tu te fies trop aux apparences: pour ne pas te contrarier, ta femme affecte une fermeté qui est bien loin de son cœur. Je sais, moi...

DUPUIS, avec colère.

Tu sais, toi!... tu sais que tu as réfléchi, que je te gênerais, et que tu me plantes là, voilà!

ROUVIÈRE.

Mais non, George!... c'est un malentendu, — rien de plus. J'ai cru

sincèrement, à ton langage, que tu avais changé de visée... J'ai cru aller au-devant de tes vœux en te rendant ta parole... Dès que tu persistes, il suffit; j'en suis ravi.

MARIANNE, ouvrant la porte.

Voilà les chevaux! (Elle referme la porte brusquement.)

ROUVIÈRE.

Hon, elle m'égorgerait, si elle pouvait, cette vieille-là. Or çà, ceignons nos reins. (Il s'enveloppe de son manteau en piaffant sur le parquet.) A propos... diable!... je crois me souvenir que tu ne dors pas en voiture, toi?

DUPUIS.

Je te demande pardon! le mieux du monde.

ROUVIÈRE.

Bon, tant mieux... C'est attelé, je pense?... Cette fenêtre donne-t-elle sur la rue? (Il l'entr'ouvre et la referme aussitôt.) Oh! oh! quelle bise infernale!... c'est à fendre les pierres!... Ah çà! j'y songe... j'ai une glace brisée... j'ai peur que tu ne gèles là-dedans, mon pauvre ami.

DUPUIS, faisant sa toilette de voyage.

Ne crains rien; je supporte le froid comme un Lapon.

ROUVIÈRE.

Oui?... Allons, bravo!... (Neuf heures sonnent. Entre Mme Dupuis portant un châle.)

Mme DUPUIS, d'une voix brève et agitée.

Tout est prêt. Voici tes clés, mon ami. J'ai réparé quelques petits oublis, tu verras, et puis, tiens, je t'ai coupé une moitié de mon vieux cachemire pour t'envelopper le cou.

DUPUIS.

Quelle folie! couper son cachemire!... Allons, puisque c'est fait, donne; mais c'est de la folie.

Mme DUPUIS.

Et voici l'autre moitié pour vous, monsieur Tom.

ROUVIÈRE.

Pour moi? (Il la regarde fixement.) Merci, madame, merci bien.

Mme DUPUIS.

Vous vous souviendrez de vos promesses, monsieur, n'est-ce pas? (Rouvière fait signe que oui, et se détourne avec brusquerie.) Et toi, George, tu écriras à ta fille, surtout?

DUPUIS.

Souvent, — et à toi aussi. (Il enfonce sa casquette sur ses yeux.)

ROUVIÈRE, il se chauffe les pieds, et consulte avec distraction un calendrier posé sur la cheminée; tout à coup il s'écrie :

12 janvier!... Comment! c'est aujourd'hui le 12 janvier!

Mme DUPUIS.

Oui, — je pense... Quelle date est-ce donc, le 12 janvier?

ROUVIÈRE.

Oh! c'est une date qui ne regarde que moi... Il y a cinq ans, — à pareille époque et presque à pareille heure, — je traversais une épreuve qui sortira difficilement de ma mémoire... (Frappant du pied.) Y sommes-nous, George?

DUPUIS.

Quelle épreuve? Un accident?

ROUVIÈRE.

Non. J'étais malade, tout simplement, — et malade dans une auberge, ce qui n'est pas gai.

DUPUIS, sèchement.

On est malade partout.

ROUVIÈRE.

Évidemment; mais à quel point les impressions de la maladie et de la mort elle-même peuvent être différentes suivant les conditions où elles nous surprennent, voilà ce qu'il faut avoir éprouvé pour le concevoir.

DUPUIS.

Heu! la mort est toujours la mort.

ROUVIÈRE.

Tu crois cela, toi?... J'aurais voulu t'y voir... Tiens! c'était à Peschiera, sur le lac de Garda, joli pays d'ailleurs... nous passerons par là... je te montrerai la maison... J'y fus retenu par je ne sais quelle fièvre d'un méchant caractère. Pendant huit jours, tout alla bien, car j'étais dans un délire continuel; mais un beau soir, — dans la soirée du 12 au 13 janvier justement, — je m'éveillai tout à coup avec un tel sentiment d'anxiété et de faiblesse, et en même temps avec une lucidité d'esprit si bizarre, que je ne doutai pas de ma fin prochaine... Eh bien! George, j'ai affronté dans ma vie bien des scènes d'épouvante, — et je me les rappelle avec une sorte de plaisir; mais, quand je songe à l'instant de mon réveil dans cette misérable chambre d'auberge, — des frissons d'horreur me courent dans les os. (Marianne entre; sur un signe de Mme Dupuis, elle s'arrête près de la porte.)

DUPUIS, se rapprochant.

Que vis-tu donc dans cette chambre?

ROUVIÈRE.

Rien d'extraordinaire cependant. — Des gens qui croyaient, comme moi, que j'allais passer, une vieille femme et un jeune médecin, qui causaient bas dans un coin, un prêtre agenouillé au pied de mon lit, et, pour encadrement à ce tableau d'une banalité funèbre, les rideaux flétris et les meubles dépareillés d'un hôtel garni. Ce qui me révolta,

ce qui me remua jusqu'au fond de l'ame, ce ne fut ni l'aspect ignoble de cet intérieur, ni même l'appareil de mort qui le remplissait : ce fut l'air d'insouciance et de distraction barbare répandu autour de moi, ce fut l'abandon profond, le vide où je me sentais mourir. — Je ne pouvais parler; mais... Dieu! que cette vision m'est demeurée présente!... je regardais comme un suppliant de tous côtés, essayant de rattacher à quelque faible lien la vie qui m'échappait, demandant avec angoisse à ces visages impassibles un signe d'intérêt ou seulement de pitié, interrogeant dans l'ombre les murs même, les meubles, tout... cherchant un seul objet qui me parlât au cœur... un seul souvenir qui me berçât mon dernier sommeil... quelque chose qui m'eût connu et qui me dît adieu! — Tout m'était étranger.

DUPUIS, sombre et bourru.

Eh! la mort n'est jamais une circonstance agréable! En ce moment de crise, l'isolement peut avoir ses tristesses; mais l'entourage de famille a les siennes qui ne valent pas mieux.

ROUVIÈRE, avec une mélancolie grave.

Le penses-tu?... Quant à moi, la mort, telle que Dieu l'a faite pour tous les hommes, telle que le plus grand nombre la souffre, la mort attendrie et consolée, celle qui est pleurée et qui pleure aussi, m'apparaissait, auprès de mon agonie solitaire, comme une douce fête à peine troublée!... Ah! je fis, cette nuit-là, de singulières réflexions!... (Il se frappe le front de la main.) Voyons, es-tu prêt?

DUPUIS.

Quand tu voudras... Quelles réflexions pouvais-tu faire?

ROUVIÈRE.

Ah! pour te dire vrai, je perdis quelques grains de mon orgueil; je me félicitai moins de l'existence que j'avais choisie hors de l'ornière commune... Pourquoi le nier? Le vrai livre de la vie s'ouvrit tout à coup sous mes yeux, et j'y lus à toutes les pages, écrits d'une main divine, les mots *devoir* et *sacrifice!* Je n'avais pas voulu de cette loi vulgaire; je n'en avais vu que les rigueurs : j'en connus les bienfaits; j'en avais déserté les entraves pour courir à l'indépendance, et je n'avais trouvé qu'un éternel exil; j'avais pensé conquérir sur la routine humaine des biens inconnus de la foule, je n'avais conquis qu'une jeunesse sans affections, — une vieillesse sans appuis, — une mort sans larmes!... (Avec force.) Alors, George, alors je sus à quel prix Dieu nous vend l'égoïsme!

DUPUIS.

Tu fus long-temps dans cet état?

ROUVIÈRE.

Assez pour ne l'oublier jamais... Le jeune médecin, voyant mon re-

gard se fixer sur lui, s'approcha de mon lit, et je sentis sur mon bras le contact de sa main froide, indifférente comme son cœur. Je le repoussai et je fermai les yeux. — J'avais vu mourir mon père; je me rappelai soudain, avec une clarté de souvenir qui m'éblouit comme une apparition, tous ceux qui l'avaient assisté à cette heure suprême, les serviteurs familiers de la maison, le vieux docteur et le prêtre à cheveux blancs, l'un et l'autre ses amis d'enfance, — ma mère enfin, mon excellente mère, tous penchés vers lui, tous lui souriant à travers leurs pleurs, et lui charmant la mort après lui avoir enchanté la vie! A cette pensée, à ces images, mon cœur, tout desséché qu'il fût, se fondit en sanglots... (Sa voix se brise.) J'étais sauvé. (Il fait quelques pas. Mme Dupuis, debout, le coude appuyé sur la cheminée et la tête dans sa main, détourne les yeux.)

DUPUIS, troublé.

Ces souvenirs te font mal, mon ami!

ROUVIÈRE, d'une voix rauque.

Ils me font mal, — oui!... c'est que tout ce que je vois ici, dans ce salon même, les réveille... les exalte encore! (Se parlant à lui-même.) Tous ces logis d'autrefois se ressemblent... j'ai vu tout cela dans ma première... dans ma meilleure jeunesse.... Près de la fenêtre, comme ici, était la petite table de travail devant laquelle je retrouvais ma mère chaque année; au coin du feu, le grand fauteuil d'où mon père se levait pour m'embrasser; sur les murs, les portraits de famille, gardiens de la paix et de l'honneur domestiques; partout, comme ici, la trame visible de deux existences étroitement unies... à jamais enlacées!... C'est là que je les ai vus... J'aurais dû m'instruire à leur exemple... et il m'a fallu traîner par toute la terre l'ennui de ma vie déracinée et le remords sans trêve du devoir méconnu — avant de comprendre qu'ils étaient heureux!... Eux-mêmes le savaient-ils?... Hélas! n'ai-je pas entendu mon père envier ces amers plaisirs que je devais goûter? n'ai-je pas été plus d'une fois le témoin ou le confident de leurs regrets, de leurs plaintes, de leurs griefs mutuels? Pauvres vieillards! et, dès que l'un d'eux eut disparu, l'autre ne put vivre.

DUPUIS.

Mon ami!

ROUVIÈRE, très ému.

Eh bien! moi, sitôt que cette maison fut vide, je la vendis!... j'eus ce cœur-là!... La chambre où j'étais né, la fenêtre où travaillait ma mère, où j'avais vu le soleil pour la première fois, toutes les traditions, toutes les fidèles amitiés du sol natal, je vendis tout!... Je fis mieux... j'aliénai mon patrimoine... je rivai à jamais la chaîne de mon égoïsme... si bien qu'aujourd'hui je ne puis plus même assurer à ma vieillesse, par l'appât d'un héritage, le mensonge d'un peu de

dévouement.... Hélas! ce qui m'est plus sensible, je ne puis racheter cette pauvre maison de village, pour y vivre moins seul les derniers jours qui me restent... pour y être aimé... au moins par des ombres... pour y mourir... (Avec violence.) Eh bien! partirons-nous enfin?

DUPUIS, avec élan, lui saisissant la main.

Oui, Tom, oui, nous allons partir, — si tu refuses d'accepter pour toujours à mon foyer de famille la place d'un ami, — la place d'un frère? (A sa femme.) Et toi, — ne pleure pas... oublie cette heure d'ingratitude... la première de ma vie... la dernière aussi!

Mme DUPUIS, lui sautant au cou.

Oh! George! (Courant à Rouvière, qui les regarde d'un œil humide.) Oh! monsieur Tom, si ce bonheur que vous venez de nous rendre pouvait vous tenter, avec quelle joie nous vous en ferions votre part!

ROUVIÈRE, hésitant.

Madame!... mes amis!... Ah! George, on ne joue pas avec la vérité... Je me suis pris comme un enfant au piége que je te tendais. (Il s'assied comme près de défaillir : George et sa femme l'entourent en le suppliant. Il reprend à demi-voix :) C'est un doux songe cependant pour un pauvre abandonné comme moi!...

Mme DUPUIS, joignant les mains avec transport.

Il reste!

MARIANNE, qui s'essuie les yeux dans son coin.

Je vas lui faire son lit dans la belle chambre bleue, n'est-ce pas, madame? (Elle court vers la porte.)

ROUVIÈRE, se levant précipitamment.

Eh! diable, Marianne!

MARIANNE.

Je vous dis que j'y vas!

ROUVIÈRE.

Eh bien! oui, c'est bon... mais n'allez pas me mettre les pieds plus haut que la tête, ma toute belle!... Soixante centimètres d'inclinaison, s'il vous plaît! et puis, Marianne, gardez-vous sur votre vie... (Il s'interrompt, secoue la tête en souriant et ajoute avec douceur :) Faites comme vous l'entendez, Marianne, ce sera très bien. (Marianne sort.) Vous voyez, mes amis, toujours ce maudit égoïsme qui perce... mais vous me déferez de cela, vous autres.... Ah! je vais donc me reposer un peu! (Il se rassied.) Faites-moi un grand plaisir, madame Dupuis.... Je connais par expérience les misères de l'exil... rappelez votre chatte!

OCTAVE FEUILLET.

LES

CHANTS POPULAIRES

DE L'ARMÉNIE.

Vêbk Hnouïn Haïasdani (*Chants historiques et populaires de l'ancienne Arménie*), dissertation écrite en arménien par M. J.-B. Émine; Moscou, in-8°, 1850.

I.

Pour apprécier le caractère qu'a pris la poésie populaire chez les Arméniens dans les temps qui précédèrent leur conversion au christianisme, vers le commencement du IIIe siècle de notre ère, — pour savoir sous quelles inspirations elle est née, dans quelles circonstances elle se produisit et cessa d'exister, — il est nécessaire, avant tout, de jeter les yeux sur la position géographique de leur pays et de connaître les phases principales de leur histoire.

La chaîne de montagnes qui, à partir des côtes de la mer Égée, court à travers l'Asie Mineure, la Haute-Mésopotamie, la Perse, la Bactriane, pour aller se rattacher au grand massif qui coupe l'Asie centrale, s'ouvre vers le nord, dans la direction du Pont-Euxin et de la mer Caspienne; elle forme un vaste réseau dont un embranchement, connu des anciens sous les noms de Monts-Paryadres, Monts-Moschiques et autres encore, va, en contournant l'angle sud-est de la Mer-Noire, se relier au Caucase. Le nom de région arménienne désigne le plateau dont cet embranchement est la pente nord-ouest, et qui a pour escarpement méridional la

chaîne connue sous le nom générique de Taurus et sous les dénominations particulières de Monts-Gordyéens, Massis, Niphates (Nebad) (1). Le point culminant de ce plateau est le Massis ou Ararad, qui élève à une hauteur de 16,953 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer son front couronné de neiges perpétuelles (2). Cette gigantesque montagne, dont les flancs sont souvent couverts d'un manteau de sombres nuages qui l'enveloppent d'obscurité, déchirée par de puissantes convulsions volcaniques qui ont jonché de débris tout le sol d'alentour, présente un aspect bien propre à frapper l'imagination, et qui explique la vénération religieuse dont elle fut toujours l'objet. Les habitans d'Érivan l'appellent encore aujourd'hui *Mouthen aschkarh*, c'est-à-dire *monde ténébreux*. Dès la plus haute antiquité, la légende plaçait sur sa cime, regardée comme inaccessible, le séjour d'êtres surnaturels, et ce respect ne s'affaiblit en rien lorsque les Arméniens eurent embrassé la foi de l'Évangile. Ils appliquèrent au Massis spécialement le récit de Moïse qui nous apprend que l'arche de Noé s'arrêta après le déluge sur les hauteurs du pays d'Ararad, expression qui paraît désigner l'Arménie d'une manière générale. Partout sur cette montagne sanctifiée par la tradition se retrouve le souvenir des premiers pas que fit le patriarche sur la terre à peine essuyée et raffermie après la retraite des eaux, lorsqu'il sortit du miraculeux vaisseau où il s'était renfermé avec ses enfans. Une crevasse qui pénètre profondément dans son sein entr'ouvert recélait un petit village, Arghouri, détruit par le fameux tremblement de terre de 1840,—et plus haut, perché sur les flancs de cette énorme déchirure, à six mille pieds d'élévation, s'élève le couvent de Saint-Jacques. C'est là que Noé planta les premiers ceps de vigne, et les habitans, en témoignage de la vérité de ce fait, montraient quelques tiges de vigne vierge rendues stériles par un effet de la malédiction divine, en punition d'avoir fourni au juste par excellence l'occasion du péché de l'ivresse. C'est sur l'emplacement de leur église que Noë offrit le premier sacrifice à Dieu après le déluge. Plus loin, au-dessus du village, on voyait un vieux saule rabougri et courbé par les neiges et les glaces, et qu'une croyance séculaire avait consacré comme un rejeton de l'un des débris de l'arche, qui s'était fixé en cet endroit dans le sol et avait pris racine. Ces légendes, expression d'une foi vive et simple, ne sont qu'une transformation populaire, transmise d'âge en âge, de l'opinion qui rapporte au plateau arménien la tradition mosaïque concernant les lieux qui furent le berceau du genre humain régénéré après le grand cataclysme qui l'avait détruit. Dans les contrées au sud, la Syrie et la Méso-

(1) A côté de la forme que les noms propres arméniens ont reçue des Grecs et des Latins, et sous laquelle ils nous sont familiers, nous donnons entre parenthèses la forme qu'ils ont dans la langue originale, et qui est beaucoup moins connue.

(2) L'Elborz seul dans la chaîne du Caucase dépasse l'Ararad; il a 18,493 pieds anglais.

potamie, une croyance qui date aussi d'une haute antiquité, puisqu'elle existait, au rapport de Josèphe et d'Eusèbe, du temps des historiens chaldéens Bérose et Abydène, et qui a été adoptée par les églises orientales, fixe le point où s'arrêta le vaisseau de Noé dans la chaîne assyrienne ou Monts-Gordyéens. L'opinion arménienne, basée sur le texte des Septante, qui s'étaient conformés sans doute dans leur traduction aux idées reçues parmi les Juifs d'Alexandrie et de Palestine plus de deux siècles avant notre ère, a pour elle la sanction de tous les pères des églises grecque et latine, et elle paraît répondre beaucoup mieux que l'autre aux exigences de la position relative assignée par Moïse dans le chapitre X de la Genèse aux diverses nations de la terre connues de son temps.

En examinant les traits saillans du tableau ethnographique tracé par le législateur hébreu, on voit avec quelle exactitude il en a marqué les grandes divisions, et plusieurs des peuples qui y figurent occupent encore la place où il nous les montre. Ce tableau nous présente la race de Sem et de Cham échelonnée dans les régions du sud, et les nations de souche japhétique disséminées dans le nord, sur une zone qui, à l'ouest, se prolonge par l'Asie Mineure jusque dans la Grèce, à l'est, vers la Scythie, et dont l'Arménie forme la partie la plus élevée et pour ainsi dire le centre. Lorsque nous cherchons les primitives origines des familles humaines, c'est vers le haut massif arménien et son versant oriental que tout nous ramène, et les traditions bibliques, et les antiques souvenirs de la Perse, et les inductions qui découlent des admirables travaux de philologie comparée entrepris dans ces derniers temps par les Burnouf, les Lassen, les Bopp, sur les idiomes indo-européens ou japhétiques. La langue arménienne est un des rameaux les plus anciennement détachés de ce tronc; elle s'y rattache par ce qu'il y a de plus intime dans le génie d'un idiome, par son système grammatical, de même que les peuples parmi lesquels elle est en usage appartiennent à la famille indo-européenne par les traits principaux de leur conformation physique. Des analogies que la science tend de plus en plus à mettre en évidence prouvent que la civilisation arienne, qui eut son foyer dans la région qui va de l'Euphrate à l'Indus, s'étendit jusqu'à l'Arménie. Au nord-ouest de la Perse, la Médie confine en effet à la plaine où le fleuve le plus considérable de l'Arménie, l'Araxe, épanche ses eaux, et qui fut, aux époques les plus reculées, le siége de la nationalité arménienne. Dans le *Zend Avesta* et les autres livres sacrés des Parses, l'Arménie orientale est l'*Iran-Vedj*, l'Iran pur, le premier endroit créé et habité sur la terre, tradition qui coïncide d'une manière frappante avec celle de la Genèse.

La configuration du sol de l'Arménie est d'autant plus curieuse à étudier dans ses détails, qu'elle est en rapport intime avec la constitution politique à laquelle ce royaume fut soumis, et qu'elle a puissam-

ment influé sur les vicissitudes politiques qu'il éprouva dans le cours de son existence. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines à pente douce, alternent partout avec des vallées dont plusieurs sont très resserrées et dont quelques autres, comme celle de l'Araxe, s'épanouissent en une vaste plaine. Ici, sur les hauteurs, une nature âpre et stérile; là, dans les bas-fonds, une fertilité qui va quelquefois jusqu'aux dernières limites. Sur un sol aussi accidenté, et où quantité de montagnes séparent, comme autant de barrières, les populations, jamais ne put s'établir un pouvoir unitaire, fort et stable, rayonnant sur toute l'étendue du pays. Depuis les siècles les plus reculés, l'Arménie nous apparaît dans l'histoire morcelée en une foule de principautés ou satrapies presque indépendantes de l'autorité royale et désunies entre elles. Ces satrapies étaient si multipliées que l'on comptait, au IVe siècle, plus de cent soixante-dix grandes familles qui marchaient de pair avec celle du souverain. La monarchie arménienne manqua toujours de cohésion : affaiblie par des déchiremens intérieurs produits par les vices de son organisation féodale, elle eut bien des fois à subir l'invasion et la conquête. Presque toujours elle fut sous la domination de maîtres étrangers, qui tantôt se contentèrent d'exercer sur elle un droit de suzeraineté, et tantôt la firent gouverner par des lieutenans nommés *marzbans* au temps des rois sassanides de Perse, et *osdigans* sous le khalifat. Ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques princes doués de talens politiques ou militaires parvinrent à s'affranchir du joug; mais leurs efforts n'aboutirent jamais qu'à une indépendance douteuse et viagère. L'Arménie resta impuissante contre les grands empires qui s'élevèrent autour d'elle en Asie, et elle finit par devenir une proie que se disputèrent les Romains et les Parthes, les Grecs de Byzance et les Perses, dont les Arabes arrachèrent des lambeaux, et qu'enfin foulèrent aux pieds les Turks et les Mongols. De nos jours, la Turquie, la Perse et la Russie se sont partagé ces derniers débris.

Ce n'est pas que le courage guerrier et le patriotisme aient manqué aux Arméniens. On se ferait une bien fausse idée de ce peuple, si on se le représentait autrefois tel que nous le retrouvons aujourd'hui, façonné par une longue servitude à l'humble condition politique dans laquelle il vit, uniquement voué au culte des vertus du foyer domestique et remarquable seulement par ses instincts pacifiques et son aptitude commerciale. L'histoire arménienne a aussi ses périodes héroïques, et l'on y rencontre de temps à autre de belles pages, comme celle où nous voyons la nation se soulevant, dans le Ve siècle, à la voix du général Vartan, son chef, et de ses évêques, pour défendre sa liberté religieuse menacée par Iezdedgerd II, souverain de la Perse, et faisant reculer les armées du grand roi (1).

(1) Cette lutte a été racontée par un historien arménien contemporain, Élisée, dont

Les cours d'eau qui arrosent l'Arménie constituent trois systèmes principaux représentés par le Lycus ou Kaïl et l'Acampsis ou Djorokh à l'ouest, par l'Euphrate et le Tigre au sud, par le Cyrus et l'Araxe à l'est. Ces trois systèmes ont pour ligne de partage la chaîne de montagnes qui se détache du Caucase vers le sud-ouest et va se souder à l'Anti-Taurus, qui la continue en coupant obliquement l'Asie Mineure. Le premier est celui du versant de la Mer-Noire; par le Lycus et l'Acampsis, qui portent à cette mer le tribut de leurs eaux, il ouvrait une voie de communication avec les contrées d'Occident. Toutefois ces relations étaient encore plus actives sur le Phase, quoique ce fleuve, descendant du Caucase, coule plus au nord et tout entier dans la Colchide, en dehors des limites de l'Arménie. Depuis une époque qui se perd dans la nuit des âges mythologiques, les Grecs fréquentèrent ces côtes, célèbres par l'expédition des Argonautes, et ils y fondèrent des comptoirs dont les plus importans furent Dioscurias et Trapezus (Trébisonde). Ils venaient s'y approvisionner des productions de l'Arménie, l'or, le blé, le sel, le lin, le miel, la cire, etc. Tout prouve que le contact des deux peuples se bornait alors à de simples rapports de commerce, et ce n'est que lorsque les limites de l'empire byzantin et de l'Arménie se touchèrent dans l'Asie Mineure que ce dernier pays commença à subir profondément l'influence des idées occidentales.

Le Tigre et l'Euphrate, qui prennent leur source, le premier non loin d'Erzeroum, et le second beaucoup plus bas, dans les montagnes des Kurdes, en se dirigeant du haut du massif arménien vers le sud, lui servaient de liaison avec les pays habités par les peuples de race sémitique. Hérodote nous a laissé une description pittoresque de la navigation de l'Euphrate dans la partie de son cours qui est au-dessus de Babylone. Montés sur de légères embarcations, construites partie en bois de saule et partie avec des peaux, les Arméniens transportaient dans cette ville du vin de palmier et autres marchandises.

Par ses deux fleuves, dont le cours va de l'ouest à l'est, le Cyrus et l'Araxe, l'Arménie s'ouvre tout entière vers le monde oriental. Le Cyrus, qui lui sert de limite du côté de la Géorgie, donnait accès dans la Mer-Caspienne à son commerce, arrêté sur l'Araxe par les rapides qui barrent le cours inférieur de ce fleuve. Les produits de l'Inde, arrivés dans cette mer par l'Oxus, remontaient le Cyrus, puis étaient transportés sur des chariots jusqu'à une forteresse appelée Sarapana par Strabon (1); là ils étaient chargés sur le Phase, par lequel ils descendaient dans la Mer-Noire et se répandaient dans les pays d'Occident. L'Araxe traverse l'Arménie dans toute sa longueur, depuis sa

le livre a été traduit en français par M. l'abbé Grégoire Kabaragy Garabed, sous le titre de *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne contre la loi de Zoroastre;* Paris, 1844.

(1) *Géographie*, liv. XI, p. 498, éd. Casaubon et Indjidji, *Archéologie arménienne*, 3 vol. in-4°; Venise, 1835 (en arménien), t. I, p. 211.

source dans le mont Abos, aujourd'hui *Bing-Gueul*, jusqu'à sa jonction avec le Cyrus, non loin de la mer. L'inclinaison de l'immense plaine qu'il parcourt nous montre l'Arménie pour ainsi dire penchée presque tout entière vers la Médie, la Perse et les pays où fleurit la civilisation arienne, qui lui fut aussi commune, comme on peut l'inférer du témoignage des traditions zendes. Sur les bords de l'Araxe, elle confinait à l'Atropatène, cette terre sacrée des adorateurs du feu. C'est par ce voisinage immédiat que les doctrines de la Perse l'envahirent et s'implantèrent chez elle si profondément. C'est aussi dans cette partie de ses limites que se maintinrent encore quelque temps le paganisme et le culte de la poésie populaire, qui en était une émanation, lorsque les idées grecques, importées en Arménie par le christianisme, tendaient à effacer partout ailleurs le souvenir des primitives créations du génie oriental. C'est dans le bassin de l'Araxe que la nationalité arménienne eut son berceau et qu'elle atteignit son plus haut point de grandeur, lorsqu'elle recouvrait une indépendance momentanée. C'est là que s'élevèrent ses antiques métropoles, Armavir, Valarsabad, et la plus célèbre de toutes, Artaxate. — Après avoir retracé les grandes divisions du territoire de l'Arménie, nous allons maintenant, en puisant aux sources originales, noter les événemens dont il fut le théâtre, en tant qu'ils se rattachent à notre sujet.

Il nous reste pour les premiers temps de l'histoire arménienne un document d'une inappréciable valeur : c'est le travail d'un écrivain syrien, nommé Mar Iba Katina, qui vivait dans le milieu du IIe siècle avant notre ère, et qui était très versé dans la connaissance des lettres chaldéennes et grecques. Le cinquième des souverains parthes qui régnèrent sur la Perse, Arsace (Arschag), autrement appelé Mithridate (Mihrdat) Ier, après avoir enlevé aux Séleucides la plus grande partie de l'Orient, donna l'Arménie à son frère puîné Valarsace (Vagharschad). Celui-ci, voulant savoir quels princes avaient occupé avant lui le trône auquel il avait été appelé, députa Mar Iba Katina vers Arsace, en le priant d'ouvrir à ce savant ses archives royales, afin qu'il pût en extraire ce qui avait rapport à l'histoire ancienne de l'Arménie. Ces archives provenaient de Ninive, et parmi les pièces qu'elles contenaient se trouvaient, à ce qu'il paraît, les chants historiques et populaires qu'y avaient fait rassembler les monarques assyriens, dont l'Arménie relevait, comme un des grands fiefs de leur empire. Parmi les volumes examinés par Mar Iba Katina, il y en avait un traduit du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre-le-Grand, et qu'il mit principalement à contribution. Après avoir terminé son ouvrage, il revint l'apporter au roi Valarsace, qui le fit déposer dans son palais et garder avec soin, comme un des objets les plus précieux de son trésor. Une partie assez considérable de cette compilation nous a été conservée par

un auteur arménien du ve siècle de notre ère, Moïse de Khorène, qui a écrit, du style le plus élégant et avec une érudition consommée, les annales de sa patrie. Non-seulement Moïse a consulté Mar Iba Katina et une foule d'historiens syriens, persans ou grecs, et parmi ces derniers plusieurs qui sont maintenant perdus, mais encore il s'est appuyé plus d'une fois des traditions et des poésies populaires qui circulaient de son temps dans son pays. Aussi son livre est considéré par ses compatriotes à la fois comme un chef-d'œuvre littéraire et comme un monument national où sont inscrits les titres de leurs plus vieilles origines.

Quoique les documens tirés des archives assyriennes et consignés dans le volume chaldéen dont Mar Iba Katina retrouva une version grecque nous présentent aujourd'hui quelques traces de remaniemens opérés soit par le traducteur, soit par Mar Iba Katina lui-même, dans le sens des idées grecques qui se répandirent dans l'Orient à la suite des conquêtes d'Alexandre, et des notions bibliques qu'avaient mises en circulation les Juifs disséminés dans les pays riverains de l'Euphrate et du Tigre, il n'en est pas moins vrai que la compilation de l'écrivain syrien est basée sur des récits où abondent des détails locaux qui trahissent une provenance très ancienne et authentique.

Suivant ces récits, Haïg, l'un des compagnons de Bélus (Bel), roi d'Assyrie, fut le père de la nation arménienne et lui communiqua son nom. Il est nécessaire de savoir, en effet, qu'elle n'a point adopté celui que lui ont imposé les peuples étrangers, et qu'elle s'appelle elle-même *Haïk*, et la contrée qu'elle habite *Haïasdan*. Étant parti de Babylone, Haïg se dirigea vers le nord, et vint se fixer, au pied d'une montagne au sud de la mer d'Aghtamar ou lac de Van, dans un endroit où vivaient éparses çà et là quelques-unes des premières familles qui s'étaient dispersées sur la surface de la terre. Il les soumit à sa domination et commença à se créer un petit état. Cette immigration de Haïg semble avoir été un mouvement des nations de race sémitique venant se superposer aux populations de souche japhétique, qui eurent pour domaine spécial les régions septentrionales. Ce n'est pas le seul exemple d'une fusion entre ces deux races qui se soit opérée sur le sol de l'Arménie. L'une des familles les plus considérables de ce pays, celle des Bagratides, à laquelle était réservée plus tard une brillante destinée, puisque dans le IXe siècle elle s'assit sur le trône et s'y maintint jusque vers la moitié du XIe, comptait parmi ses ancêtres Schampad, un des Juifs emmenés captifs par Nabuchodonosor à Babylone. Une autre famille non moins puissante, les Ardzrounis, qui dictait des lois à la vaste province de Vasbouragan, était issue de Sannasar, un des fils de Sennachérib, roi d'Assyrie, qui, après avoir tué leur père, se réfugièrent en Arménie.

Une partie des descendans de Haïg resta dans les lieux où s'était arrêté leur père, tandis qu'Arménag, son petit-fils et son successeur, poursuivant sa marche vers le nord-est, alla s'établir dans la vallée de l'Araxe, et le fils de ce dernier bâtit sur les bords de ce fleuve la ville d'Armavir, qui devint la résidence des princes de la dynastie de Haïg. Si l'on remarque que leurs premiers établissemens touchaient au territoire même de Ninive, on ne s'étonnera point de voir l'Arménie, dans cette période reculée, presque toujours sous la dépendance des Assyriens et ayant une religion qui était la même ou du moins analogue. Ce dernier fait, qui est si curieux, a sa preuve dans une des légendes relatives à Sémiramis (Schamiram), que nous a conservée Moïse de Khorène, et qui rappelle un mythe assyrien qui se perpétua fort tard parmi les Arméniens. Leurs traditions nous peignent cette reine célèbre avec le caractère viril et les penchans voluptueux que lui prêtent Hérodote et les autres historiens grecs, mais avec une teinte romanesque qui est très certainement un reflet des poésies populaires qui célébraient ses grandes actions et ses conquêtes. L'Arménie devint une province de son empire et son séjour favori. « Elle s'éprit, dit Moïse de Khorène, de la beauté des sites, de la pureté de l'air, de la limpidité des sources, du spectacle des fleuves majestueux qui roulent leurs ondes avec un doux murmure à travers des vallons et des plaines fleuris. » Elle y bâtit une ville pour en faire sa résidence d'été, Schamiramaguerd, sur la rive orientale du lac de Van, et y éleva de splendides constructions qui rivalisaient avec celles dont elle dota Babylone. L'écrivain arménien vante la chaussée qui reliait le fleuve et la ville, et qui était en pierres énormes si bien liées, que l'on aurait dit un bloc coulé d'un seul jet; les chapelles, les chambres et les corridors creusés dans un roc si dur, que « l'acier, dit-il, est impuissant maintenant à le rayer, » et enfin les immenses inscriptions tracées sur la surface polie de la pierre, comme avec un style sur une tablette enduite de cire. Les investigations du savant et infortuné Schulz, qui visita ces lieux en 1827 et 1828, confirment la vérité de cette description et l'exactitude de l'assertion des Arméniens modernes, qui identifient Van avec Schamiramaguerd ou la cité de Sémiramis.

A partir du règne de cette princesse, les rois d'Arménie ne furent plus, à vrai dire, que de simples préfets aux ordres des monarques assyriens, et cet état de subordination dura jusqu'au jour où l'un de ces préfets, Barouïr, fils de Sgaïorti (fils de géant), s'associa à la ligue formée par Arbace (Varbag), gouverneur de la Médie, que Moïse de Khorène nous représente comme un fin politique et un vaillant guerrier, par le Babylonien Bélésis et plusieurs autres chefs. Barouïr marcha avec eux contre Sardanapale. L'empire assyrien ayant pris fin par la mort de ce prince, le monarque arménien, à l'exemple des autres

conjurés, se déclara indépendant dans son gouvernement et transmit son sceptre affranchi à ses successeurs. L'un d'eux, Tigrane (Dikran) Ier s'illustra par des victoires qui rendirent son nom célèbre au dehors et un objet de prédilection pour les bardes arméniens. Le roi des Mèdes Astyage (Ajtahag) conçut contre lui de la jalousie; mais, désespérant de le vaincre et de s'emparer de ses états par la force ouverte, il eut recours à la ruse. Ayant sollicité et obtenu la main de Dikranouhi, sœur de Tigrane, il essaya d'attirer ce prince auprès de lui. Tigrane, prévenu sous main par sa sœur, n'eut garde de tomber dans le piége, et, résolu de tirer vengeance de cette perfidie, il unit ses forces à celles de Cyrus; puis tous les deux, ayant attaqué Astyage, le précipitèrent du trône. Le témoignage de Mar Iba Katina, invoqué par Moïse de Khorène, concorde avec ce que dit Xénophon des services signalés que rendit le roi d'Arménie au fondateur de la monarchie persane; mais, en nous apprenant qu'Astyage périt dans le combat de la main de Tigrane, il s'écarte de la version suivie par Hérodote, par Xénophon lui-même, Ctésias et Justin, et d'après laquelle Astyage survécut à la chute de sa puissance. Tigrane emmena captifs, en Arménie, dix mille Mèdes, avec Anouïsch, la première des femmes d'Astyage, et leur assigna pour demeure le pays qui s'étend depuis le revers de la Grande-Montagne (l'Ararad) jusque sur les deux rives de l'Araxe à l'est. Leur postérité s'y accrut considérablement et constitua dans la suite des temps une satrapie appelée Mouratzian, qui fut détruite au milieu du IIe siècle de notre ère. Aux populations mèdes de l'Ararad se rapportait tout un cycle de traditions et de légendes dont s'inspirèrent plus d'une fois les poètes arméniens, et dont quelques traces sont restées éparses dans le livre de Moïse de Khorène. Les princes postérieurs à Tigrane Ier continuèrent de gouverner leur royaume, sous la suzeraineté de la Perse, jusqu'à Vahê, fils de Van, le dernier de la lignée de Haïg, qui succomba en défendant ses états contre l'invasion des armées d'Alexandre de Macédoine.

Depuis cette époque jusqu'à l'avénement des Arsacides, vers le milieu du deuxième siècle avant Jésus-Christ, les historiens nationaux n'ont enregistré aucun fait, et, pour suppléer à leur silence, il faut consulter les écrivains grecs. Ceux-ci nous apprennent que les Séleucides n'exercèrent sur l'Arménie qu'une autorité nominale, et qu'enfin Ardaxias ou Artaxès, l'un des préfets auxquels ils en avaient confié l'administration, s'étant révolté ouvertement contre Antiochus-le-Grand, se rendit tout-à-fait indépendant. Pendant ce temps, qui fut une période de troubles et d'anarchie, tout porte à croire que la muse populaire cessa de faire entendre ses accens, puisque Moïse de Khorène, investigateur si zélé de toutes les antiques traditions de sa patrie, n'en a pas retenu le moindre souvenir. Soixante-dix ans après la

mort d'Alexandre, la puissance des Grecs commença à décliner dans la Haute-Asie; les divisions intestines occasionnées par l'ambition de ses généraux excitèrent les nations asservies à tenter de secouer le joug et de recouvrer leur liberté. A la tête de cette réaction se plaça un peuple encore obscur, les Parthes, mais appelé à remplir avant peu un rôle important sur la scène du monde. Ce peuple, d'origine scythe et sorti des bords orientaux de la Mer-Caspienne, où il habitait sous le nom de *Dahi*, s'était déjà répandu dans les provinces orientales de la Perse. Conduit par Arsace, homme de résolution et de capacité, il enleva la Parthyène et l'Hyrcanie aux Séleucides. Vainement ces princes s'efforcèrent d'arrêter cette insurrection par les armes, ils furent toujours vaincus. Dans la suite, les descendans d'Arsace finirent par s'emparer de toute la Perse et par repousser les Séleucides jusqu'à l'Euphrate. L'un deux dont il a été question plus haut, nommé aussi Arsace ou bien Mithridate Ier, triompha de nouveau, un siècle plus tard, des rois de Syrie, répandit la terreur de ses armes dans presque toute l'Asie, et, profitant des désordres auxquels l'Arménie était en proie, y entra à la tête d'une armée formidable. Secondé par les habitans eux-mêmes, il en fut bientôt maître entièrement, et, comme nous le savons déjà, en céda la souveraineté à son frère Valarsace, qui fut la tige d'une branche cadette, celle des Arsacides arméniens.

Cette nouvelle dynastie choisit pour métropoles les villes de Nisibe et d'Édesse, dans la Mésopotamie, d'où elle pouvait, comme dans un poste avancé, protéger toutes les possessions des Parthes, à l'est de l'Euphrate, contre les attaques des Grecs de Syrie. Sous le règne de Tigrane II, arrière-petit-fils de Valarsace, les armées romaines, engagées dans cette terrible et longue lutte qu'elles soutinrent contre le grand Mithridate, pénétrèrent en Arménie, et Tigrane, qui avait embrassé la cause du roi de Pont, son beau-père, ne put, malgré tous ses efforts et son courage, résister à Lucullus et à Pompée. Son fils Artabaze (Ardavazt), tombé par trahison entre les mains de Marc-Antoine, lorsque celui-ci fit la conquête de l'Arménie, fut traîné à Alexandrie, où Cléopâtre le fit mourir; la reine d'Égypte et l'ancien triumvir mirent à sa place leur fils Alexandre, qui ne tarda pas à être chassé par les populations impatientes d'obéir à un étranger. Les premières années de Tigrane avaient été signalées par d'éclatans succès : la conquête de la Syrie et de plusieurs provinces de l'Asie Mineure, ainsi que de la Mésopotamie, de l'Adiabène et de l'Atropatène, lui avait valu le titre de *roi des rois*, que lui cédèrent les princes de la branche aînée auxquels il était réservé. Moins habiles que lui, ses successeurs, jouets de la politique romaine ou de celle des souverains parthes de la Perse, virent continuellement leurs états ravagés par ces deux puissances, trop heureux quand ils purent conserver, sous la protection de l'une des deux,

un trône chancelant. Les liens de parenté et de vasselage qui unissaient les Arsacides d'Arménie à ceux de la Perse durent multiplier et rendre plus étroites les relations qui existaient déjà entre leurs sujets. Le culte du feu, le zoroastrisme, était en vigueur chez les uns et les autres, mais avec un mélange de polythéisme grec dont il s'était fortement imprégné, lorsque les Séleucides introduisirent en Orient la civilisation de la Grèce, à laquelle les Parthes eux-mêmes firent plus d'un emprunt. Les modifications apportées par les Arsacides arméniens à la constitution politique de leur royaume, en appelant auprès d'eux les grands feudataires, maîtres presque absolus dans leurs satrapies, et en les attachant à leur service par la création et l'investiture de charges de cour, furent sans aucun doute une imitation de ce qu'avait fait en Perse la branche collatérale, et l'on peut juger des institutions que possédait alors ce dernier pays par les détails que Moïse de Khorène nous fournit sur celles de l'Arménie à cette époque.

Au commencement du IIIe siècle, le roi de Perse Artaban (Ardavan) fut renversé par Ardeschir (l'Artaxercès des historiens byzantins), qui inaugura une nouvelle dynastie, celle des Sassanides, et se proclama l'héritier du trône des Achéménides et le restaurateur du pouvoir national, usurpé par les Parthes, considérés comme des étrangers. Il s'appliqua à rétablir les doctrines de Zoroastre dans leur pureté primitive et à proscrire les idées grecques, prédominantes sous les Arsacides. La nouvelle dynastie fut naturellement l'ennemie de celle qui régnait sur l'Arménie, et qui était alliée par le sang aux princes déchus. Une lutte s'engagea, dans laquelle l'Arménie finit par succomber, et elle reprit ces habitudes du joug qui lui étaient familières. Resserrée entre deux empires formidables, Byzance et la Perse, qui, en 387, la démembrèrent en se la partageant, elle conserva encore quelques années ses souverains, jusqu'en 428, où Artaxès IV fut dépossédé par le roi de Perse, Bahram V, et renfermé dans une forteresse de la Susiane, destinée aux prisonniers d'état et appelée du nom très significatif de Château de l'Oubli (*Anousch Pert*). Elle ne fut plus dès-lors administrée que par de simples gouverneurs.

Lorsque le christianisme se fut assis avec Constantin sur le trône des césars, et que le siége de l'empire eut été transféré à Byzance, l'Arménie embrassa aussitôt la nouvelle loi religieuse. Un jeune enfant de la race royale des Arsacides, sauvé du massacre qui enveloppa toute sa famille, fut emporté par sa nourrice à Césarée de Cappadoce, où il fut élevé dans la foi de l'Évangile. Cet enfant, que Dieu avait marqué au front du sceau de la sainteté et du génie, et qu'il avait réservé pour être l'apôtre de l'Arménie, reçut au baptême le nom de Krikorios (Grégoire), auquel s'ajouta dans la suite celui de *Loussavoritch*, c'est-à-dire *illuminateur*, parce que, suivant l'expression de l'hymne chanté

le jour de sa fête, « il brilla comme un soleil, répandant les rayons d'une lumière divine sur sa patrie couverte des ténèbres de l'idolâtrie. » Les immenses travaux accomplis par Grégoire pendant le cours de sa prédication, la conversion du roi Tiridate opérée à sa voix, ses vertus, ses longues souffrances, son martyre, et surtout l'influence bienfaisante qu'il exerça sur la civilisation de son pays, ont fait de lui pour les Arméniens un saint tout national. Sa mission fut le signal non-seulement de leur régénération morale, mais encore d'une complète rénovation intellectuelle. C'est le christianisme qui a créé leur littérature, et qui, les invitant à l'étude de la langue grecque, parlée par leurs premiers instituteurs religieux, les initia à la connaissance des chefs-d'œuvre qu'elle a produits, et leur enseigna à les imiter. L'esprit grec ou occidental, l'esprit chrétien anime, en effet, toute cette littérature, et lui a donné ces formes savantes, cette allure chaste et contenue qui la distinguent entre toutes celles des peuples de l'Asie occidentale, ce caractère positif et sévère qui l'a entraînée de préférence vers le genre historique, dans lequel elle est si riche.

Au milieu des révolutions qui agitèrent l'Arménie jusqu'à sa régénération accomplie par le christianisme, la poésie populaire, qui avait disparu avec la première dynastie issue de Haïg, se ranima sous les deux princes arsacides, Artaxès II et son fils Artabaze, et, après avoir jeté un éclat assez vif, mais très rapide, elle s'éteignit à jamais. Le règne d'Artaxès, qui ne fut pas sans gloire, ainsi que la destinée bizarre et la fin dramatique d'Artabaze, expliquent suffisamment cette résurrection momentanée de la muse arménienne. Les divers événemens survenus dans les lieux où sa voix se fit entendre permettent aussi de déterminer les causes qui mirent fin à ses créations. Depuis la guerre de Mithridate, les armées romaines avaient plus d'une fois foulé le sol de l'Arménie, et ses habitans ne cessèrent d'être en contact avec le monde occidental; la connaissance de la langue grecque et celle des dogmes du christianisme commençaient déjà à se faire jour parmi eux. Ce nouveau courant d'idées dut contribuer sans doute à arrêter celui qui prenait sa source dans les inspirations du génie oriental, et éteindre la verve des bardes nationaux. Ils cessèrent de chanter lorsque le christianisme eut proscrit les traditions antiques et essentiellement païennes dont s'alimentaient leurs vers. Cependant le goût des masses pour ces souvenirs de leurs pères ne s'effaça pas tout à coup après la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur. Il était encore dans toute sa force deux cents ans plus tard, au ve siècle de notre ère, non-seulement parmi les classes inférieures de la société, mais encore à ses degrés les plus élevés. Moïse de Khorène reproche bien des fois au prince Isaac de la noble famille des Bagratides, pour lequel il composa son livre, un amour exagéré des légendes orientales qu'il qualifie de contes ab-

surdes, tandis que lui-même admire sans réserve les fables de la Grèce, « si belles, dit-il, si pleines de sens et de raison, et qui cachent la vérité sous le voile ingénieux de l'allégorie. » Ces paroles n'ont rien d'étonnant dans la bouche de cet historien sorti des rangs de cette jeunesse arménienne qui, avec le christianisme, s'était inoculé le goût le plus vif pour la littérature grecque, et que l'on voyait alors accourir en foule à Constantinople, Alexandrie, Athènes et Rome, et se presser autour des chaires où des maîtres célèbres professaient la philosophie et les belles-lettres. Mais, pour la partie de la nation restée en dehors de ce mouvement scientifique, ces légendes n'avaient rien perdu de leurs charmes. Moïse affirme que les ballades populaires étaient encore en honneur parmi ses contemporains, et que lui-même en avait entendu répéter les refrains. Les habitans de Koghten, district situé dans l'est de l'Arménie, n'avaient point cessé de les redire, et les conservaient avec amour comme un patrimoine héréditaire. Ce district, qui confinait à la Médie et à la Perse, était devenu, en effet, le dernier boulevard du paganisme, chassé de partout ailleurs. Moïse, en parlant de saint Mesrob, l'inventeur de l'écriture arménienne, qui était allé se fixer dans le pays de Koghten, rapporte que la secte des païens, qui avait trouvé là un refuge, et qui s'y était tenue cachée pendant le règne de Tiridate II (259-314), se montra à découvert lors du déclin de l'empire des Arsacides, et que saint Mesrob la détruisit à l'aide de Schapith, chef de ce district. Un fragment de poésie, qui s'était maintenu dans la tradition orale jusque dans la première moitié du XIe siècle, et qui nous est fourni par un écrivain de ce siècle, le prince Grégoire Makisdros (1), est la dernière production des chantres de l'ancienne Arménie que le temps ait respectée.

On vient de voir comment l'existence de la poésie populaire de l'Arménie fut liée aux destinées sociales et politiques de ce pays; nous allons tâcher d'en apprécier la valeur au point de vue esthétique.

II.

Le vieil historien syrien Mar Iba Katina, dont Moïse de Khorène nous a transmis en partie les récits, et qui avait consulté les livres chaldéens que la conquête avait fait passer aux mains des Parthes, — en nous faisant connaître les origines de la poésie populaire dans l'Arménie, — en définit parfaitement le caractère. Il dit que la mention des actes des souverains de la première dynastie, depuis Haïg jusqu'à

(1) Le mot *makisdros* est le titre grec *magistros* ou *magister militiæ*, c'est-à-dire, général d'armée. Le prince Grégoire, aussi distingué par ses talens militaires que par son érudition, avait été décoré de ce titre par la cour impériale de Byzance.

Aram, le huitième de ces souverains, n'avait pas été conservée dans les registres officiels, mais seulement dans des « chants composés par des hommes vulgaires et obscurs, et recueillie plus tard dans les archives d'état. » Ces paroles nous offrent une indication précise de ce qui fait l'essence de la poésie populaire, c'est-à-dire d'être l'expression spontanée et anonyme du sentiment des masses. Nous verrons de plus qu'à l'impersonnalité de la création, la poésie arménienne réunissait à un haut degré la signification historique ou la valeur du mythe.

Ces chants étaient fondés sur des traditions qui avaient été coordonnées systématiquement et arrangées suivant la convenance du sujet, ou peut-être dans l'ordre chronologique, ainsi qu'on peut l'induire de plusieurs expressions de Moïse de Khorène. Il paraît aussi que leur importance historique avait fixé de bonne heure l'attention des rois assyriens, suzerains de l'Arménie, qui s'attachèrent à les faire rassembler dans leur *divan* ou chancellerie. Ce soin jaloux de la conservation officielle et permanente de tous les documens qui perpétuaient le souvenir des événemens passés ou contemporains exista, en effet, de tout temps dans les grandes monarchies de l'Asie occidentale. Nous savons par l'auteur du *Livre d'Esther* (VII, 1 et 2, X, 2) avec quelle régularité étaient rédigées à la cour de Suze les annales de l'empire. Les souverains dans leurs palais, et les corporations sacerdotales dans les temples, possédaient des archives. Moïse cite celles de Ninive, de Nisibe, de Sinope et d'Édesse; ces dernières s'étaient enrichies de tous les documens que les Romains purent se procurer en Orient, et qu'ils y accumulèrent, lorsqu'ils furent devenus maîtres de la Mésopotamie par la cession que leur en fit le roi Érouant. Des officiers publics étaient chargés de veiller sur ces établissemens, au dire du même écrivain, qui les mentionne sous le titre d'*inspecteurs des mémoriaux*. Cependant l'Arménie, livrée par des invasions et des révolutions fréquentes à une continuelle instabilité, n'avait aucune institution de ce genre, et, lorsque Valarsace voulut connaître l'histoire de ses prédécesseurs, il fut obligé, comme nous l'avons vu, d'envoyer fouiller les archives des Arsacides de Perse. Les chants que Moïse de Khorène recueillit de la bouche de ses compatriotes, et qu'il a rapportés textuellement, ne se transmettaient que par la communication orale.

Dans la Perse, la poésie populaire prit un essor qu'elle n'atteignit nulle autre part en Orient. L'esprit belliqueux qui anima cette puissante nation, la suprématie qu'elle exerça sur l'Asie occidentale depuis l'avénement des Achéménides, l'étendue de ses conquêtes, donnèrent aux productions de ses bardes un caractère éminemment épique. Ses traditions héroïques avaient déjà au ve siècle, comme on en a la preuve par le livre de Moïse, une forme à peu près semblable à celle qu'elles ont affectée depuis lors. Dans le siècle suivant, un des princes de la dy-

nastie sassanide, le célèbre Khosroës Anouschirwan, fit rassembler dans toutes les parties de son empire les récits populaires concernant les anciens rois de Perse et en fit déposer la collection dans sa bibliothèque. Ce travail fut repris sous le dernier de ses successeurs, Iezdedjerd III, qui chargea le *dihkhan* Danischwer, un des hommes de la cour de Ctésiphon les plus distingués par la naissance et le savoir, de mettre en ordre les matériaux réunis par Khosroës, et d'en remplir les lacunes avec l'assistance de plusieurs *mobeds* ou mages. Les *dihkhans*, suivant la remarque de M. J. Mohl, l'ingénieux et savant traducteur du *Schah-Nameh* ou *Livre des Rois*, l'épopée de la Perse, les *dihkhans* étaient des chefs propriétaires de terres et de villages; ils constituaient une sorte d'aristocratie territoriale, en possession d'une influence locale qu'ils retinrent même après que les Arabes, en 637, se furent emparés de la Perse. Ces familles étaient d'autant plus intéressées à conserver les souvenirs historiques de leurs localités, qu'une grande partie d'entre elles descendaient des races royales et princières dont les hauts faits formaient la matière de ces souvenirs. Dans les âges postérieurs, plusieurs princes des dynasties qui s'élevèrent sur divers points de la Perse, les Soffarides, les Samanides, les Gaznévides, imprimèrent une vive impulsion aux recherches entreprises précédemment par ordre de Khosroës Anouschirwan et d'Iezdedjerd III. Ces travaux donnèrent naissance à plusieurs ouvrages qui tous parurent sous le titre de *Livre* ou *Histoire des Rois*, et dont le plus remarquable, composé dans l'intervalle écoulé depuis la fin du xe siècle jusqu'aux premières années du siècle suivant, est le *Schah-Nameh*, ce poème qui a immortalisé le nom de Firdoussy, son auteur. Dans un grand empire comme la Perse, toujours indépendant et où l'unité du pouvoir ne fut point brisée dans la transition d'une dynastie à l'autre, on conçoit comment la tradition nationale a pu se développer, prendre corps, se maintenir pendant des siècles à l'état oral, et enfin se transformer en une vaste et magnifique épopée. Dans l'Arménie, cette contrée morcelée autant par sa constitution politique que par la nature, soumise à une foule de dominations étrangères, et ouverte aux influences extérieures qu'y apportaient tous les vents de l'horizon, une semblable création ne put se réaliser. Une preuve péremptoire à l'appui de cette assertion se tire du silence de Moïse de Khorène, si savant dans la connaissance des antiquités de sa patrie, et qui, pour rédiger son histoire, ne négligea aucune des informations qu'il put obtenir. Un phénomène analogue s'est manifesté ailleurs : les Serviens et les Espagnols ont des chants populaires qui se rapprochent tellement du poème épique, qu'il ne fallait qu'un peu plus de liaison entre eux pour donner naissance à une épopée; mais la Servie n'eut jamais une unité nationale bien assise et durable, et en Espagne cette unité ne se constitua qu'après un long et pénible en-

fantement, et lorsque l'âge de la poésie populaire était déjà sur son déclin. Ajoutons qu'il manqua à ces deux pays, comme à l'Arménie, un homme d'un génie assez puissant pour coordonner ces matériaux et en construire un édifice semblable à celui qu'élevèrent Homère dans la Grèce, Firdoussy en Perse, Vyasa et Valmiki dans l'Inde. Ce que j'ai dit suffira pour prouver que la faculté épique, que la nature a départie à la famille indo-européenne à l'exclusion des peuples d'autre race, n'a point non plus fait défaut aux Arméniens, et que cette faculté, comme leur langage et les traits de leur conformation physique, trahit leur descendance de cette famille.

La poésie arménienne, quoique basée sur des traditions de cette nature, fut, par sa forme, essentiellement lyrique. Cette forme est celle qu'elle a revêtue dès la plus haute antiquité, qu'elle avait au temps de Moïse de Khorène, et qui lui est restée dans les âges postérieurs, même sous la loi de l'Évangile. Les courts fragmens que cet auteur a sauvés de l'oubli accusent, pour la plupart, quant au fond de la pensée, une intention épique; mais par les allures du style et le rhythme, autant du moins que nous pouvons le reconstruire aujourd'hui, ils procèdent du genre lyrique. On pourrait peut-être remonter à l'idée de ce que fut cette primitive poésie en étudiant celle du *Scharagan* ou livre des hymnes de l'église arménienne, recueil qui contient plusieurs pièces dont la rédaction date du ve siècle, époque où retentissaient encore les anciens refrains populaires. La nouvelle poésie, fécondée par le spiritualisme chrétien comme l'ancienne l'avait été par les hauts faits des héros ou par les mythes du paganisme, se montre à nous dans le *Scharagan* quelquefois pleine de fraîcheur et d'une onction suave et pénétrante, et quelquefois aussi d'une rare élévation; mais autant son vol est hardi dans l'ode sacrée, autant elle se traîne humble et languissante dans les poèmes de longue haleine, enfantés dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, âge de décadence pour la langue et le goût, et de ruine pour le pays. Dépouillant son antique simplicité pour se surcharger d'ornemens, elle substitua à un mode de versification dont la mesure variée se prêtait admirablement à l'expression lente ou rapide, douce ou énergique de la pensée, un système uniforme par le nombre toujours le même des syllabes, par une césure invariable et par le retour perpétuel d'une même assonance finale. Un orientaliste d'une érudition aussi étendue que solide, Saint-Martin, pensait que les vers monorimes des Arméniens ne sont qu'une imitation du même genre de poésie alors très en vogue parmi les Français, et dont ceux-ci leur avaient fourni le modèle au milieu des rapports continuels et si étroits qu'ils entretinrent avec eux pendant les croisades. Cependant un poète arménien moderne, qui est aussi un critique très ingénieux, le révérend père Arsène, membre de la congrégation des Mekhitaristes de

Venise, incline à croire que ce fut un emprunt fait aux Arabes, et ce qui tranche la question en sa faveur, c'est que ce genre de versification se rencontre dans le poème de Grégoire Makisdros, qui mourut en 1058 et qui fut par conséquent antérieur de près d'un demi-siècle aux guerres saintes de la Palestine.

Quoique nous ne possédions maintenant que de faibles débris des ballades arméniennes, il est possible cependant de constater que la muse populaire avait consacré un certain nombre de types à chacun desquels se rattachait un ordre ou série de chants. Haïg, le glorieux fondateur de la monarchie, Tigrane Ier, l'un de ses successeurs immédiats, vainqueur d'Astyage, roi des Mèdes, Artaxès II, qui brilla parmi les Arsacides, et son fils Artabaze à la destinée si tragique, tels sont les héros du cycle national ou *arménien*. Un second cycle, que j'appellerai *assyrien*, comprenait le règne long et éclatant de Sémiramis. Les légendes de la Perse et celles surtout du roi Piourasb Astyage (1), si célèbre dans le *Schah-Nameh* de Firdoussy sous le nom de Zohak, composaient un troisième cycle que je distinguerai par la dénomination de *médo-perse*. On aime à voir apparaître, sous les traits que leur prêtait la tradition dans l'Orient et telles que les Arméniens nous les ont conservées, la grande figure de la reine des Assyriens et celle de l'aïeul de Cyrus, du Mède Astyage, et à les envisager sous un point de vue si différent de celui où nous placent les historiens grecs.

La poésie populaire arménienne comportait trois genres, diversifiés soit par la nature du sujet auquel chacun d'eux était adapté, soit par une variété particulière du rhythme ou de la mesure. Les expressions par lesquelles Moïse de Khorène désigne ces trois catégories de chants sont extrêmement obscures, et on peut conjecturer que déjà de son temps elles n'avaient plus qu'une signification archaïque. On ne saurait les éclaircir qu'à l'aide d'un commentaire philologique qui ne saurait trouver place ici, et dont je me bornerai à noter les aperçus essentiels. Les chants appelés *Ierk Vibaçanatz* ou *historiques* étaient destinés, comme leur nom tend à le faire supposer, à célébrer des faits et des personnages réels sans repousser toutefois la fiction, de la même manière que l'épopée et la tragédie, dont les anciens nous ont laissé le modèle, reposent sur une donnée vraie au fond, mais présentée dans un cadre agrandi ou embelli par l'imagination du poète. Ces chants furent appliqués principalement aux traditions épiques et durent avoir quelque ressemblance avec les *romances* chevaleresques de l'Espagne ou les ballades héroïques de la Servie. Pour comprendre ce qu'étaient

(1) Il ne faut pas confondre Piourasb Astyage, souverain de la Perse, que Moïse de Khorène dit avoir vécu sous la domination de Nimrod, et qui était de race sémitique, avec Astyage, fils de Cyaxare, dernier roi des Mèdes, dans le VIe siècle avant notre ère.

les *Ierk Thveliatz* ou *chants de nombre*, c'est-à-dire *chants métriques*, il faut se reporter à ce que nous avons dit du *Scharagan* ou hymnaire arménien. Nous avons cherché, d'après le caractère des pièces contenues dans ce livre, à nous faire une idée de ce que dut être, au point de vue esthétique, la poésie populaire dans l'Arménie païenne. Le même recueil peut aussi nous guider dans nos conjectures sur la formation et la facture de cette primitive poésie. La prose rhythmique et cadencée paraît en avoir été le point de départ. Cette prose fut ensuite coupée en vers ou lignes d'un nombre déterminé de syllabes; on divisa ces syllabes en pieds ou mesures; enfin, vers le XI[e] siècle, on y introduisit la rime. Le *Scharagan* nous offre des pièces appartenant à ces divers ordres de composition, et qui sont toutes appropriées au chant ou plutôt à une sorte de récitatif. Les *Ierk Thveliatz* pouvaient être des poésies dont la versification se réglait sur le nombre des syllabes et peut-être aussi sur la division de ces syllabes en pieds, à la différence des chants, qui ne consistaient qu'en une prose cadencée et qui furent sans contredit les plus anciens de tous.

Il y avait en troisième lieu les *Ierk Panitz* ou *Ierkarank Panavork*, littéralement *chants de raison*. Cette dénomination conduit à penser que l'allégorie en était bannie, qu'ils étaient d'une contexture simple et naturelle, et conçus dans une pensée morale. Moïse de Khorène cite la légende qui circulait sur le compte d'un personnage appelé Dork, que le roi Valarsace établit préfet des contrées de l'occident et que l'on comparait, pour sa haute taille et sa vigueur extraordinaire, au fameux héros des traditions persanes, Roustem, qui pouvait tenir tête à cent vingt éléphans. L'auteur arménien remarque à ce propos que, par une idée fort malentendue, on célébrait Dork dans un *chant de raison* où sa force et son courage étaient vantés avec exagération. Il est évident qu'il a voulu mettre en contraste la tendance positive ou morale de ces sortes de chants avec le caractère fabuleux des prouesses de Dork, et montrer l'inconvenance de l'application qui en avait été faite à un pareil sujet.

Il nous reste maintenant à parcourir le livre de cet historien, afin de relever les fragmens de poésies populaires qu'il y a insérés et les légendes auxquelles elles servaient de cadre. Pour relier ces fragmens épars, nous suivrons l'ordre chronologique des faits auxquels ils se rattachent, et qu'il a consignés dans sa narration. En examinant avec quelque attention ceux de ces récits qu'il doit à Mar Iba Katina, il est impossible de ne pas être frappé du ton épique qui y règne, et qui atteste qu'ils ne sont qu'une reproduction de ces chants historiques anonymes dont parle le vieil écrivain syrien, et que les monarques d'Assyrie avaient fait recueillir. S'il est difficile d'accorder à ces poésies la même antiquité qu'aux héros qu'elles mettent en scène, et qui, en

s'enfonçant dans les obscures profondeurs de l'histoire, ne nous apparaissent que sur la limite des âges mythologiques, comme Bélus et Sémiramis, il est impossible de ne pas admettre, d'après certains détails dans les portraits et les descriptions locales, qu'elles ne soient un écho fidèle, quoique lointain, des traditions contemporaines.

Le premier et le plus ancien récit de Mar Iba Katina est celui qui, d'accord avec les souvenirs encore vivans du temps de Moïse de Khorène, nous peint Haïg se soulevant contre l'oppression de Bélus et émigrant vers les contrées du nord, en Arménie, puis soutenant vaillamment la lutte que le roi d'Assyrie engagea contre lui, et assurant son indépendance par la défaite et la mort de ce prince. On remarquera dans ce fragment quelques traces de ces réminiscences grecques introduites après coup dans les textes dont fit usage l'historien syrien, et que j'ai déjà signalées.

« Haïg, ce chef remarquable par sa beauté aux proportions harmonieuses, sa force musculaire, sa chevelure bouclée, son vif regard, Haïg, le plus brave, le plus renommé entre les géans, s'opposa à tous ceux qui levaient une main dominatrice sur les géans et les héros. Dans son audace, il entreprit de résister à la tyrannie de Bélus, lorsque le genre humain se répandit au loin sur la terre, au milieu des flots pressés d'un peuple d'êtres féroces, d'une force et d'une taille démesurées. Chacun d'eux, poussé par sa frénésie, enfonçait le glaive dans les flancs de son compagnon, et s'efforçait de s'arroger l'empire. Cependant la fortune aida Bélus à se rendre maître absolu. Haïg, refusant de lui obéir, après avoir engendré son fils Arménag à Babylone, s'en va au pays d'Ararad, vers le nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux au nombre de trois cents, avec ses serviteurs et des étrangers qui s'étaient dévoués à lui, et avec tout son avoir. Il s'arrêta au pied d'une montagne, dans une plaine habitée par un petit nombre d'hommes qui s'étaient précédemment dispersés. Haïg, leur ayant imposé sa loi, fonda en cet endroit un établissement qu'il donna en apanage à Gatmos, fils d'Arménag.

« Bélus, ce Titan, ayant affermi sa domination universelle, envoie dans le nord vers Haïg un de ses fils, accompagné de quelques hommes sûrs, pour lui apporter ces paroles : — Tu es allé te fixer, lui dit-il, au milieu des frimas; réchauffe, adoucis l'âpreté glaciale de ton caractère hautain, reconnais mon autorité, et vis tranquille, là où il te plaira, dans toute l'étendue de mes domaines. Mais Haïg ne répondit à cette proposition que par un fier refus, et les envoyés de Bélus s'en retournèrent à Babylone.

« Alors Bélus, rassemblant des forces considérables, composées d'infanterie, marche vers le nord, au pays d'Ararad, et parvient auprès de la demeure de Gatmos. Celui-ci prend la fuite, en faisant partir en avant de rapides messagers. — Apprends, dit-il à Haïg, ô le plus grand des héros, que Bélus vient fondre sur toi avec ses braves immortels, ses athlètes à la stature colossale. En apprenant qu'ils approchaient de mon habitation, j'ai fui; me voici accouru en toute hâte. Songe immédiatement aux mesures que tu as à prendre.

« Bélus, à la tête de ses troupes irrésistibles, pareil à un torrent impétueux

qui se précipite du haut d'une pente escarpée, arrivait à grands pas sur les confins des possessions de Haïg. Il comptait sur la valeur et la force de ses soldats; mais Haïg, ce géant réfléchi et prudent, à la chevelure bouclée, au vif regard, rassemble en toute diligence ses fils et ses petits-fils, poignée de guerriers intrépides, armés d'arcs, et d'autres hommes qui vivaient sous sa dépendance; il se porte sur les bords d'un lac (1) dont les eaux salées nourrissaient de petits poissons. Alors, élevant la voix : Marchons, dit-il, marchons droit vers l'armée de Bélus, et efforçons-nous d'atteindre le lieu où il se tient entouré de ses braves. Si nous succombons, nos familles passeront sous le joug de la servitude; si au contraire nos bras nous donnent l'avantage sur lui, toutes ses troupes se disperseront, et nous resterons maîtres de la victoire.

« Aussitôt, franchissant le vaste espace qui se présentait devant eux, les soldats de Haïg s'élancent dans une plaine qui s'ouvrait entre de très hautes montagnes et vont se retrancher sur une hauteur, à la droite du lit d'un torrent. Comme ils levaient les yeux, l'armée ennemie leur apparut, tourbe en désordre, courant çà et là sur toute la surface du pays avec un élan impétueux. Cependant Bélus, tranquille et se fiant sur le nombre de ses troupes, se tenait à la gauche du torrent, sur une colline, comme dans un poste d'observation. Haïg reconnut, au milieu d'un détachement de soldats pesamment armés, son adversaire, qui marchait en avant escorté de guerriers d'élite, et séparé par un long espace du gros de son armée. Bélus portait un casque de fer à longue crinière, une cuirasse en écailles d'airain qui lui couvrait le dos et la poitrine, des cuissards et des brassards; il avait au côté gauche un glaive à double tranchant qui pendait à un ceinturon. Sa bonne lance était dans sa main droite, son bouclier dans la gauche. Autour de lui se pressaient les plus braves d'entre les siens. Haïg, voyant ce Titan armé de toutes pièces et ainsi protégé, place Arménag avec ses deux frères à la droite, Gatmos et deux autres de ses fils à la gauche, tous hommes habiles à manier l'arc et l'épée. Lui-même s'établit à l'avant-garde, range par derrière le reste de ses troupes en triangle, et les fait avancer doucement.

« Alors les géans se précipitent des deux côtés les uns sur les autres; leur choc faisait retentir la terre d'un bruit effroyable, tandis que par leurs assauts furieux ils s'efforçaient de s'inspirer mutuellement la crainte et l'épouvante. Grand nombre d'entre eux passèrent sous le tranchant du glaive et mordirent la poussière. Cependant le succès de la lutte restait indécis. A la vue d'une résistance aussi inattendue, le roi, tout effrayé, lâche pied, et remonte sur la colline d'où il était descendu. Il pensait trouver un abri assuré au milieu des siens, jusqu'à ce que, le gros de son armée étant arrivé, il pût engager une action générale. Comprenant cette manœuvre, Haïg, l'arc en main, s'avance vers lui, et, bandant en plein et avec force son arc à la large courbure, il décoche une flèche garnie de trois ailes contre les lames d'airain qui recouvraient la poitrine du roi. Le trait, pénétrant de part en part, lui sort par le milieu des épaules et va retomber à terre. C'est ainsi que le fier Titan abattu expire. Ses troupes, à la vue de ce coup terrible du valeureux Haïg, s'enfuient tout droit sans s'arrêter. »

(1) Le lac de Van.

Dans la légende de Sémiramis, le récit de la conquête qu'elle fit de l'Arménie paraît avoir été accommodé par les poètes aux goûts du vulgaire. Cette princesse, éprise d'Ara, le huitième successeur de Haïg, dont elle avait entendu vanter la beauté, lui envoya de riches présens, et le fit solliciter par des instances réitérées de venir la trouver à Ninive, lui offrant sa main et la couronne d'Assyrie ou les épanchemens d'une tendresse dont aucun lien n'enchaînerait la liberté. Ara, fidèle à son épouse bien-aimée Nouart, repousse ses avances. Outrée de se voir dédaignée, Sémiramis vient, avec des forces nombreuses, fondre sur l'Arménie; mais au moment du combat elle veut que ses généraux épargnent, s'il est possible, la vie de l'objet de sa passion. Cependant les troupes assyriennes sont victorieuses; Ara succombe dans la mêlée. Alors elle donne l'ordre à ceux qui avaient l'office de dépouiller les cadavres de chercher son corps parmi les morts, et elle le fait transporter sur la terrasse de son palais. Comme les Arméniens revenaient à la charge pour venger le trépas de leur souverain, elle fait entendre ces paroles : — « J'ai commandé à mes dieux de lécher les plaies d'Ara, et il sera rappelé à la vie. » Elle espérait en même temps, par la puissance de ses enchantemens magiques, le ressusciter; mais, la putréfaction ayant gagné le cadavre, elle le fait jeter dans une fosse profonde, loin de la vue de tous. Puis, prenant auprès d'elle un de ses amans qu'elle avait fait travestir en secret, elle répand cette nouvelle : — Les dieux, ayant léché les plaies d'Ara, lui ont rendu l'existence. — Ces bruits, propagés en Arménie, persuadent les esprits et mettent fin à la guerre.

Ce passage est surtout précieux par le témoignage qu'il renferme et auquel j'ai déjà fait allusion : c'est celui de la connexion qui existait entre le système religieux de l'Arménie et celui des Assyriens. Les écrivains arméniens nous parlent d'une classe d'êtres surnaturels ou de divinités nées d'un chien (1) et appelées *Arlêz*, dont les fonctions étaient, ainsi que l'indique la signification de leur nom (2), de lécher les blessures des guerriers tombés sur le champ de bataille et de les faire revenir à la vie. Un autre passage que nous fournit un historien du ve siècle, Faustus de Byzance, jette de nouvelles lumières sur ce mythe, et, ce qui est très remarquable, nous le montre persistant encore en Arménie à la fin du IVe siècle, quoique le christianisme y fût devenu la religion dominante. Il s'agit, dans Faustus, du général en chef des Arméniens, Mouschegh, de la famille satrapale des Mamigoniens, qui fut calomnié auprès du roi arsacide Varaztad, fils de Bab

(1) Eznig, auteur du ve siècle, dans son ouvrage intitulé *Réfutation des Sectes*, texte arménien. Venise, 1836, p. 98 et 100.

(2) *Arlêz*, en arménien, signifie léchant continuellement et complètement. *Dictionnaire de l'Académie arménienne de Venise*, 2 vol. in-4°, 1836-37, t. II, p. 341.

(384 à 386 de Jésus-Christ), par le gouverneur de ce prince, Pad Saharouni, lequel voulait enlever à Mouschegh la charge de commandant des troupes, et qui, de complicité avec le roi, le tua dans un festin offert par ce dernier à sa noblesse. « Lorsque l'on eut apporté, raconte l'historien, le corps du général Mouschegh dans sa maison, chez ses parens, ceux-ci ne croyaient pas à sa mort, quoiqu'ils lui vissent la tête séparée du tronc; ils disaient : « Mouschegh a affronté bien des fois les hasards de la guerre, et jamais il n'a reçu de blessure; jamais flèche ne l'a atteint, ni arme ennemie ne l'a percé. » Quelques-uns d'entre eux espéraient le voir ressusciter; ils réunirent la tête et le tronc, qu'ils transportèrent sur la plate-forme d'une tour. Ils disaient : « C'était un brave, et les Arlêz (1) descendront et lui rendront la vie. » Ils restèrent à garder son corps jusqu'à ce qu'enfin il tomba en putréfaction; alors, versant des larmes, ils l'enterrèrent suivant les rites consacrés.

La mort de Sémiramis était aussi un des thèmes favoris des bardes arméniens. Cette princesse avait l'usage d'aller, pendant les chaleurs de l'été, dans le nord, habiter sa ville de Schamiramaguerd, sur le bord oriental du lac de Van, et elle avait préposé le mage Zoroastre (Zerataschd), qui était à Ninive le chef des Mèdes, au gouvernement de l'Assyrie. Il se révolta contre elle, la défit et la força de se réfugier en Arménie. « Les légendes de notre pays, dit Moïse, confirment le récit du docte syrien Mar Iba Katina; elles racontent que l'issue malheureuse de cette guerre fut suivie de la mort de Sémiramis. Elles peignent sa fuite à pied, et sa soif ardente, et son empressement à trouver de l'eau et à se désaltérer, et lorsque des soldats, l'épée à la main, arrivent sur ses traces, le jet du talisman dans la mer (de Van). C'est de là qu'est restée dans la tradition cette phrase : — « Les perles de Sémiramis dans la mer. — Aimes-tu les fables ? Il y a celle de Sémiramis changée en pierre bien avant Niobé. »

Un portrait évidemment dessiné d'après nature que nous a laissé cette vieille poésie arménienne est celui du neuvième des souverains descendans de Haïg, Tigrane (Dikran) Ier, l'un des princes les plus illustres de cette dynastie : « Héros aux cheveux blonds, argentés par le bout, au visage coloré, au doux regard (littéralement, à l'œil de miel); ses membres étaient robustes, ses épaules larges, sa jambe alerte, son pied bien tourné; toujours sobre dans ses repas et réglé dans ses plaisirs. — Nos ancêtres, ajoute Moïse, célébraient au son du *pampirn* (2)

(1) Faustus de Byzance, liv. V, chap. XIV et XV, p. 235-237 du texte arménien, édit. de Venise, 1832.

(2) Le pampirn était un instrument de musique qui nous est inconnu aujourd'hui, mais que l'on suppose avoir été une espèce de luth monté de cordes métalliques ou en boyaux, et que l'on frappait avec une baguette ou archet.

sa modération dans les plaisirs des sens, sa magnanimité, son éloquence, ses qualités utiles dans tout ce qui touche à l'humanité. Toujours juste dans ses jugemens et ami de l'équité, il tenait la balance en main et pesait avec attention les actions de chacun. Il ne portait point envie à ceux qui étaient plus grands que lui; il ne méprisait pas ceux qui lui étaient inférieurs, et n'avait d'autre ambition que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude. » Ces épithètes, *aux cheveux blonds, argentés par le bout, au visage coloré*, etc., par lesquelles un poète très certainement contemporain peint Tigrane, font songer à l'*Achille aux pieds légers*, à la *Junon aux yeux de bœuf*, etc., du chantre de l'Iliade. Le style tempéré et la tendance morale de ce fragment pourraient peut-être porter à supposer qu'il appartenait à la classe des poésies populaires que Moïse de Khorène appelle *Ierk Panitz* ou chants de raison, et qui rejetaient l'emploi de l'allégorie.

Le songe prophétique dans lequel le roi des Mèdes Astyage entrevit sa défaite par Tigrane et sa mort de la main de ce prince a au contraire quelque chose du mouvement et de l'inspiration épiques. La couleur symbolique dont il est empreint, la manière si dramatique dont il est amené, nous font pencher à croire que c'est là une de ces conceptions de la muse arménienne qui étaient rangées dans la catégorie des chants appelés *Ierk Vibaçanatz* ou historiques. Autant le songe de Jacob, dans la Genèse, est beau de cette simplicité qui est le propre de l'esprit patriarcal, autant la pompe et la grandeur du génie oriental éclatent dans le songe d'Astyage. On dirait un reflet de cette teinte sombre qui plane sur les visions apocalyptiques d'Ézéchiel et de saint Jean, une émanation de ce même ordre d'idées qui a enfanté les monumens de la civilisation assyrienne, tels qu'ils se sont montrés à nos regards dans ces derniers temps, arrachés du sein de la terre qui les recélait depuis tant de siècles.

« Un grand danger menaçait alors le Mède Astyage, par suite de la coalition de Cyrus et de Tigrane. De l'extrême agitation des pensées qui l'obsédaient sortit, pendant le sommeil de la nuit, un songe, une apparition où il vit ce qui jamais, en état de veille, n'avait frappé son regard, ce que ses oreilles n'avaient jamais entendu. Réveillé en sursaut et sans attendre que l'heure fixée par le cérémonial ait ramené le moment du conseil, car il restait encore bien des heures de la nuit à s'écouler, il appelle les grands de sa cour, et, le visage tristement incliné vers la terre, il laisse échapper du fond de sa poitrine de sourds gémissemens. Comme ses conseillers lui en demandaient la cause, il reste très long-temps sans répondre; enfin il entreprend, en soupirant, de leur tout dévoiler, les pensées et les soupçons nés dans le secret de son cœur, et les détails de l'horrible vision qui s'était révélée en lui. Il m'a semblé, dit-il, ô mes amis, que je me trouvais aujourd'hui dans une contrée inconnue, auprès d'une montagne qui s'élevait à une hauteur considérable, et dont la cime ap-

paraissait enveloppée d'énormes glaciers. On aurait dit qu'elle était située dans le pays des enfans de Haïg. Comme je considérais depuis long-temps cette montagne, une femme, vêtue de pourpre et couverte d'un voile bleu de ciel, se montra assise sur la cime. Ses yeux étaient beaux, sa stature haute, ses joues vermeilles; elle était dans les douleurs de l'enfantement. Mon regard était fixé avec une attention soutenue sur ce spectacle qui me plongeait dans l'étonnement, lorsque cette femme mit au monde tout à coup trois héros qui, pour la taille et la force, avaient atteint leur complet développement. Le premier, monté sur un lion, prit son vol vers l'occident; le second, sur un léopard, s'élança vers le septentrion; le troisième, guidant un dragon énorme, se précipita avec fureur sur notre empire. Au milieu de ces visions confuses, il me semblait que, debout sur la terrasse de mon palais, j'en voyais la plate-forme ornée de magnifiques tapis aux couleurs variées, et que nos dieux, à qui je dois la couronne, étaient là présens dans tout l'éclat de leur majesté, et moi, avec vous, leur offrant des sacrifices et de l'encens. Tout à coup, levant les yeux, j'aperçus le cavalier chevauchant sur un dragon, qui accourait en volant avec la rapidité de l'aigle. Il croyait, en arrivant sur nous, exterminer nos dieux; mais moi, Astyage, me précipitant à sa rencontre, je soutins ce formidable choc et je combattis ce merveilleux héros. Nous nous frappâmes d'abord l'un l'autre de la lance; le sang coulait à flots, et la plate-forme du palais, qui brillait des rayons d'un soleil resplendissant, devint, par nos coups multipliés, une large mer de sang. Puis, recourant aux autres armes, nous continuâmes la lutte pendant plusieurs heures. Mais à quoi me servirait de prolonger ce récit? Inondé de sueur par l'impression du danger que j'avais couru, je sentis le sommeil s'enfuir loin de mes paupières, et depuis ce moment je ne sais plus si j'existe. »

Ces sinistres présages reçurent un accomplissement dont Astyage lui-même fut la cause et que prépara sa perfidie envers Tigrane. On sait comment la guerre éclata entre eux, comment le monarque mède fut vaincu par le roi arménien et périt d'un coup de lance que celui-ci lui porta et qui le traversa de part en part *comme une lame d'eau*. C'est alors qu'une troupe de dix mille Mèdes captifs vint s'établir par ordre de Tigrane au pied du Massis ou Ararad, du côté oriental, où leur postérité continua à résider. Les chants traditionnels dont Moïse invoque le témoignage perpétuaient le souvenir de cette primitive migration des Mèdes d'Astyage en les désignant sous le nom de *descendans des dragons* (1). Cette dénomination allégorique réveille l'idée d'un mythe célèbre de la Perse qui est une des données principales du *Schah-Nameh* ou *Livre des rois*, et qui nous représente l'antagonisme des races de l'Iran contre les peuples de souche arabe. On lit dans Firdoussy qu'il y avait, du temps du roi Djemschid, un homme vivant dans les déserts où campent les cavaliers armés de lances. C'était un prince riche et puissant en même temps juste et généreux, et qui avait un fils chéri. Ce fils

(1) Le mot *Astyage* a en arménien la forme *Ajtahag*, qui est à très peu près l'ancienne forme zende, et signifiait dragon ou serpent, suivant Moïse de Khorène.

avait pour nom Zohak, ou — en pehlwy, un des deux idiomes de l'ancienne Perse, — Piourasb, c'est-à-dire l'homme aux dix mille chevaux, car il possédait dix mille coursiers arabes aux brides d'or, dont le renom était grand. Iblis, autrement Ahriman, lui apparut sous la figure d'un homme de bien, et, par ses artifices, l'engagea à consentir à la mort de son père. Le génie du mal creusa sous les pas du vieillard une fosse où il se brisa en tombant. Une seconde fois il se montra à ce fils coupable sous la figure d'un cuisinier. Ayant su flatter sa sensualité par des mets nouveaux et appétissans et capter sa bienveillance, il lui demanda comme un honneur suprême la faveur de déposer un baiser sur ses épaules. Le contact des lèvres d'Ahriman en fit sortir deux serpens ou dragons noirs. Zohak, consterné et en proie à d'affreuses douleurs, les fit couper; mais ils repoussèrent aussitôt comme une branche d'arbre. Ahriman revint encore, cette fois sous les traits d'un médecin, et déclara à Zohak que rien ne détruirait son mal tant que les deux reptiles auraient en eux une étincelle de vie, mais qu'il pourrait l'adoucir en les nourrissant de cervelles humaines. Cependant Djemschid, qui s'était aliéné le cœur des grands du royaume, avait perdu sa couronne; ce n'était partout que discordes et combats. Voulant y mettre un terme, les guerriers de la Perse se rendirent dans le pays des Arabes; ils avaient entendu dire que là se trouvait un homme inspirant la terreur, à face de serpent. Ils lui rendirent hommage comme à leur maître et lui décernèrent le titre de souverain de l'Iran. Zohak, monté sur le trône, l'occupa pendant mille ans. Chaque nuit, deux jeunes gens, tantôt d'humble naissance, tantôt de noble origine, étaient amenés au palais et immolés; leur cervelle, préparée par le cuisinier royal, servait à assouvir la faim chaque jour renaissante des deux monstres. Tandis que l'impur Zohak se livrait à tous les excès de la plus abominable tyrannie, un enfant qui avait pour aïeux les anciens maîtres de la Perse, Féridoun, vit le jour; sa nourrice fut la vache Purmaïeh (la belle), la plus merveilleuse de toutes les vaches. En vain Zohak, à qui le mobed Zirek avait annoncé qu'il succomberait un jour sous la massue d'acier à tête de bœuf de Féridoun, le chercha en tous lieux pour le faire périr. La mère de l'enfant, la prudente Firanek, réussit à le mettre en sûreté en l'emportant dans l'Hindoustan sur le mont Elborz. Lorsque deux fois huit ans eurent passé sur lui et qu'il fut devenu grand comme un haut cyprès, il descendit de sa retraite dans la plaine pour aller renverser le tyran. Un secours inespéré lui vint d'un homme du peuple, forgeron par état et nommé Kaweh. Cet homme comptait autrefois dix-sept fils; seize lui avaient été arrachés et, comme beaucoup d'autres, sacrifiés aux odieuses prescriptions conseillées à Zohak par Ahriman. Le dernier lui fut aussi ravi. Kaweh alla le réclamer, et le roi, dominé par un pouvoir surnaturel qui n'était autre chose que le sentiment de la réprobation gé-

nérale dont il commençait à redouter l'explosion, le roi n'osa pas le lui refuser. En sortant du palais, Kaweh courut dans le bazar à l'heure du marché, implorant à grands cris justice et assistance. Arborant au bout d'une lance le tablier de cuir dont il se couvrait les pieds quand il frappait le fer avec son marteau, il souleva les populations et les rallia autour de lui. Tous ensemble allèrent rejoindre Féridoun (1). Zohak fut vaincu et terrassé, comme le mobed le lui avait prédit, d'un coup de la massue à tête de bœuf qui lui brisa le casque. Féridoun, lui ayant lié les mains et le milieu du corps avec une courroie de peau de lion, si solide qu'un éléphant furieux n'aurait pu la rompre, l'entraîna, rapide comme un coureur, dans la Médie, sur le mont Demavend. Là, il l'enchaîna dans l'étroite anfractuosité d'une caverne dont on ne pouvait apercevoir le fond et le fixa au rocher avec de gros clous. Zohak demeura ainsi suspendu, tandis que le sang de son cœur s'épanchait sur la terre.

Il peut être intéressant de comparer cette légende, telle qu'elle avait cours aux xe et xie siècles dans la Perse et telle que Firdoussy l'a introduite dans son épopée, avec la forme qu'elle avait cinq siècles auparavant, du temps de Moïse de Khorène. Le fragment qu'il en a inséré à la fin du premier livre de son ouvrage est, sinon une reproduction textuelle, du moins une réminiscence des poésies populaires qui, à l'époque où il vivait, retraçaient l'histoire de Hroutên (Féridoun) et de Piourasb Astyage (Zohak). « Quant à la naissance des dragons, dit-il, ou quant à Piourasb Astyage, transformé lui-même complétement en dragon, voici le récit qui circule. Piourasb entreprit de sacrifier aux *devs* (génies du mal) des hommes à l'infini, jusqu'à ce qu'enfin, devenu l'objet de l'exécration générale, il fut chassé par les populations; il s'enfuit dans les hautes régions de la Médie. Comme il était poursuivi avec acharnement, ses gens, se dispersant, l'abandonnèrent. Alors ses ennemis, rassurés par son isolement, s'arrêtèrent dans ces lieux pour y prendre quelques jours de repos. Piourasb, ayant réuni sa troupe dispersée, fond sur eux à l'improviste et leur fait beaucoup de mal. A la fin, le nombre l'emporte, et il est mis en fuite. Ceux qui suivaient ses traces, l'ayant atteint, le tuent non loin de la montagne et jettent son corps dans un puits à soufre. » Ce fragment paraît se rattacher à un récit de l'insurrection nationale que provoqua le forgeron Kaweh. Il diffère sensiblement de celui de Firdoussy. Ailleurs, Moïse de Khorène

(1) « Le roi, dit l'auteur du *Schah-Nameh*, ayant aperçu de loin le tablier de Kaweh sur la pointe de la lance, l'accepta comme un augure de bonheur. Il l'orna de brocart de Roum, de dessins tracés en pierres précieuses sur un fond d'or. Les princes successeurs de Féridoun y ajoutèrent à l'envi de nouveaux joyaux, et le vieux tablier du forgeron devint et resta l'étendard de l'empire persan jusqu'à la chute des Sassanides. » *Livre des Rois*, trad. de M. Mohl, t. Ier, p. 91.

rapporte une autre tradition qui se rapproche de celle qu'a adoptée l'auteur du *Schah-Nameh.* « Les Perses racontent, dit-il, qu'un certain Hroutên, ayant chargé de chaînes d'airain Piourasb Astyage, le conduisit à la montagne appelée Dembavend, que dans le trajet Hroutên s'endormit et que Piourasb l'entraîna vers la colline. Hroutên, s'étant réveillé, le mena dans les cavernes de la montagne, l'enchaîna et se posa devant lui comme une statue. Piourasb, terrifié, reste ainsi enchaîné et dans l'impossibilité d'aller dévaster le monde (1). »

L'un des fils du roi Tigrane Ier, Vahaken, s'est transfiguré dans la légende sous des traits qui l'ont fait assimiler à l'Hercule des Grecs. Sa naissance était célébrée dans un chant cosmogonique où respire en plein le génie symbolique du vieil Orient. Moïse de Khorène en a retenu quelques vers où l'expression, d'une concision extrême et d'une admirable beauté, nous donne une bien haute idée de la perfection à laquelle était parvenue la langue arménienne dans ces âges reculés et du talent des poètes qui surent si bien la mettre en œuvre. Je vais hasarder une traduction de ce texte antique :

Le ciel et la terre étaient dans les douleurs de l'enfantement;
La mer, aux reflets de pourpre, était aussi en travail;
Du sein des eaux naquit un petit roseau vermeil;
Du tuyau de ce roseau sortait de la fumée;
Du tuyau de ce roseau jaillissait de la flamme;
De cette flamme s'élançait un petit enfant;
Il avait une chevelure de feu,
Une barbe de flammes;
Ses petits yeux étaient deux soleils.

Ces vers étaient encore chantés par les populations au siècle de Moïse de Khorène, car il affirme les avoir entendu répéter au son du pampirn. « On célébrait pareillement les hauts faits de Vahaken, ses victoires contre les dragons, ses exploits aussi merveilleux que ceux d'Hercule. On disait qu'il avait été élevé au rang des dieux, et dans le pays des Ibériens (la Géorgie moderne) on lui éleva une statue devant laquelle on offrait des sacrifices. »

A une époque bien postérieure à celle des personnages précédens et qui nous ramène au temps d'Artaxès II, fils de Sanadroug, le onzième des Arsacides d'Arménie (88-129 de Jésus-Christ), nous voyons les poètes de ce pays s'exercer à l'envi sur les faits et gestes de ce souve-

(1) Il est très singulier d'apprendre par Moïse de Khorène que Piourasb Astyage professait des doctrines identiques au communisme moderne. Moïse s'exprime sur ce point en termes explicites, que je traduis littéralement. « Piourasb voulait montrer à chacun, dit l'historien, qu'il menait la vie de tous; il prétendait que personne ne doit rien posséder en particulier, mais que tout doit être en commun. » Livre Ier, appendice.

rain. Son règne, long et prospère, et dont nous connaissons déjà les faits remarquables, justifie cette prédilection marquée. Moïse, en parlant d'Artaxès, mentionne entre autres autorités l'*Histoire des Temples*, écrite par Olympien ou Olympus, prêtre païen d'Ani (1), et les *Annales de la Perse*, mais surtout les chants populaires qui embrassaient le cycle des événemens de ce règne. « Les actions du dernier Artaxès, dit-il en s'adressant à Isaac le Bagratide, te sont en grande partie connues par les poésies historiques que l'on chante dans le district de Koghten. La fondation de la ville d'Artaxate, l'alliance de ce prince avec les Alains, sa postérité, l'amour de Sathinig pour les descendans des dragons, désignation symbolique des descendans d'Astyage, qui occupent le pied du Massis, la guerre contre eux, l'anéantissement de leur puissance, leur extermination et l'incendie de leurs habitations, la jalousie qui s'alluma entre les fils d'Artaxès et les combats qu'ils se livrèrent à l'instigation de leurs femmes, — tous ces faits s'offrent à toi mentionnés dans les chants historiques. »

Dans le nombre de ces ballades, il y en a une dont Moïse nous a laissé un fragment, et à laquelle donna naissance la naïve et touchante histoire de la princesse Sathinig, qui devint la femme d'Artaxès.

« Les Alains, ligués avec les montagnards du Caucase et une partie des peuples de l'Ibérie, vinrent fondre sur l'Arménie en nombre considérable. Artaxès, ayant réuni toutes ses troupes, s'avança contre eux. Dans un engagement qui eut lieu sur les confins des deux nations, les Alains plièrent, et, ayant traversé le Cyrus, vinrent camper sur la rive septentrionale, tandis que les Arméniens étaient postés sur le bord opposé; le fleuve les séparait. Le fils du roi des Alains avait été fait prisonnier et conduit à Artaxès. Son père proposa la paix à telles conditions qu'Artaxès exigerait, et sous la promesse, garantie par un serment solennel, que les Alains ne tenteraient plus d'incursion sur le territoire arménien. Comme Artaxès refusait de rendre le jeune prince, la sœur de celui-ci accourut sur le bord du fleuve, et, montant sur un tertre élevé, fit entendre ces paroles, par la bouche des interprètes, dans le camp ennemi : « Écoute-moi, valeureux Artaxès, vainqueur des braves Alains, consens à me rendre ce jeune homme, à moi, la fille aux beaux yeux. Il n'est pas digne d'un héros, pour satisfaire un désir de vengeance, d'ôter la vie aux fils des héros, ou de les tenir en servitude comme des esclaves et d'entretenir une inimitié sans fin entre deux courageuses nations. » Artaxès, ayant entendu ces sages paroles, s'approcha du fleuve; il vit la belle Sathinig, écouta ses propositions pleines de sens, et s'éprit d'amour pour elle. Puis, ayant mandé Sempad, vieux guerrier qui avait élevé son enfance, il lui découvrit le désir de son cœur d'épouser la jeune princesse, de faire un traité d'amitié avec sa nation et de renvoyer en paix son frère. Sempad, ayant approuvé ces projets, envoya demander au roi des Alains la main de Sathinig. — Eh quoi! répondit son père, le valeureux

(1) Forteresse sur l'Euphrate où se trouvait, suivant un historien du IVe siècle, Agathange (p. 586, édit. de Venise, 1835), la sépulture des rois arméniens.

roi Artaxès aurait-il jamais assez de trésors à m'offrir en retour de la noble vierge des Alains! »

Le mariage se conclut. Voici maintenant comment le poète a transformé les circonstances du récit qui précède :

Le vaillant roi Artaxès, monté sur un beau coursier noir,
Tira une longe garnie d'anneaux d'or et faite de cuir rouge,
Et, prompt comme l'aigle au vol rapide, il franchit le fleuve,
Et lança cette longe garnie d'anneaux d'or et faite de cuir rouge (1)
Autour du corps de la vierge des Alains.
Serrant dans une douloureuse étreinte la taille de cette tendre jeune fille,
Il l'entraîna avec rapidité dans son camp.

Cette royale union avait inspiré aussi les deux vers suivans, que l'on chantait en mode d'épithalame et où il est fait allusion à la coutume qu'avaient les rois arméniens, lors de leur mariage, d'aller à la porte de leur palais jeter des pièces de monnaie, à la manière des consuls romains, et les reines de répandre des perles dans leur chambre nuptiale.

Une pluie d'or tombait au mariage d'Artaxès;
Une pluie de perles tombait aux noces de Sathinig (2).

Nous devons à un auteur arménien que j'ai déjà eu l'occasion de citer, le prince Grégoire Makisdros, la conservation d'un fragment de poésie qui s'était maintenu jusqu'à lui dans la tradition populaire et qu'il a inséré dans une de ses lettres. Le naturel de la pensée et l'élégance avec laquelle elle est rendue autorisent à croire que c'est là un débris des chants du pays de Koghten. Le poète met dans la bouche d'Artaxès mourant ces mélancoliques regrets de la vie qui lui échappe:

Oh! qui me rendra la fumée de mon foyer,
Et le joyeux matin de Navassart (3)?
Et l'élan des cerfs et la légèreté
Des biches? — Nous faisions retentir les trompettes;
Suivant l'usage des rois, nous faisions résonner les tambours.

(1) Les Alains, remarque l'historien arménien, avaient un goût prononcé pour la peau rouge, et, comme Artaxès donna une grande quantité de peaux de cette couleur pour former la dot de Sathinig, cette circonstance a suggéré l'allégorie de la longe de cuir rouge ornée d'anneaux d'or, dont il est ici question.

(2) On a coutume encore, dans quelques parties de l'Arménie, de jeter en l'air des pièces de monnaie au-dessus de la mariée au moment où elle arrive de l'église à la maison de l'époux. Cet usage existe aussi à Constantinople, et il se reproduisit notamment en 1834 à la cérémonie de la célébration du mariage de M. le chevalier Duz-Oglou, l'un des plus riches Arméniens de cette ville et directeur de la monnaie de l'empire ottoman.

(3) Dans l'ancien calendrier arménien, le premier mois de l'année, *Navassart*, tombait à l'équinoxe du printemps. Le premier jour de ce mois était célébré, comme le *Neurouz* chez les Persans, par des fêtes et des réjouissances publiques.

Une des légendes qui pénétrèrent le plus profondément dans les couches populaires est celle qui avait pour sujet Artabaze, le fils aîné et le successeur d'Artaxès, prince au caractère indomptable, d'une ambition sans bornes, et qui, au dire de Moïse de Khorène, fut atteint d'une folie furieuse depuis le moment où il vit le jour jusqu'à sa mort. Le bruit courait qu'à sa naissance les femmes des descendans d'Astyage avaient jeté un sortilége chez lui, et la poésie des chants historiques, allégorisant cette croyance vulgaire, proclamait que les descendans des dragons avaient dérobé l'enfant royal et lui avaient substitué un *dev*. Il y avait peu de temps qu'Artabaze était sur le trône lorsqu'après avoir traversé le pont de la ville d'Artaxate pour aller chasser le sanglier et l'âne sauvage non loin des sources du Kine, égaré par quelque hallucination de son cerveau malade et courant çà et là sur son cheval, il tomba dans une profonde excavation et y périt englouti. Ce sort funeste du jeune prince semble être présenté comme le résultat de la malédiction paternelle. Les poésies du district de Koghten disaient qu'à la mort d'Artaxès, il y eut bien des immolations volontaires sur son tombeau, suivant la coutume du paganisme, et qu'Artabaze, témoin de ce spectacle, adressa avec humeur ces paroles aux mânes de son père :

Puisque tu es parti emportant avec toi tout le pays,
Comment régnerai-je sur des ruines?

Artaxès, irrité, maudit son fils :

Si tu diriges ton coursier vers le noble Massis pour chasser,
Les braves te prendront, te mèneront sur le noble Massis;
Tu resteras là, et tu ne verras plus la lumière (1).

A côté de la légende, voici maintenant le conte vulgaire : « Au dire des vieilles femmes, Artabaze est renfermé dans une caverne, chargé de chaînes; deux chiens rongent continuellement ces chaînes, et le prisonnier s'efforce sans cesse de les rompre pour venir porter la dévastation dans le monde; mais ces chaînes sont raffermies par le bruit du marteau des forgerons, retentissant sur l'enclume. De là vient que de nos jours, fait observer Moïse, beaucoup de forgerons, ayant foi à cette tradition, frappent sur l'enclume trois ou quatre coups le premier jour de la semaine, afin que les liens qui retiennent Artabaze soient, disent-ils, consolidés. »

(1) Pour comprendre cette expression, il faut se rappeler ce que j'ai dit au commencement de cette étude sur l'obscurité qui enveloppe le Massis ou Ararad, et la dénomination de *monde ténébreux* que donnent encore à cette montagne les habitans d'Érivan. On conjecture que *les braves* sont ici des êtres surnaturels qui habitaient sur son sommet, ou peut-être les Mèdes, établis, à partir du revers oriental, jusque sur les rives de l'Araxe.

La légende du fils d'Artaxès passa dans la Géorgie, où elle se perpétue encore, mais elle s'y imprégna d'une couleur chrétienne. — Une femme, surprise en chemin par les douleurs de l'enfantement, mit au monde un enfant qui reçut le nom d'Amiran; elle souhaitait ardemment pour lui le baptême, mais il n'y avait là personne qui pût remplir son pieux désir. Elle était en proie à une perplexité extrême, lorsqu'un vieillard se présente, qui imprime à l'enfant le sceau du christianisme et promet, d'après le vœu de la mère, de demander à Dieu pour lui une très grande force corporelle. La prière du saint homme fut exaucée, et lorsque Amiran fut parvenu à l'adolescence, doué d'une vigueur surhumaine, il accomplit les prouesses les plus extraordinaires. Enflé par ses succès, il porta la présomption si loin, qu'il osa défier le ciel lui-même. Dieu, irrité, l'attacha avec des chaînes de fer dans une des gorges du Caucase. L'épée d'Amiran gît à terre, tombée près de lui. Il ne lui reste que son chien fidèle, qui lèche continuellement ses chaînes pour tâcher de les amincir et de le délivrer. Le géant au cœur endurci attend avec impatience le moment où, dégagé de ses fers, il pourra aller assouvir sa vengeance; mais l'œil de Dieu ne se ferme jamais. Chaque année, le jour du jeudi saint, sort des entrailles de la terre un forgeron qui vient raffermir les chaînes du captif et les fixer au rocher plus fortement que jamais.

Après avoir relevé tout ce que le temps a épargné des chants populaires et des légendes de l'Arménie païenne, il serait curieux de savoir dans quelles occasions, dans quelles fêtes religieuses ou nationales retentissaient les refrains de ces ballades. Moïse de Khorène et les écrivains venus après lui sont muets sur ce point. La seule indication que nous fournisse Moïse est que ces poésies étaient chantées par les enfans d'Aram (Arméniens) dans des représentations solennelles, et qu'elles étaient accompagnées de chœurs de danse. Plusieurs fois il répète que la voix des chanteurs se mariait au son du luth ou pampirn. On pourrait aussi conjecturer, de quelques paroles de Mar Iba Katina, que ces ballades circulaient dans la vie intime et journalière des populations.

De nos jours, le génie poétique de la vieille Arménie n'est pas éteint; il vit toujours dans les mêmes lieux dont ses accens éveillèrent autrefois les échos. A défaut des patriotiques souvenirs d'une nationalité évanouie depuis bien des siècles, il a su s'ouvrir de nouvelles sources d'inspiration. Un savant Arménien, qui a parcouru, il y a quelques années, les pays d'où il est originaire, M. J.-B. Émine, professeur à l'Institut des langues orientales fondé à Moscou par MM. de Lazareff, m'écrivait dernièrement ces lignes : « Un des anciens élèves de notre Institut, établi à Tiflis, homme d'une instruction solide, s'occupe à recueillir les chants populaires de l'Arménie; il compte les publier dans peu de temps. La richesse de ces chants, auxquels personne jusqu'à

ce jour n'a prêté l'attention qu'ils méritent, leur variété, la vivacité de l'imagination orientale qui s'y réflète, le coloris local, les traces profondes de la contemplation de l'univers au point de vue chrétien unie au fatalisme de l'Orient, la manière d'Horace dans les chants érotiques, l'*humour* profond et fin, l'étonnante variété de l'accentuation tonique : telles sont les qualités qu'y remarque un observateur intelligent. »

Ce n'est pas seulement chez les Arméniens, mais aussi chez les montagnards du Caucase et au sein de ce pêle-mêle de nations qui se sont donné rendez-vous dans ces contrées, que fleurit aujourd'hui le culte de la poésie populaire et du chant qui en est l'accompagnement obligé. Lesghis, Imérétiens, Géorgiens, Tartares, Kurdes, Turks et Persans, tous possèdent des mélodies d'un caractère simple, mais qui ne manque pas d'originalité. Celles des Persans semblent, pour la plupart, dépourvues de rhythme; la transition brusque et inattendue d'un mouvement à l'autre dans la mesure, les intonations chevrotantes qu'affectionne la voix du chanteur, en rendent l'effet étrange et presque insaisissable pour nos oreilles européennes. Il en est quelques-unes cependant dont l'harmonie douce et triste émeut à la fois et fait plaisir. Ce que je dis de la musique persane peut s'appliquer aussi à celle des Géorgiens et des Turks. Les airs kurdes, au contraire, se distinguent par des modulations assez régulières, et ont en même temps dans l'expression quelque chose de si grave, de si mélancolique, que l'on ne saurait concevoir comment les sentimens dont ils supposent l'existence ont pu naître chez des tribus qui ne se sont révélées à nous que par des habitudes de violence et de pillage. Les mélodies des montagnards du Caucase, et surtout celles des Lesghis, se rapprochent des airs kurdes. Il y a de ces mélodies lesghies qui, suivant le témoignage de l'auteur d'un voyage récent dans les régions caucasiennes, M. Dubois de Montpéreux (1), ne s'oublient jamais, une fois qu'on les a entendues.

Il nous reste, en finissant, à former des vœux pour que la publication du recueil qui nous est promis par M. Émine, et qui est déjà en cours d'impression à Moscou, nous procure bientôt l'occasion de connaître et d'apprécier les productions de la muse populaire de l'Arménie moderne.

ÉD. DULAURIER.

(1) *Voyage autour du Caucase*, Tome III, page 444.

TENDANCES

DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE.

I. — M. John Stuart Mill. *Essays on some unsettled questions of political Economy.—Principles of political Economy, with some of their applications to social philosophy.*
II. — M. Rossi. *Cours d'Économie politique*, tome troisième, publié par ses fils.

La destinée de l'économie politique semble l'appeler à briller dans l'histoire sous deux formes clairement déterminées : sous la forme d'une science expérimentale, capable d'élever l'esprit de l'observation des phénomènes de la richesse à la découverte des lois qui les régissent, et sous la forme d'une science pratique se proposant alors de tracer au législateur et à l'homme d'état les règles les plus sûres d'enrichir les nations. C'est ainsi qu'il y a bientôt un siècle le philosophe ingénieux que l'on regarde avec raison comme le père de la science économique, Adam Smith, en avait à l'origine compris le caractère et entendu la mission. Son vaste et bel ouvrage est tout entier conçu dans un esprit expérimental; le titre même qu'il lui a donné le révèle, et il suffit de parcourir les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* pour s'assurer que c'est à l'observation seule des faits qu'il étudie que l'auteur en demande la raison, car il ne cesse d'interroger et de commenter l'histoire. Engagée ainsi par la main de son fondateur dans sa voie naturelle, il semble que l'économie poli-

tique n'avait rien à faire que d'y persister : en continuant ses traditions, elle allait d'elle-même à son but.

Une école cependant s'est élevée, dans la patrie même d'Adam Smith, qui, changeant à la fois l'esprit et les tendances de l'économie politique, lui a ouvert une route entièrement nouvelle. L'économie politique n'est plus pour cette école une science expérimentale ni pratique, prenant le monde tel qu'il est et demandant à l'observation de ce monde, avec la connaissance des lois qui y gouvernent la richesse, le secret d'en augmenter les produits et de les mieux répartir; c'est une science spéculative, poursuivant, en dehors de toute considération de l'univers réel, physique, moral et politique, l'étude idéale de la plus grande puissance de rendement concevable des instrumens producteurs de la richesse et de la distribution la plus parfaite qui se puisse imaginer de ses fruits. Ricardo, il y a trente ans, donna dans ses *Principes* les premiers exemples qu'on eût encore vus de cette manière d'envisager et de traiter l'économie politique. Presque tous les économistes anglais depuis ont marché sur ses traces, et aujourd'hui on aurait peine à en citer un de quelque autorité qui s'en écarte. La célébrité s'est attachée au contraire aux écrits et aux noms de la plupart des partisans de l'école nouvelle, et ses maximes à présent sont vulgaires en Angleterre. Parmi les maîtres contemporains les plus dignes de la représenter, M. John Stuart Mill paraît tenir et mériter le premier rang. La renommée d'économiste et d'économiste spéculatif est une affaire de tradition chez M. Mill. M. James Mill, son père, a laissé un abrégé estimé de la doctrine de Ricardo. M. Stuart, dans des *Essais* et des *Principes* qui passent, au jugement de nos voisins, pour ce que l'école économique aujourd'hui dominante chez eux a produit jusqu'ici de plus fort, en a récemment exposé et appliqué les principes avec une clarté et une rigueur en effet des plus remarquables, et l'on trouverait difficilement, dans le nombre infini de publications de tout genre qu'a mises au jour depuis Ricardo l'économie spéculative, un traité qui, comme les *Essais*, en fît mieux connaître la méthode, et qui, comme les *Principes*, en révélât plus hardiment la portée.

L'économie politique, selon M. Mill et toute l'école au nom de laquelle il parle, est par excellence une science de raisonnement. Elle n'observe pas, elle raisonne, et raisonne nécessairement (*it reasons, and as we contend, must necessarily reason*). Elle ne se fonde pas sur des faits, mais sur des suppositions (*from assumptions, not from facts*), et, à l'exemple des autres sciences abstraites, son édifice entier repose sur des hypothèses (*it is built upon hypotheses*). L'homme n'est pour elle un être ni moral, ni raisonnable, ni sensible; c'est un être purement économique, si l'on peut ainsi dire, que sa nature ne pousse qu'à deux choses et y pousse invinciblement : produire la richesse et la

posséder. A cette première abstraction, base du monument, s'en joint une seconde, qui achève de débarrasser de tout obstacle le terrain nécessaire à sa construction. L'économiste spéculatif traite l'univers entier comme il a traité l'individu. La distance d'un lieu à un autre exige, pour être parcourue, la dépense d'un certain temps : cette dépense est un obstacle économique; l'école spéculative le lève en supprimant ses deux causes, les deux grandes lois de la nature physique, l'espace et le temps. De même le monde est divisé en nations jalouses et en marchés rivaux les uns des autres, marchés et nations dont la rivalité et la jalousie s'opposent au plus grand rendement et à la meilleure distribution concevables du travail et de ses produits : l'économiste spéculatif ne tient pas plus de compte du phénomène des nationalités, de quelque hauteur qu'il domine l'existence de l'humanité, qu'il n'a tenu compte du monde matériel. On voit d'ici la suite du système. Abandonnés dans le vide à toute leur puissance de développement, les élémens économiques manifestent, sous le regard du spéculatif qui les contemple, des tendances exclusives et extrêmes qui n'ont aucun rapport avec celles qu'ils révèlent dans la nature et dans la société. C'est de l'étude abstraite de ces tendances observées ainsi à l'état libre que résulte l'économie spéculative. Reste à dire quelle valeur a cette théorie aux yeux de ses partisans et à quel usage ils la destinent. Sa valeur n'est rien moins que celle d'une science de démonstration. « Ses conclusions, dit M. Mill, ne sont vraies qu'en abstrait et dans certaines suppositions; mais c'est le cas de toutes les sciences abstraites, et cela n'empêche pas leurs théorèmes d'être inébranlables. » Quant à l'usage de ces vérités enfin, quelque éloignées qu'elles soient des habitudes de l'univers réel, social et physique, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'elles sont nées en dehors de toute observation et même de tout souci de cet univers, il peut devenir aussi fécond qu'il est sublime. La science économique pure et chacune des formules qu'elle découvre sont, pour l'économie pratique, un idéal que celle-ci sans doute n'atteindra jamais, mais vers lequel elle doit tendre toujours, car elle peut s'en rapprocher sans cesse, si bien qu'un jour viendra peut-être où le monde économique réel ne se distinguera plus qu'à peine du monde merveilleux, sans espace, sans distances, sans durée, sans nations, dans le libre éther duquel se jouent, aux yeux de l'économiste spéculatif, les puissances aujourd'hui enchaînées par tant d'entraves de la production et de la distribution de tous les biens.

Tel est en abrégé, mais aussi exactement décrit que possible, d'après le maître contemporain le plus universellement estimé de l'école anglaise, l'état nouveau auquel cette école entend élever l'économie politique. Un pareil mouvement de la science économique dans le pays où elle est née, où elle n'a cessé, depuis son origine, d'être dans le plus grand honneur, où pendant près d'un demi-siècle elle avait suivi une

voie toute différente, serait déjà assez remarquable par lui-même pour mériter, à titre au moins d'événement singulier de l'histoire de l'esprit humain, d'arrêter l'attention; mais l'importance que l'économie spéculative a prise, en passant d'Angleterre en France, la rend très intéressante à d'autres égards. L'école spéculative a conquis à ses maximes à peu près tous les économistes français contemporains, les plus circonspects eux-mêmes aussi bien que les plus téméraires. Il me suffira de citer comme exemple des premiers l'illustre et si regrettable M. Rossi. Les fils du savant professeur viennent de publier le troisième volume, resté plusieurs années inédit, de son *Cours d'économie politique*. M. Rossi, dans ce volume, tout en protestant expressément contre les conséquences possibles de la doctrine nouvelle en matière de gouvernement, se déclare néanmoins de la manière la plus vive en faveur de ses principes. Il s'ensuit que l'on ne peut plus considérer cette doctrine comme un simple système particulier aux économistes anglais. Établie à la fois dans les deux grands centres d'étude et d'enseignement de la science économique, — à Paris et à Londres, — son esprit aujourd'hui domine cette science entière, et ce n'est plus à une théorie plus ou moins intéressante d'économie politique que l'on a désormais affaire avec elle, c'est à toute une révolution dans la méthode, c'est-à-dire dans la direction de l'économie politique même. Il y a plus : quand les principes d'une science changent, il est inévitable que ses résultats changent aussi; l'étude spéculative d'un ordre d'objets déterminé ne saurait conduire aux mêmes conclusions que leur étude expérimentale. Si une révolution s'est accomplie ou est en voie de s'accomplir dans la science économique, cette révolution en doit infailliblement affecter les conclusions comme les principes; mais ici, et tout à côté de la question scientifique, une question pratique d'une très grave importance, elle aussi, s'élève. Les objets de l'économie politique, le travail, la terre, le capital, les salaires, la rente, les profits, l'impôt, sont des objets dont l'étude n'intéresse pas seulement les méditations solitaires d'un philosophe, et les idées que l'on peut parvenir à se faire, soit par l'observation, comme le voulait Adam Smith, soit par le raisonnement, comme le veut l'école nouvelle depuis Ricardo, de la meilleure manière imaginable de les organiser ou de les distribuer, ne sont indifférentes ni aux particuliers ni aux états : au contraire, les sociétés et les gouvernemens n'ont peut-être rien qui les touche de plus près. Ainsi, par les conséquences politiques et sociales qui d'elles-mêmes découlent des principes qu'elle arbore, l'économie spéculative mérite autant au moins qu'au pur point de vue philosophique l'intérêt des intelligences élevées. Ajoutez enfin une dernière considération : l'Angleterre, en ce moment, se débat au sein d'une crise économique dont l'issue est inconnue, mais de laquelle dépend très certainement la destinée à venir de sa suprématie sur les mers et de sa grandeur dans le monde.

L'esprit et les tendances de l'école d'économie politique dominante aujourd'hui chez elle sont par ce côté encore choses dignes d'être observées. Les théories, bonnes ou mauvaises, sont toujours la raison profonde des faits. Quelquefois elles en sortent, quelquefois, quoique plus rarement, elles les déterminent; mais, pour qui sait y lire, elles en contiennnent toujours le secret. Le rapport de la doctrine économique aujourd'hui régnante en Angleterre avec le caractère général de la crise également économique où ce grand pays défend avec un si admirable courage l'avenir de sa fortune n'est pas inopportun à rechercher. Tous ces motifs ont fait penser qu'il y aurait un intérêt à la fois scientifique et pratique, très général et très présent, à soumettre les maximes et les conclusions de l'école économique anglaise à un examen approfondi, examen dans lequel on se proposerait de juger la valeur philosophique du système de cette école, de découvrir ses raisons d'origine, d'apprécier enfin ses conséquences et sa portée.

I.

Le premier mouvement de l'esprit, lorsqu'il arrive en face d'un système, est d'en comparer les règles avec les procédés du sens commun. L'épreuve est décisive pour les systèmes. Aussi leurs auteurs la redoutent-ils extrêmement. Cette épreuve est aussi légitime cependant qu'inévitable : ce n'est pas à la nature de plaider sa cause, ce n'est pas au bon sens de disculper ses croyances; *mole sua stant :* c'est aux théories qui s'écartent des voies du bon sens et de la nature à donner les motifs de leur hasardeuse innovation. C'est toujours un préjugé fondé contre elles en effet, contre la sûreté de leurs principes et la certitude de leurs conclusions, que de les voir ainsi sortir de la grande route de l'esprit humain. Ce préjugé, elles peuvent le dissiper, quelques-unes l'ont fait avec gloire; mais il faut qu'elles le dissipent : jusque-là tout le monde est admis, élevant la voix de la raison générale, à demander un compte sévère du mépris que l'on fait de ses indications. Telle est la condition de l'école économique anglaise. Dès ses premiers mots, elle choque l'esprit en substituant à l'idée naturelle et claire que chacun se forme du caractère et de la mission de l'économie politique une idée artificielle et obscure, qui, pour se faire accepter, a besoin de se justifier, et, pour se faire comprendre, de s'expliquer.

Toute science emploie pour parvenir à sa fin, dans la sphère où elle se meut, une méthode qui lui est tracée par la nature même des objets auxquels elle s'applique. Si ces objets sont de l'ordre purement intellectuel et que les rapports qui les enchaînent entre eux ne puissent être découverts que par la réflexion, c'est la méthode de raisonnement qu'il convient de leur appliquer : tels sont le nombre, l'étendue, le mouvement; telles sont l'algèbre, la géométrie, la mécanique, qui en

exposent les lois. Mais si ces objets, au contraire, sont sensibles et observables, c'est la méthode expérimentale ou d'observation qui doit conduire à la connaissance de leurs premiers principes : tels sont les objets physiques, et les sciences auxquelles ils donnent lieu. Le problème de savoir si l'économie politique doit être une science d'observation, comme le voulait Adam Smith, ou une science spéculative, comme le veut l'école nouvelle, c'est-à-dire une science trouvant à la fois sa méthode et sa carrière en dehors du domaine et de la considération des faits, est donc bien simple : il se réduit à décider, à la clarté de la lumière naturelle, si les rapports des objets qu'elle se propose d'étudier sont observables ou démontrables. Or est-il que l'économie politique, du consentement de tous ceux qui aujourd'hui la cultivent, a pour objet très nettement défini l'étude de la richesse considérée dans les lois qui gouvernent ses élémens de production et ses modes de répartition dans le monde; mais alors il ne reste qu'à s'étonner que la nature de la science économique et l'espèce de méthode qui lui convient aient pu paraître un seul moment douteuses à des esprits éclairés. « La richesse est produite, disent les économistes, à quelque école qu'ils appartiennent, par le travail, le capital et la terre, et elle se répartit en salaires, profits, rente et impôts. » C'est vrai; mais qui le leur a enseigné? L'observation. Et quelle autre méthode encore que l'observation peut leur apprendre comment toutes ces choses se comportent dans le monde et quelles lois les y régissent? A écouter le simple et naturel langage du bon sens, il semble, concluant du caractère évidemment observable des objets de l'économie politique et de leurs rapports à la détermination de sa nature et au choix de sa méthode, qu'elle est,—si jamais science au monde le fut,—dans son origine, sa marche, ses destinées, son but, éminemment expérimentale.

L'école anglaise cependant, rompant de la manière la plus absolue avec ces indications de sens commun, propose à ses adeptes d'étudier les phénomènes et les lois écononomiques en dehors de toute considération de la nature, de la société et de l'histoire, dans une indépendance imaginaire de l'espace et du temps, de l'esprit de nationalité et de tout ce qui s'ensuit, des lois physiques et des passions humaines, du milieu universel enfin au sein duquel ces phénomènes se développent et ces lois s'appliquent. Une proposition pareille, pour se faire accepter d'un esprit réfléchi, a besoin de se justifier, car le bon sens a des droits dont l'étourderie seule fait légèrement le sacrifice. Il est néanmoins fort difficile de trouver, dans la quantité presque innombrable d'ouvrages qu'a produits déjà l'école spéculative, une justification directe de sa théorie. M. Mill lui-même, bien qu'il ait consacré un de ses *Essais* tout entier à disserter de la *définition de l'économie politique et de la méthode qui lui convient*, est très sobre d'explications apologétiques du genre de celles que nous cherchons. En lisant et relisant

et ces *Essais* et les *Principes* qui leur ont succédé et qui en développent l'esprit, nous n'avons pu parvenir à y découvrir que la raison générale suivante de la légitimité de la méthode spéculative en économie politique. Traiter l'économie politique par la méthode d'observation, ce serait, suivant M. Mill et toute l'école au nom de laquelle il parle, la faire descendre du haut rang de science à l'état vulgaire d'art. L'économie politique en tant que science, dit M. Mill, ne se propose pas de tracer aux nations les règles qu'elles ont à suivre pour s'enrichir; elle ne dit pas : Faites ceci, évitez cela (*do this, avoid that*); c'est le langage de l'art. Elle part de la connaissance d'un phénomène (*takes cognizance of a phenomenon*), et elle en cherche la loi (*and endeavours to discover its law*); elle dit : Cela est, ou cela n'est pas, cela doit ou ne doit pas arriver (*this is or this is not; this does or not does happen*). Cette raison, la seule, je le répète, que l'école économique anglaise, par l'organe de son maître contemporain le plus célèbre, ait jugé à propos de donner de la légitimité de sa théorie, est en vérité trop légère pour qu'il soit possible de s'en contenter. Traiter l'économie politique par la méthode d'observation n'est pas le moins du monde la réduire à l'état d'art : c'est en faire une science expérimentale, ce qui est bien différent. L'économie politique peut être à la fois une science expérimentale et une science pratique ou un art, sans qu'aucune confusion se glisse entre ses lois en tant que science et ses préceptes en tant qu'art.

Quand Adam Smith a découvert et décrit les deux grandes lois de la liberté et de la division du travail, a-t-il fait de l'art ou de la science? Il a fait de la science expérimentale, c'est-à-dire qu'il a découvert par l'observation comparée des faits, que le travail libre et le travail divisé étaient plus et mieux productifs que le travail des esclaves et le travail non divisé. Son livre est là pour faire foi de ce que j'avance : c'est l'étude comparée de l'histoire du travail dans les colonies anglaises et françaises qui l'a conduit à revendiquer l'affranchissement des noirs au double nom de l'abondance et du fini des produits; c'est après une journée passée dans une manufacture d'épingles, que, généralisant avec esprit et hardiesse un fait d'expérience vulgaire, il a élevé la division du travail à l'état de loi. En agissant ainsi, assurément il n'a pas fait de l'art : il a fait de la science, et du meilleur aloi, de la science expérimentale. Maintenant il est certain que de la connaissance des lois découvertes par la science économique on peut tirer des préceptes de conduite pour la pratique de l'économie. Ainsi de cette loi révélée par l'expérience, que la division du travail est un principe de puissance productive, l'économiste pratique tirera des préceptes dont les manufacturiers feront profit, et bientôt, à côté de la science expérimentale de l'économie, s'élèvera l'économie pratique, comme à côté de la physiologie, par exemple, s'est élevée la médecine;

mais on n'en confondra pas plus pour cela l'économie politique, science expérimentale découvrant par l'observation les lois de la richesse, avec l'économie pratique, art fondé sur la connaissance des lois révélées par la science, qu'on ne confond la médecine avec la physiologie.

On voit la méprise de M. Mill et de l'école anglaise. C'est en vérité peu de chose qu'une méprise pour justifier une entreprise aussi hardie que de changer la route naturelle d'une science; mais personne ne s'en étonnera. Une telle conduite est ordinaire aux systématiques. Tout entiers à leurs idées qu'ils regardent comme la vérité même, ils se préoccupent beaucoup plus de les répandre que de les approfondir; ils enseignent, ils affirment, mais ils démontrent peu. Ainsi font les économistes spéculatifs. Cette méthode jusqu'ici leur a trop bien réussi sans doute pour qu'ils songent à s'en départir. La politique des novateurs est d'imposer leurs principes et de ne pas les discuter; ç'a été jusqu'ici le secret du succès de l'économie spéculative : ne serait-ce pas aussi celui de sa faiblesse? Dans le silence à peu près absolu que gardent ses maîtres sur ce point si essentiel pourtant de la légitimité de sa théorie, c'est ce que chacun est fondé à examiner.

L'économie spéculative part d'une double abstraction. Par la première, elle mutile arbitrairement le premier et le plus respectable objet de ses études, le producteur et le consommateur par excellence de la richesse, l'homme; par la seconde, elle supprime les deux plus grandes lois physiques de l'univers et la loi historique la plus importante de l'existence de l'humanité : l'espace et le temps d'une part, l'esprit de nationalité de l'autre. Elle nous propose d'abord d'étudier la production de la richesse indépendamment et abstraction faite de la nature de l'élément producteur. Comment! sans examiner si cet élément est un homme ou une pompe à feu, un cheval ou un enfant, une charrue ou une femme! Oui. De même pour le capital. Ce capital est-il une machine, un bâtiment de ferme, une poignée de billets de banque ou le pinceau de Titien? Peu importe en économie spéculative. Et ainsi de tous les autres élémens économiques. Mais, sans examiner encore, — examen auquel nous viendrons plus loin, — les conséquences pratiques d'une abstraction pareille, comment est-il possible d'arriver à découvrir les véritables lois qui régissent la richesse en mutilant ainsi jusqu'à la notion même de ses agens producteurs? Les lois de production d'une machine, d'un animal ou d'un homme, d'un être brut, d'un être sensible et d'un être moral, peuvent-elles être identiques? Une poignée de billets de banque a-t-elle les mêmes vertus et partant le même usage économique qu'un bâtiment d'exploitation ou le génie d'un artiste? Cela ne se soutient pas. Ces abstractions sont des mutilations; elles défigurent la nature, et *à priori* on peut déjà pressentir qu'il sera impossible de tirer de l'étude d'une nature ainsi faussée autre chose que des conclusions fausses comme elle. Quant à la

seconde abstraction, qui supprime purement et simplement les plus grandes lois de l'humanité et de la nature, son énormité la rend sans doute extrêmement hardie; mais plus elle est hardie, plus elle aurait besoin d'être justifiée. L'économiste spéculatif raie d'un trait de plume de la carte du globe et du cœur de l'individu le phénomène et le sentiment de nationalité; de quel droit? — L'univers, oui ou non, est-il divisé, et divisé par la main d'un économiste dont sans doute les plans aussi sont respectables, par la main de Dieu même, en nations jalouses, rivales, et dont la jalousie et la rivalité jouent un incontestable rôle dans l'activité de production et le mode de distribution de la richesse? Vous nous proposez de supprimer de l'histoire ce grand phénomène qui en est cependant le principal ressort; mais comment effacerons-nous de l'ame de l'homme le sentiment qui y correspond, le sentiment de l'amour de la patrie? On aura beau faire des dissertations et tenir des congrès en faveur de l'abolition du patriotisme, on ne l'entamera pas plus qu'aucun des autres sentimens bons ou mauvais de l'espèce humaine. On a dit que l'homme était un animal raisonnable; on peut dire aussi qu'il est un animal patriote. Il aime jusqu'au fanatisme le sol où il est né; il l'aime jusqu'au point de mourir pour en chasser l'étranger. Comment supprimez-vous un fait et un sentiment pareil, et quelle espèce de science peut sortir de l'étude de l'humanité considérée abstraction faite de conditions aussi indestructibles de son existence? C'est ce qu'on n'imagine pas. La suppression de l'espace et du temps, les deux plus grandes lois de la nature physique, est aussi inexplicable. Les montagnes gênent l'arrivée des produits de la richesse dans les différens lieux du globe, vous supprimez les montagnes; la distance ralentit la répartition de ces mêmes produits, vous supprimez les distances; mais le monde sans distances, sans montagnes et sans gouvernemens que vous supposez, est-il rien autre chose qu'un monde imaginaire? Que seront donc les lois que vous vous proposez d'y découvrir, sinon des lois imaginaires comme lui? Ce seront des vérités hypothétiques, dit l'école anglaise. Assurément le mot est heureux; mais jusqu'à présent ces vérités-là, que l'école anglaise appelle si discrètement *hypothétiques*, avaient, dans l'opinion générale, passé pour autre chose, — pour des rêves.

Reste l'usage idéal auquel l'école anglaise destine les conclusions qu'elle tire de ses principes. Il paraît fort difficile d'abord de concevoir ce que peut être philosophiquement parlant un idéal économique. Le caractère de l'idéal, en effet, est d'être absolu, c'est-à-dire indépendant de tout accident de temps, de lieux, de formes, etc.; telles sont les notions primitives de la raison qui dominent la morale, la science et l'art, — tels sont le juste, le beau, le vrai. Rien de pareil ni de concevable en économie politique. L'utilité est la chose la plus relative du monde; tout change dans ce mobile et presque insaisissable domaine;

c'est là que le mot du sophiste ancien est vrai jusqu'à la lettre et que « l'homme est la mesure de toutes choses, » car toutes choses s'y mesurent sur la valeur qu'il leur attribue, et la valeur qu'il leur attribue varie comme les choses les plus changeantes de la nature humaine, ses besoins, ses intérêts, ses passions. Si de la considération des individus nous venons à celle des sociétés, même remarque. La misanthropique éloquence de Pascal peut ici, en toute raison, se donner carrière : trois degrés d'élévation du pôle renversent tout; vérité audelà de la *Manche*, erreur en-deçà; ce qui est utile à Londres serait mortel à Paris, et réciproquement; la France grandit là où l'Angleterre périrait. L'idéal proprement dit, c'est-à-dire l'idéal absolu et universel, n'est donc pas concevable en économie politique; mais le fût-il, ce ne serait certainement pas l'école anglaise qui l'aurait trouvé. L'idéal des choses, en effet, n'en a jamais été ni la mutilation ni le renversement, et l'économie spéculative, ainsi que nous avons vu, ne fait rien que mutiler l'humanité et que renverser l'univers. L'économiste spéculatif se propose de trouver le moyen de produire au plus bas prix possible, et d'exprimer pour cela de la substance du producteur, que ce soit une machine ou un homme, un cheval ou un enfant, un être moral ou une brute, tout ce qu'il peut rendre. Quel idéal que celui-là! Ce même spéculatif prétend en outre refaire le globe de fond en comble et en supprimer d'un seul coup toutes les lois physiques et politiques; l'univers vide et imaginaire qu'il songe peut-il passer à aucun titre pour l'idéal de l'univers réel? Enfin l'objet de tout idéal est de tracer à la pratique d'un art un modèle que sans doute celle-ci ne pourra jamais atteindre, mais dont elle pourra toujours se rapprocher. C'est la prétention, en effet, de l'économie spéculative vis-à-vis de l'économie pratique; mais cette prétention est illusoire. Proposer de distribuer la richesse dans le monde avec une égalité et une vitesse indépendantes du temps, de l'espace et des nécessités morales et politiques de tout genre qui altèrent cette vitesse et cette égalité, ce n'est pas proposer l'idéal, mais l'impossible.

On voit que tout est faux dans ce système, principes, conclusions, but final. Les principes, de l'aveu de leurs auteurs, sont des hypothèses, et des hypothèses où l'humanité est défigurée et l'univers détruit. Les conclusions, respirant et reproduisant l'esprit des principes, ne sont comme eux que des fantaisies imaginaires. Et quant au but final, non-seulement l'économie politique n'y peut atteindre, mais il serait contradictoire qu'elle y tendît. Nous pouvons donc conclure sans le moindre scrupule que la théorie de l'école économique anglaise est scientifiquement injustifiable.

Mais ici et tout aussitôt une pensée se présente. C'est assurément une chose extraordinaire qu'une école aussi visiblement chimérique

que celle dont nous venons d'examiner les maximes se soit élevée en Angleterre, dans ce pays si peu enclin aux rêveries philosophiques, dans la patrie du logicien et de l'applicateur par excellence de la méthode expérimentale, au sein du peuple qui a produit et Bacon et Newton, bien plus, à vingt et quelques années seulement de la mort d'un homme qui avait en Angleterre même fondé la science économique, en la traitant le premier par la voie de l'expérience. Il y a là sans doute une contradiction apparente qui mérite d'être éclaircie. Si les principes de l'école économique anglaise sont scientifiquement injustifiables, cette école a sans doute ailleurs que dans la science sa raison d'être et surtout de régner. Il répugne, en effet, de supposer que l'auteur de cette école, Ricardo, esprit positif assurément et qui avait passé la moitié de sa vie à la bourse de Londres, soit devenu tout à coup, par simple goût pour la vie contemplative, un économiste spéculatif. Les hommes distingués qui depuis ont suivi en foule ses traces ne sont rien moins non plus par caractère que des rêveurs. M. Mill, le dernier en date, quoique plus philosophe proprement dit que la plupart de ses devanciers, écrit cependant lui-même dans des vues vraiment pratiques; les plus belles pages de ses *Principes* en font foi. Si la théorie économique anglaise est insoutenable, ce n'est donc vraisemblablement pas un motif pour que son apparition ne puisse être expliquée. C'est cette explication que je voudrais maintenant rechercher.

Il n'est guère de système qui ne s'explique par ses origines historiques; j'entends très généralement par là non-seulement le pays et l'époque où le système est né, mais l'ensemble de circonstances de tout genre, les plus matérielles et les plus locales même, au sein desquelles il s'est produit. Les sciences les plus désintéressées ont subi cette influence. La science spéculative par excellence, la métaphysique, en est la preuve. Le problème de l'origine du monde, par exemple, est bien purement spéculatif. Voyez les deux grandes solutions cependant que, dans l'ignorance de la Bible et avant la venue du christianisme, en avaient données l'Orient et la Grèce; l'une et l'autre, pour rappeler la belle expression de Buffon, sont « teintes de la couleur de leur climat. » En présence du déploiement incomparable des forces de la vie matérielle que développe le ciel enflammé de l'Asie, les riverains de l'Indus et du Gange se prirent naïvement à penser que cette magnifique nature n'était rien que le premier principe épanoui, et ils crurent qu'ils assistaient ici-bas à une scène de l'existence de Dieu. La Grèce tomba, par des causes voisines, dans une erreur différente. La race grecque était née artiste; tout dans ses nobles instincts la poussait à la conception et à la reproduction du beau. A force de suivre son génie, elle le divinisa, et son dieu fut un poète, un statuaire et un peintre. Si la plus spéculative de toutes les sciences a pu subir à ce point

l'influence des phénomènes extérieurs, combien plus y est exposée une science qui, comme l'économie politique, traite de l'objet le plus mêlé que l'on puisse concevoir à toutes les transactions et à toutes les relations de la vie, la richesse! Ce dont il faudrait s'étonner, ce ne serait pas que les systèmes d'économie politique fussent à un plus ou moins haut degré le reflet et le résultat des circonstances au milieu desquelles ils se produisent, ce serait qu'ils n'en conservassent aucune empreinte. Le bon sens dit au contraire et l'expérience par bien des exemples montre que les lieux, les temps et les conditions de tout genre, contemporains de l'apparition et du développement d'un système en économie politique, ont sur l'esprit de ce système une action décisive.

L'école économique anglaise, bien loin de démentir en cela les suggestions du bon sens et les enseignemens de l'histoire, semble au contraire en être la confirmation éclatante. Ses origines, ses progrès, la domination qu'elle exerce aujourd'hui sur les esprits en Angleterre, tout porte la marque des temps, des lieux, des circonstances où elle est née, où elle a grandi, où elle règne Elle est née à Londres, dans les écrits de Ricardo, en 1817. C'était au lendemain de l'empire. Pendant la première et la plus longue partie des guerres de la révolution et de l'empereur, l'Angleterre avait eu le monopole du commerce de l'univers. Le blocus continental arriva. Il diminua peu, il est vrai, dans le présent, le chiffre des exportations de la Grande-Bretagne : la maltôte et la contrebande, développées sur une échelle immense, luttèrent avec succès contre les conséquences immédiates du blocus; mais c'était à l'avenir beaucoup plus qu'au présent de la puissance maritime, commerciale, industrielle et financière anglaise, que le coup terrible de Napoléon s'adressait : aussi est-ce dans l'avenir qu'il a porté. Dès 1815, à la paix générale, le monde entier vit combien la haine et le génie de l'empereur avaient frappé juste. A la faveur du blocus, le continent s'était couvert de manufactures; quand l'échafaudage politique et militaire qui masquait toute cette création industrielle aux yeux de l'Angleterre s'écroula, elle vit avec stupeur que la domination du marché européen allait lui échapper. Elle lui a échappé en effet de plus en plus de 1815 à nos jours. Le contre-coup profond et douloureux de cette vaste révolution devait infailliblement réagir sur le sort d'une population essentiellement industrielle comme celle du royaume-uni; c'est ce qui a eu lieu. Alors voici le spectacle que Ricardo d'abord, et, pendant trente-sept ans, tous les économistes ses compatriotes, après lui, ont eu sous les yeux : leur patrie, l'Angleterre, possédée d'une puissance naturelle et artificielle de production manufacturière incomparable, ne trouvant pas avec cela, sur son sol, de quoi nourrir l'énergique population de travailleurs qui le couvre, ayant besoin d'échanger contre le pain qui lui manque le coton, le

fer, la houille, etc., qui l'encombrent, et cherchant de plus en plus sur la surface du globe des débouchés qui semblent se rétrécir devant elle à mesure qu'elle aurait plus besoin de les voir s'élargir. De là, dans ce grand pays, un malaise à certaines heures horrible : d'un côté, la famine et le haut prix des blés; de l'autre, une production manufacturière surabondante et l'avilissement du prix de la main d'œuvre, disette et étouffement, et l'abondance aussi fatale que la rareté. Tel est le tableau qu'a offert l'Angleterre, depuis et y compris Ricardo, à tous les écrivains que leur goût ou leur génie ont jetés dans les études économiques. Apercevez-vous maintenant quelle influence la vue d'un pareil état de choses a pu exercer sur le tour d'esprit des économistes anglais? Voyez-vous tous les principes, toutes les conclusions, l'idéal enfin de l'économie spéculative, sortir avec une logique fiévreuse du spectacle offert par la Grande-Bretagne à l'œil effrayé de ses enfans? Rien n'est plus rigoureux ni plus simple. La richesse de l'Angleterre est essentiellement manufacturière; mais les manufactures britanniques ne sont plus seules aujourd'hui dans le monde : pour lutter avec ces rivales si long-temps inconnues et pour les écraser, si l'on peut, car tout ce qu'elles écoulent est une perte nette pour le peuple anglais, pour les écraser donc, il faut produire à plus bas prix qu'aucune d'elles, au plus bas prix possible. De là la première abstraction que vous avez vue servir de base à la théorie spéculative, l'abstraction du caractère moral et sensible de l'ouvrier, l'assimilation absolue de ses deux bras aux rouages d'une machine, et jusqu'à l'oubli même de son âge et de son sexe. En effet, il ne s'agit que de trois choses, produire à bas prix, produire à bas prix et encore produire à bas prix; le reste n'appartient pas, comme on dit, *à la science*. L'origine historique de la seconde abstraction dont part le système, l'abstraction des lois physiques de la nature et des lois sociales de l'humanité, est tout aussi claire. Après avoir produit à tout prix et à plus bas prix que qui que ce puisse être, de quoi a besoin, dans l'atmosphère étouffante de mines et d'ateliers où elle vit, la manufacturière Angleterre? D'écouler ses richesses, et de les écouler comme elle les produit, sans retard, sans limites, sans fin. Le temps et l'espace mettent obstacle à la distribution par tout le globe de l'immense production britannique? L'économiste spéculatif et patriote, qui, penché sur la misère et l'opulence du comté de Lancastre, en envisage avec effroi les nécessités, leur immole d'un trait de plume et l'espace et le temps. Les nationalités étrangères, en créant des centres de production différens de ceux de la Grande-Bretagne, lui font une concurrence qui ralentit l'écoulement de richesse dont elle a à toute minute le fatal et dévorant besoin? L'économiste spéculatif supprime ces nationalités, hormis une, la sienne, la nationalité de la vieille et grande Angleterre. L'idéal enfin du système,

quel est-il? Un monde vide de gouvernemens et de manufactures à entretenir incessamment par un gouvernement et une manufacture uniques. N'est-ce pas là, en deux mots, l'idéal des nécessités industrielles et commerciales de l'Angleterre? Où l'idée de cet atelier merveilleux se chargeant de fournir l'univers à condition d'être nourri par lui, où cette idée scientifiquement chimérique a-t-elle pu et dû naître, sinon dans un pays dévoré comme la Grande-Bretagne du besoin incessant de produire et de vendre, et à tout moment menacé par l'effroyable misère que l'interruption d'un seul jour dans la satisfaction de ce besoin peut faire fondre sur elle? On voit l'éclatante influence qu'a eue l'histoire commerciale et industrielle de l'Angleterre, depuis trente ans, sur l'esprit et les tendances de l'école économique qui y domine aujourd'hui. M. Cobden disait un jour avec cette vive originalité de langage qui lui est familière : « Si le code financier de l'Angleterre pouvait parvenir aux habitans de la lune, seul et sans commentaire, il n'en faudrait pas davantage pour leur apprendre que ce code est l'ouvrage d'une aristocratie territoriale. » On peut dire de même de la théorie économique créée par Ricardo, que, si elle parvenait aux habitans de la lune, il ne faudrait rien de plus que son texte pour leur apprendre que cette théorie est née dans un grand pays manufacturier qui souffrait de trois fléaux : disette de blé, excès de production industrielle, et insuffisance de débouchés.

Si la justification par le raisonnement des principes de l'école économique anglaise est impossible, l'explication par l'histoire des motifs de son apparition, de ses progrès et enfin de sa popularité actuelle dans le pays qui l'a vue naître, est, comme on le voit, d'une clarté frappante; mais l'explication historique des circonstances qui ont produit un système et des motifs qui le font prospérer n'en absout pas les erreurs. Au contraire, elle ne sert, en dévoilant les causes de ces erreurs, qu'à en rendre l'évidence plus sensible. Tel est le cas où se trouve en ce moment à nos yeux l'économie spéculative.

Le bon sens nous avait mis en garde contre cette théorie singulière, le raisonnement nous en avait démontré la faiblesse, l'histoire vient de nous révéler l'accablante insuffisance de sa raison d'être et de son objet. Dans une entreprise aussi aventureuse que celle de changer la route d'une science, on ne devrait, ce semble, s'inspirer de motif et ne se proposer de but que tirés l'un et l'autre du plus grand avantage général bien ou mal entendu sans doute, mais du moins exclusivement consulté de cette science. Quand Platon, par exemple, faussant la méthode et l'esprit de la science politique, l'emporta sur les ailes de son génie dans les imaginaires espaces du ciel de la vertu, il se trompa sans doute; mais son erreur fut aussi désintéressée que profonde, et si sa *République* fut un roman, ce fut du moins le roman de l'humanité.

Nous comprendrions qu'à cet exemple une école de rêveurs se fût élevée, qui, séduite par une vue chimérique, mais généreuse, du plus sublime emploi possible de l'économie politique, eût imaginé d'en faire la science idéale du plus grand bien commun de toutes les nations du globe : c'eût été un roman, mais le roman du bonheur universel. L'école anglaise, ainsi que nous venons de le voir, est partie de considérations bien différentes. Elle s'est proposé un idéal, il est vrai, et elle a écrit un roman; mais c'est l'idéal de la politique commerciale et le roman de la grandeur européenne de l'Angleterre. Tendance bien remarquable de l'esprit éminemment positif de cette fière et vigoureuse race d'hommes : lors même qu'un Anglais rêve, ce qu'il voit encore en songe, c'est la plus grande prospérité possible de son pays, et il se fait dans son imagination un travail unique qui finit par confondre totalement à ses yeux les intérêts du monde avec les siens! Cette illusion est certainement sincère; mais on nous dispensera de prouver longuement qu'elle est vaine. Pour que l'idéal qu'inspirée par la préoccupation exclusive des nécessités de l'Angleterre, l'école anglaise propose aux aspirations de l'économie politique universelle fût désirable aussi bien à Paris, à Bruxelles, à Berne, à Turin, à Berlin, à Vienne, à Constantinople, à Saint-Pétersbourg, à New-York qu'à Londres, il faudrait que les intérêts de Londres et de la nation anglaise concordassent absolument avec les intérêts de toutes les capitales et de toutes les nations du globe; mais en fait c'est là une thèse insoutenable, et en raison elle est contradictoire. Il est impossible, en effet, de supposer que tous les peuples de la terre aient, comme le peuple anglais, intérêt à inonder le monde de produits manufacturés. Dans une telle hypothèse, l'idéal de l'école anglaise se retournerait contre ses principes, car elle suppose un univers vide à fournir, et si toutes les nations étaient par impossible encombrées de richesses, l'univers serait plein.

On voit par tout ceci que l'école anglaise non-seulement a faussé la méthode naturelle de l'économie politique, mais encore qu'elle en a rétréci d'une manière incroyable l'esprit et l'horizon. Laissée à elle-même, l'économie politique chercherait à découvrir par l'expérience les lois communes et différentes qui régissent la production et la distribution de la richesse dans l'univers tel que Dieu l'a fait, et au point de vue des intérêts comparés et également ménagés de toutes les nations du globe. L'école anglaise enlève violemment l'économie politique à ces vastes destinées. D'une science générale, universelle, appartenant dans ses principes à tout être pensant, dans ses bienfaits à tout peuple vivant, elle fait une science particulière, nationale, exclusivement anglaise dans ses maximes, ses tendances et ses résultats. Un fleuve coulait par tout le globe, promenant sous vingt climats l'abondance diversement fécondante de ses eaux : voici qu'un peuple

en détourne le cours et lui creuse sur le sol qu'il habite un lit artificiel dont il ne le laisse sortir que par les canaux qui lui conviennent. Telle est l'image de l'économie politique aux mains de l'école anglaise. Elle était le patrimoine scientifique et pratique du genre humain; l'école anglaise en a fait la théorie idéale et l'instrument dominateur des intérêts d'une nation. Chose étrange! les sciences ont-elles donc une patrie, et peuvent-elles ainsi avec justice se teindre du génie et s'inspirer des besoins d'un seul peuple? Y a-t-il une chimie anglaise, une géologie anglaise, une physique anglaise : par quel privilége y aurait-il davantage une économie politique anglaise?

Nous terminerons ici cet examen scientifique de la théorie de l'école spéculative. L'étude des tendances pratiques de cette école et des conséquences qu'entraîne l'application de ses maximes présente un champ nouveau qu'il est intéressant de parcourir. On y peut entrer sans crainte d'erreur. L'intelligence et l'appréciation des conséquences d'un système sont choses faciles quand on vient d'en juger les principes.

II.

On croit beaucoup trop généralement que le domaine des sciences est un pays où l'imagination peut se donner carrière sans péril. C'est un préjugé. Il n'est pas d'erreur indifférente : toute science a une action sur les esprits et par là une influence quelconque sur les faits. La plus inoffensive elle-même en apparence peut contribuer à jeter dans le monde un certain nombre d'idées fausses qui tôt ou tard y prennent leur place et y font leur chemin et leurs ravages. Qui eût dit que les rêveries métaphysiques de Spinoza agiteraient jamais toute une société? Il meurt; un siècle durant on l'oublie. Tout d'un coup son nom reparaît avec un éclat extraordinaire : son Dieu devient celui de Lessing et de Goethe, et voilà l'Allemagne panthéiste. L'économie politique assurément, par la nature des objets dont elle s'occupe et des problèmes qu'elle soulève, est dans des conditions d'action et d'influence bien autrement favorables que la métaphysique. Aucune de ses théories, alors même qu'elle les décore du nom de spéculations, n'est indifférente aux particuliers ni aux états, car c'est toujours du plus grand bien-être de ceux-ci et de ceux-là qu'elles disputent, et rien ne les touche les uns et les autres de plus près. A toute force, on pourra bien concevoir une philosophie transcendante du vrai ou du beau qui n'intéressera exactement qu'une certaine aristocratie très restreinte de beaux esprits; mais qu'est-ce qu'une philosophie contemplative de la rente, des profits, des salaires et de l'impôt, qui ne serait bonne qu'à charmer les loisirs d'un petit nombre de rêveurs? L'économie politique, il est funeste de s'y tromper, est une science sur la brèche : quand elle parle,

tous les intérêts s'émeuvent et toutes les passions sont aux écoutes; aucune parole de ses maîtres n'est perdue; si la pensée que cette parole exprime, — spéculative ou non, peu importe, la foule n'est pas si fine que d'en faire la différence, et elle prend les choses au pied de la lettre, — si cette parole, dis-je, est juste, elle calme les passions en éclairant les esprits; mais, si elle est fausse par malheur, elle exaspère les cœurs en aveuglant les ames, et elle peut contribuer à perdre les peuples en égarant leurs gouvernemens.

Il serait long de suivre l'école économique anglaise dans toutes les conséquences que ses principes ont déjà produites dans le monde; mais, comme dit Montesquieu, « il ne s'agit pas de faire lire, il s'agit de faire penser. » Je me bornerai à rappeler la triple action qu'au su et au vu de tous, l'économie spéculative a exercée sur la pratique industrielle, sur les idées de perfectionnement social et sur les opinions politiques.

L'économie spéculative, telle qu'elle est sortie des mains de l'école anglaise, a eu un triste et dangereux effet dans la pratique industrielle: c'est de mettre à l'abri d'une sorte de bill d'indemnité scientifique les plus inhumains procédés que puisse employer, pour produire à bas prix, l'avidité du gain. J'ouvre M. Mill par exemple. Je trouve dans son livre cette phrase textuelle qui n'est rien que l'énoncé rigoureux du premier procédé de l'école économique anglaise : « L'économie politique envisage uniquement dans l'homme l'être que ses besoins poussent à désirer la possession de la richesse et qui est capable de juger de l'efficacité comparative des moyens d'arriver à cette fin; elle ne s'occupe des phénomènes de l'état social qu'autant qu'ils se rapportent à la poursuite de la richesse; elle fait entièrement abstraction de tout autre mobile et impulsion de l'ame humaine, à l'exception de ceux qui sont en perpétuel antagonisme avec le désir d'acquérir, nommément la paresse, la dissipation, le goût exagéré du luxe. » Si cette manière de traiter l'économie politique est fondée et qu'elle conduise l'esprit, comme on l'assure, non-seulement à la connaissance du vrai, mais même de l'idéal, que s'ensuit-il dans la pratique? Il s'ensuit que les exploitations de houille et de fer des pays de Newcastle et de Galles, par exemple, qui traitent exactement l'homme à la manière de la théorie spéculative, c'est-à-dire comme une machine économique ayant deux bras pour produire, mais n'ayant ni esprit pour penser, ni cœur pour aimer, ni nerfs pour souffrir, ont atteint à la perfection du vrai et sont très près de l'idéal. Elles prennent les enfans à dix ans, ne s'occupent jamais de leur éducation, les achètent comme apprentis jusqu'à dix-huit ans, à la seule charge de les vêtir et nourrir; puis, quand ils sont devenus ouvriers, les font travailler douze heures par jour sans intervalle légalement stipulé, même pour les repas. Mais, dit l'école anglaise, nos vérités ne sont que des vérités hypothétiques. Étrange exception!

une vérité est vraie ou ne l'est pas. Si l'homme peut être considéré comme une machine et si l'idéal est de le considérer ainsi en économie politique, les exploitations du pays de Galles et de Newcastle sont dans la vérité et dans l'idéal en le traitant comme tel, et lorsque le parlement de Londres, en 1842, essaya d'intervenir pour corriger ces épouvantables abus, il fut dans le faux; il s'éloigna de l'idéal et il méconnut *la science*. L'ouvrage de Ricardo lui-même nous offre un autre exemple. Ricardo, au chapitre VII de ses *Principes*, dit en propres termes ce qui suit : « Le taux des profits n'augmente jamais par une meilleure distribution du travail, ni par l'invention des machines, l'établissement des routes et des canaux, etc..... toutes ces choses ne sont avantageuses qu'au consommateur en influant sur les prix.... D'un autre côté, toute diminution dans les salaires des ouvriers accroît les profits, mais ne produit aucun effet sur le prix des choses.... » Quelle est la conséquence de cette énorme assertion? C'est, si elle est vraie, et assurément elle est vraie aux yeux de l'économiste spéculatif, puisque la loi qu'elle énonce est donnée comme l'idéal auquel la pratique, suivant lui, doit aspirer, c'est, dis-je, que le capitaliste doit tendre à diminuer de plus en plus le salaire de l'ouvrier, car il accroîtra ses profits sans augmenter ses prix de vente. La prétendue vérité spéculative de l'école anglaise apparaît-elle suffisamment ici dans tout ce qu'elle a d'odieux? La vraie vérité cependant, la vérité de fait que révèle l'expérience, offre-t-elle à l'économie pratique cet abominable idéal? Grace au ciel, c'est tout le contraire. Dieu a mis d'accord le vrai et le juste, et ce qui est immoral est toujours faux. Adam Smith, qui n'était pas si savant que de deviner les lois de la nature sans en observer les phénomènes, Adam Smith s'était occupé avant Ricardo de cette question de l'influence du taux des salaires sur celui des profits, et il était arrivé par l'expérience à une conclusion toute différente de celle de l'école actuelle; cette conclusion aussi honnête que sensée, la voici : « Ce sont les salaires du travail, dit-il, qui sont l'encouragement de l'industrie, et celle-ci se perfectionne à proportion de l'encouragement qu'elle reçoit. Une subsistance abondante augmente la force physique de l'ouvrier, et la douce espérance d'améliorer sa condition et de finir peut-être ses jours dans le repos et dans l'aisance l'excite à tirer de ses forces tout le parti possible. Aussi verrons-nous toujours les ouvriers plus actifs, plus diligens, plus expéditifs là où les salaires sont élevés que là où ils sont bas, en Angleterre plus qu'en Écosse, dans le voisinage des grandes villes plus que dans les campagnes éloignées. » Telle est la différence de conclusions de la vraie science économique, la science économique expérimentale, et des rêves de l'imaginaire théorie qui s'y est substituée : quand nous n'aurions que cet exemple pour décider de leur valeur comparative, on accordera qu'il suffirait.

Nous devons reconnaître ici du reste, non sans une vive satisfaction, que l'école contemporaine française, tout en se réduisant à ne marcher en théorie qu'à la suite de l'école anglaise, a toujours, par une contradiction généreuse, repoussé les tristes conséquences que les maximes de cette école entraînent dans la pratique industrielle. On peut prendre au hasard tous les économistes français; il n'y en a pas un qui dans ses écrits n'ait protesté contre cette exploitation de l'ouvrier ainsi que d'une machine. M. Rossi surtout s'élève à chaque instant à ce sujet aux considérations morales de la plus chaleureuse éloquence. Au nom de quelle autorité logique, cependant, l'école française repousse-t-elle ainsi les conclusions d'un système dont elle déclare tous les principes autant de *théorèmes inébranlables*, pour parler comme M. Rossi? Si les principes de l'économie spéculative sont vrais à ce point qu'elle doive servir d'idéal à l'économie pratique, sur quoi se fonde-t-on pour en récuser les conséquences? L'école française, dans son inconséquente et généreuse résistance, a pour elle la morale et le bon sens, mais il lui manque la logique, et elle n'a qu'un moyen de la mettre de son côté, c'est de rompre avec des théories qui lui imposent fatalement des opinions contre lesquelles son ame se soulève. Une preuve aussi sensible de la fausseté de ces théories aurait dû suffire, ce semble, à M. Rossi, et devrait éclairer ses successeurs. Il faut rendre aussi hommage à notre grande, honnête et vraiment philanthropique industrie nationale, et cet hommage, on le lui doit complet, car chez elle la logique et la pratique sont d'accord. Il n'y a rien de spéculatif, grace à Dieu, dans la manière dont nos industriels entendent l'application de l'homme à la production manufacturière. Ce n'est pas notre industrie qui cherche, sur la foi d'un idéal aussi odieux qu'il est faux, à augmenter les profits du capitaliste en diminuant les salaires de l'ouvrier. Les salaires de l'ouvrier français, dans toutes les industries, ont augmenté depuis vingt ans; dans quelques-unes, ils ont doublé. Ce ne sont pas non plus nos industriels qui, pour produire au plus bas prix possible, considèrent exclusivement leurs ouvriers comme des machines dont il s'agit d'extraire la plus grande puissance de rendement imaginable. Il n'y a presque pas de grand établissement manufacturier maintenant en France qui, à son honneur, sans s'inquiéter de savoir si cela augmente ou non le prix de revient de ses produits, ne se charge de l'éducation des enfans de la population qu'il emploie, et ne vienne, sous mille formes, au secours de celle-ci dans la maladie et dans la vieillesse, en créant à ses frais des caisses de secours, des hospices, et jusqu'à des pensions de retraite. Ce sont là assurément des faits dont non-seulement la reconnaissance publique, mais dont la science aussi doit tenir compte; l'école française ne les ignore pas et ne les a pas méconnus, car, je le répète, elle atteste à tout mo-

ment les lois morales dont ils sont l'application; mais, je le répète aussi, n'y a-t-il pas une contradiction flagrante, quand on repousse à ce point les conséquence d'un système, à continuer à voir dans les principes de ce système les *théories inébranlables* d'une science exacte et l'*idéal de l'art?*

Cette contradiction et les dangers pratiques de l'économie spéculative vont devenir plus sensibles encore dans le second ordre de faits où nous nous sommes proposé d'observer et de suivre l'influence de l'école anglaise. Nous voulons parler de l'ordre social et des transformations que, sur la foi des principes et des méthodes de cette école, on a vu, depuis quelques années, tant d'esprits chimériques et ardens rêver de faire subir non-seulement aux sociétés, mais même à la nature humaine.

Le socialisme, s'il faut l'appeler par son nom, est un fruit naturel de l'esprit spéculatif qui, depuis près de trente ans, a malheureusement dominé les études économiques. Le lien historique et logique qui rattache ici la conséquence au principe est facile à saisir. Une école s'était élevée en Angleterre, et de là s'était répandue en France, qui disait par toute sorte d'organes, qui proclamait devant des milliers d'auditeurs, qui publiait dans des centaines d'écrits : L'économie politique est surtout, est essentiellement une science de raisonnement; elle ne se fonde pas sur l'observation des faits, elle laisse à l'art seul de l'administrateur et du politique le soin de tenir compte de ces faits; quant à elle, elle part de la conception idéale d'une production et d'une distribution modèles de tous les biens nés et à naître de ce monde. Raisonnez, le raisonnement en ces matières vous conduira au vrai, car la nature et l'histoire sont destinées à se conformer de plus en plus aux déductions du raisonnement. Il n'était pas un seul des économistes français, des plus hardis aux plus circonspects, qui, dans ses cours ou dans ses livres, ne tînt ce langage. Les sages eux-mêmes ne cessaient de le répéter, et le nom de Ricardo et l'éloge de sa méthode étaient dans toutes les bouches. Qu'arriva-t-il? Parmi ces milliers d'auditeurs et de lecteurs auxquels on s'adressait ainsi tous les jours, il se rencontra, comme c'était inévitable, dans la grande paix dont on jouissait, et dans les loisirs d'esprit qu'elle faisait à beaucoup de monde, des imaginations intempérantes, des ames ambitieuses, des cœurs haineux qui envahirent cette carrière. Il ne s'agit pas d'observer les faits en économie politique, se dit le premier esprit chimérique venu, il s'agit de raisonner, et de raisonner dans l'hypothèse du plus grand bonheur de l'individu et des peuples possible, abstraction faite des obstacles que les lois physiques ou morales, éternelles ou établies, opposent à l'obtention la plus rapide et à la possession absolue de ce bonheur. Toutes les passions intéressées qui fermentent dans le cœur de l'homme, qui donnent la fièvre à son esprit, qui exaltent son activité,

débordèrent alors à la fois. Sous prétexte d'idéal, les utopies les plus ineptes, les projets les plus menteurs, les idées les plus insensées se produisirent. Puis, un jour de malheur, à la faveur d'une commotion politique qui par elle-même n'était rien, une explosion sociale épouvantable eut lieu, et le sol entier de l'Europe trembla.

Ah! sans doute, l'école française ce jour-là n'hésita pas un moment entre l'abandon de principes qui lui étaient chers et la défense de la société, et chacun se souvient encore de la décision et de la vigueur avec laquelle elle travailla à ramener les esprits sur le terrain de l'expérience et du bon sens. Déjà M. Rossi, dans ses cours, s'était, bien avant que le socialisme fût devenu un fléau social, élevé avec une mordante ironie contre ces *utopistes rétrogrades* dont il avait des premiers pressenti la venue, et, s'il nous est permis d'apporter ici le témoignage d'un souvenir personnel, il nous semble que nous le voyons et que nous l'entendons encore mettre le jeune auditoire qu'il charmait en garde contre les périls et d'esprit et d'action de la méthode spéculative. Quand parlant, par exemple, au nom de l'idéalisme le plus élevé, de l'avenir social et politique possible de l'humanité, il avait provoqué à son amphithéâtre de l'École de droit quelque mouvement d'enthousiasme, tout d'un coup il s'arrêtait, et d'un mot sardonique et froid, qui tombait comme glace sur l'imagination émue de cette jeunesse, il la rappelait à l'impitoyable considération du monde réel. On sait ensuite ce qu'au jour du combat a fait M. Rossi pour la cause du bon sens: il est allé la défendre à Rome, et il y a laissé sa vie. Je ne puis pas oublier davantage qu'ici même, à cette place où j'instruis bien tranquillement le procès du système spéculatif, un autre de ses défenseurs, et des plus ardens, au lendemain et au plus fort de la révolution de février, s'est élevé contre des utopies qui n'étaient cependant que des conséquences de ce système avec une éloquence deux fois digne de mémoire, car alors, en de telles matières, on n'était ni sensé ni éloquent sans danger. Mais si ces généreuses contradictions honorent les hommes, elles n'excusent ni ne sauvent les systèmes. Au contraire, elles sont des témoignages accablans en déposition de leur fausseté. Où avait-il trouvé le point d'appui et l'origine de sa dangereuse utopie, ce révolutionnaire par principes qui passionnait les masses au nom de l'*organisation du travail*, où, je le demande, sinon dans la théorie de l'école anglaise? D'où sortaient-ils, sinon de la même source, ces romans économiques de la *banque d'échange*, de l'*impôt progressif*, du *circulus*, de la *triade*, et tous ces rêves fous et ruineux qui de tout temps ont effrayé le bon sens, et qui hier épouvantaient la société? Les maîtres français de l'économie spéculative ont repoussé ces désastreuses chimères, et, se plaçant sur le terrain de la vraie économie, c'est-à-dire de l'économie expérimentale et pratique, les ont détruites. Il faut leur en rendre

grace; mais il est trop clair, en vérité, que c'est au nom et par application des principes et des méthodes de la théorie qu'ils avaient couverte de leur probité et de leur talent que toutes ces chimères sont venues au monde, et il est trop clair aussi qu'après avoir érigé en dogme le mépris de toute expérience, ce n'a été que par un mouvement aussi illogique qu'il était moral et sensé qu'ils ont pu combattre des doctrines formées dans des principes dont ils avaient été les propagateurs.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce côté délicat des dangers pratiques de la théorie anglaise. Ce que nous avons dit suffit à faire concevoir combien cette théorie, en passant des bouches les moins suspectes dans des esprits inexpérimentés ou violens, et de livres purement philosophiques dans le domaine des faits, peut amener de désordres; nous laisserons à la mémoire et à la réflexion de chacun le soin de conclure à cet égard. Un dernier ordre de considérations maintenant, non moins utile à envisager que les deux autres, l'ordre des considérations politiques, doit fixer quelques instans notre attention.

Il est assez naturel que l'économie *politique*, comme avec grande raison selon nous elle s'appelle, soit une science dont les découvertes et les tendances aient un intérêt réel pour l'administration tant intérieure qu'extérieure des états. La manière la plus fructueuse et la plus désirable possible de produire et de distribuer la richesse au sein d'une société particulière et entre toutes les sociétés du globe est même un des objets les plus importans à observer par les gouvernemens; aussi les systèmes que bâtissent dans cette visée les économistes ont-ils à la fois un attrait et une portée politique incontestables. Recommander tel régime agricole, industriel ou commercial, de préférence à un autre, ce n'est pas seulement une affaire de pure philosophie, c'est aussi et surtout un acte direct d'intervention dans la politique existante du pays où l'on vit et de tous les pays du monde, et quant à la portée de cet acte, on peut être assuré qu'elle se révèlera tôt ou tard par des effets pratiques bons ou mauvais, selon qu'il aura été ou réfléchi ou téméraire, car il en est du monde moral comme du monde matériel, et on peut dire de celui-là ce qu'un sage disait de celui-ci : Il ne s'y fait rien en vain. L'esprit politique de la théorie de l'école anglaise, tant au point de vue purement abstrait et de simple philosophie qu'au point de vue pratique, c'est-à-dire d'application et de propagande, mérite donc d'être attentivement considéré.

Les *Principes* de M. Mill peuvent servir à nous révéler cet esprit sous le double aspect que nous indiquons. M. Mill, dans ses *Principes*, s'est proposé de tracer, d'après la méthode spéculative qu'il avait exposée dans ses *Essais*, le plan modèle des institutions idéalement le plus favorables à la production et à la distribution de la richesse sur toute la surface du globe. M. Mill, en économiste strictement spéculatif, n'a

pas interrogé l'expérience pour écrire son livre, il n'a consulté que le raisonnement. On peut imaginer dès-lors combien le plan que ce livre expose heurte, à chaque ligne, non-seulement d'intérêts établis de toute espèce, généraux, nationaux ou privés, mais même de lois de la nature. L'esprit de l'auteur, n'étant nulle part retenu par la considération des faits réels, se donne une carrière dans le vide immense de laquelle il y a, comme on peut se l'imaginer, place pour toutes les modes fantastiques concevables de produire et de distribuer la richesse de la façon la plus utile au bonheur du genre humain. Notre objet n'est pas de faire connaître ni de discuter le plan imaginaire de M. Mill; nous ne voulons envisager dans les *Principes* que deux choses : la donnée philosophique dans laquelle ils ont été conçus, et la préoccupation politique d'où cette donnée est sortie.

Les *Principes* de M. Mill, monument achevé et frappant en cela des tendances pratiques de l'école anglaise, reposent sur cette hypothèse, qu'un système unique d'institutions économiques est idéalement concevable pour tout le globe, et, par suite, que tous les peuples du monde doivent tendre, en se débarrassant successivement du souci privé de leurs intérêts nationaux, à se rapprocher de ce système général, destiné à soumettre à l'unité de ses lois la diversité infinie, tant géographique qu'historique, des phénomènes de la richesse. La fausseté philosophique de cette conception saute aux yeux. Il est évident que la poursuite du meilleur système d'institutions économiques concevable pour tout le globe est une chimère. Le globe en effet n'est ni un ni immobile : il est divisé en nations inégalement civilisées, dont les intérêts rarement communs dépendent de mille causes diverses et changent sans cesse avec le temps. Il s'ensuit que les institutions économiques des différens peuples doivent varier comme le génie et les conditions d'existence de ces peuples. Ainsi l'esprit d'association est naturel aux Russes, et il se brise à chaque instant contre l'indomptable sentiment d'indépendance de l'ouvrier français : il résultera de là des institutions industrielles tout opposées pour la France et pour la Russie. En outre, dans le même pays, sous l'influence de causes différentes, les lois économiques changent avec le temps. Par exemple, l'acte de navigation d'où date la grandeur maritime et commerciale de l'Angleterre, et dans lequel Adam Smith voyait encore, au dernier siècle, le palladium de son pays, l'acte de navigation, sous l'empire de nécessités opposées à celles qui, en 1650, l'avaient fait adopter par le *long-parlement*, a disparu presque entièrement, depuis les réformes de M. Peel, du code économique de la Grande-Bretagne. Chercher, dans une diversité et une mobilité pareilles, à fonder l'empire immuable d'un système économique unique, c'est tomber dans une méprise semblable à celle des théoriciens qui cherchent, abstraction faite de toute consi-

dération historique, la meilleure forme de gouvernement possible, et qui, comme fruit de leurs études, proposent triomphalement au genre humain l'adoption de la république universelle. L'erreur philosophique de la donnée première des *Principes* de M. Mill est flagrante, et il n'est pas besoin d'y insister.

Il est quelque chose de plus intéressant : c'est l'esprit politique de cette donnée. On a déjà pressenti que ce merveilleux système économique, rêvé par l'école anglaise, comme l'idéal auquel l'humanité entière doit aspirer, est le système politiquement le plus favorable à l'Angleterre, c'est-à-dire le système dans lequel elle ne trouverait aucun obstacle à l'écoulement des produits industriels dont elle regorge et à l'arrivée toujours abondante et libre dans ses ports des céréales et des denrées de première nécessité dont elle manque. C'est assurément aux Anglais une chose d'une habileté remarquable, que d'avoir su présenter une théorie qui n'est rien que l'idéal de la politique commerciale actuelle de leur pays comme le but le plus élevé auquel en tout temps l'économie politique de tous les peuples puisse atteindre, et c'est avoir réussi au-delà de toute espérance que d'être parvenu à faire passer dans nombre d'esprits généreux et distingués du continent, à titre de philosophie *humanitaire*, des idées aussi profondément nationales. Mais, si la conception de la théorie anglaise est d'une incontestable adresse, son but politique est trop clair et trop grave pour ne pas frapper et faire réfléchir les gouvernemens. L'Angleterre se trouve aujourd'hui dans une situation terrible : son alimentation est à la merci de l'étranger. Les révolutions et les guerres l'ont mise en l'état où fut l'Italie ancienne à la chute de la république, et on en peut dire ce que Tacite disait avec douleur de sa patrie : « Britannia *externæ opis indiget : vita populi* Britanni *per incerta maris et tempestatum quotidie volvitur.* » L'Angleterre est possédée à un degré unique du sentiment de cette dangereuse dépendance : la pensée l'en assiége et l'en poursuit partout. Aussi non-seulement les projets, mais même les théories économiques que voit naître le royaume-uni sont-elles profondément imprégnées du sentiment du malaise et du péril universel, et ne s'inspirent-elles toutes que de l'idée fixe d'en sortir. De là ce système extraordinaire, — rêvé par la philosophie la plus patriotique et propagé par la diplomatie oratoire et littéraire la plus habile qui furent jamais, — et dans lequel l'école anglaise entend persuader au genre humain que son intérêt idéal est d'aider la Grande-Bretagne à conserver le sceptre des mers et l'empire de près de la moitié du monde. Tout est respectable dans la lutte d'un grand peuple pour le salut de ses destins, et quant à nous, nous en faisons l'aveu, nous admirons jusque dans leur exagération philosophique et pratique les gigantesques aventures tentées par cette fière nation pour sauver une couronne

qu'elle a portée si long-temps. Notre admiration néanmoins pour la constance et la vigueur des efforts de l'Angleterre ne nous aveugle pas sur le but où ces efforts aspirent. Les intérêts de l'humanité dans la philosophie économique anglaise sont trop visiblement le prête-nom d'intérêts d'un tout autre genre, pour qu'il nous paraisse prudent de nous y méprendre. La philosophie anglaise, sans préméditation aucune, je l'accorde, et par le pur et simple effet du hasard, a trouvé dans le plus grand bien national de l'Angleterre l'idéal du bonheur du genre humain. Un tel exemple est digne non seulement d'être admiré, mais d'être suivi, et il n'est pas de gouvernement dont il ne soit la leçon. C'est à chaque peuple à chercher, de cette façon vraiment patriotique, l'idéal de la prospérité de toute la terre dans son plus grand bien-être particulier. Il n'y a assurément à cela aucun empêchement philosophique; ce qui est donné pour scientifiquement vrai au point de vue des nécessités d'un peuple le doit être également au point de vue des nécessités de tous les autres. Les gouvernemens peuvent donc marcher sans crainte dans cette carrière : le patriotisme de leur conduite, la théorie anglaise le prouve, est d'une incontestable légitimité philosophique. Il y a mieux : les destinées des nations que ces gouvernemens administrent dépendront de plus en plus dans l'avenir de la manière plus ou moins rigoureuse avec laquelle ils se conformeront, au point de vue de leurs intérêts, à l'esprit et aux exemples de l'école anglaise. L'Angleterre cherche à inonder le monde de ses produits industriels. Le but de cette politique est aussi facile à saisir que sa nécessité. Tributaire du continent pour son alimentation, elle veut, lui renvoyant les chaînes qu'elle en reçoit, le faire, autant que possible, dépendre d'elle en ce qui concerne sa consommation industrielle; mais nos voisins à cet échange, en parfaits financiers qu'ils sont, gagneraient plus qu'ils ne perdraient. D'abord, leur dépendance alimentaire du continent est une nécessité dans laquelle ils ne se sont mis sans doute que parce qu'ils ne pouvaient faire autrement; le reste de l'univers ne leur doit rien pour cela, car ils ne lui ont fait aucun sacrifice. En outre, l'histoire est là pour nous apprendre que la subordination manufacturière d'un peuple à un autre est l'inévitable commencement de sa vassalité politique. En ce qui regarde la France surtout, les conséquences bien connues du traité de 1786 pourraient, s'il en était besoin, suffire à l'éclairer. Ce traité fameux que le génie de Pitt avait surpris à la légèreté sans égale du cabinet de Versailles, et qui arracha à ce grand homme un cri de joie dont retentirent les communes, ce traité qui, au bout de trois ans, en 1789, avait ruiné toute la création industrielle de Colbert, manufactures de soie, de rubans, de faïence, ateliers de sellerie, fabriques d'équipages, etc., qui avait paralysé notre marine marchande au point de rendre Bordeaux désert,

ce traité dont le maintien, alors même que les désastreuses conséquences en furent publiques, resta imposé sous menace de *casus belli* à tous les successeurs de Calonne et de Vergennes, ce traité que la convention rompit à coups de canon, dont le souvenir, en 1801, au milieu même des négociations de la paix d'Amiens, faisait bondir l'ame du premier consul et dont l'orgueilleux rappel ralluma pour douze ans la guerre en 1803, ce traité honteux et inepte, où l'Angleterre avait fait de la France sa ferme, sa cave et son marché, c'est l'idéal appliqué de l'école économique anglaise. On en conviendra sans doute, ce serait pousser loin l'amour de l'éconornie spéculative, à supposer même, ce qui n'est pas, qu'elle fût métaphysiquement irréprochable, que d'en embrasser les principes au prix de pareilles conséquences. Une philosophie plus *humanitaire*, puisque humanitaire il y a, doit, à notre sens, inspirer des gouvernemens soucieux de leur honneur et jaloux de leur ascendant : c'est une philosophie qui cherche l'idéal de la prospérité du monde, non pas dans la préoccupation exclusive du salut de la grandeur d'un seul peuple, mais dans la considération universelle des intérêts divers et également respectables de toutes les nations qui se partagent et qui enrichissent ce monde.

III.

Il résulte, je crois, de ce qu'on vient de lire, que l'économie politique est aujourd'hui livrée à l'empire à peu près absolu d'une école qui, en la détournant de sa voie naturelle, l'a rendue aussi dangereuse en application qu'erronée en théorie. Je voudrais, pour conclure, exposer rapidement dans quel sens il serait désirable de voir les publicistes voués par profession ou par goût à ces belles études en diriger désormais l'esprit et les travaux.

Les erreurs de méthode sont funestes à la fortune des sciences expérimentales, et il n'en est pas où elles se doivent donner plus de garde de tomber, à cette époque critique surtout, où, sortant de leurs premiers essais, elles sont appelées à faire le choix définitif d'une règle de conduite d'où dépend le reste de leur destinée. L'esprit est porté à dédaigner l'expérience dont il trouve la marche laborieuse et lente : enivré de sa force, séduit par le désir de posséder la vérité, dès seulement qu'il croit l'entrevoir, il se précipite avec emportement vers elle au travers des spéculations et des hypothèses. Les sciences expérimentales ont tout à craindre de cette dangereuse tendance de l'intelligence humaine. Semblable à un vent pernicieux, l'esprit spéculatif, lorsqu'il souffle ainsi sur elles au moment de leur floraison, en arrête tout à coup la séve; la moisson qui allait éclore périt, et en un jour un ordre entier de connaissances est stérilisé quelquefois pour des siècles. Qu'une science d'observation, au contraire, rencontre un esprit sain

et sûr qui la mette à l'origine dans sa vraie route, ou qui l'y fasse rentrer, si par malheur elle en était sortie, alors elle se développe avec une vigueur et avec une rapidité merveilleuses. Voyez l'astronomie : au commencement de l'ère chrétienne, un esprit vigoureux, mais subtil, se trompe sur la méthode qui lui convient, il crée une astronomie spéculative. Les contemporains de Ptolémée le suivent, il fait école : voilà la science des cieux retardée de quinze siècles. Enfin, en 1543, Copernic brise d'une main vigoureuse l'édifice d'hypothèses sous lequel l'esprit spéculatif avait si long-temps étouffé l'astronomie, et la rappelle à sa véritable méthode. Elle retrouve son génie avec sa route, et aussitôt les grandes découvertes et les grands hommes se pressent dans son histoire. Copernic meurt; mais Képler et Galilée sont déjà nés. Descartes leur succède, puis Newton, qui finit par trouver dans l'observation du phénomène le plus vulgaire tout le secret de l'architecture du monde. L'école de l'économie politique, pour peu qu'elle sache en entendre les leçons, est là tout entière. Si elle continue à se nourrir de spéculations chimériques, comme l'astronomie avant Copernic, elle ne fera que languir et s'égarer; si, au contraire, s'arrachant d'un effort vigoureux à de vaines séductions, elle rentre dans cette carrière expérimentale où le bon sens d'Adam Smith l'avait engagée, et d'où elle n'aurait jamais dû sortir, rendue à sa fécondité en même temps qu'à son génie, elle peut concevoir, elle aussi, les plus nobles espérances. Elle a jusqu'ici essayé un peu de toutes méthodes comme de toutes choses. Il n'y a pas bien long-temps qu'elle s'intitulait la science universelle, et, au moment où j'écris, il n'y a rien de trop rigoureux à dire qu'elle se cherche encore un peu elle-même. La circonscription fixe de ses bornes est à peine reconnue; on dispute dans le monde des économistes sinon du point où elle commence, au moins de l'endroit où elle finit. Sa logique est en pleine discussion; sa langue est incertaine, ses connaissances éparses; tout est mêlé dans ses livres, le vrai, l'hypothétique et l'idéal; enfin elle en est précisément à cette époque de crise où tout fermente dans l'existence embryonnaire des sciences; elle en est à ce moment redoutable de formation où se décide le destin de toutes choses. Deux routes s'ouvrent à la fois devant ce jeune Hercule : l'une, dont l'abord est semé de fleurs, mais qui mène à un précipice, c'est la route de l'hypothèse; l'autre, dont les commencemens sont durs, mais qui conduit à la vérité, c'est la route de l'expérience. C'est l'heure, ou l'économie politique est perdue pour un temps que nul ne sait, de rentrer dans la vraie voie, dans la voie laborieuse, mais sûre, qui ne la trompera pas plus sur la solidité et la grandeur des résultats où elle saura la conduire, qu'elle ne la trompe tout au début sur la sévérité de conduite d'esprit qu'elle exige.

L'obstination de système fera dire : « Mais ce serait descendre! mais ce serait abaisser la science à l'art! » Étrange perversion du sens na-

turel des choses et des mots! A quel homme de sang-froid persuadera-t-on que ce soit s'abaisser que d'étudier la nature pour en découvrir les lois? Lorsqu'il y a soixante ans, à l'époque à peu près où l'économie politique naissait, deux hommes de génie, Lavoisier et Cuvier, fondèrent la chimie et la géologie, en les arrachant l'une et l'autre aux rêveries séculaires de l'esprit de système, et en les ramenant dans cette voie de l'observation où elles ont fait un si hardi chemin depuis, est-ce qu'ils les abaissèrent par hasard? Est-ce que Lavoisier fit descendre la science à la condition d'art, lorsqu'il détruisit en chimie les derniers vestiges de l'esprit visionnaire des alchimistes? Est-ce que Cuvier descendit et fit avec lui descendre la science, lorsque, laissant là les hypothèses chimériques, et assurément aussi fort brillantes, de Leibnitz et de Buffon, il demanda à l'observation pure et simple de la stratification des couches du globe l'histoire de sa formation? Et puis, de quel ciel s'agit-il de faire descendre l'économie politique? Ce ciel est-il si pur? ses horizons sont-ils si larges? cet empyrée imaginaire est-il du moins celui qu'aurait rêvé l'humanité? Non. Une nation a rêvé l'idéal de sa richesse et de sa grandeur, et elle a dit : Ce sera là le zénith de la grandeur et de la richesse universelles; mon règne est le but suprême du bonheur du genre humain! Et c'est de ce ciel exclusif et jaloux que l'expérience, le bon sens et les intérêts de tout le globe trembleraient de faire descendre une science qui s'y consume au détriment de l'esprit humain, au profit de l'orgueil national et de la suprématie politique d'un peuple!

Non; redescendons sur la terre. Nous y retrouverons avec le bon sens, la justice et l'humanité, le véritable objet et la véritable route de l'économie politique. Laissons là des visions qui n'ont pas même l'excuse d'être purement philosophiques. Prenons et observons la nature telle qu'elle est, telle que Dieu l'a faite, telle que l'expérience la plus vulgaire la révèle, et non pas telle que la rêve une école qui, sous prétexte de l'épurer, la mutile et se l'approprie. Que nous présente l'univers? Nous présente-t-il un seul marché où, dans une indépendance chimérique de l'espace, du temps, de l'esprit de nationalité et des besoins sacrés que cet esprit engendre, les produits de la richesse affluent et se distribuent suivant un mode imaginaire? Non; l'univers nous présente vingt marchés différens et vingt nations rivales; voilà un premier fait. Ces vingt marchés et ces vingt nations ont des intérêts égoïstes, je prends le mot dans le sens philosophique, c'est-à-dire des intérêts qui dérivent de leur instinct de conservation nationale, de ce qu'on appelle, dans un autre ordre d'idées, le patriotisme, l'amour du sol natal; voilà un second fait. Ces intérêts, à leur tour, dépendent de la géographie physique et politique du territoire dans les bornes naturelles ou de convention duquel ils sont nés et ils s'agitent; ils dépen-

dent en outre du climat du pays, de la qualité du terrain, de sa situation, de sa grandeur, du génie du peuple, pacifique ou guerrier, primitif ou policé, du genre de vie de ce même peuple, suivant qu'il est insulaire, continental, chasseur, pasteur, laboureur, industriel, commerçant, financier; la constitution sociale et politique, les traditions, les lois, les mœurs, les habitudes de toute sorte influent encore sur la tendance particulière des intérêts nationaux, voilà un troisième fait. Eh bien! c'est de ces trois ordres de faits et de l'ordre triple de considérations qui y correspondent, c'est de l'étude de l'univers en un mot, tel que la nature et l'histoire le montrent, divisé d'intérêts, labouré de passions, frémissant de mille sentimens contraires, des plus élevés aux moins nobles, respirant à la fois et contradictoirement le bien-être et la guerre, la jouissance et le changement, la destruction et la création, c'est de l'étude de cet univers observé dans l'ensemble entier de ses phénomènes que doit sortir la connaissance des lois économiques, particulières et générales, transitoires et immuables, qui y gouvernent la production et la distribution de la richesse.

C'est au prix seul de cette réconciliation avec l'expérience, l'histoire, la morale et la politique, que la science économique retrouvera sa certitude et son autorité. Quelles ont été en effet les conséquences de son trop long divorce avec l'étude des faits? Nous l'avons vu, faute de consulter l'observation, elle s'est perdue dans des chimères; en négligeant l'histoire, elle a défiguré la nature; en ne tenant pas compte de la morale, elle a outragé l'humanité; en méprisant la politique, elle s'est asservie à la politique d'un seul peuple. Il est temps de rompre avec d'aussi fausses tendances, il est temps de rendre à la réalité, dans les études économiques, la place usurpée sur elle par la fiction, il est temps surtout de restituer à la considération des lois morales et des intérêts nationaux dans les préoccupations des économistes de tous les pays la place qu'ils n'auraient jamais dû y perdre. Science expérimentale par excellence, ce n'est pas un seul ordre d'intérêts que l'économie politique doit envisager; ce n'est pas au point de vue des avantages d'un seul peuple qu'elle doit se placer; ce n'est pas sous l'angle étroit d'un système préconçu qui mutile à la fois l'univers et l'humanité qu'elle doit se représenter les lieux, les hommes et les choses: elle doit prendre choses, hommes et lieux tout entiers, tels qu'ils sont, et embrasser également dans la vaste impartialité de ses études les intérêts de tous les peuples et tous les ordres d'intérêts. Le titre du bel ouvrage d'Adam Smith, en y ajoutant un seul mot, *Recherches sur la nature et les causes* comparées *de la richesse des nations*, pourrait servir de programme à la réforme de l'économie politique dont cet écrit, pensons-nous, a démontré la nécessité, et dont les erreurs de plus en plus éclatantes de l'école anglaise proclament chaque jour l'urgence.

Rendue ainsi à son génie naturel, l'économie politique sans nul doute se montrerait aussi féconde qu'on l'a vue stérile dans la carrière où l'esprit d'hypothèse l'a égarée depuis trente ans. L'expérience lui ouvrira non-seulement une voie plus sûre, mais des perspectives infiniment plus profondes que ne saurait faire la spéculation la plus libre. Et cela sans doute ne sera fait pour surprendre personne. Le roman le plus merveilleux, on le sait, n'est rien près de l'histoire de la nature. Sans parler de la vérité, que l'on compare seulement pour l'éclat les systèmes les plus brillans de mécanique céleste et de géologie avec le spectacle qu'offrent à la pensée humaine les récits de Newton et de Cuvier! Il en sera de même en économie politique, lorsqu'on aura recommencé à la traiter, par la voie que lui trace l'esprit de son objet, comme une science positive et non pas hypothétique, expérimentale et non pas imaginaire. Les lois communes et diverses, générales et particulières de la production et de la répartition de la richesse sur la surface du globe et durant le cours des siècles, lorsqu'une observation attentive les aura fait découvrir, offriront un spectacle près duquel les pompeux romans de l'économie spéculative seront fort pauvres. Les causes réelles qui produisent, conservent, développent, ralentissent, diminuent, détruisent la richesse des nations, décrites avec exactitude, formeront un jour, s'il se rencontre des esprits capables d'une telle étude, un corps de science aussi propre à étonner l'imagination des hommes qu'à les instruire et à les éclairer. Qui sait même? cet idéal *humanitaire* que l'école anglaise a prétendu découvrir dans la perfection spéculative du bien-être du peuple anglais, l'économie politique expérimentale peut-être finira par le trouver dans l'étude des intérêts économiques comparés de tous les peuples du globe. Il se peut qu'il existe un ensemble de lois dont l'observance dans tous les lieux et dans tous les temps contribue invariablement à rendre la production des biens de ce monde plus grande et leur répartition plus équitable; peut-être toutes les nations, leur instinct de conservation et les besoins qu'il entraîne réservés, développent-elles un certain nombre de tendances communes que l'on voit s'appliquer heureusement en tout pays et en tout siècle; peut-être enfin les contrariétés du monde de la richesse se résolvent-elles aussi, comme les contrariétés du reste de la nature, dans une harmonie supérieure qui les embrasse et concilie toutes; mais quelle route nous pourra conduire quelque jour à la découverte de cet idéal, s'il existe, sinon la route de l'expérience, sinon cette route, longue, mais sûre, où l'esprit s'élève de l'observation des phénomènes à la connaissance de leurs lois particulières, de la connaissance des lois particulières à celle des lois générales, et des lois générales enfin aux lois universelles? L'idéal de l'organisation de la nature, dans quelque ordre de choses que ce puisse être, n'est pas un secret dont la concep-

tion un beau matin puisse éclore de soi-même dans le cerveau d'une aussi frêle créature que l'homme. Dieu fait bien ce qu'il fait. Il est probable à tout le moins que les choses, telles qu'il les a disposées, sont dans un ordre plus profond que celui où, à sa place, nous les aurions mises nous-mêmes. La recherche de leur meilleur arrangement possible se réduit donc à celle des lois les plus élevées de leur arrangement réel. La philosophie en toute matière est la science des intentions de la Providence; or ces intentions, dont le système, en effet, constitue, au sens profond du mot, l'idéal de la constitution naturelle des choses, ces intentions ne se devinent pas; ce sont les faits qui les révèlent, et c'est là qu'il en faut chercher la trace. L'idéal d'une économie humanitaire, c'est-à-dire d'une économie politique universelle, dont les lois primitives s'appliquent, non pas abstraction faite de tout temps et de tout lieu, mais en tout lieu et en tout temps, cet idéal, à le bien prendre, n'est peut-être donc pas un rêve; ce qui est un rêve, c'est de le supposer tout trouvé au début d'une science dont, s'il existe, il ne saurait, en tout cas, se révéler que comme l'extrême conclusion.

Cependant la réforme si désirable dont, je crois, j'ai prouvé le besoin, ne s'accomplira pas d'elle-même en économie politique; il y faudra des ouvriers, et des ouvriers persévérans, assez convaincus de l'infaillibilité des procédés et de la fécondité des résultats de l'expérience, pour ne pas se rebuter de ses longueurs, des esprits assez libres aussi pour ne pas se courber sous une opinion régnante, par cela seul qu'elle est régnante et qu'elle a cette grande vertu d'être née en terre étrangère. Ces ouvriers d'une réforme scientifique dont les conséquences peuvent être vastes dans le monde des idées et dans celui des faits, où les verra-t-on paraître? Qu'il me soit en terminant permis de céder à un sentiment patriotique qui n'enlèvera rien au désintéressement des résultats de la science. Le génie économique français sans doute a en lui-même assez de ressort et d'étendue, et les traditions de son histoire sont assez illustres, pour qu'il n'ait besoin ni d'une initiative ni d'une direction étrangère. La patrie de Sully, de Colbert, de Vauban, de Montesquieu, de Turgot, est une terre généreuse et saine, où les idées sensées ne font pas peur par cela seul qu'elles sont en désaccord avec les doctrines dominantes. L'attitude prise par les économistes français eux-mêmes, qui jusqu'ici, en subissant l'empire de l'école anglaise, ont cependant si honorablement réclamé contre les conséquences des maximes de cette école en pratique industrielle et en théorie sociale, est d'un noble augure. Quand on a ainsi désavoué les plus inévitables conséquences d'un système, les principes en sont fort ébranlés, et on est bien près de s'affranchir de la direction d'un maître, quand on répugne de la sorte aux résultats où ses leçons conduisent!

CHARLES GOURAUD.

LES

ÉTOILES FILANTES.

Recherches sur les Étoiles filantes, par MM. Coulvier-Gravier et Saigey.[1]

Il n'y a pas très long-temps que l'astronomie, ayant pénétré les principaux secrets du *monde*, s'est efforcée de jeter quelques regards dans les profondeurs de l'*univers*. Il faut en effet distinguer, à l'exemple d'un penseur contemporain, le *monde* de l'*univers*, et affecter, dans le langage scientifique, une expression séparée à chacune de ces idées. Le *monde*, c'est le système dont nous faisons partie, soleil, planètes, satellites et comètes, système dans lequel le soleil occupe un foyer de toutes les ellipses, et où la gravitation détermine des mouvemens éternellement réguliers. — L'*univers*, c'est l'espace infini au-delà de ce *monde*, espace semé d'étoiles innombrables, de voies lactées, de nébuleuses, qui se perdent à des distances sans limites. Le *monde*, quelque grandes que nous en paraissent les dimensions, n'est qu'un point imperceptible dans l'*univers*; un abîme le sépare du reste de l'espace immense, un véritable abîme, car les étoiles qui sont le plus rapprochées de nous sont encore deux cent mille fois au moins plus loin que n'est le soleil de la terre, n'exerçant plus sur notre système aucune influence de gravitation ni de chaleur, et ne se révélant à nous que comme des points étincelans qui parent notre nuit de leurs froides et tranquilles clartés.

(1) Paris, in-4°, Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 12.

Cet abîme, les astronomes modernes ont essayé de le franchir. Ici, l'immensité des éloignemens paralyse les efforts, qui cependant n'ont pas été complétement infructueux: non pas que par là on doive entendre que jamais l'homme puisse avoir une idée quelconque de l'univers; les termes même impliquent contradiction. L'espace sans bornes, le nombre illimité des soleils et des nébuleuses, tout cela est, comme ensemble, absolument inaccessible à l'esprit humain, pour qui la constitution de l'univers sera toujours lettre close. C'est déjà beaucoup pour l'homme, être si faible et logé sur une si petite terre, que d'avoir pu embrasser véritablement dans une théorie scientifique et sous un même coup d'œil toutes les lois qui régissent son monde particulier. Les excursions qu'il tentera au-delà ne lui rapporteront jamais rien d'aussi fructueux; toutefois le peu qu'il glane dans les régions intersolaires n'est point à dédaigner ni pour la curiosité scientifique ni pour la conscience humaine. Des nébuleuses ont été reconnues et étudiées; des étoiles singulièrement associées et tournant l'une autour de l'autre ont été aperçues, et fourniront un jour le moyen d'étendre jusqu'à ces lointaines régions la loi de la gravitation. Enfin, ce qui était le premier pas à faire et ce qui a long-temps arrêté, on est parvenu à déterminer, dans les limites, il est vrai, d'une très large approximation, la distance qui sépare la terre de quelques-unes des étoiles. Sans doute aussi les astronomes ne tarderont pas à nous dire vers quelle partie du ciel notre soleil entraîne après lui tout le système qui lui est subordonné. Et ceci a une importance directe pour les hommes et leur terre : il n'est aucunement sûr que les contrées célestes que la terre parcourt à la suite du soleil soient d'une constitution identique. Or, nous commençons à recueillir quelques notions positives sur la constitution de la contrée céleste que nous traversons présentement. Munis des renseignemens que nous leur transmettrons, nos descendans pourront se former, dans la longue suite des âges, des notions infiniment curieuses et intéressantes sur ce sujet, qui jusqu'à présent était couvert d'une obscurité profonde.

Notre terre est dans des rapports étroits et nécessaires avec le milieu où elle se meut et les corps qui y sont semés, tellement que son existence et l'existence des êtres vivans qui la peuplent ne sauraient être conçues sans cette influence lointaine à laquelle elle est soumise. Elle a dans le soleil un maître qui, en raison de sa masse énorme, la retient dans une orbite constante et ne lui permet pas de s'égarer dans l'immensité; la même gravitation qui, inhérente à la matière, lie les particules terrestres autour de leur centre lie aussi les astres lointains et détermine leurs formes et leurs mouvemens. Du même maître qui la gouverne, elle reçoit la chaleur, sans laquelle aucune vie ne se développerait à la surface, et, bien qu'elle renferme aussi une somme

notable d'un calorique qui fut à l'origine excessivement intense, et qui maintenant, concentré dans les profondeurs, va s'épuisant tous les jours, elle serait un désert froid et inanimé, aussi glacé que ses pôles, si le soleil n'était un foyer de rayons calorifiques. C'est lui encore qui, avec la chaleur, épanche la lumière, donnant non-seulement le jour à la terre, mais embellissant aussi ses nuits par la clarté qu'il prête à la lune. Bien plus, ces deux astres portent leur action sur les mers de notre globe : chaque fois qu'ils passent au méridien, ils en soulèvent les flots, et les longues côtes de l'océan, deux fois couvertes et découvertes en vingt-quatre heures, témoignent de la subordination générale de toutes les choses. Le milieu même que la terre parcourt avec une rapidité singulière n'est pas indifférent au maintien de notre température, et par là à l'existence des végétaux et des animaux; on a trouvé que les espaces inter-planétaires avaient un froid de 50 à 60 degrés au-dessous de zéro, et, tout extrême qu'il puisse paraître, ce froid n'en est pas moins une des conditions qui entrent dans la permanence d'une certaine température à la superficie du globe.

Notre habitacle tient, par tous les côtés, au grand ensemble dont il fait partie. Il est subordonné aux lois générales qui régissent le monde, étant quelque chose de particulier au milieu d'un vaste système, et à son tour, comme il est, par rapport à nous, quelque chose de plus général, il nous subordonne à toutes les lois qui règlent son existence. La terre dépend du monde; mais la végétalité et l'animalité dépendent de la terre. C'est ainsi que, pour connaître les êtres vivans, il faut connaître les conditions de leur vie, et qu'une juste hiérarchie des sciences place au premier degré ce qui est plus général et par conséquent plus simple, pour venir à ce qui est plus particulier et par conséquent plus compliqué, si bien que, quand on veut arriver à la connaissance des sociétés et de la loi naturelle qui les gouverne, on s'aperçoit qu'elles aussi sont sous la dépendance d'un ordre plus général qu'elles, ordre qui est celui de l'existence organique ou vivante. Quels que soient les préjugés actuels et les habitudes qui en découlent, rien ne peut plus faire que cette notion suprême, aujourd'hui mise dans la circulation, ne pénètre enfin les esprits, et qu'on ne comprenne la subordination réelle des sciences, qui s'enchaînent, se supposent, et, ainsi systématisées, forment la vraie philosophie.

Ce ne sont pas les seules relations que la terre ait avec le dehors. Il en est de plus immédiates et de plus directes qui, il est vrai, sont restées inconnues jusqu'à nos temps, bien que les unes aient singulièrement frappé l'imagination des hommes, et que les autres se produisent tous les jours à leurs yeux sans avoir eu le privilége d'éveiller leur attention. Je veux parler des *météores ignés*.

Les météores ignés comprennent les *étoiles filantes*, les *bolides* et les *aérolithes.*

Les étoiles filantes sont, ainsi que le nom l'indique, des feux semblables à des étoiles et parcourant un certain trajet dans le ciel.

Les bolides sont des globes de feu qui illuminent l'horizon.

Les aérolithes sont des pierres qui tombent sur la terre avec un grand fracas et souvent avec une grande lumière.

L'antiquité a mentionné bien des fois la chute de pierres venant du ciel. Dans la 78e olympiade, environ 467 ans avant l'ère chrétienne, une pierre tomba près du fleuve Ægos-Potamos, là où, plus tard, Lysandre mit fin à la guerre du Péloponèse par une victoire décisive sur les Athéniens; elle était grosse comme un chariot et de couleur brûlée. Vu leur origine, de pareilles pierres ont été consacrées dans les temples païens et y sont devenues l'objet de l'adoration. Tite-Live cite des pluies de pierres; chaque fois que ce prodige était signalé, on ordonnait des sacrifices, afin d'apaiser les dieux et de détourner leur colère. Les anciens croyaient à la réalité du phénomène, et, y croyant, ils l'incorporaient sans effort dans tous leurs systèmes d'idées. Leur religion acceptait ce prodige et le rendait sensible aux yeux et aux cœurs, comme du reste l'ensemble de ce qu'ils savaient, en le rattachant au lien suprême de leur existence sociale. Mais, dira-t-on, ces récits de la crédule antiquité sont-ils véritables, et est-il permis d'y avoir confiance? Voyez vous-même et jugez. En 1627, Gassendi rapporte qu'il tomba sur le mont Vaiser, entre les villes de Guillaume et de Pernes, en Provence, une pierre enflammée qui paraissait avoir quatre pieds de diamètre; elle était entourée d'un cercle lumineux, et la chute fut accompagnée d'un bruit semblable à celui de plusieurs coups de canon réunis. En 1723, à Reichstadt, on vit un petit nuage, le ciel était d'ailleurs serein, et en même temps il tomba dans un endroit, après un éclat très fort, vingt-cinq pierres, et huit dans un autre. En 1750, près de Coutances en Normandie, explosion et chute d'une pierre. Au reste, toutes ces descriptions se ressemblent, ce qui les confirme toutes : il y a toujours explosion, très souvent lumière, puis chute de pierres, qui sont très chaudes, répandent une odeur sulfureuse, et présentent une apparence tout-à-fait semblable. En 1790, près des Pyrénées, apparition d'un globe de feu qui efface l'éclat de la lune, alors presque dans son plein; il éclate, les débris s'en éteignent dans l'atmosphère; puis un bruit semblable à une décharge de grosse artillerie se fait entendre, et des pierres de différentes grosseurs tombent sur un espace de près de deux lieues. A quoi bon prolonger davantage cette énumération? En voilà bien assez pour donner crédit aux dires des anciens. Des pierres tombèrent jadis du ciel, et il continue d'en tomber aujourd'hui sans interruption et sans relâche.

Les météores ignés ont été l'objet de diverses explications également hypothétiques. D'abord on a cru qu'ils se formaient dans l'atmosphère, puis qu'ils provenaient de la lune, enfin qu'ils circulaient, comme une planète, autour du soleil. Ces trois ordres de suppositions veulent être examinés successivement.

Quand, par une nuit sans nuage, on promène les yeux sur la voûte céleste, on voit immanquablement, si la patience de l'observateur est assez longue, apparaître des points lumineux qui semblent se détacher, et qui, ayant parcouru un espace plus ou moins grand, s'éteignent complétement. Ces météores sont vulgairement appelés *étoiles filantes;* ils ont inspiré une charmante chanson à Béranger, lisant dans l'azur tranquille et dans ces flammes fugitives de merveilleux secrets, et l'antiquité croyait qu'ils étaient un présage du vent, ainsi que le témoignent ces vers de Virgile :

> Sæpe etiam stellas vento impendente videbis
> Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram,
> Flammarum longos a tergo albescere tractus.

Les étoiles filantes n'ont rien de commun ni avec la destinée des hommes ni avec les souffles qui poussent les nuages et soulèvent les mers. Ces clartés passagères et inconstantes viennent de plus haut et de plus loin; mais, considérées par les savans comme l'inflammation de vapeurs aériennes ou comme dues à des phénomènes électriques, elles semblaient suffisamment connues, et n'attiraient les regards que par la soudaineté de leur apparition et de leur extinction.

Quoique plus vifs, plus lumineux, plus rares, les bolides rentraient dans la même explication. Voici les caractères de ces météores : ils paraissent se mouvoir suivant des arcs de grands cercles; ils ne viennent pas également de tous les points de l'horizon, mais ils affectent certaines directions principales; il est impossible d'y reconnaître aucun mouvement de rotation. Leur disque apparent est inappréciable, bien que l'irradiation l'élargisse beaucoup; leur forme est toujours circulaire, leur lumière éclaire plus ou moins l'horizon, et c'est là un des caractères qui les distinguent des étoiles filantes; mais l'illumination qu'ils occasionnent est toujours bien inférieure à celle que donne la lune. On n'y peut voir aucune espèce de bouillonnement ni d'ouverture; mais ils produisent assez souvent une traînée qui a été prise pour de la fumée, des étincelles et des flammes. Ils ne sont accompagnés d'aucun brouillard ni nuage; leur élévation est très considérable. Jamais bolide n'a fait entendre le moindre bruit, le moindre sifflement. Très peu éclatent en fragmens, qui font encore quelques degrés de course pour s'éteindre ensuite. Les bolides apparaissent subitement et disparaissent de même sans changer sensiblement de diamètre appa-

rent; leur grandeur absolue est bien moindre qu'on ne l'avait supposé Jamais leur durée n'a dépassé un très petit nombre de secondes, deux, trois ou quatre au plus.

Les étoiles filantes, qui, isolées, n'attirent point l'attention, les bolides, qui, isolés aussi, ne l'attirent que peu, ont maintes fois, par l'abondance et la continuité de leur apparition, frappé l'imagination des hommes, et les vieux chroniqueurs ont souvent inséré dans leurs récits la mention de ces phénomènes singuliers, les présentant comme le signe de la colère céleste ou comme l'annonce de graves événemens. Aussi, quand cette question est enfin venue à l'ordre du jour, on s'est mis, pour l'élucider, à rechercher les notices qui se trouvent disséminées dans les historiens au sujet des météores. En 1837, M. Quételet eut l'idée de faire un catalogue des apparitions météoriques les plus remarquables, catalogue qu'il publia en 1839, et dont il donna une seconde édition en 1841. Dans cette seconde édition sont rapportées 192 apparitions. Le catalogue de M. Herrick, qui fut présenté à la Société de Philadelphie en 1840, comprend 39 chutes d'étoiles filantes depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Celui de M. Chasles, présenté à la séance de l'Académie des Sciences de Paris en 1831, se compose de 89 apparitions puisées dans les anciennes chroniques, depuis l'an 530 après Jésus-Christ jusqu'à l'année 1233; parmi ces apparitions, il y en a 67 d'étoiles filantes en masse, et 20 d'étoiles filantes isolées. En 1842, M. Perrey, professeur de physique à Dijon, releva dans les auteurs, depuis l'année 533 après Jésus-Christ jusqu'à l'année 1169, 36 apparitions météoriques. Mais il n'est aucun peuple qui ait donné autant d'attention à ce phénomène que les Chinois. M. Édouard Biot, qui consacrait principalement sa connaissance de la langue chinoise à l'élucidation des questions scientifiques, et qui a été enlevé, encore dans la force de l'âge, à ces études, a publié un catalogue général des étoiles filantes et des autres météores observés en Chine pendant vingt-quatre siècles, depuis le VIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'au milieu du XVIIe siècle de notre ère. Les observations depuis le VIIe siècle jusqu'à l'an 960, époque de l'avénement de la dynastie des Soung, formant la première partie du catalogue de M. Biot, sont extraites textuellement du livre 291 de Ma-touan-lin, célèbre auteur chinois de la fin du XIIIe siècle. Les observations suivantes, qui ont été faites sous la dynastie des Soung, et qui forment la seconde partie du même catalogue, ont été recueillies non pas dans Ma-touan-lin, mais bien dans les annales mêmes de la dynastie Soung, qui font partie de la grande collection des vingt-quatre historiens de la Chine. Pour les siècles suivans, M. Biot a consulté la continuation de Ma-touan-lin par des auteurs modernes et la section astronomique des annales des dynasties Youen et Ming, dans la collection des vingt-

quatre historiens qui s'étend jusqu'à l'an 1647; ces observations forment la troisième partie du catalogue. Les annales de la dynastie actuelle des Mantchoux n'ayant pas encore été publiées, M. Biot n'a pu faire connaître les dernières observations jusqu'à ce jour.

Des trois périodes que M. Biot a résumées en autant de tableaux, la plus importante est celle de la dynastie des Soung, comprise entre l'an 960 et 1275 de notre ère. Dans cet intervalle de trois siècles, les observateurs chinois ont enregistré 1,479 météores. On remarquera combien ce nombre surpasse celui des apparitions glanées parmi les écrivains occidentaux : il est vrai que ceux-ci ne les notaient que par hasard, tandis qu'en Chine un bureau était spécialement consacré à l'observation des météores; mais on remarquera aussi que depuis juillet 1841 jusqu'à la fin de février 1845, c'est-à-dire en trois ans et huit mois seulement, 5,302 météores ont pu être notés en Europe, grace à un mode régulier d'observation appliqué à l'étude de ces phénomènes par les auteurs d'un curieux mémoire sur *les étoiles filantes,* M. Coulvier-Gravier et M. Saigey, celui-ci bien connu par ses importans travaux sur la physique du globe. On comprendra sans peine que ce nombre, qui est en soi beaucoup plus considérable que celui des météores notés en Chine, l'emporte aussi infiniment par la valeur des observations, qui sont toutes comparables, ayant été faites par les mêmes observateurs. « En donnant ces courts extraits de tous les catalogues précédens, dit M. Saigey, nous n'avons d'autre but que d'en signaler l'existence; plus tard nous en discuterons le contenu en prenant pour terme de comparaison nos propres observations et les lois qui en ont été déduites. Nous sommes persuadé qu'il est impossible d'apprécier les observations anciennes quand on n'en a pas fait soi-même un très grand nombre et qu'on ne les a pas discutées avec soin. C'est ainsi que l'on peut amender les fausses interprétations des auteurs de ces catalogues. Cependant on leur doit rendre ici justice pour la peine qu'ils se sont donnée en compulsant les vieilles chroniques et les annales des peuples étrangers. Il serait à désirer que de semblables recherches fussent faites dans les auteurs arabes. Ceux-ci n'ont pu cultiver l'astronomie sans observer les grands météores et les apparitions extraordinaires d'étoiles filantes. On en a déjà donné quelques citations curieuses, mais il reste là-dessus un travail spécial à entreprendre. »

Il n'est pas sans intérêt, on le voit, de rechercher dans les monumens du passé quelques traces des météores qui se sont montrés dans notre ciel; mais il est encore plus intéressant, on le voit aussi, d'observer assidûment et systématiquement les météores actuels. Les observations modernes donnent foi et créance aux observations anciennes; elles permettent d'en tirer parti et de les faire entrer dans la discussion du phénomène. Ceci s'applique à toutes sortes de notions non-

seulement astronomiques, physiques et chimiques, mais aussi à la biologie, à la médecine, à l'histoire. Dès qu'on trouve dans les temps modernes une observation bien étudiée qui soit l'analogue d'une observation ancienne vague, douteuse, incertaine, confuse, celle-ci, qui ne pouvait donner de lumière, en reçoit aussitôt et éclaire à son tour le point du passé auquel elle appartient.

S'il est possible de poursuivre systématiquement l'observation des étoiles filantes et des bolides, cela n'est plus praticable pour un autre phénomène météorique : je veux parler des pierres tombantes ou aérolithes. Ici, en effet, il n'y a pas à s'installer dans un observatoire pour attendre la chute de ces pierres; cette chute est peu fréquente, du moins devant des yeux qui puissent en être témoins; elle est tout-à-fait inattendue, rien ne l'annonce, et elle prendra toujours les savans au dépourvu. Il ne faut pas cependant croire qu'elle soit réellement aussi rare que pourrait le faire supposer la distance des intervalles qui en séparent les mentions authentiques. Schreiber eut l'idée assez heureuse de calculer combien il devait tomber de pierres sur toute la surface du globe, en partant de ce fait qu'il en est tombé dix en France de 1790 à 1815, c'est-à-dire dans une période de vingt-six ans, et qu'il en est tombé également dix dans les îles britanniques durant une période d'égale longueur, de 1791 à 1816; par la comparaison de l'étendue de ces deux pays à la surface entière du globe, il conclut qu'il doit y avoir proportionnellement, sur cette surface entière, deux chutes de pierres par jour, les deux tiers devant tomber dans l'océan et l'autre tiers sur la terre ferme. Aujourd'hui que le rapport entre la terre ferme et l'océan est mieux connu, on pourrait dire, suivant l'idée de Schreiber, que, sur quatre chutes de pierres météoriques, il y en a trois qui s'effectuent dans la mer et une seule sur les continens et les îles.

Long-temps les savans doutèrent de la chute des pierres et traitèrent d'opinion mal fondée la croyance vulgaire qui admettait la réalité d'un pareil phénomène. La croyance populaire se fondait sur des faits réellement observés et transmis d'âge en âge; mais elle était allée fort au-delà de la vérité. De ce que les chutes de pierres étaient toujours accompagnées d'un bruit comparable à celui du tonnerre et souvent d'une lumière très vive, on avait fini par confondre ce phénomène avec celui de la foudre. Chaque fois que celle-ci touchait la terre, elle devait donc être accompagnée d'une chute de pierres, ou mieux, la chute de ces masses devait produire tous les effets de la foudre; mais il restait à trouver toutes ces pierres de foudre, et, comme elles manquaient, on les supposait enfoncées fort avant dans le sol, où on les retrouvait sous forme de concrétions pyriteuses (comme les boules de pyrite), ou sous forme de pétrification (comme les bélemnites), ou enfin sous la forme de pierres taillées (haches ou coins de jade qui ont servi aux premiers

hommes). On supposait qu'elles provenaient de matières ténues, enlevées par les ouragans jusque dans la région des nuages, où la chaleur les amollissait et en favorisait la réunion instantanée en une masse solide. Cette opinion, plus ou moins modifiée dans la suite par la découverte de Francklin sur l'électricité atmosphérique, a été long-temps considérée comme satisfaisante au sein de l'ancienne Académie des sciences.

En possession d'une explication que l'on croyait bonne, on négligeait de faire constater les chutes successives. Il faut arriver jusqu'à l'année 1751 pour avoir une description de ce merveilleux phénomène, rédigée par procès-verbal authentique. « Le 26 mai 1751, à six heures du soir, dans les environs de Hradschina, près d'Agram, en Esclavonie, on aperçut dans le ciel un globe de feu qui se divisa en deux fragmens semblables à des chaînes de feu entrelacées, où l'on aperçut une fumée d'abord noire et ensuite diversement colorée, et qui tombèrent avec un bruit épouvantable et avec une telle force, que l'ébranlement fut pareil à celui d'un tremblement de terre. L'un de ces fragmens, qui pesait 71 livres, tomba dans un champ labouré peu de temps auparavant, où il s'enfonça de trois toises dans la terre et occasionna une fente de 2 pieds de large. L'autre de ces morceaux, du poids de 16 livres, tomba dans une prairie, à une distance de 200 pas du premier, et donna lieu à une autre fente large de 4 pieds. » L'attention ainsi éveillée, on eut de tous les côtés des récits authentiques; enfin, ce qui vint clore toute discussion, ce qui élimina complétement la formation atmosphérique et fulminale, ce fut la chute du 26 avril 1803. M. Biot, envoyé sur les lieux par l'Académie des sciences, s'exprime ainsi dans ses conclusions : « Vers une heure après midi, le temps étant serein, on aperçut de Caen, de Pont-Audemer, et des environs d'Alençon, de Falaise et de Verneuil, un globe enflammé, d'un éclat très brillant, et qui se mouvait dans l'atmosphère avec beaucoup de rapidité. Quelques instans après, on entendit à L'Aigle, et autour de cette ville, dans un arrondissement de plus de trente lieues de rayon, une explosion violente qui dura de cinq à six minutes. Ce bruit partait d'un petit nuage qui avait la forme d'un rectangle. La plus grande de toutes les pierres que l'on a trouvées pesait 8 kilogrammes 5 dixièmes. Le nombre des pierres tombées peut être évalué à deux ou trois mille. » M. Biot recueillit les témoignages d'un très grand nombre de personnes, qui toutes avaient entendu la détonation, et dont beaucoup avaient vu tomber les pierres. Ces pierres, en tombant, s'enfonçaient plus ou moins dans la terre, étaient très chaudes, et répandaient une odeur de soufre insupportable.

Le très curieux rapport de M. Biot est le seul exemple que nous possédions jusqu'à ce jour d'une enquête véritablement scientifique

sur une pluie de pierres tombées du ciel. Aussi suggère-t-il d'importantes considérations. Le météore marchait du nord nord-est au sud sud-est : ceci se conclut de la situation des fragmens. En effet, M. Biot ayant eu l'idée très heureuse de déterminer le contour du terrain sur lequel les pierres étaient tombées, on reconnaît que ce contour est elliptique; par conséquent le météore suivait une direction oblique à l'horizon, car, s'il eût suivi une direction verticale, la pluie de pierres aurait couvert un espace circulaire. Après l'explosion du météore, les projectiles, dans le sens de leur mouvement général, ont dû faire d'autant plus de chemin qu'ils étaient plus gros et par suite moins ralentis par la résistance de l'air; de la sorte, la disposition des fragmens sur le terrain selon leur ordre de grosseur donne la direction que suivait le météore. Le nuage noir était formé de la matière la plus ténue, comme celle qui compose les traînées des bolides et des étoiles filantes, traînées qui s'agglomèrent parfois en un nuage plus ou moins arrondi, lequel reste en place plusieurs secondes et même plusieurs minutes, s'il n'est entraîné par les agitations de l'air, et pendant ce temps les fragmens volumineux continuent à se mouvoir dans le sens du météore avant l'explosion, chacun de ces fragmens faisant le même bruit durant sa marche à travers l'atmosphère que dans le cas très fréquent où il ne tombe qu'une seule masse sans aucune rupture.

L'hypothèse de la formation des pierres météoriques au sein de l'atmosphère étant définitivement écartée par le rapport de M. Biot, on examina la question de savoir d'où elles venaient. D'abord Chladni, aux yeux de qui les aérolithes, les bolides et les étoiles filantes constituaient un phénomène de nature analogue, émit le premier l'hypothèse qu'ils étaient des corps dispersés dans l'espace où se meuvent les planètes, à la surface desquelles ils tombent de temps en temps, attirés par celles-ci et pénétrant dans leur atmosphère; mais une telle idée ne fut pas accueillie, et, au lieu de recourir à des corps errans dans les espaces planétaires, Laplace, avec son école, se contenta de remonter jusqu'à la lune, amoindrissant ainsi, autant qu'elle pouvait être amoindrie, l'idée du physicien allemand. C'est seulement vingt ans plus tard que les astronomes placèrent enfin les météores ignés sans exception au rang des masses planétaires. « Si maintenant, dit M. Saigey à ce propos, on se rappelle que la discussion sur le mouvement de la terre a duré plus d'un siècle, que la question de l'aplatissement du globe et de la fluidité primitive des planètes a duré près de cent ans, qu'enfin il a fallu près du même laps de temps pour faire admettre en France la loi de la gravitation, il sera bien établi que toutes les grandes vérités de l'ordre physique exigent, pour être généralement admises, deux ou trois générations d'hommes. »

L'opinion de Laplace fit grande sensation en Europe. On calcula

quelle vitesse une masse projetée par un volcan lunaire devait avoir pour ne plus retomber sur la lune. Toutefois les observations effectuées pour apprécier la vitesse des météores qui pénètrent dans notre atmosphère ne furent point favorables à l'hypothèse sélénique. Cette vitesse est beaucoup trop grande, et une pierre venant de la lune avec la rapidité qui appartient aux météores ignés ne tomberait pas sur la terre, mais continuerait à cheminer.

A ce point, après qu'on se fut occupé d'estimer la hauteur, la vitesse et la direction des étoiles filantes, une nouvelle hypothèse surgit, et les astronomes considérèrent ces météores comme des astéroïdes qui tourneraient autour du soleil et que la terre rencontrerait aux nœuds communs de leurs orbites. Cette hypothèse fut suggérée par l'apparition extraordinaire d'étoiles filantes, dans la nuit du 12 novembre 1833, aux États-Unis d'Amérique. Ce fut en effet une apparition remarquable; toute la nuit, il tomba du ciel une pluie de feu. Toutefois M. Saigey, discutant les renseignemens fournis par les observateurs américains, arrive à conclure qu'ils sont entachés d'exagération. Établissant que ses propres observations donnent deux cents étoiles filantes pour un globe enflammé, et que quatre globes enflammés seulement furent aperçus aux États-Unis, il suppose que le nombre des étoiles n'a guère dépassé huit cents. Le phénomène alla croissant depuis le soir jusqu'au jour; c'est du reste un résultat que démontrent sans réplique les observations faites depuis en Europe et en Amérique : l'apparition des étoiles filantes est toujours progressive du soir au matin. MM. Coulvier-Gravier et Saigey ont pour cela une expérience de longues années, et jamais une nuit n'a été abondante en météores sans que l'observation du soir ne l'ait fait pressentir; en d'autres termes, jamais ils n'ont vu une apparition soudaine d'étoiles filantes.

Cette apparition extraordinaire, qui du reste, ne se distinguait pas des autres apparitions, extraordinaires aussi, qu'on avait eu occasion maintes fois d'observer, non-seulement avant cette époque, mais encore postérieurement, appela l'attention des astronomes. Comme les observations ne tardèrent pas à montrer qu'il y avait un retour périodique d'étoiles filantes au mois de novembre, ils s'emparèrent de ce fait, et supposèrent qu'il était dû à un anneau composé d'astéroïdes et tournant comme une planète autour du soleil. Bientôt cependant d'autres retours périodiques furent aperçus, qui vinrent compliquer la question. Aussi les hypothèses se multiplièrent; on varia sur la durée de la révolution de ces astéroïdes, sur l'inclinaison de leurs orbites, et il devint dès-lors évident que l'hypothèse ne cadrait pas avec le phénomène et qu'elle devait être abandonnée. « Les observations faites durant cette période, dit M. Saigey, et les catalogues formés d'anciennes observations ne seront pas inutiles à la science. Il était nécessaire d'essayer de

toutes les hypothèses, afin de pouvoir choisir celle qui représenterait le mieux l'ensemble du phénomène. On peut seulement reprocher aux astronomes de s'être trop tôt jetés dans les explications. Dans l'étude des étoiles filantes, il fallait commencer par un pénible travail de détail réclamé de tout le monde, et que personne n'a voulu exécuter, afin d'arriver à quelques faits généraux. Au lieu de cette marche prudente, les astronomes ont tenté tout de suite d'assimiler les météores à des planètes tournant autour du soleil, ce qui les dispensait de préliminaires fatigans, puisqu'il suffisait d'observer trois des élémens de la route suivie par ces astéroïdes de nouvelle espèce. Il est donc certain que la connaissance des météores ignés a fait ce faux pas uniquement parce que l'astronomie se trouvait trop avancée. Les astronomes ont péché par excès de science, et, une fois lancés dans cette fausse direction, l'amour-propre les y a fait persister. Otez-leur la connaissance qu'ils ont du mécanisme planétaire, privez-les des formules que les plus grands géomètres leur ont données, qui permettent de déterminer une orbite à l'aide d'un très petit nombre d'observations, et alors ils étudieront le phénomène des étoiles filantes en lui-même et non plus à l'aide de trompeuses analogies, en hommes qui désirent accroître leurs connaissances, et non en docteurs qui veulent montrer la supériorité de leur talent. »

Avant de spéculer sur le phénomène, il fallait l'observer. Or, cette tâche, un homme s'en était spontanément chargé dans une ville de province, loin de tout encouragement et au milieu d'occupations purement commerciales et industrielles. Un attrait singulier porta de très bonne heure M. Coulvier-Gravier à considérer les étoiles filantes. A la vérité, c'était une fausse vue qui le conduisait; il espérait trouver dans ce phénomène des relations avec les variations atmosphériques, et arriver à prédire par là ces variations mêmes. Malheureusement pour la science positive, qui ne s'occupe pas des causes finales, mais des choses en elles-mêmes, il avait négligé d'enregistrer ses observations, et, quoiqu'il eût commencé à observer bien long-temps auparavant, ce fut seulement en 1840 que, sur le conseil de M. Arago, il tint un journal où il inscrivit quotidiennement les directions des étoiles filantes. A partir de 1841, ce journal contint, outre les directions, le nombre des étoiles filantes, le commencement et la fin du temps de l'observation de chaque nuit. Pour embrasser tout le ciel, deux observateurs ayant été jugés nécessaires, M. Coulvier-Gravier s'adjoignit un des employés de sa maison, M. Chartiaux, qui, depuis, n'a cessé de lui venir en aide avec une intelligence et un zèle peu communs. Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1845, où M. Coulvier-Gravier fut mis en relation avec M. Saigey. Celui-ci, à la vue d'une aussi volumineuse collection, conçut qu'elle pourrait donner

quelques résultats généraux, quelques lois encore inconnues. Il conseilla à M. Coulvier-Gravier de mettre de côté l'idée théorique concernant les variations atmosphériques, lui rappelant, pour le persuader, la situation peu flatteuse des astronomes, dont le système, beaucoup plus savamment étayé, s'était néanmoins écroulé sous une masse encore si faible d'observations. M. Saigey se mit lui-même à observer de concert avec M. Coulvier-Gravier, afin d'avoir une idée nette et précise du phénomène et des difficultés que l'étude en présentait. De cette collaboration, où l'un apportait une vaste collection de faits recueillis avec une patience singulière, et l'autre l'esprit de généralisation et les méthodes géométriques, naquirent des travaux qui constituent une nouvelle période dans la connaissance des étoiles filantes. Voici quelques-uns des résultats ainsi obtenus.

Depuis juillet 1841 jusqu'à la fin de février 1845, 5,312 étoiles filantes ont été vues en 1,034 heures.

Dans une même nuit, le nombre d'étoiles filantes n'est pas le même pour toutes les heures. Le dépouillement des observations montre que, lorsque celles-ci avaient été reprises à différentes heures de la nuit, le nombre des météores, à très peu d'exceptions près, augmentait notablement du soir au matin et pour le même intervalle de temps. Cette variation horaire se rencontrait à toutes les époques de l'année, tant à celles des retours périodiques que durant les nuits ordinaires (1). Un tel résultat ne pouvait être fourni que par l'observation, et toutes les notions antérieures où l'on n'en tient pas compte, attendu qu'il était ignoré, doivent être corrigées d'après ce nouvel élément.

Y a-t-il une variation mensuelle comme il y a une variation horaire, c'est-à-dire aperçoit-on chaque mois une quantité égale ou une quantité différente de météores? Pour décider cette question, il fallait ramener toutes les observations à la même heure de la nuit, afin de les rendre comparables. Ce calcul laborieux a conduit à cette conclusion : le nombre horaire est à peu près le même pour les six premiers mois de l'année, terme moyen 3,4. Le nombre horaire pour les six derniers mois est aussi à peu près le même, terme moyen 8,0, en sorte que le nombre horaire passe du minimum 3,4 relatif à l'hiver et au printemps au maximum 8,0 relatif à l'été et à l'automne. Ainsi le

(1) La moyenne générale des étoiles par heure est de 5,6; cela veut dire que, si en dix heures il en tombe 56, la moyenne pour une heure sera 5 et 6 dixièmes. Quant au nombre horaire moyen, il est, pour 6 à 7 heures du soir, de 3,1; — pour 7 à 8 heures, de 3,5; — pour 8 à 9 heures, de 3,7; — pour 9 à 10 heures, de 4,10; — pour 10 à 11 heures, de 4,5; — pour 11 à 12 heures, de 5,0; — pour 12 à 1 heure du matin, de 5,8; — pour 1 à 2 heures, de 6,4 ; — pour 2 à 3 heures, de 7,1; — pour 3 à 4 heures, de 7,6; — pour 4 à 5 heures, de 6,0; — pour 5 à 6 heures, de 8,2.

nombre des étoiles filantes se soutient à peu près le même du solstice d'hiver au solstice d'été, où il est le plus petit possible, et il se maintient à sa plus grande valeur durant tout le temps qui s'écoule entre le solstice d'été et le solstice d'hiver. En d'autres termes, nous voyons moins d'étoiles filantes quand la terre va du périhélie à l'aphélie, ou s'éloigne du soleil, et nous en voyons le plus lorsque la terre va de l'aphélie au périhélie, ou se rapproche du soleil.

Le dépouillement a fait reconnaître quatre maximums dans l'année pour les étoiles filantes : le maximum d'hiver, qui est du 7 au 8 février; celui du printemps, qui est du 1er au 2 mai; celui d'été, qui est du 8 au 9 août; celui d'automne, qui est du 7 au 8 novembre. Les astronomes avaient déjà signalé des retours périodiques pour le 10 août et le 12 novembre; les nouvelles recherches confirment les observations antécédentes, et ajoutent deux autres retours périodiques qui avaient été jusque-là ou méconnus ou mal placés.

Un calcul approximatif a été fait aussi touchant le nombre d'étoiles filantes que deux observateurs peuvent voir pendant l'année. M. Coulvier-Gravier et son aide observaient même en présence de la lune, et du nombre des météores vus le jour de la pleine lune, la veille et le lendemain, on peut conclure que la lumière de notre satellite efface à peu près les trois cinquièmes du nombre des étoiles filantes que l'on aurait aperçues en son absence. Cette correction change la moyenne générale horaire 5,6 en 6,0.

On avait donc déjà, à l'aide de ce travail, avec toute la probabilité que donnent les grands nombres, la connaissance de la quantité d'étoiles filantes qui apparaissent à chaque époque de l'année et celle des météores qui viennent aux différentes heures de la nuit, — variations très considérables, déjà remarquées dans les apparitions extraordinaires, mais qu'on attribuait toujours à une variation dépendante des étoiles filantes elles-mêmes, et non pas à l'heure plus ou moins avancée. Cela fait, la direction fut examinée, et par la même méthode, c'est-à-dire par des observations patientes et des procédés géométriques. Il fut reconnu qu'il vient à peu près autant d'étoiles filantes du nord que du sud, mais qu'il en vient beaucoup plus de l'est que de l'ouest. La somme des étoiles du nord et du sud et la somme des étoiles de l'est et de l'ouest sont à peu près égales entre elles. On doit donc admettre que l'influence de l'est s'augmente de tout ce que perd l'ouest, de sorte que, sans une cause qui reporte de l'ouest sur l'est à peu près la moitié de ce qui appartiendrait à l'une et à l'autre de ces directions, il viendrait les mêmes quantités d'étoiles filantes des quatre points cardinaux de l'horizon.

La grandeur, la couleur et le mode d'apparition des météores furent étudiés. Jusqu'au 2 juin 1845, 8 globes enflammés ou bolides avaient

été observés. Quant aux étoiles filantes proprement dites, on en avait noté 80 de première grandeur, c'est-à-dire ayant l'éclat de Jupiter ou de Vénus. Les étoiles filantes de seconde grandeur correspondent alors aux étoiles fixes de première grandeur, et ainsi de suite en descendant jusqu'à la sixième grandeur, qui correspond à la cinquième grandeur des étoiles fixes. La couleur est généralement blanche, surtout pour les globes et les étoiles de première grandeur. Quelquefois les étoiles sont rougeâtres et même tout-à-fait rouges, et il y en a plus de cette teinte dans les petites que dans les grandes. Les étoiles bleuâtres sont beaucoup plus rares. Les grandes étoiles sont sujettes à changer de couleur dans leur course apparente. Les météores donnent lieu à des traînées et à des fragmens; les traînées sont très variables d'aspect et de forme; elles persistent plusieurs secondes après la disparition de l'étoile. Il n'y a que les globes filans qui se brisent parfois en éclats; les fragmens font encore quelques degrés de course et s'éteignent tous à la fois.

A mesure que les connaissances allaient ainsi se développant, les observations nouvelles soulevaient de nouvelles discussions, et on en venait à l'examen de particularités dont il n'avait pas d'abord été tenu compte. Parmi la quantité de matériaux accumulés chaque jour, on choisit deux nouveaux élémens du système des étoiles filantes, à savoir la longueur des trajectoires apparentes et la position des centres des météores. Le chemin apparent d'une étoile filante n'est pas le même, terme moyen, dans toutes les directions. Les étoiles filantes comprises entre le nord-nord-est et le nord-est font le plus long chemin moyen, qui est de 15 degrés 3 minutes, tandis que les étoiles filantes comprises entre le sud-ouest et l'ouest-sud-ouest parcourent le plus petit chemin moyen, qui est de 11 degrés 3 minutes. Des résultats tout-à-fait nouveaux et importans furent donnés par l'étude de la position : en général, une étoile filante descend vers l'horizon et ne remonte pas à la verticale, quelles que soient d'ailleurs l'époque de l'année et l'heure de la nuit. Il résulte de là qu'un observateur qui veut voir par exemple les étoiles venant de l'est ne doit pas se tourner dans cette direction, mais bien dans la direction opposée, c'est-à-dire vers l'ouest. Il y a donc une cause qui rejette hors du zénith chaque groupe d'étoiles, tellement que le centre de chacun de ces groupes se rapproche plus ou moins de l'horizon. Ceci est sans doute un effet combiné des mouvemens de la terre et des mouvemens propres de ces météores.

Les astronomes ont fait des observations pour déterminer la hauteur des étoiles filantes. Ce genre de recherches est difficile, et parce que les observateurs, s'étant postés à des stations plus ou moins éloignées, doivent reconnaître parmi les météores aperçus celui qui a

été vu simultanément aux stations, et parce que les résultats d'une observation si fugitive et si peu précise exigent beaucoup de soins pour être appréciés. Les nouvelles observations ont donné, comme les observations antécédentes, des hauteurs considérables pour les étoiles filantes; c'est à 10, 15, 20, 25 lieues qu'elles sillonnent l'espace. L'élévation sera encore bien plus grande pour les étoiles filantes télescopiques qui ont été signalées par l'astronome américain Mason : c'est cette élévation qui rend si difficile l'explication de l'inflammation de ces météores.

Ces météores (gardons-leur un tel nom, car les comètes n'ont-elles pas, elles aussi, été long-temps considérées comme des météores avant que l'astronomie les rejetât dans les espaces?) constituent une série d'études nouvelles et curieuses. Ils ont successivement échappé aux trois premières hypothèses qui furent faites à leur sujet. Suivant la première, ils étaient dus à des exhalaisons terrestres qui se condensaient dans l'atmosphère et retombaient ensuite, de sorte que notre globe ne faisait que recevoir ce qu'il avait émis. Suivant la seconde, c'étaient les volcans de la lune qui nous les lançaient. Suivant la troisième, ces corpuscules formaient un anneau qui circulait autour du soleil comme aurait fait une planète. Ces trois hypothèses, provisoirement bonnes, puisqu'elles étaient vérifiables, se sont trouvées défectueuses. Il a fallu donner un champ plus large à ces météores. Non-seulement ils ne proviennent pas de la terre, non-seulement ils n'émanent pas de la lune, mais même ils ne sont pas astreints à circuler en anneau autour de l'astre qui règne sur notre système : c'est dans l'espace ouvert qu'ils sont lancés. Un mouvement rapide les emporte, et continuellement ils viennent rencontrer la terre, qui, elle, tourne autour de son soleil.

Il suffit de se représenter cette pluie incessante de corpuscules sur notre globe terrestre pour se faire des espaces cosmiques une idée qu'on n'en avait pas. Ce n'est plus seulement de soleils, de planètes, de satellites, de comètes qu'ils sont peuplés, mais encore ils sont semés d'une masse infinie de corpuscules qui y flottent librement et qui sont entraînés par des courans d'une vitesse merveilleuse. Il est certain que nous avons maintenant un phénomène qui peut nous servir d'indice sur la constitution de ces espaces parcourus par notre terre depuis un nombre illimité de siècles. On le sait, les astronomes sont désormais convaincus que le soleil, qui tourne sur lui-même, est animé aussi d'un mouvement de translation, de sorte que la terre, qui le suit, ne retombe jamais dans le même sillon, et les régions célestes par où elle passe sont, à vrai dire, incessamment nouvelles. Il faudra donc voir, l'observation aidant, si la pluie de météores baisse ou augmente, si l'on arrive dans des localités riches ou pauvres en

corpuscules, et si enfin ce sont toujours les mêmes matières qui nous tombent d'en haut. Tout cela peut varier, et tout cela nous apprendra à connaître quelque peu la constitution des abîmes infinis sur lesquels nous sommes portés.

On peut ajouter que la terre y est directement intéressée. En effet, la masse de substance qu'elle reçoit par cette voie, quelque faible qu'elle soit, le long temps finit par la multiplier énormément, et il est impossible de n'en pas tenir compte. Nous avons vu qu'il arrive sur notre globe, tous les jours, quelque pierre plus ou moins pesante; en outre les bolides y laissent tomber leurs substances; les traînées des étoiles filantes amènent des poussières météoriques. Tout cela est journalier, tout cela dure depuis des milliers d'années, et durera sans qu'on puisse assigner au phénomène aucune limite. Peu de substance sans doute nous parvient ainsi jour par jour, mais ce peu se renouvelle incessamment. Il est impossible de se faire une idée de ce que la terre a reçu de cette façon depuis son origine, et de ce qu'elle est destinée à recevoir dans un avenir illimité; mais un point reste certain : c'est qu'on ne doit pas la considérer comme un corps dont la croissance soit finie, qui n'ait rien à acquérir et qui demeure avec la somme de matières qu'il eut au commencement. Cette somme s'accroît perpétuellement par des augmentations insensibles et journalières, mais qui finissent à la longue par avoir une valeur.

Ceci importe particulièrement à la géologie. Plus on aura de notions sur la quantité et la qualité des substances qui nous arrivent ainsi des espaces célestes, plus on pourra apprécier certaines conditions géologiques : c'est du moins un nouvel élément qu'il faut faire entrer en ligne de compte. Les pierres qui sont tombées depuis environ le commencement de notre siècle ont été analysées chimiquement, et les résultats ont été toujours à peu près les mêmes. Dix-huit corps simples s'y sont rencontrés, savoir, sept métaux : fer, nickel, cobalt, manganèse, cuivre, étain, chrome; six radicaux terreux et alcalins : silicium, calcium, potassium, sodium, magnésium et aluminium; quatre combustibles non métalliques : hydrogène, soufre, phosphore et carbone; enfin le corps comburant, oxygène. Ainsi, non-seulement on n'y rencontre pas quelque matière chimique différente de toutes celles qu'on a déjà trouvées dans les entrailles de la terre, mais même ces pierres météoriques ne renferment pas le tiers des substances dont se compose l'écorce de notre globe : ce qui prouve qu'elles viennent de régions du ciel plus pauvres en espèces, ou, si l'on veut, moins riches que notre petite planète. Néanmoins cette uniformité de composition peut changer : ainsi tout porte à croire que Chladni a eu pleine raison de faire rentrer dans la classe des pierres météoriques les masses de fer natif que l'on a trouvées en divers points du globe, loin de tout volcan,

et posées à la surface de terrains d'une nature tout-à-fait différente. La plus remarquable de ces masses, ou du moins celle qui a le plus engendré de discussions, est la masse dite de *Pallas*, voyageur qui, le premier, en a donné la description. En 1749, on découvrit un riche filon de fer au sommet d'une montagne en Sibérie; puis, l'année suivante, à 150 toises de là, on trouva une grande masse de fer sur la bosse d'une montagne schisteuse et à la surface même du sol : il n'existait dans toute la montagne aucune trace d'anciens travaux de fonderie. Les Tartares croyaient que cette masse était tombée du ciel, et la regardaient comme sacrée. Elle pesait près de 690 kilogrammes. On a rencontré en beaucoup d'autres lieux des masses de fer pareilles. La plus considérable paraît être celle qui a été trouvée dans l'Amérique méridionale, province de Chaco, près Otumpa, pesant 300 quintaux, dans une contrée où il n'y a ni mine de fer, ni montagne, ni même aucune pierre : elle était enfoncée dans un terrain crayeux. De pareilles observations touchent à une foule de questions géologiques. Il y a eu une époque où des masses de fer nous sont arrivées en traversant notre atmosphère, masses qui maintenant gisent dispersées çà et là sur le sol. Les espaces célestes entrent en partage dans la formation de l'écorce terrestre, et rien ne nous défend de penser que la terre peut rencontrer en son chemin toutes les substances qu'elle renferme déjà dans son sein, et qui ont aussi, elles comme tout le reste, une origine céleste, car la terre n'est-elle pas dans le ciel?

Les travaux sur les étoiles filantes sont maintenant assez avancés pour ouvrir une longue perspective à l'exploration scientifique. Beaucoup d'années seront nécessaires pour étudier le phénomène dans ses détails et dans ses conséquences. C'est sans doute un phénomène astronomique, mais qui ne comporte pas les méthodes astronomiques proprement dites. Aucun instrument destiné à la mesure des angles ne pouvant s'appliquer à l'observation des météores, il est impossible d'obtenir autre chose que des nombres ronds, des degrés, par exemple. « Or, dit M. Saigey, les mesures au degré sont, pour les astronomes, des blocs informes avec lesquels il leur est impossible d'édifier aucun monument. Habitué à manier la numération par le petit bout, l'astronome ne s'intéresse qu'aux minutes, et, s'il préfère quelque chose aux secondes, ce sont leurs dixièmes et leurs centièmes. » C'est donc un nouveau genre d'observation et de méthode qu'il faut pour un phénomène ancien dans la nature, nouveau dans la science.

C'est l'œuvre de la science de renouveler toutes les notions, défaisant d'une main et reconstruisant de l'autre. L'humanité, a dit Pascal, se comporte comme un être qui, vivant toujours, apprend toujours. Dans cette évolution se trouve comme base la somme d'instincts, de

besoins, de passions qui, chez elle comme chez l'individu, forme les mobiles de la vie active. Puis viennent l'imagination et la raison, qui se partagent son histoire. Dans la jeunesse du monde, la raison ne sait rien; l'imagination est maîtresse, et, par son heureuse hardiesse, crée les institutions sous lesquelles le genre humain se développe, la raison ne servant qu'à régulariser ce qui est ainsi spontanément fourni. Plus tard, et à fur et mesure, la raison empiète, et finalement tend à prendre le dessus et à tout reformer, l'imagination ne servant plus qu'à embellir ce qui a été ainsi laborieusement trouvé. Pour que la raison arrive à ce terme, il faut que la science, de particulière, devienne pleinement générale, si bien que, par exemple, l'astronomie, dont il a été ici surtout question, ne soit plus qu'un échelon pour monter au dernier degré, d'où le coup-d'œil embrasse l'ensemble des choses depuis les plus simples notions, qui sont celles de la mathématique, jusqu'aux plus compliquées, qui sont celles des sociétés et de leur histoire. En toute catégorie de phénomènes, les lois naturelles se substituent dans l'esprit humain aux conceptions primitives, qui supposaient des volontés et des intentions. De la sorte une vérité nouvelle s'établit parmi les hommes, et, durant la chute graduelle de l'ancienne et insuffisante vérité, devient capable de les rallier et de les astreindre, c'est-à-dire de fermer les révolutions. Une nouvelle beauté, un nouvel idéal surgissent, car qu'est la vieille conception de l'ensemble des choses à côté de la conception moderne, d'autant plus sublime et plus inspiratrice qu'elle est plus réelle? Une nouvelle moralité s'élève à son tour, dont on peut apprécier toute la portée en l'appelant la moralité de la paix et du travail par opposition à la moralité de la guerre et de la conquête. C'est par ce lent travail que l'humanité prend conscience d'elle-même et possession du monde: conscience d'elle-même, en entreprenant résolûment de modifier son existence sous la subordination aux lois naturelles qui la régissent; possession du monde, en acquérant, par plus de science, plus de puissance. L'histoire a un but, et ce but est : rendre l'humanité plus puissante au dehors, meilleure au dedans.

É. Littré,
de l'Institut.

LE PROCÈS

DE M. LIBRI.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Monsieur,

Vous me priez de donner dans la *Revue* un résumé du procès célèbre intenté à un de nos anciens collaborateurs, M. Libri. Sans doute un jurisconsulte remplirait mieux cette tâche, car plusieurs questions graves de procédure se rattachent à cette triste affaire. Je sens toute mon insuffisance pour les traiter; aussi laisserai-je ce soin à d'autres plus habiles que moi. Mon intention est de me borner au simple exposé des faits qui sont à ma connaissance personnelle, et dont les preuves sont à la portée des personnes curieuses. J'ai lu avec attention tout ce qui a été publié à l'occasion du procès; des pièces importantes m'ont été communiquées; j'ai eu recours aux lumières de quelques bibliophiles. Pour me former une opinion, je n'ai eu besoin que d'un peu de patience; c'est aussi de la patience que je demande aux lecteurs de la *Revue* qui voudront bien me suivre dans l'examen que je vais entreprendre.

Vous vous souvenez, monsieur, de l'impression produite par les premières accusations lancées contre M. Libri, quelle fut la joie de certaines personnes et leur empressement à accueillir les bruits les plus fâcheux sur son compte. On fut surpris que l'accusé trouvât si peu de sympathie parmi les érudits et les savans, c'est-à-dire parmi les gens qui, en raison d'une conformité de goûts et d'études, devaient passer pour le connaître le mieux. Le rapport de M. Boucly, malgré les gros-

sières erreurs qu'on y découvrait à la première lecture, rencontra un assez grand nombre d'approbateurs, et la plupart des journaux le répétèrent avec des commentaires plus ou moins malveillans. Ce fut pour les gens du monde une présomption défavorable à M. Libri. Comment aurait-il tant d'ennemis, disait-on, s'il ne l'avait mérité? Pour rechercher les causes de toutes ces inimitiés, il faut vous dire quelques mots de la vie de l'homme qui en est l'objet.

M. Libri est né dans un pays contre lequel il règne en France des préjugés anciens, qui datent peut-être des guerres du XVe siècle, s'ils ne remontent pas à l'invasion des Gaulois sénonais. Les Italiens nous le rendent bien d'ailleurs, et, comme au temps de Camille, nous traitent de barbares. En Italie, les hommes ont une grande énergie individuelle, mais ils se forment plus mal que ceux du Nord à l'école de peloton. Leurs passions sont ardentes, mais concentrées, et l'habitude de vivre sous des gouvernemens soupçonneux leur donne une circonspection que notre franchise gauloise appelle souvent ruse et duplicité. Benvenuto Cellini dit quelque part qu'en homme de sens il tournait toujours un coin de rue *all'largo*. Ce mot peint la nation et montre combien elle diffère de la nôtre. Au lieu de tourner brusquement le coin de rue et de se heurter contre des juges qu'il soupçonnait de partialité, M. Libri se défend de loin et nous envoie de Londres les pièces de sa justification. Apparemment qu'il a pris à la lettre cette plaisanterie de Molière : « Les Parisiens commencent par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès. » A-t-il raison, a-t-il tort? Il y a des autorités pour et contre; j'y reviendrai plus tard.

M. Libri est donc né en Toscane. Je tiens d'un de ses compatriotes quelques anecdotes sur ses premières années. A l'université de Pise, il se faisait remarquer parce qu'il étudiait sans cesse, et que déjà il recueillait des bouquins. Il était sombre, taciturne, et l'on m'a assuré qu'il n'avait jamais adressé la parole à un seul de ses camarades; mais il faisait volontiers le coup de poing, lorsque les *anciens* prétendaient user ou abuser des priviléges que dans toutes les universités les *anciens* s'arrogent contre les *nouveaux*.

En 1820, il publia son premier mémoire de mathématiques, qui fit sensation même au-delà des monts, car M. Cauchy écrivit à l'auteur pour le complimenter. A vingt ans, M. Libri fut nommé professeur à la chaire de physique-mathématique de l'université de Pise. Il n'y avait pas un de ses auditeurs qui ne fût plus âgé que lui. Au bout d'un an, il fut contraint par une maladie grave de donner sa démission; mais le grand-duc, qui l'honorait d'une estime particulière, voulut qu'il eût le titre et les appointemens de professeur émérite, et ce titre est, je crois, le seul qu'il conserve aujourd'hui. Retiré de l'enseignement, il n'en continua ses études qu'avec plus d'ardeur, et je vois, dans

l'analyse des travaux de l'Académie des sciences pour l'année 1824, de grands éloges donnés par l'illustre Fourier à deux mémoires publiés par M. Libri dans le Recueil des Savans étrangers. La même année, il vint pour la première fois à Paris, où il fut accueilli avec distinction non-seulement par les géomètres, mais par toute la bonne compagnie. En France, il est assez rare de trouver des savans qui puissent « parler des choses avec les honnêtes gens. » M. Libri parlait science avec les savans, littérature avec les lettrés, philosophie transcendante avec les femmes. Il aurait pu être un lion dans le beau monde, mais il avait mieux à faire; il travaillait sans relâche et lisait à l'Académie des sciences des mémoires appréciés par ceux qui se connaissent aux *x*.

Le goût des livres était encore peu répandu à Paris, et M. Libri s'attirait quelque ridicule par ses recherches des vieilles éditions et des anciennes reliures. Les mathématiciens surtout ne savaient comment excuser cette faiblesse. Ils le blâmaient encore de perdre du temps à lire les ouvrages des savans du moyen-âge et de la renaissance, un peu dédaignés à cette époque et que M. Libri prétendait réhabiliter. Je vois, dans une lettre que j'ai entre les mains, que dès 1829 il s'occupait d'une histoire des sciences au moyen-âge, et faisait une étude particulière des manuscrits de Léonard de Vinci. Ce travail ne devait être publié que dix ans plus tard.

Il était pour la seconde fois à Paris lorsque la révolution de juillet éclata. On sait quelles espérances en conçurent les patriotes italiens. Moins enthousiaste que la plupart de ses amis et d'ailleurs parfaitement instruit des dispositions pacifiques du gouvernement français, M. Libri revint en Toscane, résolu pourtant de prendre part à toute tentative qui aurait pour but l'émancipation de son pays. Ses relations avec des membres influens des chambres françaises étaient bien connues à Florence, et, dès son arrivée, la police le pria poliment de quitter la Toscane. Il alla à Modène, où l'insurrection était triomphante, mais n'y trouva ni la force matérielle ni la force morale qui pouvaient arracher l'Italie aux *barbares*. Je me souviens de lui avoir entendu raconter qu'à son arrivée à Modène, la ville était partagée en deux camps par une discussion sur la couleur de l'uniforme des gardes nationales, qui n'avaient ni un fusil ni une cartouche. Les jeunes gens voulaient tous servir dans la cavalerie, et s'exerçaient aux manœuvres d'escadron avec un bâton entre les jambes, faute de chevaux. On se disputait aussi sur la constitution à donner à l'Italie et sur les droits de l'homme. La plus forte tête était un homme venu de l'Apennin qui disait : « A quoi bon une constitution ? Chez nous, on jure et on s'enivre toute la sainte journée. On envoie promener père et mère, sans que nous ayons besoin d'une constitution pour cela. » M. Libri riait des parades révolutionnaires et conseillait des mesures énergiques, c'est

pourquoi on le traita de modéré tant que les Autrichiens furent loin, et de démagogue forcené quand ils approchèrent.

Après avoir couru quelques dangers avec les Autrichiens et avec les libéraux, force lui fut de revenir en France chercher un asile. En Toscane, ses biens avaient été mis sous le séquestre, et l'on n'avait laissé à sa mère qu'une modique pension. Cependant cette femme courageuse et dévouée, s'imposant mille privations, engageant sa dot et toutes ses ressources, trouva dans son abnégation admirable le moyen de satisfaire aux besoins de son fils et même aux manies du bibliomane, à peine interrompues par la politique. La réputation de M. Libri parmi nos savans était dès-lors si bien établie, qu'ils lui réservaient pour ainsi dire sa place à l'Institut. « Vous ferez plus de mal aux Autrichiens à l'Académie que dans la rue, » lui disait M. Poisson. Ce fut à qui s'emploierait pour lui obtenir des lettres de naturalisation, et alors il trouva autant d'amis à Paris qu'il y compta d'ennemis dans la suite. Il devint citoyen français en 1833 et, la même année, membre de l'Institut, dans une élection où, sur cinquante-trois voix, il en obtint trente-sept. L'année suivante, il fut nommé, à la Faculté des sciences, professeur de calcul des probabilités, puis, au Collége de France, suppléant de M. Lacroix. Bientôt après, il lui succéda. Peut-être n'est-il pas superflu de rappeler que le respectable M. Lacroix voulait céder à son suppléant la moitié de son traitement et que M. Libri s'y refusa toujours.

Dès que M. Libri eut atteint la position la plus élevée où puisse aspirer un savant dans notre pays, il eut une guerre sourde à soutenir contre un certain nombre de candidats désappointés et de rivaux de mauvaise humeur. Baisser la tête, se faire oublier, toucher son traitement avec exactitude, c'eût été sans doute le meilleur parti à prendre; mais M. Libri se sentait bec et ongles et avait du goût pour la polémique. Il y apporta beaucoup plus d'esprit que de ménagement et n'épargna pas les épigrammes à ceux qui étaient en possession d'en distribuer aux autres. Vous n'avez pas oublié, monsieur, l'effet produit par quelques articles de la *Revue*, dont sans doute vous regrettez aujourd'hui comme moi la publication. Le mal fut que M. Libri mit souvent les rieurs de son côté. Ses adversaires avaient l'imprudence d'aller le provoquer sur le terrain de l'érudition. L'Académie des sciences s'occupait beaucoup des pluies de crapauds, et quelques mathématiciens se complaisaient à entretenir la compagnie de ces averses effrayantes, alléguant de nombreuses citations de seconde main et garantissant la véracité d'auteurs dont ils venaient d'apprendre les noms. M. Libri leur enleva cette gloire facile en leur citant une pluie bien attestée de *bœufs*. Le docte corps laissa là les crapauds, mais trouva fort mal qu'on fît rire le monde aux dépens des anciens.

Ce n'était pas assez d'avoir des ennemis dans la science, M. Libri s'en

attira d'autres plus dangereux en s'attaquant aux jésuites avec toute la passion d'un Italien qui, dans son enfance, avait entendu raconter à l'illustre Mascagni comment à Sienne, peu avant la bataille de Marengo, certain cardinal avait fait ou laissé brûler vifs quatorze mauvais chrétiens soupçonnés de vouloir du bien au premier consul Bonaparte (1). M. Libri voyait partout des jésuites. Jésuites en robes longues, jésuites en robe courte, il frappait sur tous impitoyablement. Irrité de je ne sais quelles attaques insérées dans le journal de l'École des chartes, il crut toute l'école infectée de jésuitisme. Il était alors le secrétaire et le membre le plus actif d'une commission instituée par M. Villemain pour rédiger un catalogue des manuscrits existant dans les bibliothèques de France. On assure qu'il déclara devant cette commission qu'il ne se mêlerait plus de ses travaux, si un seul élève de l'École des chartes était employé à la rédaction du catalogue. Si le fait est exact, M. Libri eut grand tort de rendre toute une école responsable des griefs qu'il avait contre quelques-uns de ses membres. Pour moi, je trouve même qu'il eut tort surtout de croire qu'on ne pouvait être jésuite et bon paléographe. L'important, c'est qu'on sache son métier.

Riche d'ennemis parmi les savans, les érudits et les dévots, il ne restait plus à M. Libri que de se procurer des ennemis politiques, et c'est à quoi il ne manqua point. La France était pleine de réfugiés, parmi lesquels il y avait sans doute beaucoup d'hommes honorables, mais aussi nombre de ces gens qui, mal avec toutes les polices du monde pour une foule de motifs, trouvent commode de se dire les martyrs de leurs opinions. M. Libri, qui jamais n'a pu voir un misérable sans lui offrir sa bourse, voulait qu'on fît cependant quelque différence entre les réfugiés honnêtes et les autres. Je le vis un jour fort en colère d'avoir été attrapé par un Romagnol à qui il avait demandé le récit de ses malheurs, bien entendu après lui avoir fait la charité. — *Ho ammazat' un' gatt'*, j'ai tué un chat, dit le réfugié. M. Libri crut d'abord qu'il s'agissait du chat d'un cardinal, et trouvait le cas véniel; mais, en causant avec son homme, il ne tarda pas à découvrir que, dans la Romagne, les libéraux appelaient *chat* tout employé du gouvernement tenant de près ou de loin au *gatt'* par excellence, le légat du saint-père. Le chat victime de la politique était un gendarme assassiné par derrière. En France alors, maintes gens trouvaient beau qu'on tuât ainsi des soldats qui font leur devoir. Plusieurs journaux prêchaient la guerre aux *chats* en Italie et ailleurs. M. Libri ne partageait pas cette manière de voir, et, bien qu'il souhaitât ardemment l'émancipation de l'Italie, il pensait qu'on n'obtiendrait des réformes qu'en faisant appel

(1) Mascagni, qui devait figurer dans cet autodafé, fut sauvé par un paysan qu'il avait guéri de la fièvre.

au bon sens et à l'intérêt des princes, tandis que les fanfaronnades et les violences n'aboutiraient qu'à rendre le joug plus pesant. Telle fut la politique que soutint M. Libri quelque temps dans le *Journal des Débats*, à la grande indignation des libéraux français et italiens. Il eut l'honneur d'être brûlé en effigie en Toscane, et en France d'être injurié dans toutes les feuilles de la propagande révolutionnaire. On le représentait comme un traître vendu à l'Autriche, et dès-lors on commença à répandre sur son compte des bruits injurieux, suivis bientôt de dénonciations anonymes. Un magistrat s'en émut; il sut que M. Libri avait vendu beaucoup de livres en 1847, qu'il en avait encore un très grand nombre, que certaines bibliothèques visitées par lui avaient fait des pertes considérables. Ne connaissant ni M. Libri, ni les livres, ce magistrat fit part de ses soupçons au garde-des-sceaux et lui demanda s'il fallait faire une enquête? Quelques jours seulement avant la révolution de février, M. Libri, ayant eu connaissance des dénonciations dont je viens de parler, adressa au parquet une note pour demander à traduire ses calomniateurs devant les tribunaux. La réponse à cette note fut le *Rapport de M. Boucly*, dont il ne paraît pas que M. Libri ait eu connaissance avant l'insertion au *Moniteur*.

Vous savez, monsieur, que, le 28 février 1848, M. Libri reçut à l'Institut un billet d'un rédacteur du *National*, lui annonçant en termes clairs qu'il était menacé d'une vengeance populaire s'il ne quittait la France sur-le-champ. En février 1848, un tel avis n'était pas à négliger. M. Libri partit pour Londres, et, quelques jours après, la justice saisit ses papiers et ses livres. Le ministre de l'instruction publique désigna pour les examiner cinq élèves de l'École des chartes et un employé de son ministère, habile bibliographe. Bientôt après, ce dernier, qui trouvait à redire à la façon dont l'enquête était conduite, fut éloigné, et les élèves de l'École des chartes, payés à tant par jour, instrumentèrent seuls pendant vingt-cinq mois.

Vous remarquerez, monsieur, que le choix des experts n'était peut-être pas le meilleur qui pût être fait. Ils appartenaient tous à un corps notoirement hostile à l'accusé, et quelques-uns étaient attachés au comité de rédaction du journal de l'École des chartes, lorsque ce journal publia en 1847 des insinuations fort malveillantes contre M. Libri. Le même journal annonça le premier qu'on avait *trouvé* au ministère des affaires étrangères le rapport de M. Boucly, et cette annonce, ressemblant assez à une dénonciation, paraît avoir provoqué la publication de ce document et, peu après, la poursuite judiciaire (1). Enfin, d'un

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici que le *Moniteur* du 19 mars 1848 publia le rapport de M. Boucly, *trouvé* au ministère des affaires étrangères. Le 22 mars, M. de Lamartine, étant alors à la tête de ce département, fit insérer au *Moniteur* : que cette pièce n'appartenait pas à ses archives, et qu'aucun document n'était sorti de son minis-

autre côté, on pouvait se demander si les experts offraient les garanties d'expérience nécessaires pour une enquête, car on peut très bien épeler une charte mérovingienne et ne rien entendre à la bibliographie; vous en jugerez bientôt. Pour moi, je tiens qu'il eût mieux valu confier l'expertise, *les recherches techniques*, comme dit l'acte d'accusation, à des bibliophiles connus, voire à des libraires ou des relieurs : oui, monsieur, à des relieurs, car plus d'une question de leur compétence était à résoudre.

On raconte bien des choses étranges de cette enquête, le secrétaire de l'accusé forcé, ses papiers, ses livres saisis sans formalité et sans inventaire, nulle précaution prise pour la conservation des pièces à décharge, comme factures, catalogues, etc. Si j'en crois des rapports qui me semblent dignes de foi, des papiers jugés inutiles auraient été jetés au feu, des livres auraient été emportés du domicile de M. Libri et rapportés sans qu'on en tînt note, et avec si peu de soin, que des personnes charitables en ont ramassé dans les escaliers et jusque dans la rue. *Les scellés*, dit l'acte d'accusation, *ont été régulièrement levés et réapposés*. Il est fort bien d'avoir fait régulièrement ces deux opérations; mais si dans l'intervalle l'on a emporté et rapporté des livres, si l'on n'a pas tenu des procès-verbaux exacts, à quoi bon les scellés?

M. Libri, M. Paul Lacroix, M. Lamporecchi, ont publié des brochures à ce sujet, où ils prétendent que toutes les lois de la procédure ont été violées. Je crois qu'ils se trompent et que tout s'est passé dans les formes; du moins les descentes de justice dont il est parlé dans Gil Blas ne se passent pas autrement, et sans doute Lesage, ce peintre si fidèle, ne les aurait pas inventées à plaisir. Quoi qu'il en soit, à la suite de l'enquête, un acte d'accusation fut dressé, publié dans le *Moniteur* (contre l'usage, me dit-on), et M. Libri fut condamné par contumace, le 22 juin 1850, à dix ans de réclusion et aux frais, liquidés à 9,224 fr. 75 cent.

L'accusé, son avocat l'assure, n'avait pas été régulièrement assigné lorsque l'affaire fut portée devant la cour. Je doute que, prévenu à temps et dans les formes, il se fût décidé à comparaître. On dit qu'il eut tort, je le pense aussi; mais, avant de blâmer le parti qu'il crut devoir prendre, il faut bien connaître l'acte d'accusation. Peu de gens

tère pour être livré à la publicité. A quoi le *Moniteur* du 23 mars répondit « que le rapport Boucly avait été *trouvé* pendant les journées du combat dans un carton placé dans le cabinet de M. Guizot. » Il ajoutait : « La pièce existe au ministère de l'instruction publique. » Il suit de tout cela que les membres du comité de rédaction du journal de l'École des chartes, s'ils n'ont pas trouvé le rapport Boucly au ministère des affaires étrangères, l'ont trouvé au ministère de l'instruction publique et l'ont produit dans le monde. Je ne recherche pas s'ils ont bien ou mal fait; je crois seulement que leur diligence en cette occasion ne les recommandait pas pour diriger une enquête.

l'ont lu avec l'attention qu'il mérite, encore moins ont pris la peine de vérifier les faits allégués. Je vais essayer d'examiner cette pièce le plus brièvement qu'il me sera possible, m'aidant tantôt des brochures publiées par M. Libri et ses amis, tantôt de documens qui m'ont été communiqués, mais n'avançant jamais rien sans l'avoir vérifié par moi-même.

D'abord, je dois vous dire quelques mots de l'esprit général et du *ton*, pour ainsi parler, dans lequel l'acte d'accusation est rédigé. Je vous avouerai qu'étranger à la littérature judiciaire, c'est la première pièce de ce genre que j'étudie. Cela vous expliquera peut-être pourquoi elle m'a causé tant de surprise, et cependant des gens bien informés me disent que c'est un morceau travaillé avec soin et dont les connaisseurs sont satisfaits. Pour moi, j'avais cru que lorsqu'on accusait un homme, on s'appliquait avant tout à découvrir des preuves positives de son crime; qu'à cet effet on réunissait les témoignages et les pièces de conviction, après les avoir contrôlés *sine ira et studio*, qu'enfin on les exposait le plus clairement et le plus simplement possible. Cette méthode a vieilli, et la mode, si j'en juge par le morceau que j'ai sous les yeux, recherche surtout les effets et la couleur. Je serais tenté de croire qu'un acte d'accusation se rédige d'après les mêmes principes qu'un roman ou un mélodrame, où l'art, non la vérité, est la principale affaire. S'il en est ainsi, je crois avoir le droit de critiquer l'acte d'accusation contre M. Libri. Jadis j'ai fait des romans, et je ne sors pas de ma compétence en appréciant une œuvre d'imagination.

Aujourd'hui qu'on attache tant de prix à la mise en scène, l'auteur s'est cru obligé de nous offrir dès le début de son ouvrage un tableau du cabinet de M. Libri; les couleurs sont vives, mais sont-elles bien choisies? En effet, que trouve-t-on dans l'officine du prétendu voleur de livres? « Des fers servant à l'imitation d'anciennes reliures, des volumes ayant subi ce genre de *falsification*, des modèles qui avaient été habilement calqués et reproduits, enfin des feuilles lavées et des caractères d'imprimerie. » Je ne dois point oublier ces deux notes mystérieuses, qu'on croirait échappées de la plume de l'empereur Soulouque, mais qu'on attribue à M. Libri, savoir : « N° 320. *Arranger. Moi. Duru.* — N° 148. *Vigna, gratter délicatement le cachet.* » Toute cette exposition s'adresse aux gens qui n'ont vu que des livres brochés et qui ne savent pas qu'on restaure des livres anciens. Appeler *falsification* l'art des Bauzonnet! quelle hérésie pour un bibliophile! Mais d'ailleurs pourquoi, dès son début, le juge se met-il en contradiction avec lui-même? Si c'est un fait coupable que de restaurer des livres, pourquoi n'a-t-il pas fait arrêter MM. Duru et Vigna, notoirement atteints et convaincus d'avoir falsifié (ou réparé, c'est tout un)

des *Guascon* et des *Padeloup?* M. Vigna surtout, véhémentement suspect de grattage, aurait dû être emprisonné tout d'abord. Vous saurez, monsieur, que le rédacteur de l'acte d'accusation trouve le grattage une opération fort criminelle, qui, selon lui, a pour but de faire disparaître les estampilles appliquées sur les livres des bibliothèques publiques. Heureusement, quelque habiles que soient les gratteurs, la Providence permet qu'on découvre toujours les *traces* de leurs méfaits.

On s'étonne qu'après avoir parlé de *recherches techniques*, le juge ne sache pas encore qu'il y a grattage et grattage, estampilles et estampilles. Vous me pardonnerez d'entrer dans quelques explications sur un sujet qui vous est familier, mais il paraît que la restauration des livres est encore un art bien mystérieux. Beaucoup de livres anciens portent des estampilles attestant qu'ils proviennent de bibliothèques particulières, très souvent d'établissemens religieux supprimés, et ces livres-là se vendent et s'achètent publiquement en tout bien tout honneur. Il n'est pas rare de trouver des volumes revêtus de cachets à la cire. Parmi les bibliophiles, on fait une grande différence entre les estampilles : les unes sont l'indice d'une origine illustre, d'autres ne sont considérées que comme des taches qui gâtent la page sur laquelle elles sont imprimées. Il en est de même des inscriptions si fréquentes sur les marges et sur les gardes. Si elles sont de la main d'un érudit ou d'un amateur célèbre, elles ajoutent du prix au volume; si elles sont d'un inconnu, on les fait disparaître.

Mais, dit l'acte d'accusation, nous avons trouvé des estampilles grattées qui conservaient encore l'empreinte des timbres, d'autres *effacées par des acides*, laissant pourtant des traces assez distinctes pour qu'on reconnaisse que leurs contours et leurs dimensions s'appliquent aux cachets qui servent à marquer les livres dans certaines bibliothèques. Ainsi, « l'exemplaire de la *Théséide* saisi (je copie) porte sur le titre la trace circulaire d'une estampille noire effacée à l'aide d'un acide et qui *semble s'adapter exactement* à l'un des timbres de la bibliothèque; *elle semble s'adapter*, parce que, sous l'action de l'acide, les contours de l'empreinte ont perdu leur netteté et leur précision. » Vous conviendrez que j'avais bien raison de dire qu'un relieur n'eût point été de trop parmi les experts. Il aurait appris tout d'abord qu'il n'y a point d'acide connu qui enlève une estampille apposée avec de l'encre d'imprimerie. Il aurait ajouté qu'après avoir lavé une feuille sale, on la fait passer sous une presse qui, en la satinant, altère nécessairement les contours de la trace d'une estampille. M. le juge d'instruction l'a bien soupçonné lui-même, et je le loue d'avoir dit *semble s'adapter exactement*, quoique cette association de mots ait été blâmée par quelques critiques. En attendant qu'on découvre un acide qui enlève les estampilles, on les fait disparaître au moyen du grattage; mais, alors,

je crois une confrontation fort difficile. En effet, tout le monde sait que, pour effacer un trait avec un grattoir, on racle le papier tout autour de ce trait. Plus le grattage sera fait habilement et plus le papier sera délicatement écorché à une certaine distance, en sorte qu'on n'aperçoive pas de différence de niveau brusque dans la surface du papier. J'ai dit la confrontation difficile, je la maintiens impossible dans ce cas. En voici deux preuves pour une. — Le juge saisit au domicile de l'accusé des feuillets du livre des épigrammes de Pamphilo Sasso, qu'il appelle l'*Epigrammatum Pamphyli*, erreur excusable, car ces noms, tirés du grec, sont très difficiles à décliner. Il trouve sur les feuillets susdits une trace d'estampille parfaitement égale à un des timbres de la Mazarine, et il en conclut que l'*Epigrammatum* en question a été volé par M. Libri; mais il se trouve que ce livre cru volé existe encore à la Mazarine, à sa place, avec son estampille. Je l'ai vu et touché; vous pouvez le demander sous le nº 953 (1). — On constate encore la trace d'une estampille sur un livre manquant à la Mazarine et vendu par M. Libri en 1847, c'est l'*Origine des Proverbes populaires par Fabritii*, que le juge appelle familièrement de son prénom, Aloïse *Cinthio*. M. Libri offre de prouver qu'il a acheté son exemplaire d'un Italien nommé Salvi. On refuse de voir le reçu de Salvi. « Bah! dit-on, c'est un pauvre diable qui a quatre-vingts ans et qui n'a pas le moyen d'acheter des livres rares (2). » Et l'on garde le Fabritii. Mais voilà que M. Jubinal trouve le véritable Fabritii, avec l'estampille de la Mazarine non grattée, dans le *British Museum*, parmi la collection léguée par le feu roi George III, en 1827, à cet établissement. Cela est fâcheux pour tout le système de preuves tirées de la confrontation des estampilles. Ce qui est plus fâcheux, c'est que les conservateurs du *British Museum* ne manquent pas de montrer le Fabritii à tous les Français et de les féliciter de posséder des connaisseurs si habiles.

Pour en finir avec les estampilles, j'ajouterai qu'il est extrêmement fréquent de rencontrer chez les libraires et les bouquinistes des livres avec l'estampille d'une bibliothèque publique, achetés loyalement et en vente publique. Les uns proviennent des ventes faites par les bibliothèques elles-mêmes, qui se défont de leurs doubles ou qui font des échanges; d'autres, perdus depuis nombre d'années, vont errant d'étalage en étalage, sans que personne les réclame. Je vois, dans l'acte d'accusation, que des feuilles portant l'estampille de la bibliothèque de Lyon ont été trouvées au domicile de l'accusé; mais on a reconnu que les volumes dont on les croyait enlevées existaient intacts à Lyon. Pendant l'instruction, M. Libri fit ramasser en quelques jours, chez

(1) Voyez la *Lettre de faire part* de M. Libri.

(2) Je vois, sur le catalogue de la vente Reina, que M. Salvi, malgré son grand âge, avait acheté pour près de 1,200 francs de livres.

des libraires de Londres et de Paris, des volumes à estampilles de bibliothèques publiques, et les envoya au nombre de deux cent trois à M. de Falloux, alors ministre de l'instruction publique, avec les quittances des libraires (1). Il eut tort, car cela fit de la peine aux conservateurs qui n'aiment pas qu'on sache leurs livres mal gardés; mais M. Libri d'ailleurs se mettait inutilement en dépense pour prouver un fait assez avéré. Tous ceux qui achètent plus de livres qu'ils n'en lisent, et le nombre en est grand, vous diraient qu'on est sans cesse exposé à acheter des livres provenant de bibliothèques publiques. J'en pourrais citer un exemple assez curieux. Un savant illustre, attaché à la Bibliothèque nationale, dont personne ne soupçonnera la délicatesse, voulut échanger, il y a deux ans, quelques in-folio contre d'autres livres. M. Franck, auquel il s'adressa, lui montra sur ces in-folio l'estampille de la Bibliothèque, à laquelle ce savant n'avait pas fait attention. Cela peut arriver à tout le monde; mais, parmi les acquéreurs de bonne foi, la plupart ne se croient pas obligés à restitution. S'il est surprenant que M. Libri, qui achetait très souvent des livres en bloc, ne se soit pas trouvé nanti d'un très grand nombre de ces ouvrages suspects, c'est que, sur ce point, cet homme, dont on signale sans cesse et la ruse et la mauvaise foi, poussait le scrupule un peu plus loin que beaucoup de bibliophiles. Non-seulement il a fait présent à plusieurs bibliothèques de livres perdus par elles et rachetés de ses deniers, mais encore j'ai lu une déclaration de M. Silvestre, dont la probité est aussi connue que le savoir bibliographique, constatant que, chargé par M. Libri de la rédaction de son catalogue, il avait pour mission spéciale de mettre à part, pour être rendus, les livres qui porteraient des estampilles de dépôts publics. Pareille déclaration a été signée par M. Bailleul et M. Crosnier, qui ont travaillé au même catalogue; le dernier ajoute que M. le juge d'instruction aurait refusé de recevoir son témoignage sur ce fait. MM. Abry, Duru, Vigna, Trautz et Bauzonnet, Gobert et Gannat, relieurs ou restaurateurs de livres, ont certifié par écrit que jamais M. Libri ne les avait chargés de faire disparaître des estampilles de dépôts publics; enfin j'apprends par l'acte d'accusation même que M. Libri prenait si peu de précautions pour cacher l'origine de ses livres, qu'il les faisait battre et ranger par des employés des bibliothèques Nationale, Mazarine et de l'Institut.

Encore quelques mots sur les *falsifications* ordonnées par M. Libri et si habilement exécutées par MM. Duru et Bauzonnet; je tiens à vous montrer ce qu'on y gagne. Un livre que l'acte d'accusation appelle Rime *di* Bembo, et qu'il croit détourné de la Mazarine, fut saisi com-

(1) Dans le nombre se trouvent les *Poesie vulgari* de Laurent de Médicis, livre incriminé dans l'acte d'accusation. Il a été acheté le 31 avril 1831 à M. Molini, libraire à Londres.

plétement déguisé. L'accusé avait poussé la dissimulation jusqu'à consigner faussement sur son catalogue de vente que ce volume était relié en maroquin, tandis qu'il l'était en veau. Habile qui distingue le vieux veau du vieux maroquin, et pour les *Rime del Bembo* le cas était obscur, car sur le catalogue alphabétique de la Mazarine on lit : relié *en veau, en maroquin* sur le catalogue par ordre de matières. Lequel des deux croire ? Ni l'un ni l'autre, attendu que M. Libri tenait son livre de M. Audin, qui l'avait acheté 1 franc à la vente du docteur Gratiano. M. Libri, voyant le Bembo en piteux état, le remit à M. Duru, qui, le nettoyant, découvrit le chiffre de François Ier. On tenta une restauration complète, et à cet effet des fers furent gravés pour rétablir l'ancienne reliure. Le résultat fit beaucoup d'honneur à M. Duru, dont le mémoire ne monta qu'à une centaine de francs. A la vente de M. Libri, les *Rime del Bembo* se sont vendues 90 francs.

Citons encore le *Dialogo d'Amore* de Boccace, qu'on accuse M. Libri d'avoir arraché d'un recueil, probablement pour réaliser le bénéfice que vous allez voir : habillé en maroquin, doré sur tranches, etc., le *Dialogo d'Amore* s'est vendu 3 francs. Si vous connaissez un relieur qui relie en maroquin un in-12 à ce prix, veuillez me donner son adresse.

Je vous demande pardon, monsieur, de cette longue digression sur le grattage et la restauration des livres; elle était nécessaire peut-être pour montrer quels argumens sont admis par l'auteur de l'acte d'accusation. Si nous examinons cette pièce plus en détail, vous serez étonné de la légèreté, de l'étourderie même qui ont présidé à sa rédaction. Tant de contradictions et d'erreurs y sont entassées, que je me suis demandé comment des érudits patentés, comme les experts, ont pu s'égarer à ce point. Cherchant à m'expliquer la chose, voici ce que j'ai trouvé de plus plausible. Des lettrés qui n'ont jamais fait d'enquête, un juge qui n'entend rien aux livres, se sont trouvés en relations suivies. Chacun aime à faire un autre métier que le sien : par exemple on cite des rois qui se plaisaient à faire la cuisine. Entraînés par le charme de la diversité, les experts se sont mêlés de procédure, le juge d'érudition. De la sorte tout s'explique, et les fautes contre le rudiment et celles contre le code. On ne me persuadera pas qu'un juge ayant entendu un témoin déposant que le jeune Abry grattait des estampilles pour M. Libri n'ait point confronté ce témoin avec le gratteur prétendu, ou, s'il l'a fait, qu'il n'ait pas pris note de la dénégation solennelle du jeune Abry, ni recherché si le témoin à charge n'avait pas à se plaindre de l'accusé : — par exemple si ce dernier avait méconnu le talent du témoin comme relieur. Évidemment c'est un bachelier ès-lettres, non un docteur ès-lois, qui a conduit cette partie de l'instruction. Autre preuve : un jurisconsulte, niant que M. Libri eût offert de

donner sa collection à la Bibliothèque nationale, n'aurait pas omis de citer une déposition confirmant cette offre, déposition faite par M. Guizot devant le juge d'instruction de Pont-l'Évêque. D'un autre côté, le moyen de croire qu'un élève de l'École des chartes écrive l'*Epigrammatum Pamphyli*, ou *Pamphilii!* C'est là du latin de l'École de droit. Je le reconnais pour avoir passé une thèse où l'on me demanda : *Quid est nuptiæ?* solécisme que je crois avoir rendu avec usure.

Il n'y a qu'un juge à qui puissent échapper des énormités comme celle-ci : M. Libri a vendu en 1847 une lettre de l'Arétin à *Paul* Manuce; d'autre part, la bibliothèque de Montpellier a perdu une lettre de l'Arétin à *Alde* Manuce; donc M. Libri l'a volée, syllogisme comparable à celui-ci : J'ai perdu mon chat, Jean a vendu un chien, donc Jean a pris mon chat. Il y a un dictionnaire historique à l'École des chartes, et les élèves de première année savent que Alde Manuce fut le père de Paul Manuce. Mais où le juge se révèle, c'est quand il dit : « Les lettres de l'Arétin sont très rares. » Un juge ne connaît de cet auteur que les sonnets. Les lettres sont si rares, qu'on n'en a encore publié que six volumes in-8°.

Il est toujours très dangereux de parler des choses qu'on n'a pas étudiées. M. Libri abuse de son érudition contre ses accusateurs lorsqu'ils s'avisent de discuter. Avez-vous lu, dans sa spirituelle lettre à M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'épisode amusant du Catulle de Montpellier? Je vais gâter l'histoire en l'abrégeant. La bibliothèque de Montpellier perd un Catulle des Alde valant bien 5 francs en condition ordinaire. Le juge saisit chez le libraire Franck un Catulle des Alde, d'une belle reliure ancienne, acheté à la vente de M. Libri, et *brevitatis causa* dit qu'on l'a trouvé au domicile de l'accusé. Le livre, ayant fait partie de la bibliothèque du couvent de San-Giovanni in Canali de Plaisance, portait sur le titre cette inscription : *Bibliothecæ S.* 10, *in Canalibus Placentiæ*. N'ayant pas ses besicles sous la main, le juge lit : *Bibliothecæ S.* 10, *in Casalibus Placentiæ*. Il fait semblant de comprendre, et déclare que M. Libri s'est servi de vieille fonte (c'est-à-dire de caractères d'imprimerie) qui *joue l'impression*, dit-il (on le croit sans peine), afin de déguiser l'origine du livre, et faire croire qu'il avait été imprimé à Plaisance. Il est fâcheux qu'il n'ait pas tenté le mot à mot, et s'en soit tenu au sens général; mais, tout transporté de sa découverte, après une longue discussion de tous les indices à charge, il s'écrie triomphant : *De tels faits ne se discutent pas, ils s'exposent*. M. Libri met toutes ces niaiseries sur le compte des élèves de l'École des chartes. Il eût mieux fait de se borner à dire, comme il fait après force plaisanteries, que son Catulle avait été acheté par lui à MM. Payne et Foss, lesquels le tenaient de M. Debure, comme il conste d'une facture qu'il produit. Travestissant un proverbe italien, il dit que ses experts ont

pris *un saint Jean pour un dix*, et le mot a fait fortune. L'erreur est tout bonnement impossible de la part des experts, et il est évident qu'ils ont travaillé à autre chose qu'à cette partie de l'enquête; mais ils ont le droit de se plaindre du juge qui les a compromis. Les Anglais, qui ne rient guère, ont appris cette méchante plaisanterie. L'année dernière, on me présentait à un *gentleman* qui possède une belle bibliothèque. Lui, croyant que je n'entendais pas sa langue, se permit de demander à mon introducteur si j'étais de ces messieurs qui prennent des saint Jean pour des dix. J'eus beaucoup de peine à lui persuader que, pour les erreurs d'un juge mal *infarinato* d'érudition, il ne fallait pas accuser une école illustre de ne pas connaître la plus fréquente des abréviations.

Pour un Français, monsieur, il est fort désagréable d'entendre l'opinion des étrangers sur toute cette affaire. Ces Anglais sont si formalistes, qu'ils ne comprennent pas comment on peut accuser un homme d'un crime imaginaire. Ils vous demandent toujours où est le *corpeuss dilectaï*, par quoi ils veulent dire, je crois, le corps du délit. Ils disent qu'on poursuit M. Libri avec acharnement et mauvaise foi. Eh! non, messieurs, avec distraction, avec étourderie, voilà tout. On part de l'hypothèse que M. Libri est un voleur, hypothèse produite par un anonyme ou un pseudonyme, nous dit l'acte d'accusation. Ces sortes de témoins étant fort considérables, on est tout disposé à croire au pire. Sur le catalogue de vente de M. Libri, on trouve cinq ouvrages inscrits au catalogue de la Mazarine, et on crie qu'il les a volés. — Observez, monsieur, qu'il est difficile de se défendre d'une accusation dépourvue de toute preuve. Si je disais que vous m'avez pris *Iohannes Bridoison de arte citandi, in-fol. Venetiæ* 1517, comment prouveriez-vous que vous n'avez pas pris un livre qui n'existe pas? — Voilà M. Libri à compulser ses notes et ses factures. M. Silvestre a l'idée de demander aux bibliothécaires de la Mazarine s'ils ont bien perdu les cinq ouvrages incriminés? — Nullement, répondent-ils; les voici. En effet, ils n'avaient bougé de leur place, comme je m'en suis assuré moi-même, conduit par M. Silvestre. Le plus singulier de l'affaire, c'est qu'un témoin nommé Maslon, gardien de la bibliothèque, a déposé qu'il avait vu chez l'accusé, où il battait des livres, un certain Pétrarque in-folio, qu'il a bien reconnu pour celui de la Mazarine. « J'ai parfaitement reconnu mon Pétrarque, dit-il, pour y avoir apposé moi-même notre estampille rouge, *partie sur la marge, partie sur les caractères!* J'en ai fait l'observation à l'accusé, qui prétendit que le Pétrarque lui appartenait. » Dès le lendemain, dit l'acte d'accusation, le témoin n'était plus occupé à battre des livres (ni à mettre des estampilles, j'espère). — Or, le Pétrarque de M. Maslon existe toujours à la bibliothèque Mazarine, et il paraîtrait que la nouvelle estampille rouge, qu'il avait ap-

pliquée lui-même, n'a été apposée que deux ans au moins après le départ de M. Libri, ainsi qu'un des bibliothécaires l'a dit à M. Silvestre et à moi. Le juge qui enregistrait les témoignages de M. Maslon refusait d'entendre M. Guizot, M. Abry et M. Crosnier, et cependant M. Maslon a une bien mauvaise mémoire, car il a encore reconnu le fameux *Epigrammatum* saisi chez M. Libri pour en avoir raccommodé le titre avec *des rognures de journaux;* or, vous savez déjà, monsieur, par la *Lettre de faire part*, que les épigrammes de Pamphilo Sasso n'ont point été perdues, et je me suis assuré que l'exemplaire, qui n'est pas sorti de la Mazarine, n'a heureusement pas été raccommodé avec des rognures de journaux, procédé ingénieux sans doute, mais réprouvé par la plupart des bibliophiles.

Je conviens que la vérification dont je viens de parler nous a bien coûté vingt minutes, et je crois le temps d'un juge et d'un expert plus précieux que le mien; mais on a négligé d'autres vérifications beaucoup plus faciles, comme vous allez voir, car il ne s'agissait que de comparer le catalogue de M. Libri avec celui de la Mazarine. M. Libri est accusé d'avoir volé dans cet établissement un recueil *contenant en un seul volume vingt-trois pièces détachées* (ne me chicanez pas sur cette expression, je cite exactement), lesquelles pièces détachées se sont retrouvées à la vente de M. Libri, en 1847, séparées et reliées en plaquettes. On conclut qu'il y a identité et vol. Les pièces sont loin. Point de *corpus delicti*. Il s'agit de méchans vers du XVIe siècle que les aveugles colportaient par les rues. On appelle cela aujourd'hui des *canards*. Ceux-là, dans leur temps, se vendaient un sou; aujourd'hui, on les paie au poids de l'or. Lorsque ces petites pièces avaient du succès, elles étaient réimprimées plusieurs fois, souvent la même année, tantôt dans la ville où elles avaient paru d'abord, tantôt dans une autre ville; d'où il suit que, pour constater l'identité de deux opuscules de cette nature, il faut faire grande attention au titre, au format, à l'édition. Vous observerez encore que dans la vente de M. Libri on a vu cinq ou six cents de ces canards italiens, et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il s'en fût vendu vingt-trois semblables à ceux que la Mazarine a perdus (1); mais la comparaison des deux catalogues s'est faite en courant. Voici ce que me montra un bibliophile curieux : 1° Au lieu de vingt-trois pièces, il n'y en a que vingt-deux dans le recueil inscrit sur le catalogue de la Mazarine, et c'est fort gratuitement qu'on lui attribue *Il Lamento di poveri* (*sic*), que la Mazarine n'a jamais possédé; 2° les vingt-deux canards perdus par la Mazarine sont inscrits sur son cata-

(1) Dans un examen très rapide des livres italiens de la collection Grenville (qui fait partie maintenant du *British Museum*), j'en ai trouvé dix-huit correspondant à autant d'ouvrages incriminés par l'acte d'accusation. Il est bien étrange qu'on ne sache pas que les livres qu'on appelle *rares* se trouvent dans presque toutes les collections célèbres.

logue comme des in-12, et vingt et une des pièces correspondantes, vendues par M. Libri, sont décrites sur son catalogue comme des in-8°; 3° le n° 10 de la Mazarine est de Rome, 1595; l'exemplaire de M. Libri de 1555. Le n° 16 de la Mazarine est de Bologne, 1594; l'exemplaire de M. Libri, de Florence. Le n° 22 de la Mazarine est imprimé à Sienne; l'ouvrage vendu par M. Libri est de Florence. Quant aux différences sans fin que présentent les titres sur les deux catalogues, je ne vous en entretiendrai pas, mais j'en ai un relevé très exact à votre service.

Les erreurs du même genre sont nombreuses, et l'on s'aperçoit qu'on a copié les titres des ouvrages incriminés sur le catalogue de vente de M. Libri sans les vérifier au moyen des catalogues de la bibliothèque Mazarine. Ainsi trois petits recueils de proverbes italiens désignés dans l'acte d'accusation sous les n°s 35, 36 et 37, diffèrent par le format et par les titres des recueils perdus par la bibliothèque Mazarine. Par exemple, le n° 35 est cité dans l'acte d'accusation comme in-8°, imprimé à Turin, et l'exemplaire perdu par la bibliothèque Mazarine ne porte pas d'indication de ville et est désigné comme in-12. Vous noterez encore à propos de ce livre une confrontation d'estampille non moins heureuse que les précédentes.

Poursuivons. A Grenoble, M. Libri aurait volé dans un recueil : *Stramboti... da Sasso Modonese* (*sic*), Milan, 1551, et la preuve, c'est qu'il en a vendu une édition de 1511, comme le témoigne son catalogue. Notez en passant que ce livre, relié en maroquin vert par les soins de M. Libri, a été adjugé à sa vente pour 14 fr. 50 c., ce qui fait supposer un joli bénéfice.

Encore une autre identité reconnue, un autre vol constaté. M. Libri aurait arraché d'un recueil de la Mazarine un opuscule intitulé : *Homerus de Bello Trojano,* et voici comme on le démontre : la pièce se composait de vingt-neuf feuillets; de plus, le premier feuillet de l'opuscule qui suivait l'*Homerus* dans le recueil, avant la soustraction, est marqué *e* 7. Or, on a saisi un exemplaire vendu par M. Libri, de vingt-neuf feuillets, dont la dernière page laisse apercevoir la *trace* d'un *e* suivi d'un 6. Je pense que ces lettres mystérieuses sont ce qu'on appelle des signatures, c'est-à-dire un mode de numération par lettres et chiffres dont les anciens imprimeurs se servaient pour marquer la première partie d'un cahier. Mais, suivez le raisonnement, l'*Homerus* de la Mazarine avait vingt-neuf feuillets, car, dit l'acte d'accusation, ces feuillets portaient les numéros 81 à 110... Comptez sur vos doigts, monsieur le juge, 20 + 10 = 30. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le recueil où se trouvait l'*Homerus* n'est plus à la Mazarine, où l'on ne sait ce qu'il est devenu, et, à ce sujet, vous me demanderez comment on a fait la confrontation dont il vient d'être parlé. Ma foi, je l'ignore. Seulement j'ajouterai, pour les personnes peu versées en

arithmétique, que j'ai entre les mains une pièce qui prouve que M. Libri tenait cet opuscule, avec l'*Adone*, l'*Ariosto herbolato* et plusieurs autres également incriminés, de M. de Villenave, si connu parmi les bibliophiles, lequel n'en était pas le premier possesseur.

Le problème d'arithmétique que nous venons de résoudre m'encourage à vous en soumettre un autre, mais plus difficile. M. Libri aurait dérobé à Troyes un *Matheolus* sans date. La preuve du crime, c'est qu'on a trouvé chez lui un *Matheolus* lavé, attendant la reliure, sans date, s'il vous plaît, du moins l'acte d'accusation ne l'a pas découverte, car elle est à la fin du volume, consignée dans ces beaux vers :

Pour l'an que je fus mis en sens,
Retenez M et cinq cens,
Je vous prie, ostez en huict, etc.

Vous trouverez sans papier ni plume que le *Matheolus* de M. Libri est de 1492. J'aurais peut-être dû vous dire plus tôt que celui de Troyes est in-4°, et que le volume saisi par justice est un in-folio. Sans doute, le juge croit que M. Libri a des poches pour escamoter les in-folio; mais tout le monde sait que les plus grandes poches connues, celles de feu M. Boulard, ne contenaient que des in-quarto. — Ce *Matheolus* donc, in-folio, non in-quarto, est cité comme taché par M. Brunet dans son *Manuel;* il a été vendu en vente publique par M. Silvestre à M. Libri, avec mention des taches, et cette dernière circonstance explique pourquoi on lui a fait subir la *falsification* du lavage.

Ces dates d'édition, monsieur, sont une grosse affaire pour les bibliophiles. Les juges et les gens du monde croient que ce n'est rien, et ils ont grand tort. Par exemple, on accuse M. Libri d'avoir dérobé à Montpellier un Salluste des Alde, avec ce titre : *Conjuratio Catilinae et bellum Jugurthinum, Venise,* 1519, lequel livre n'a jamais existé. Je ne discuterai pas les J majuscules inconnus aux Alde, je vous renverrai aux annales de leur imprimerie, par Renouard, et vous pourrez vérifier vous-même qu'il n'existe pas de Salluste des Alde de 1519.

Il faut en dire autant d'un Sénèque de Rome, de 1475, que M. Libri est accusé d'avoir emporté de la Mazarine. On voit par le catalogue de cette bibliothèque qu'elle n'a jamais eu qu'un Senèque de 1475, de Paris, lequel d'ailleurs n'a bougé du rayon dont il fait l'ornement.

La Mazarine a perdu, mais pour tout de bon, à ce qu'il paraît, un livre dont l'acte d'accusation estropie ainsi le titre : *Cino da Pistoia et Buonaccorso da Montegnano.* Lisez *Montemagno.* L'édition est de Rome, 1559, in-8°. Bien entendu, M. Libri l'a volé, car on trouve le même ouvrage sur son catalogue. Il est vrai que le volume qu'il possédait était in-12 et *sans date.* Ah! la *furia francese!*

La même bibliothèque, j'y reviens sans cesse, parce que, grace à

l'obligeance de ses conservateurs, les recherches y sont faciles, a perdu un opuscule intitulé : *Macchiavelli compendio con fatti in Italia ne dieci anni*, in-12. M. Libri a vendu un livre intitulé : *Malclavelli florentini compendium decennii in Italia gestarum, ad viros Florentinos, incipit feliciter*, in-8°. Voilà, direz-vous, deux ouvrages différens, dont l'un pourrait bien être la traduction de l'autre. — Non, monsieur, il y a identité; donc il y a vol. Si bien que si je perdais un Virgile latin, je pourrais vous faire une mauvaise affaire, en prouvant que vous avez la traduction de Delille.

A chaque instant, on s'aperçoit que M. le juge, dans sa précipitation à saisir les premiers indices qui s'offrent à lui, ne prend pas la peine de lire en entier les titres des ouvrages; de là des méprises fort singulières, dont son greffier a négligé de l'avertir. Exemple : la Mazarine perd un *Rinaldo appassionato;* M. Libri a vendu un *Rinaldo appassionato...* Aussitôt variations sur l'air : Il y a identité, il y a vol. Je cherche aux deux catalogues : sur celui de la Mazarine, je trouve *Rinaldo appassionato da Matt. Boiardo;* sur le catalogue de la vente de M. Libri : *Rinaldo... da Baldovinetti*. M. le juge est homme à confondre la *Pucelle* de Chapelain avec celle de Voltaire. Je crois à la bonne foi quand même; mais, lorsqu'on commet des étourderies semblables, il ne faut pas parler si haut de faits précisés, de recherches techniques, du contrôle le plus attentif et le plus sévère. Passe pour sévère; mais attentif, ne le dites plus.

En effet, j'ai sans cesse à vous signaler le même genre de distractions, qui consiste à donner comme preuve de l'accusation un argument qui la réfute. C'est ainsi qu'à propos d'un manuscrit du *Cortigiano* qui a disparu de la bibliothèque de Carpentras, on rapproche ingénument une note de M. Libri qui le décrit comme une *copie du temps*, d'une autre note de M. Libri désignant un manuscrit cédé par lui à lord Ashburnham comme le *manuscrit autographe de l'auteur, avec une reliure de Grolier*. On se demande toujours pourquoi le juge d'instruction ne s'adressait pas à un libraire pour prendre des renseignemens. —Ce *Cortigiano* me rappelle l'allocution de Grippeminaud à Panurge : « Orça, encore n'advint depuis trois cents ans ença, orça, que personne eschappast de céans sans y laisser du poil, orça, ou de la peau le plus souvent, orça. » On avait accusé M. Libri d'avoir volé un exemplaire du *Cortigiano* à Carpentras, et malgré l'assurance que le livre était toujours dans la bibliothèque de cette ville, on eut cependant la curiosité de voir un autre exemplaire que M. Yemeniz avait acheté 519 francs à la vente de M. Libri. Le livre fut saisi, *mais* « cet ouvrage, placé sous triple cachet par le juge d'instruction de Lyon, parvint sur le bureau de l'un des employés du parquet, et disparut sans qu'on en ait trouvé trace. » Apparemment, c'est un des cachets qu'on espérait

retrouver. Pour moi, je pense qu'il eût mieux valu le mettre dans un tiroir fermant à clé.

Au *Pétrarque* de M. Maslon, à l'*Epigrammatum*, au *Fabritii*, et aux trois autres volumes dont la spirituelle *Lettre de faire part* de M. Libri vous a fait connaître les titres, tous ouvrages volés et qui n'ont pas bougé de la Mazarine, il faut en ajouter un septième, dont la recherche a donné lieu à quelques remarques intéressantes : c'est l'*Epistola Petrarchæ de Historia Griseldis*, sans date, in-4°. L'identité et le vol ont été prouvés, parce que les deux exemplaires in-4° inscrits au catalogue de la Mazarine sont attribués à l'année 1477 et ont vingt-huit lignes à la page, et que, d'autre part, le volume vendu par M. Libri a vingt-sept lignes à la page et est attribué à Ulric Zel, vers 1470. Passons, l'argument est déjà trop connu; mais, première remarque : les deux exemplaires de la Mazarine se sont retrouvés, non pas sur leur rayon, à leur numéro, mais dans un buffet où on ne s'attendait guère à les rencontrer. Deuxième remarque : feu M. Thiebaut, employé à la Mazarine, qui a rédigé en 1846 ou 1847 un catalogue des éditions du XVe siècle de cette collection, avait effacé de sa main, très grossièrement et en maculant les volumes, les anciens numéros des livres qu'il retirait des rayons pour les placer à la *réserve*, parmi les éditions du XVe siècle. Quel était son but? Sans doute de tout brouiller, pour se rendre nécessaire. Après avoir biffé les premiers numéros, il a inscrit au dos de ces mêmes volumes de nouveaux numéros correspondant à ceux de son catalogue du XVe siècle, sans inscrire sur ce catalogue ni sur les catalogues anciens, ni sur les volumes eux-mêmes, aucun chiffre, aucun renvoi indiquant le déplacement des ouvrages. Cela vous expliquera, monsieur, comment les volumes s'égarent dans une bibliothèque sans en sortir.

Il n'y a rien de tel que de chercher pour trouver : on trouve même alors ce qu'on ne cherchait pas. M. Libri étant accusé d'avoir volé à la Mazarine un opuscule intitulé : *Aeneæ Silvii, historia de duobus amantibus*, in-4° sans date, c'était pour quelques bibliophiles une présomption que ce livre n'avait pas été perdu. D'abord, en comparant les deux catalogues, comme on l'a fait déjà plusieurs fois, on a constaté entre les deux exemplaires in-4° de la Mazarine et celui de M. Libri des différences de titre qui pour les connaisseurs suffisent à établir que l'ouvrage incriminé est d'une autre édition que les exemplaires de la Mazarine. Je vous fais grace de cette dissertation intéressante, et des difficultés que les ridicules changemens de numéros, œuvre de M. Thiebaut, ont apportées à cette recherche. Il vous suffira sans doute de savoir que les deux exemplaires in-4° de la Mazarine y sont encore. Mais, tout en feuilletant le catalogue, on découvrit que cette bibliothèque possédait en outre le même opuscule, in-folio, réuni dans un re-

cueil à d'autres pièces rares. La curiosité de voir un livre vénérable fit qu'on se mit en quête de cet in-folio, et grande fut la surprise quand au lieu d'un in-folio on trouva un troisième in-4°, bien moins précieux, il est vrai, mais revêtu de toutes les estampilles voulues. Il était évident qu'une substitution avait eu lieu, qu'on avait enlevé l'in-folio très rare, pour le remplacer par un in-4° qui l'était moins, de plus que l'échange avait été fait par une personne disposant des estampilles. Sur quoi on se rappela qu'il y a quelques années, un journal imprimait ce mot d'un des honorables conservateurs de la Mazarine, à propos d'un vol de livres : *Les voleurs sont dans la bibliothèque.* Leprince, inspecteur de la librairie et de la Bibliothèque du roi, dans son essai historique sur cet établissement, disait en 1782 que « la Mazarine avait été mise au pillage, et que les livres les plus rares en avaient été en partie perdus ou détournés. » Il ajoutait « qu'il existait à la Bibliothèque du roi une espèce de procès-verbal contenant les noms de ceux qui les ont volés, avec le détail des manœuvres qu'ils employaient pour y parvenir. » M. Petit-Radel n'a pu retrouver ce curieux procès-verbal, et c'est grand dommage. Au reste, Leprince et le conservateur dont je parlais tout à l'heure se sont peut-être trompés : au lieu de vol, j'aimerais à croire qu'il y a eu négligence seulement. On est fondé à le supposer en voyant sur les catalogues certains articles bâtonnés d'une encre jaunie, probablement très ancienne, sans aucune explication. D'autres articles sont accompagnés de cette note laconique : *manque.* Quelques autres indiquent qu'on a pris des mesures pour rechercher les volumes perdus; ainsi, au n° 11,362 du catalogue par ordre de matières, on lit à la marge : *Perdu et payé par M. de Vermond,* et plus bas *retrouvé.* L'argent fut-il rendu? c'est ce qui n'est pas dit. Un M. Desmarais était un grand perdeur, mais on avait pour lui des égards qu'on n'avait pas pour M. de Vermond. Au n° 21,733 on voit cette note : *Perdu par M. Desmarais. Racheté compte de* 1766. Il paraît qu'autrefois la Mazarine a vendu ou échangé quantité de livres. M. de Villenave en avait obtenu bon nombre de cette façon. A la mort de M. Petit-Radel, beaucoup de livres portant l'estampille de la Mazarine se sont trouvés mêlés à sa collection et achetés en bloc par le libraire Raulin, qui les vendit. M. Libri en a acheté alors quelques-uns dont l'estampille n'était pas effacée, qu'il rendit à la Mazarine : M. de Sacy n'a pas perdu le souvenir de ce fait, trop rare d'ailleurs dans les annales de la bibliographie pour qu'il soit facilement oublié.

Une chose que ne savent pas les gens du monde et même un grand nombre d'amateurs, c'est que nos collections publiques ont été anciennement et à plusieurs reprises littéralement mises à sac. On peut lire à ce sujet dans Haenel et dans Dibdin les révélations les plus curieuses et les plus tristes. Dibdin dit par exemple qu'à Rouen la bibliothèque, qui

après la révolution avait plus de 250,000 volumes, est réduite à 20,000; Haenel, qu'à Carpentras, deux mille manuscrits existaient en 1808, et qu'en 1826 il n'y en avait plus que 669, etc. Beaucoup de bibliothécaires, gens sur l'honneur de qui ne peut s'élever le plus léger soupçon, n'aiment pas cependant qu'on parle des pertes qu'ont subies les établissemens qu'ils dirigent. Souvent ils accueillent mal les curieux, voulant sans doute, pour me servir d'une expression célèbre, laver leur linge sale en famille. C'est bien pis lorsqu'on soupçonne ces curieux de faire des recherches sur le procès de M. Libri. Quelques conservateurs s'imaginent qu'ils sont responsables des distractions des experts dans ce procès, et par esprit de corps entravent tant qu'ils peuvent les explorations, sans s'apercevoir qu'ils condamnent de la sorte et très sévèrement l'œuvre de leurs amis. Vous ne vous figurez pas, monsieur, vous qui n'avez affaire qu'aux paisibles rédacteurs de la *Revue*, quelles passions on trouve parmi certains lettrés à qui le contact des gens du monde n'a pas appris le ridicule des grandes fureurs pour de petits sujets. Jadis Lucien, qui pourtant se disait philosophe, fut blâmé par un critique de son temps pour s'être servi du mot *apophras*. Qu'il soit bon grec ou non, je ne puis le dire; vous pouvez le demander à Boissonade ou à M. Hase. Tant y a que Lucien répondit par un pamphlet qui s'est conservé, où, « par vives raisons, » il soutient qu'*apophras* est excellent, que de plus son critique est un infâme, qu'il a tué père et mère, et qu'il ne sait pas conjuguer *tupto*. Malgré l'adoucissement des mœurs, de nos jours, les colères des lettrés les emportent encore bien loin. Faites conter à M. Jubinal ce qui lui advint avec un conservateur de la Bibliothèque nationale, homme d'esprit et de savoir, à qui il demandait la permission de consulter un catalogue. D'abord refus poli ou plutôt défaites plus ou moins bien déguisées; enfin, poussé dans ses derniers retranchemens, surpris auprès de ce catalogue même qu'il prétendait ne pas avoir sous la main, « monsieur, dit ce conservateur à M. Jubinal, vous avez écrit quelque chose de favorable à M. Libri, et nous regardons tous ceux qui le défendent comme nos ennemis acharnés. Nous nous défendons comme nous pouvons; voilà pourquoi je vous ai fait ce *mensonge*. » Sur quoi, l'avocat du conservatoire a imprimé que M. Jubinal aurait dû ne voir dans ce mot que *l'expression d'un sentiment de loyauté*.

Heureusement, monsieur, tous les conservateurs n'ont point ces passions sauvages, et l'on trouve à la Mazarine autant de loyauté, je dis de loyauté véritable, alliée à la plus parfaite obligeance. Aussi est-ce un plaisir d'y faire des recherches.

J'allongerais démesurément cette lettre s'il me fallait relever ici toutes les erreurs contenues dans la partie de l'acte d'accusation qui se rapporte aux prétendues soustractions de manuscrits et d'autographes.

Il me serait facile de vous y montrer la même logique ou plutôt la même précipitation étourdie à présenter comme preuves des indices dérisoires, parfois même des argumens décisifs, contre les interprétations de l'accusation. Je ne m'arrêterai pas à vous signaler des *lapsus calami* tels que celui-ci, que vous trouvez à la page 49, où il est dit que M. Libri, possédant les catalogues des bibliothèques de province, avait de grandes facilités pour connaître les livres non catalogués. Je citerai quelques imputations précises et qu'une minute de réflexion eût suffi pour faire rayer de l'acte d'accusation. Ainsi, on affirme que M. Libri n'a pas rendu l'inventaire de la bibliothèque de Troyes, rédigé par M. Ravaisson. Il eût suffi de demander au ministère de l'instruction publique où étaient les notes de M. Ravaisson, car il n'avait pas fait d'inventaire à proprement parler; mais ne disputons pas des termes. On aurait répondu aussitôt que ces notes étaient depuis le 15 février 1841 où elles devaient être, c'est-à-dire au bureau des bibliothèques. (En ce moment, elles sont entre les mains de M. Taranne, bibliothécaire de la Mazarine, qui s'occupe du catalogue des manuscrits de Troyes.) Il est vrai que, pour apprendre cela, il fallait le demander; mais il n'était besoin d'interroger personne pour s'abstenir d'inscrire dans l'acte d'accusation une charge telle que celle-ci : « Une lettre de Chifflet du 2 juin 1632 a disparu d'un dépôt public. Elle a dû être volée par M. Libri, car il a vendu une lettre du même Chifflet de la même année. » Prouvez d'abord que Chifflet était dans l'habitude de n'écrire qu'une fois par an. — Ailleurs, l'auteur de l'acte d'accusation conclut l'identité d'une pièce perdue par la Bibliothèque nationale avec une autre vendue par l'accusé, de ce que la première est intitulée : « *Remarques sur diverses pièces* qui ont été faites au sujet du règlement que le roi veut faire touchant les maisons religieuses », — et la seconde : *Recueil de pièces relatives au règlement, etc.* Par le même procédé de logique, on peut avancer que mes remarques sur l'acte d'accusation et l'acte d'accusation lui-même sont un seul ouvrage. — La même bibliothèque a perdu un fascicule intitulé : *Lettres de divers officiers à la reine de Navarre.* — M. Libri a mis en vente une lettre de l'amiral Coligny à ladite reine. Il y a identité. — On ne retrouve plus des traités de Gassendi intitulés : *Isles flottantes, Maculæ solares, Éclipse de* 1635. Or, parmi les documens autographes vendus à lord Ashburnham, se trouve un manuscrit de Gassendi désigné sous ce titre : *Commentaria de rebus astronomicis.* J'ai perdu un volume de Cicéron intitulé *de Oratore,* et je vous accuse de me l'avoir pris, car vous avez vendu un volume du même Cicéron intitulé *Orator.*—Mais voici qui est encore plus étrange. On a perdu trois lettres autographes de Grotius au duc de Saxe-Weimar, datées de 1636. M. Libri a vendu une lettre du même au même, datée de 1637. Donc il y a identité. — Quelquefois

l'accusateur prend la peine d'avertir qu'il change les dates indiquées dans la vente de M. Libri, et qu'il a des motifs pour le faire, car ces dates avaient été falsifiées par la malice du voleur. M. Libri a beau mettre en vente une lettre de Rubens du 30 mai 1625, on lui prouve qu'elle ne peut être que de 1627, attendu qu'il y est question du siége de la Rochelle, lequel ne commença qu'en 1627, selon l'acte d'accusation. Nous supplions l'auteur de vouloir bien consulter Cl. Malingre, historiographe de France, au cinquième tome de l'*Histoire de notre temps ès années* 1624, 25 *et* 26; Paris, 1626, in-8°, page 972, où, à l'année 1625, il raconte des mouvemens de troupes autour de La Rochelle : « De sorte, dit-il, qu'avec ces troupes La Rochelle est tout investie par terre, et la mer empeschée et tenue par les vaisseaux du roy. »

C'est, monsieur, une chose fort utile que de connaître ses auteurs; cela vous empêche de prendre une citation pour les remarques mêmes de celui qui cite, comme il est arrivé malheureusement à l'auteur de l'acte d'accusation. Il croit avoir pris M. Libri sur le fait en découvrant dans ses papiers une note relative aux manuscrits de Peiresc, à Carpentras, ainsi conçue : « Il y a quatre-vingt-six volumes, tous en bon état, si l'on en excepte deux ou trois auxquels il manque quelques feuillets.» Cette note est du 18 janvier 1841, et l'on prétend qu'elle constate l'état de ces manuscrits lors de la visite de M. Libri à la bibliothèque de Carpentras. Mais si par hasard c'était une citation tirée du *Magasin encyclopédique* de Millin, tome 2 de 1797, p. 503, on ne pourrait pas plus en tirer une induction sur l'état des manuscrits de Peiresc en 1841, que de l'apostille *Sine ira et studio* que je me suis permis d'écrire en marge de mon exemplaire de l'acte d'accusation.

Si vous tenez, monsieur, à être édifié sur les vols d'autographes, lisez la lettre de M. Libri au président de l'Institut (1); il me semble qu'il n'y a pas un mot à y ajouter. Hélas! même je trouve qu'il se défend trop bien et toujours à sa manière; voyant des ennemis partout, il frappe à tort et à travers et s'en fait de nouveaux. Aux calomnies accumulées contre lui, il répond par des faits précis et incontestables qui prouvent la négligence avec laquelle, pendant fort long-temps, on a conservé en France les collections publiques. Je lui passe de se moquer de ses accusateurs, qui prennent un abbé Bignon pour un secrétaire de l'Académie des sciences et qui croient que l'Institut, fondé par la convention, a un sceau avec l'emblême de Louis XIV. Ces petites méprises vous feront rire; mais ce qui vous affligera comme moi, c'est de lire, après ces épigrammes, une lettre de l'illustre Mlle Germain qui, sur l'autorité de Fourier, assure « que les lettres des plus

(1) Sur le pillage et la dispersion de nos collections publiques, on peut également consulter les brochures publiées, à l'occasion du procès de M. Libri, par MM. P. Lacroix, Jubinal, Lepelle, G. Brunet, etc.

anciens astronomes de l'Observatoire sont mises très galamment à la disposition des femmes du monde et que c'est dans les albums des dames plutôt que dans les archives de l'Institut qu'on a chance de trouver des autographes de Fermat, Descartes et autres géomètres. » Vous verrez encore dans la même brochure qu'à la vente d'un membre célèbre du Bureau des longitudes, M. Buache, quatre-vingts portefeuilles ou cartons de manuscrits, rapports, lettres de savans, etc., furent adjugés à vil prix, tous papiers provenant de dépôts publics, et, par parenthèse, je me souviens d'y avoir vu l'autographe d'un ministre défendant au même Buache de vendre des autographes. Le maréchal de Villars dit dans ses mémoires que le testament de Louis XIII, en original, fut trouvé chez les épiciers et le traité d'Osnabruck chez les beurriers. Voilà pourquoi tant d'autographes curieux vont courant le monde. Aujourd'hui on a pris des mesures très judicieuses pour que toutes ces collections sortissent de France : c'est de faire des procès aux gens qui les ont loyalement achetées. Il y a peu d'années, on n'y regardait pas de si près. Tous les amateurs ont vu à la vente de la marquise de Dolomieu une lettre de Napoléon que l'Institut aurait dû mieux garder dans ses archives, et personne ne s'est opposé à la vente. Je suis loin d'en faire un reproche à la justice. J'aurais trouvé même parfaitement mal qu'on intentât un procès aux héritiers de M. Buache ou bien à M. de Montmerqué, parce qu'ils ont mis en vente des autographes évidemment sortis de dépôts publics; mais il me semble dur qu'on accuse M. Libri de vol, parce qu'il possède des pièces du même genre. Lui au moins a cherché à en faire un usage utile. Après avoir acheté chez un épicier de Metz les papiers de Fermat dans la collection d'Arbogast (laquelle, par parenthèse, contenait des lettres de Descartes, qu'Arbogast dit avoir *trouvées* à l'Institut), M. Libri s'empressa d'annoncer sa découverte au monde savant, proposa de donner gratuitement ses soins pour la publication de ces manuscrits, et refusant de les vendre à M. Villemain, ministre de l'instruction publique, qui voulait en faire l'acquisition, offrit de les *donner* à la Bibliothèque nationale. Qu'on accuse à cette occasion tant qu'on voudra M. Libri d'orgueil et de vanité, je passerai condamnation, s'il le faut; mais on m'accordera que de tels procédés ne sont pas ceux d'un voleur.

En résumé, monsieur, la logique, le bon sens et, j'ajouterai, l'humanité, voulaient qu'on raisonnât comme il suit, avant d'accuser M. Libri : Telle bibliothèque a perdu tel livre, des preuves existent que ce livre a été volé par M. Libri : donc M. Libri est un voleur; mais on syllogise tout autrement. On dit : M. Libri est un voleur; donc il a volé tel livre, car ce livre manque à telle bibliothèque.

Je vous ai parlé, en commençant ma lettre, de la tendance générale

de l'acte d'accusation qui s'occupe, avant tout, de frapper l'esprit du lecteur par des insinuations contre l'accusé. Cette méthode est habile, et, dans mon ignorance de ce qui se pratique au palais, je ne me permettrai pas de la blâmer; seulement je crois qu'il eût fallu rassembler, je ne dirai pas des preuves, mais des indices, pour autoriser ces attaques indirectes. Je trouve, par exemple, que le juge compte trop sur la simplicité du public, lorsqu'il prétend que M. Libri et sa mère étaient hors d'état d'acheter des livres, parce qu'il a lu dans des lettres de Mme Libri : *Tu me ruines... tu devrais économiser jusqu'à un sol... Je mourrai à l'hôpital.* Il paraît que M. le juge était dans sa jeunesse un garçon fort rangé, pour que sa mère ne lui ait jamais adressé de tels sermons. Mme Libri, qui ne vivait que pour son fils, avait plus que bien des mères le droit de lui adresser des reproches sur ses manies. Pour moi, je lui en ai connu deux au moins : celle des livres et celle de prêter ou de donner de l'argent à d'honnêtes gens qui ne lui en ont guère montré de reconnaissance. Conclure des phrases que je viens de citer que Mme Libri était dans le dernier dénûment, c'est, passez-moi le mot, un peu se moquer du monde. Je gagerais que, quelques lignes plus bas, Mme Libri ajoutait qu'elle lui avait acheté un Alde ou quelque vieux manuscrit, ou bien qu'elle lui expédiait une caisse de livres. Je n'aime pas à mettre le nez dans des affaires de famille, et c'est bien à mon corps défendant qu'on m'a pour ainsi dire forcé de lire des lettres de banquiers constatant que Mme Libri, malgré la misère où, selon l'accusation, elle aurait été réduite, a fait passer à son fils 54,000 fr. depuis 1832 jusqu'en 1848. On m'a fait voir d'autres pièces d'où il résulte qu'en 1842 elle achetait et payait de ses deniers sept cents volumes manuscrits de la collection du marquis Pucci pour la somme de 3,000 écus de Toscane, environ 18,000 fr. Je vous laisse à deviner si c'était pour elle. Quand on fait de semblables cadeaux, il est bien permis de gronder un peu. Au reste, à la façon dont les titres de livres italiens sont estropiés dans l'acte d'accusation, il est probable que le juge a fait quelques erreurs en traduisant les lettres italiennes saisies au domicile de l'accusé. Quand on lit si mal la lettre moulée, il est bien permis de se tromper sur les manuscrits d'une mère qui ne se piquait pas d'être calligraphe.

J'ai hâte de quitter ce sujet, et cependant il faut que je vous dise à quoi tendent les réflexions du juge sur la fortune de Mme Libri et celle de son fils. Il veut prouver que M. Libri n'a pu acheter les livres qu'il a vendus ou qu'on a trouvés chez lui. Et voici comment M. le juge raisonne. La collection vaut 600,000 francs, donc elle a été achetée 600,000 francs. Quelle admirable logique! Eh quoi! M. le juge n'a donc jamais entendu parler de gens qui commencent un négoce avec

100,000 fr. et qui se retirent des affaires avec un million? Un homme versé, comme M. Libri, dans la connaissance des livres, sans cesse à l'affût des bonnes occasions, au courant de toutes les ventes de France, d'Italie et d'Angleterre, qui achète, vend ou échange pendant vingt-cinq ans, dont les catalogues ont de l'autorité, — qu'y a-t-il de si extraordinaire à ce qu'il triple ou décuple son capital? J'avais sur ma table, il y a quinze jours, des factures de libraires, des quittances et des contrats, d'où il résulte que, depuis 1834, M. Libri avait acheté pour 228,000 francs de livres. Dans ce total ne sont pas compris les achats au comptant, les livres qu'on trouve dans un étalage et qu'on paie avec son argent de poche, ce qui fait, pour un bibliophile, une somme assez ronde à la fin de l'année. Qui ne sait combien la valeur des livres est augmentée depuis vingt ans? Prenons pour exemple la fameuse *Galeomyomachia*. Sur le catalogue des éditions aldines, par Molini, qui jusqu'à ces derniers temps servait de base à toutes les négociations sur les Alde, elle est marquée au prix de 40 pauls, soit 24 francs. Il n'y a pas un bibliophile aujourd'hui qui ne crût faire une admirable affaire en la payant dix fois ce prix-là. Un exemplaire s'est vendu 1,100 francs en 1846. Il y a vingt ans, les amateurs de vieux livres étaient en petit nombre, les bouquinistes ignorans, les ventes avaient lieu à petit bruit : c'était le bon temps pour les connaisseurs. Aujourd'hui les bibliophiles se comptent par centaines; les bouquinistes savent par cœur le *Manuel* de Brunet, les ventes, annoncées dans les journaux, attirent tous les amateurs de l'Europe. Quel avantage n'ont pas les bibliophiles de la veille sur ceux du lendemain! Ils ont toute une bibliothèque pour faire des échanges, sans parler de la supériorité que donnent l'étude, l'expérience et les relations anciennes. Les banquiers, qui voudraient tout avoir avec des écus, disent à cela qu'un savant, qu'un érudit ne doit pas faire le commerce de livres. C'est-à-dire qu'il sera défendu d'avoir une passion, si l'on ne justifie d'un capital de 2 ou 3 millions. Et comment faire une collection sans vendre ou échanger? Voyez M. A., célèbre par sa collection de coléoptères, s'il trouve sur son chemin un papillon curieux, croyez-vous qu'il le négligera? Non, il sait que ce papillon manque à la collection de lépidoptères de M. B., lequel a par hasard un coléoptère fameux dont il ne se déferait ni pour or ni pour argent, mais qu'il échangera pour le papillon qu'il n'a pas encore rencontré. M. A. et M. B. traitent de leurs raretés, et chacun croit gagner à l'échange. Il faut, en vérité, avoir l'esprit bien mal fait pour y trouver à redire.

Mais quittons un sujet où les profanes auraient peine à nous suivre, et passons à un autre, sur lequel, bien que le juge n'ait aucune conclusion à prendre, il s'étend d'une façon assez prolixe. M. Libri a donné

à la Mazarine son exemplaire de la *Galeomyomachia* complet, et l'acte d'accusation veut que ce cadeau soit une restitution. Toujours le même argument : la Mazarine a perdu un livre, donc M. Libri l'a volé. A l'appui de cette assertion, l'on cite le témoignage des conservateurs qui, *après l'examen le plus attentif,* n'ont pas reconnu leur exemplaire. — Qu'importe? dit le juge; d'où vous vient votre *Galeomyomachia*? Si vous possédiez depuis si longues années *ce monument typographique,* comment cette possession a-t-elle été si long-temps *en France* ignorée *du monde savant?* — En effet, la révolution de 1830, l'invention de Daguerre, la découverte des monumens de Ninive, ne pouvaient empêcher le monde savant de se préoccuper de la *Galeomyomachia;* mais cette question, monsieur le juge, est-on forcé d'y répondre? Vous-même, qui peut-être n'avez que cent cinquante volumes dans votre bibliothèque, me diriez-vous quand, de qui, et combien vous avez acheté vos cinq codes? Croyez-vous qu'un homme qui a trente mille volumes, et qui en a peut-être acheté ou vendu cent mille, se rappelle toutes ces circonstances? — Mais la *Galeomyomachia!...* — En effet, M. Libri se rappelle qu'il la possédait avant son voyage en France, et il m'a envoyé une lettre de M. Piazzini, datée de 1829, timbrée de la poste, lequel lui renvoie avec des remerciemens ladite *Galeomyomachia* que M. Libri lui avait prêtée.

Permettez-moi encore une remarque qui vous montrera comment les accusateurs de M. Libri le connaissent et s'entendent aux livres : la *Galeomyomachia*, dit-on, avait été soigneusement lavée, rognée, magnifiquement reliée... Rognée! apparemment que M. le juge croit qu'on *rogne* un livre rare! Écoutez M. Bauzonnet, dont je tiens une lettre assez curieuse :

« Monsieur,

« Vous désirez savoir si M. Libri, en donnant des livres à relier, recommandait qu'ils ne fussent pas rognés. Nous pouvons hardiment vous assurer qu'il poussait ce scrupule jusqu'à l'exagération, et surtout pour les volumes non rognés. Oh! alors le soupçon seul était déjà un crime. Nous pouvons vous en parler savamment, car il crut un jour que nous avions touché à l'un d'eux (et cela n'était pas, nous pourrions sans crainte l'avouer aujourd'hui); il voulait dans son mécontentement les jeter par la fenêtre. Du reste, monsieur, tous les relieurs qui ont eu l'honneur de travailler pour M. Libri vous le diraient certainement comme nous. »

Il est plus intéressant d'examiner une autre partie de l'acte d'accusation, qui contient des insinuations bien plus graves, et qu'il n'est guère permis de produire à la légère, surtout quand la vérification

est très facile. Je veux parler du passage où il est question du don fait par M. Libri à la bibliothèque Magliabecchiana d'une grande quantité d'autographes dérobés à cet établissement. Selon l'acte d'accusation, M. Libri les aurait payés 1,500 francs, et se serait fait rembourser 2,400 francs, bénéfice net 900 francs. En outre on ajoute, avec une négligence un peu trop apprêtée, que le vendeur, peut-être le receleur de ces autographes, était un Italien nommé Trucchi, ami intime de M. Libri, *qu'il tutoyait*. On se garde de tirer de cette circonstance aucune induction, mais il y a là un emploi fort habile d'une figure de rhétorique appelée *aposiopèse* par quelques-uns, et *réticence* par d'autres. Rhétorique à part, l'affaire était de celles qui méritaient d'être éclaircies. Si M. Libri a escroqué 900 francs au grand-duc de Toscane, je croirai qu'il a volé tous les livres possibles, même ceux que la Mazarine n'a pas perdus. Pourquoi ne pas aller aux informations? Il y a un ministre de Toscane à Paris, un ministre français à Florence, et d'ailleurs la vente s'est faite à Paris par devant notaire. Essayons d'être plus curieux que M. le juge.

Voici, monsieur, ce que j'ai appris sur cette affaire : en 1844, M. Libri vint en Italie voir sa mère malade, et il négligea, dans son empressement, de se mettre parfaitement en règle avec la police toscane; mais il était alors ami du ministre des affaires étrangères de France, et il fut bien accueilli partout. Vous pensez que ses premières visites furent pour les archives des Médicis, où long-temps auparavant il avait fait des découvertes très curieuses. Par forme de digression, il faut que je vous conte une de ses trouvailles.

Ce fut une enveloppe cachetée, contenant, à ce qu'il semblait, une poignée de crin, déposée dans les archives par le cardinal Hippolyte de Médicis, avec cette inscription de sa main : *Barba pelata da me cardinale Ippolito, d'in sul griffaccio di quel traditor di gian Luca Orsini, quel di ch' io gli diede una pugnalata nell' anticamera del Papa.* Revoyant ce dépôt, où sont conservées de si précieuses reliques, M. Libri crut y remarquer des soustractions considérables et s'exprima irrévérencieusement sur le compte des employés supérieurs. Sur quoi, on lui interdit l'entrée de la bibliothèque. Aussitôt M. Libri *se piqua au jeu*, comme dit l'acte d'accusation, et n'eut de repos qu'il n'eût démontré au grand-duc de quelle façon on conservait ses archives. Il sut qu'à Paris, un libraire nommé Charon vendait des autographes provenant de la bibliothèque Magliabecchiana, et qu'il les tenait d'un Italien nommé Trucchi, lequel a publié, je crois, quelques volumes d'anciennes poésies tirées de la bibliothèque du Vatican. Ce n'est pas mon affaire de savoir si M. Trucchi avait eu ces autographes par héritage ou autrement, et je ne cite son nom que pour rappeler une méprise du juge, qui, sai-

sissant des lettres du comte Trechi, si connu dans la bonne compagnie de Paris et de Milan, lut *Trucchi* au lieu de *Trechi*, ce qui était fort naturel à quelqu'un qui lit *casalibus* pour *canalibus*. M. Libri, qui ne connaissait que le libraire Charon, entra en négociation avec lui, tournant le coin de rue *all' largo*, à la manière italienne, et d'abord lui compta 900 francs sur l'achat futur de ses autographes, en prenant soin de faire mentionner sur le reçu qu'il y avait promesse de vente. Puis, ayant gagné sa confiance par cette façon d'agir, il l'amena peu à peu à lui céder 316 lettres au prix de 2,400 francs, et ce par acte notarié, rédigé de telle sorte que le vendeur, en le signant, reconnaissait qu'il avait déjà reçu d'Italie force pièces de même nature et qu'il en attendait d'autres encore, enfin que, pour celles-là, il donnerait la préférence à M. Libri. L'acte fut encore signé par sept témoins, parmi lesquels je vois les noms du prince della Cisterna, de M. Letronne, etc., que l'auteur de l'acte d'accusation aurait peut-être dû poursuivre comme complices. M. Charon ayant déjà reçu 900 francs, M. Libri ne lui compta que 1,500 francs pour ses 316 lettres. Vous devinez tout de suite le but de ces formalités. La seule chose importante, c'était de faire déclarer dans un acte authentique, au libraire, qu'il avait vendu déjà des lettres italiennes et qu'il en attendait de nouvelles, le tout sans qu'il soupçonnât l'usage qu'on voulait faire de cette déclaration. Les lettres et l'acte de vente furent aussitôt présentés au grand-duc. Je conviens qu'il n'était guère probable que S. A. I. les acceptât en présent de M. Libri. Toutefois les lettres ne lui furent remises qu'après avoir été publiquement exposées à la vue des curieux de Florence. Leur origine n'était pas difficile à constater, et l'effet qu'elles produisirent fut considérable. En remerciant M. Libri, on s'excusa de lui avoir appliqué une mesure générale. Le bibliothécaire mourut subitement, et il eut raison, car il était menacé d'aller balayer les rues de Livourne. Je n'ai pas ouï dire que M. Libri, qui était alors à Paris, l'ait fait assassiner, mais je ne sais pas s'il n'a pas sa mort sur la conscience.

Je crois inutile, monsieur, de vous fatiguer d'autres citations, et vous saviez, avant ma lettre, à quoi vous en tenir sur l'acte d'accusation contre M. Libri. L'auteur, pour prouver l'identité des livres de l'accusé avec des volumes perdus, ne tient compte ni du format, ni des titres, ni des dates; il ne sait pas même si les livres sont perdus, car il ne prend pas la peine de faire les vérifications les plus faciles; il interprète des phrases d'une correspondance italienne, et il ne peut citer trois mots d'italien sans les estropier; il accepte les témoignages les plus absurdes contre l'accusé et ne mentionne pas les dépositions à décharge; il ignore des faits connus de tout le monde; il néglige d'ouvrir des livres qui sont dans les mains de tous les amateurs. Que ne

néglige-t-il pas? Il néglige de se relire, et se réfute souvent lui-même, croyant alléguer une présomption nouvelle. Avez-vous lu votre mandement, monseigneur? demandait un mauvais plaisant à un évêque. On serait tenté de faire pareille question au rédacteur de l'œuvre que je viens d'analyser. J'ai trop bonne opinion de la magistrature française pour douter un instant que, si l'accusé se fût présenté à l'audience, on eût osé livrer un tel amas d'erreurs à une discussion publique; mais tout est bon contre un contumace. Quand on le noircirait bien fort, où est le mal? Qu'il se justifie. Contumace, à vrai dire, voilà le seul grief un peu solide contre M. Libri. Cependant un grand jurisconsulte français a dit que, si on l'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il commencerait par gagner le large. La Fontaine conseille semblable précaution. « Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en, que le chien de Jean de Nivelle. » Malgré ces autorités imposantes, douter de la justice de son pays, pour beaucoup de gens du monde, c'est s'avouer coupable. Pour moi, je crois fermement que si M. Libri purgeait sa contumace, c'est ainsi, je crois, qu'on s'exprime au palais, l'opinion publique, je veux dire celle des oisifs de Paris, se prononcerait hautement en sa faveur. Je suis encore convaincu qu'en quelques heures de causerie avec le juge d'instruction M. Libri lui apprendrait plus de bibliographie qu'il n'en faut pour qu'il renonçât à toutes ses erreurs. Bref, les bonnes ames qui ont crié haro sur le voleur italien reviendraient bientôt sur son compte et ne lui sauraient pas mauvais gré d'avoir eu sa bibliothèque mise sens dessus dessous, d'avoir perdu ses places, et d'avoir été calomnié dans son honneur, car nous autres Français nous sommes vifs peut-être, mais ne gardons nullement rancune aux gens que nous avons offensés. J'ai dit tout cela et bien d'autres argumens à M. Libri pour l'engager à revenir, mais je vous avoue que je l'ai trouvé d'un entêtement extrême.

Comment persuader à un Italien qu'on lui a fait du mal involontairement, par distraction, par forme littéraire? M. Libri voit partout des ennemis acharnés, de la passion et de l'injustice. Il ne peut croire que des érudits chargés d'une mission aussi grave qu'une enquête l'aient remplie sans y apporter de l'impartialité ou même de l'attention. D'ailleurs, les émigrés jugent toujours mal les choses de loin, et ne peuvent s'imaginer que depuis leur départ leur pays ait changé de face. Je parierais qu'il voit encore Paris plein de barricades et la rue de Valois jonchée de livres déchirés. — « Que je me livre à mes ennemis! dit-il; après ce qu'ils ont fait, je sais ce que je puis attendre d'eux. Que m'importe une réhabilitation de la part de gens qui ont prouvé leur ignorance ou leur mauvaise foi, lorsque, de toute l'Europe, les seuls juges dont l'opinion me soit précieuse me donnent des témoi-

gnages d'estime et d'affection? Que la honte de ma condamnation reste sur la tête de mes ennemis. Je détruirai pièce à pièce tout le ridicule échafaudage de leurs accusations, mais à mon aise, et sur la terre hospitalière qui m'a adopté. Je n'irai pas m'enfermer dans une prison où l'on me laisserait des années peut-être, en attendant que mes experts eussent appris leur métier. » Voilà ce que me disait M. Libri dans son ignorance des choses et des hommes de ce pays, en présence de quelques Anglais qui, hochant la tête, grommelaient : *He is right;* il a raison. Puis il me citait l'histoire du comte Alberti, accusé et détenu pour avoir vendu de faux manuscrits du Tasse. « On a nommé, disait-il, des experts ignorans qui les ont déclarés apocryphes, — après une enquête qui a duré sept ans. Le comte Alberti en appela. D'autres experts sont à la besogne, et cependant le comte Alberti est sous les verrous depuis 1838. » — A tout cela, je ne trouvai pas grand'chose à répondre, sinon : Comment vivre loin de Paris? et je revins en France, triste pour lui et triste pour nous. J'ai lu dans les journaux du mois dernier que les experts de Rome ont prononcé, et que le comte Alberti vient d'être acquitté honorablement par la sacrée consulte après une détention préventive de treize ans seulement. Je manderai le fait à M. Libri, et j'espère qu'il changera de résolution.

P. S. — M. Libri a vendu 200 livres sterling au *British Museum* le *Recueil des histoires de Troie*. On l'accuse de l'avoir volé à la bibliothèque de *Troyes*. Je venais de terminer ma lettre, lorsqu'un de mes amis m'écrit de Troyes qu'il a trouvé le recueil en question dans la bibliothèque de la ville, bien qu'il ne soit pas inscrit au catalogue. Il l'a vu, touché et feuilleté il y a trois jours. C'est un in-folio sans date, imprimé à Paris par Philippe Lenoir. Le livre vendu par M. Libri est un Caxton. On me demande sur quel indice on accuse M. Libri d'avoir volé à Troyes un livre qui n'a pas été perdu? Je réponds que l'auteur de l'acte d'accusation, persuadé qu'il s'agissait d'une notice historique sur le chef-lieu du département de l'Aube, a pensé avec sa pénétration ordinaire qu'un tel livre devait se trouver à Troyes plutôt qu'ailleurs.

Agréez, etc.

PROSPER MÉRIMÉE.

Paris, 7 avril 1852.

POÈTES

ET

ROMANCIERS AMÉRICAINS.

NATHANIEL HAWTHORNE.

I. *Mosses from an old Manse.* — II. *The Scarlet Letter.* — III. *The House of the Seven Gables.* — IV. *Twice told Tales.* — V. *The Snow-Image and other Tales.* — London, Ed. Bohn.

Je sais des gens, — le nombre en est grand, — à qui les préfaces sont odieuses, odieuses comme le *moi*, et peut-être par les mêmes raisons. Pour d'autres, au contraire, la préface vaut le livre, quelquefois mieux. Une préface de Walter Scott, une préface de Charles Nodier, quelle friandise littéraire! Il faut y ajouter désormais les préfaces de Nathaniel Hawthorne, qui nous l'ont fait connaître, aimer surtout, et sans lesquelles nous n'aurions peut-être lu aucun de ses romans ou de ses contes.

L'Amérique cependant est fière de M. Nathaniel Hawthorne. Il est compté, et compté pour beaucoup, dans cette phalange littéraire, déjà nombreuse, à qui ont frayé le chemin Brockden-Brown, Washington Irving, Fenimore Cooper, et qui a fourni les élémens d'un gros dictionnaire biographique, orné de portraits, à M. Rufus Wilmot Griswold. Dans ce volume imposant, où se pressent tant de noms inconnus

chez nous, célèbres là-bas, vous pouvez chercher la notice relative à Nathaniel Hawthorne, et vous trouverez les élémens d'une biographie comme on en voit tant, où l'ordre des dates est observé, le catalogue des ouvrages bien complet, et chronologiquement irréprochable. Vous y apprendrez que Hawthorne est né à Salem, dans le Massachusetts, que ses ancêtres étaient marins de père en fils; que l'un d'eux, Hawthorne-le-Téméraire, est le héros d'une ballade composée pendant les guerres de la révolution, et où sont célébrés ses exploits sur la *Belle Américaine,* — quelque frégate sans nul doute. — Vous y apprendrez aussi que, gradué en 1825 à Bowdoin-College (Maine), Hawthorne s'y est trouvé le camarade d'études du poète Longfellow; qu'en 1837 et 1842 ont paru ses deux premiers ouvrages, — les deux séries des *Twice told Tales* (contes deux fois dits), — publiés sous le pseudonyme français d'un prétendu M. de l'Aubépine; — que le romancier a été, pendant quelque temps, incorporé dans une communauté fouriériste, *Brook-Farm-Community,* à West-Roxburgh; — qu'il a résidé trois années de suite à Concord, dans ce village fameux pour avoir été le théâtre du premier combat réglé où les milices américaines aient fait reculer les soldats du général Gage (1); — qu'après ce temps de retraite, il a rempli à Boston les fonctions d'inspecteur des douanes jusqu'à l'avénement du président Taylor; — que l'administration whig, se privant alors de ses services, le rendit aux loisirs laborieux de la vie littéraire, — et qu'enfin, né vers 1807, Nathaniel Hawthorne a aujourd'hui quarante-cinq ans environ.

Telle est la série de faits que le consciencieux biographe a consignés dans son in-4° à deux colonnes. Si un très médiocre intérêt s'y attache, ce n'est point la faute de M. Rufus Wilmot Griswold. Les préfaces de Hawthorne n'ajoutent, il faut bien le reconnaître, aucun fait saillant à la notice des *American-Prose-Writers;* en revanche, elles nous révèlent un esprit charmant, une nature d'élite.

De ces préfaces, il ressort clairement, — ses livres le confirment d'ailleurs, — que Hawthorne appartient à la classe des *humoristes*, des *humoristes* comme Sterne et Lamb. Il en ressort aussi que son imagination, surexcitée par des habitudes solitaires, devenue mystique au sein des bois, visionnaire au coin du feu, s'est nourrie de lectures singulières, de métaphysique à l'allemande, et, comme celle de ce penseur original, Waldo Emerson, dont les brillans *essais* ont éveillé l'attention des deux mondes, a pu se soustraire, par une fréquente communion avec la nature, à l'espèce de domination que les vieilles littératures, comme

(1) Ils étaient envoyés à Concord (à vingt milles de Boston) pour y détruire des approvisionnemens militaires faits en vue de la prochaine prise d'armes. L'objet de leur mission fut rempli, mais ils durent ensuite reculer devant l'insurrection, qui gagnait tout le pays.

les vieilles civilisations, exercent sur les civilisations et les littératures nouvelles. C'est un joug étrange que celui-ci, et dont l'Amérique aura grand'peine à s'affranchir. Dès l'origine, vous pouvez le constater : de même que les habitans de la Nouvelle-Angleterre, perpétuant au-delà des mers les traditions de la métropole, fêtaient le renouvellement de l'année par une procession calquée sur le cortége du lord-maire à Londres, de même Brockden-Brown se condamne à copier Godwin, Washington Irving a écrire comme Addison et Mackenzie, Cooper à marcher sur les traces de Walter Scott. Ainsi des poètes. Il serait aisé de trouver, par exemple, les parrains de Bryant et de Longfellow. Des affiliateurs sévères pourraient même faire dériver Emerson de Thomas Carlyle, et Nathaniel Hawthorne de Charles Lamb, le Nodier anglais; mais ce serait, à notre sens, outrepasser les droits de la généalogie critique. Pas plus qu'Emerson, avec ses tendances panthéistiques, son ardente admiration des œuvres créées, ne ressemble à Carlyle, imbu du scepticisme allemand et négateur enthousiaste, — pas plus Hawthorne, qui s'absorbe évidemment dans l'étude concentrée des problèmes moraux les plus ardus, ne ressemble, malgré certains dehors, à ce pauvre poète érudit, pour lequel l'analyse des vieux drames, la reproduction et le pastiche du langage shakspearien, des formes archaïques, étaient une préoccupation souveraine, et dont la grande originalité fut de traverser notre temps avec les idées et le style de Jérémy Burton ou de Samuel Pepys, — et plus d'esprit que tous les deux, cela va sans dire, — mais une raison beaucoup moins sûre d'elle-même.

Il est un conteur américain que nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier (1) et dont la parenté avec Hawthorne nous semble moins douteuse : nous voulons parler d'Edgar Poë. A qui la comparaison profiterait-elle? Nous serions vraiment embarrassé de le dire. Les récits de Poë possèdent un attrait, un piquant tout spécial, et qu'on peut fort bien attribuer à la maladie mentale dont le germe était en lui; — la perle aussi, dit-on, n'est, après tout, qu'une excroissance morbide. — Hawthorne, plus maître de sa pensée, inspiré par de plus fortes études et des motifs d'un ordre plus élevé, entraîné bien plus rarement par un pur caprice, une fantaisie vagabonde et trop aisément écoutée, s'empare bien mieux de son lecteur. Il a le don, rare chez un *égotiste,* de se faire aimer, et le don, plus rare encore chez un conteur, d'inspirer un certain respect. Avec Edgar Poë, on habite une région malsaine; on se sent comme au début d'un vertige. L'éblouissement qu'il vous cause, et qui est réel, vous met en défiance. Il est dû à des moyens illégitimes, dirait-on, et vous ne savez au juste si le philtre n'est pas tout simplement de l'alcool déguisé, dont on a saturé à votre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 octobre 1846, l'étude sur les *Contes d'Edgar Poë*.

insu quelque boisson mensongère d'aspect et de goût. L'alchimiste, d'ailleurs, n'est pas si bien caché derrière son rideau, que vous n'entrevoyiez son coup d'œil moqueur, que vous n'entendiez son rire narquois. Il alléguera peut-être pour excuse qu'avant de vous griser, il s'est grisé lui-même; mais cela suffit-il à vous justifier? Et ne gardez-vous pas quelque secret remords, vous, homme sensé, de vous être laissé mystifier par cette folie railleuse et perfide qui se gausse de vous lorsqu'elle vous a fait tomber dans les rets où elle est prise? Hawthorne au contraire, dans ses plus fantastiques inventions, et lorsqu'il use le plus largement de son pouvoir mystérieux pour transformer devant vous les réalités de ce monde en spectres étranges, en apparitions prestigieuses, n'obéit jamais qu'au désir de vous rendre meilleur en vous montrant, sous l'allégorie attrayante, la vérité sévère. Un conte d'enfant à dormir debout lui suffit pour vous faire réfléchir, et profondément, sur quelque vice ignoré de votre nature, sur quelque iniquité des jugemens humains, sur quelque préjugé vivace à qui les révolutions philosophiques ont laissé ses racines à moitié pourries. Tous les nobles instincts sont en lui : l'indulgence et la miséricorde chrétiennes, la résistance à l'oppression, la soif du juste et du vrai en toutes choses, et, pour parler comme son ami Emerson, « l'amour de l'amour, la haine de la haine. »

En témoignage de ce que nous disons ici de Hawthorne, nous pourrions le citer lui-même, en reproduisant les nombreux passages où il parle de sa jeunesse entourée d'amitiés nombreuses, actives, zélées, et de la reconnaissance qu'il leur doit. Ce sont elles qui l'ont révélé à lui-même, encouragé, soutenu. C'est parmi elles qu'il a trouvé les hérauts de sa naissante renommée, les propagateurs assidus de son talent trop délicat et d'allure trop discrète pour arriver vite aux honneurs de la popularité.

« Si quelqu'un, dit-il à l'un de ces amis dévoués, si quelqu'un est responsable de ce que je suis aujourd'hui « un auteur » de profession, c'est vous, à coup sûr. Je ne sais d'où vous vint cette foi bizarre; mais lorsqu'ensemble nous étions, bien jeunes encore, les élèves d'un collége de province, — élèves flâneurs, sujets pendant les heures d'études à chercher des baies bleues sous les pins altiers de l'académie, à contempler les troncs d'arbres flottans qui s'entre-choquaient dans le courant de l'Androscoggin, à fusiller au sein des bois voisins les pigeons changeans, les écureuils gris, à canarder les chauves-souris planant à travers le crépuscule d'été, ou bien encore à pêcher la truite dans ce petit ruisseau tout couvert d'ombre qui s'en vient, emmi la forêt, rejoindre la rivière; — bref, occupés à cent œuvres de paresseux, que la Faculté ne nous eût jamais pardonnées, si elle les eût connues : — eh bien! dès ce temps-là, pronostic bien improbable, vous annonciez à votre ami qu'il écrirait, qu'il écrirait des romans, que c'étaient là sa vocation et sa destinée.

« Fait comme dit. J'accomplis votre prédiction; mais que de temps écoulé

sans que personne y prît garde! J'étais, comme un personnage enchanté, assis au bord du sentier de la vie, et tout autour de moi grandissaient des centaines d'arbrisseaux, buissons d'abord, taillis ensuite, arbres enfin qui m'enveloppaient, me fermaient toute issue, m'entouraient de ténèbres inextricables. Ces arbres se seraient couverts de mousses, les feuilles sèches de vingt automnes m'auraient peu à peu enseveli, si vous ne fussiez venu à mon aide... »

Le découragement qui suivit l'insuccès de ses débuts littéraires fut sans doute pour quelque chose dans le coup de tête qui enrôla Hawthorne parmi les *frères en harmonie* du comté de Roxburgh. De son passé fouriériste, il ne dit malheureusement pas grand'chose, et ce qu'il dit trahit un certain mécontentement. Il appelle son séjour à Brook-Farm « une association de travail et de plans chimériques avec des songe-creux. » Heureusement, à ces années de tâtonnemens, d'aspirations inquiètes et contradictoires devaient succéder trois années mieux remplies, les meilleures sans doute qu'il ait comptées dans sa vie, trois longues années pleines de rêves et de cette paresse occupée qui sied si bien aux tempéramens poétiques. Ce sont celles qu'il passa dans le vieux presbytère (*old manse*), situé à l'extrémité du pont de Concord. Waldo Emerson, qui avait occupé cette maison avant lui, était resté son voisin, et Concord était devenu le centre de maint pèlerinage poétique ou philosophique dont parle Hawthorne dans sa préface des *Mosses of the old Manse*. Le portrait qu'il a tracé de cette vieille habitation délabrée mérite d'être reproduit dans quelques-uns de ses détails : il nous montre sous quelles douces influences et au milieu de quel profond recueillement s'est développé chez le conteur américain l'instinct du romancier moraliste.

Plus fréquemment encore que les maisons désertes des petites villes allemandes, les vieilles habitations éparses dans les campagnes de la Nouvelle-Angleterre sont hantées par des revenans traditionnels, et prêtent leurs galeries lambrissées de chêne aux légendes populaires. On retrouve dans ces contes, propagés avec amour, avidement reçus, l'arrière-saveur des superstitions germaniques, et l'arrière-couleur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de ces bizarres chroniques rimées qui furent la grande production littéraire du moyen-âge allemand. Aussi le vieux presbytère de Concord avait-il son spectre familier. En certain coin du salon, de temps à autre, on l'entendait pousser un soupir. Quelquefois, dans le long corridor du premier étage, il tournait et retournait des feuillets de papier, comme s'il relisait une homélie manuscrite; mais on n'avait jamais pu le voir, bien que la fenêtre orientale laissât pénétrer en abondance les rayons de la lune dans le couloir hanté.

« Il est assez probable, dit le romancier, qu'il voulait m'engager à éditer un choix de sermons pris parmi ceux dont était remplie une grande caisse logée

dans un coin du grenier. Un jour que nous causions, quelques amis et moi, aux douteuses clartés du crépuscule, il se fit un bruit singulier, comme le *frou-frou* d'une robe de soie, — robe ecclésiastique, — circulant au milieu de notre petit cercle, et si proche de nous qu'elle semblait balayer le bois de nos fauteuils. Cependant personne ne vit rien. Une besogne plus étrange encore était celle d'une servante-spectre qu'on entendait, en plein minuit, dans la cuisine, griller du café, préparer le dîner, repasser, — remplir enfin toute sorte de fonctions domestiques.—Et cela, sans que jamais, le lendemain, on ait retrouvé la moindre trace de ces nocturnes travaux. Quelque devoir négligé, — peut-être quelque surplis mal empesé, — troublait la pauvre fille au fond de sa bière, et la forçait à travailler ainsi, sans gages, dans la maison qu'elle avait jadis habitée. »

Ce sont là, bien entendu, des plaisanteries données comme telles, mais avec un accent de bonne foi qui en augmente singulièrement la valeur. Voulez-vous une description plus réelle, un paysage à la manière hollandaise, digne de Kuyp ou de Van-den-Velde? vous le trouverez à quelques pages de là.

« ... Nous voici sur le bord de la rivière. On l'a bien nommée : la *Concorde*, rivière calme et reposée. Jamais courant plus paresseux ne roula sur un lit plus uni, et ne s'achemina plus lentement vers la mer, son abîme final, son éternité. J'ai vécu positivement trois semaines à côté de ce cours d'eau, sans savoir dans quel sens voyageaient ses ondes endormies. Jamais je ne lui ai vu un aspect tant soit peu vivant, si ce n'est par quelque belle journée resplendissante de soleil, lorsqu'une brise du nord-ouest tourmentait et ridait sa surface plombée. L'irremédiable indolence de sa nature a heureusement soustrait la Concorde à l'esclavage où l'aurait réduite l'industrie humaine, qui a si souvent asservi le libre torrent, l'impétueuse cascade des montagnes. Pendant que tout, autour d'elle, est contraint de se plier à l'inflexible loi de l'utilité pratique, elle perd à son gré sa vie oisive et libre sans faire tourner un seul métier, sans même fournir à une seule meule la force nécessaire pour broyer les grains semés et mûris sur ses bords : la torpeur de ses allures ne lui permet nulle part une rive où les cailloux étincellent, nulle part même une étroite grève où le sable brille au soleil. Elle sommeille au sein de vastes prairies, caressant les longues herbes, baignant les branches épandues des sureaux et des saules, les racines dénudées des frênes et des ormeaux, les blocs informes des troncs d'érable. Des glaïeuls et des ajoncs croissent en paix le long de ses bords gâcheux. Le jaune lis d'eau y étale ses larges feuilles plates, et le nénuphar odorant, le nénuphar blanc, pullule sur la marge du courant assez loin de la rive pour échapper à la main qui voudrait le saisir. Il veut être conquis au prix d'un bain de pieds.

« On se demande avec surprise d'où cette fleur parfaite peut tirer son parfum pénétrant et sa grace candide, elle qui naît du limon sur lequel glisse la rivière lente, de ce limon où s'enfouissent l'anguille visqueuse, la grenouille tachetée, la tortue couleur de fange et qu'un lavage éternel ne saurait nettoyer. C'est d'ailleurs le même limon noir d'où le lis jaune tire sa vie souillée et son odeur malfaisante. Ainsi, du reste, rencontre-t-on dans la vie des êtres mal-

heureux qui s'assimilent uniquement ce qu'il y a d'horrible et de malsain dans les mêmes circonstances morales, où d'autres savent trouver, avec un instinct meilleur, le bien et le beau, — célestes fleurs aux doux parfums. »

La rivière Concord a eu sa journée historique, et Hawthorne la raconte ainsi :

« Allons, nous avons pris le plus long pour arriver sur le champ de bataille. Nous voici au point où la rivière était traversée par le vieux pont, le même dont la possession fut l'objet immédiat de la lutte. De notre côté croissent deux ou trois ormeaux, qui projettent un large cercle d'ombre, mais qui ont dû être plantés néanmoins dans ce laps de quelque soixante et dix ans qui s'est écoulé depuis la grande journée. Sur l'autre rive, à demi cachée par un bouquet de frênes, nous discernons la pile de pierres d'où s'élançaient les arches du pont. Un jour, regardant au fond de l'eau, j'y vis fort bien quelques lourds débris de charpentes verdies par des mousses âgées d'un demi-siècle, d'un demi-siècle, dis-je, car depuis plus de cinquante ans le pied des chevaux et la trace humaine ont cessé de marquer sur ce fragment d'une grande route qui n'existe plus. Ici, le courant n'est pas très large. En vingt brassées, un nageur l'aurait franchi. Vingt brassées! petit espace lorsque des balles le traversent en sifflant. De vieilles gens qui habitent les environs vous montreront, si vous voulez, sur la rive occidentale, les endroits même où quelques-uns des nôtres, — les premiers martyrs de la liberté, — tombèrent atteints et moururent. De ce côté, vous voyez que du sol fertilisé par le sang des Anglais est sorti un obélisque de granit. Ce monument, qui n'a pas vingt pieds de haut, est bien tel que pouvaient l'ériger les habitans d'un pauvre village en mémoire d'une illustration toute locale, non tel qu'il l'eût fallu pour éterniser le souvenir d'une grande époque dans notre histoire nationale. Après tout, ce furent les ancêtres du village qui frappèrent ce coup fameux; à leurs descendans appartenait le glorieux privilége d'en élever le signe commémoratif.

« Un plus humble vestige, et cependant plus intéressant que l'obélisque de pierre, se voit encore près du mur qui sépare le champ de bataille de l'enclos presbytérial. C'est le tombeau, — marqué par deux grosses pierres, l'une à la tête, l'autre aux pieds, — de deux soldats anglais tués dans l'escarmouche qui engagea la bataille. Ils ont dormi là, dans une paix profonde, depuis que deux de leurs ennemis, — Zachariah Brown et Thomas Dennis, — les ont logés dans la terre. Comme leur dernière campagne fut courte! Une pénible marche de nuit, de Boston à Concord, — une volée de mousqueterie à travers la rivière, — et, à partir de là, tant d'années de repos! Ces deux soldats sans nom forment l'avant-garde de cette nombreuse armée de morts tour à tour dévorés par les guerres de l'indépendance.

« Lovell le poète, un jour que nous étions assis sur ce tombeau, me raconta une tradition locale qui avait rapport à un de ses deux habitans. L'historiette n'a rien de très conforme aux probabilités; elle ne laisse pas d'être assez frappante. Un jeune domestique, paraît-il, au service du curé, se trouvait cette matinée d'avril occupé à fendre du bois dans l'arrière-cour de la *manse*, et lorsque, aux deux bouts du pont, le bruit de guerre eut tout à coup retenti, le *gars* se jeta dans les champs placés entre la rivière et lui pour savoir au juste ce qui

se passait. — Encore une fois, il n'est guère probable qu'un jeune homme fût ainsi, tranquillement, à ses occupations de chaque jour, lorsque toute la population de la petite ville et du pays était soulevée par l'approche des troupes anglaises. — Bref, la tradition veut que ce garçon, quittant soudain sa besogne et la hache encore à la main, s'élance sur le lieu du combat. Les Anglais cependant battaient en retraite; les Américains s'étaient jetés sur leurs traces. La scène du drame récent se trouvait ainsi abandonnée et déserte. Deux soldats gisaient sur le sol, dont l'un déjà n'était plus qu'un cadavre; mais, comme s'approchait le jeune *Yankee*, l'autre se souleva péniblement sur ses mains et sur ses genoux, et de ses yeux grands ouverts lui jeta un horrible regard. L'enfant, sans doute par un mouvement nerveux, sans parti pris, sans même une pensée préalable, — l'enfant leva sa hache, et d'un coup bien assuré fendit la tête du soldat mourant...

« Eh bien! je voudrais que cette tombe pût être ouverte, je voudrais savoir si on y trouverait un des deux squelettes le crâne brisé d'un coup de hache. Cette anecdote, peut-être fabuleuse, me hante comme une vérité positive. Bien souvent, par manière d'étude intellectuelle et morale, je me suis efforcé de suivre ce pauvre jeune meurtrier dans la carrière parcourue par lui depuis cette matinée fatale. J'ai voulu me rendre compte de la torture infligée à son ame par ce sang versé tout à coup, comme il le répandit, avant que l'habitude des combats eût, à ses yeux, dépouillé la vie humaine du caractère sacré qu'elle a pour quiconque n'a jamais tué, et alors que tout meurtre semble équivaloir à un fratricide. »

Le sentiment humain, philanthropique, l'instinct de fraternité qui se révèle dans ces dernières lignes, nous le retrouverons, et non moins aimable, non moins sympathique, dans un autre passage des écrits de Hawthorne où il raconte ses mésaventures administratives. Le romancier dut, on le sait, quitter sa paisible retraite de Concord pour aller à Boston remplir les fonctions d'inspecteur des douanes. Après avoir passé trois années dans la carrière administrative, il se vit frappé par une brusque destitution, quand les whigs arrivèrent au pouvoir. Bien que lié par ses antécédens et ses penchans au parti démocratique, Hawthorne n'en a pas moins écarté soigneusement de ses écrits tout ce qui pourrait ressembler à une attaque directe contre l'administration qui se montrait pour lui si peu traitable. Dans une de ses préfaces, il mentionne le fait, et vous allez voir si c'est avec amertume :

« Une de mes grandes appréhensions, — on ne renvoie guère par mesure politique un individu aussi paisible que moi, et il n'est pas dans la nature d'un employé de donner sa démission, — était de vieillir et de grisonner dans mon emploi. Je craignais qu'un long exercice de la vie officielle ne me métamorphosât en quelque animal semblable à mon vieux sous-inspecteur. Le temps ne viendrait-il pas où, comme lui, je ferais de mon dîner la grande affaire de ma journée, passant le reste, ainsi que font les vieux chiens, à dormir tantôt au soleil, tantôt à l'ombre? Triste perspective pour un homme qui s'est tou-

jours représenté le bonheur comme le développement continu et complet de toutes ses facultés intellectuelles et sensibles; mais j'avais grand tort de m'inquiéter : — la Providence devait pourvoir à mon avenir.

« Un événement remarquable signala la troisième année de mon gouvernement comme contrôleur de la douane, ce fut l'élection du général Taylor à la présidence. Encore un agrément de la vie officielle, la situation d'un employé subalterne quand une administration hostile arrive au pouvoir! On imaginerait difficilement quelque chose de plus triste et des anxiétés plus misérables. Figurez-vous un homme intelligent et délicat qui voit tout à coup ses intérêts à la discrétion de gens dont il n'est ni aimé ni compris, et naturellement plus enclins à lui nuire qu'à le protéger,... car enfin il leur faut des places à répartir.

« Un autre sujet de tristesse, lorsque pendant la lutte on est resté calme, c'est de voir la soif de sang qui précipite les vainqueurs sur leur proie, et de se sentir soi-même un des objets de cette ardeur cannibale. Ce n'est point un des beaux côtés de l'humaine nature que cette tendance, — notée chez des hommes d'ordre moyen, ne valant ni plus ni moins que beaucoup d'autres, — à devenir implacables du jour où ils ont le pouvoir de nuire. Si ce qu'on appelle chez nous *la guillotine*, au lieu d'être une métaphore administrative, — la plus exacte qu'on ait pu imaginer, — se trouvait une locution littérale, et que la décollation remplaçât la destitution, je suis porté à croire très sincèrement que les membres actifs du parti victorieux, dans l'excitation de la lutte, auraient tout aussi bien pris nos têtes que nos places, et auraient rendu grace à Dieu de leur en avoir fourni l'occasion. Et il me paraît, — à moi simple observateur très calme, très curieux, aussi bien dans la victoire que dans la défaite, — il me paraît que la malice amère, l'esprit de rancune n'a jamais marqué les nombreux triomphes de mon parti au même degré où ils signalèrent le succès des whigs. Les démocrates prennent les emplois, parce que telle est la règle, parce que la nécessité politique le veut ainsi, parce qu'une longue pratique a consacré cette tradition de la tactique gouvernementale, et que, jusqu'à l'avénement d'un nouveau système, il y aurait faiblesse à ne pas appliquer la loi, lâcheté à murmurer contre elle; mais une longue habitude de la victoire les a rendus généreux. Ils savent, dans l'occasion, épargner l'ennemi à terre; s'ils frappent, la hache, sans rien perdre de son tranchant, est rarement trempée dans le venin de la malveillance personnelle. Quand la tête est coupée, ils ne la foulent jamais d'un pied ignominieux.

« Si déplaisante que fût ma position particulière, je n'en étais pas moins, au fond, assez satisfait d'appartenir au parti vaincu, et j'avais mes raisons pour cela. D'ailleurs, si mon parti ne m'avait pas vu jusqu'alors parmi ses plus ardens promoteurs, je commençais à mieux sentir, maintenant que le péril et l'adversité se montraient, de quel côté m'entraînaient mes sympathies et mes véritables affections. Aussi n'était-ce point sans quelque regret et quelque honte que, pesant mes chances selon les données les plus raisonnables, je me jugeais beaucoup moins menacé de perdre ma place que la plupart de mes frères en démocratie... Mais qui donc voit beaucoup plus loin que son nez dans les combinaisons de l'avenir?... Ma tête fut la première qui tomba.

« Le moment précis où on le décapite doit être assez rarement, — j'incline

du moins à le penser, — le plus agréable dans la vie d'un homme. Néanmoins on peut profiter de cet accident comme de tout autre, si seulement on sait s'en consoler et y chercher remède, etc. (1). »

Ces lignes, qui ont le mérite de jeter une lumière assez nouvelle sur un des côtés de la vie politique aux États-Unis, donnent en même temps une idée fort juste de l'écrivain qui les a tracées, de sa bonhomie insouciante, de sa tiédeur philosophique alliée néanmoins à une conviction bien assise, de cette noblesse d'ame qu'on voudrait toujours croire l'apanage de la supériorité intellectuelle. Voilà bien l'homme d'esprit et de cœur que les circonstances ont poussé dans la triste mêlée des intérêts matériels et des combats politiques. Il y a porté son calme, sa raison, sa générosité habituelle. Aucun fol enivrement, aucun instinct cruel ne l'ont fait dévier. Dans son humble sphère, investi d'un certain pouvoir, il en a usé avec des ménagemens infinis, une rare indulgence; — il a plus d'une fois regretté l'indépendance de ses heures et de ses pensées; — il a craint l'abrutissement d'une tâche toujours la même, et l'influence énervante d'un bien-être assuré, prix d'une besogne machinale. Ses ennemis l'emportent et vont le frapper, lui, pauvre soldat inconnu, dans l'obscurité qui devait le sauver : eh bien! il tombe en homme de cœur, le sourire aux lèvres, plaignant ces vainqueurs fiévreux plus qu'il ne se plaint lui-même, et avec la grace classique du gladiateur immolé. Comment lui refuser sympathie et respect?

Les journaux américains firent quelque bruit de cette brutale destitution. Hawthorne, qui connaissait la presse, et qui n'a jamais courtisé cette bruyante complice de fausses réputations, ne l'en remercie pas très chaudement :

« Les journaux s'étaient emparés de mon affaire, dit-il, et, pendant une semaine ou deux, me firent caracoler dans leur lice à colonnes, tout décapité que j'étais, comme le *cavalier sans tête* de Washington Irwing, spectre hagard et fort avide de sépulture, ainsi que devrait l'être tout homme politiquement défunt. Mais c'est assez parler de moi au figuré. En réalité, j'étais un être bien vivant, la tête solidement placée sur mes épaules, et arrivé à cette conclusion comfortable que tout devait être pour le mieux dans ma destitution providentielle. Cet optimiste bien avisé employa quelques capitaux disponibles à une acquisition d'encre, de papier et de plumes Perry; il rouvrit une écritoire fermée depuis long-temps, et se retrouva, comme devant, homme de lettres. »

Si on a bien voulu prêter quelque attention à ces causeries, on n'a pas seulement les détails intimes d'une existence rêveuse, mais aussi, et ce qui importe davantage, les procédés de cette pensée studieuse et paisible, de cette observation sereine et profonde, que l'amour de la so-

(1) *The Scarlet Letter*, préface.

litude, le goût inné du bien, l'étude et la pratique d'une philosophie largement spéculative, le commerce fréquent des métaphysiciens et des poètes, ont graduellement élevée et mûrie. Hawthorne ne conte point pour conter, mais pour donner un corps à des idées utiles, pour les populariser, les faire pénétrer dans les intelligences distraites ou rebelles. Ses récits ont la forme attrayante et l'intérêt du conte le mieux fait. Creusez cependant, et vous arrivez à l'apologue, à la vérité figurée, au drame symbolique, rempli d'enseignemens, mais rempli d'émotions. Hawthorne est un prédicateur comme il en faudrait un à nos tempéramens légers, à notre attention si promptement lassée, à nos préoccupations futiles, à notre aversion pour les choses graves. Point d'austères dehors ni de sévérité guindée; tout au contraire, une causerie insinuante, agréable, piquante même au besoin, une raillerie inoffensive et tempérée, un grand bonheur d'expressions pittoresques, l'art d'éveiller la curiosité, de la tenir en haleine, l'art plus grand de troubler l'imagination, de l'arracher à ses habitudes quotidiennes, de lui faire prendre son vol le plus lointain, de l'entraîner au pays des chimères.

Hawthorne a fait pour les enfans des *contes terribles* dont nous redouterions l'effet, ayant expérimenté la puissance de cette plume féconde en prestiges : en revanche, nous ne connaissons pas d'allégories enfantines qui vaillent son *Image de Neige*. —Par un après-midi glacial, deux beaux enfans, frère et sœur, Peony et Violet, sortent du salon maternel, bien emmitouflés, gantés, cravatés, et vont jouer dans le jardin, tapissé de *neige neuve;* petit jardin de marchand, séparé de la rue par une barrière blanche et garni pour le moment d'une demi-douzaine d'arbrisseaux effeuillés. Leur mère, assise derrière la croisée, a l'œil sur eux, tout en donnant ses soins à des vêtemens neufs qu'elle coud pour ces chers marmots. Livrés à eux-mêmes et cherchant un jeu, qu'imaginent-ils? Violet propose à son frère de travailler avec elle à se faire une belle petite sœur de neige. Peony accepte. Il apporte les matériaux, et Violet dispose peu à peu les formes de sa statue. Bloc d'abord ridicule, cette image se dégrossit peu à peu sous les mains agiles des sculpteurs improvisés, et leur mère, tout-à-fait surprise, mais ravie au fond de les voir réussir à ce point, s'applaudit intérieurement de leur reconnaître des dispositions si remarquables pour les beaux-arts. Ne pouvant d'ailleurs s'expliquer autrement la beauté de l'image qui naît sous leurs mains, elle se demande si, par hasard, les anges gardiens de Peony et de Violet ne seraient pas descendus de là-haut pour s'ébattre avec eux, complices et collaborateurs invisibles. L'image cependant est de plus en plus complète. Une poignée de neige, jetée comme par hasard, donne à sa chevelure le dernier *coup de ciseau*. Deux menus glaçons étincellent sous les paupières entr'ouvertes. Bref,

les enfans eux-mêmes, ravis de leur ouvrage, appellent à grands cris leur mère, et quand celle-ci vient, pour leur complaire, admirer cette création de nouvel ordre, éblouie par un regard du soleil couchant qui donne en plein sur la statue, elle croit réellement voir une petite fille aux blonds cheveux, aux yeux brillans, tombée comme du ciel au milieu du jardin. L'illusion des enfans est encore plus forte. Ils ont une sœur, une sœur qui va vivre, dont les yeux s'allument aux feux de l'occident, dont leurs baisers vont réchauffer les joues un peu pâles et les lèvres prêtes à se colorer de pourpre.

Le miracle s'accomplit, la petite image s'anime, comme autrefois Galatée, et l'excellente mistress Lindsey, la mère de Violet et de Peony, en vient à se demander quelle imprudente voisine a laissé sortir de chez elle, par un froid glacial, vêtue d'une simple robe blanche, une si charmante enfant. Elle s'étonne aussi de la voir courir et sauter, mais sans dire un mot. Enfin ce n'est pas sans quelque surprise qu'elle voit une volée d'oiseaux venir s'abattre familièrement sur le cou, les bras, les épaules de la nouvelle compagne que Violet vient de se donner. Tandis qu'elle ne sait ni que penser ni que résoudre, M. Lindsey paraît à la porte du jardin.

M. Lindsey est un marchand de fers, brusque et bienveillant, allant droit au fait en toute occasion, et ne connaissant au monde qu'une chose dont il fasse cas : — le bon sens, le sens commun. La présence de la petite étrangère blanche, à cette heure, dans son jardin, en si léger costume, lui cause dès l'abord une perplexité fort grande. Elle ne fait qu'augmenter, cette perplexité si naturelle, lorsque son excellente femme essaie de lui persuader qu'elle a vu, de ses yeux vu, la miraculeuse transformation s'opérer d'une image de neige en un enfant agile et joueur. Encore n'ose-t-elle le lui dire qu'en secret et par forme de plaisanterie. Les enfans l'affirment plus sérieusement; mais le marchand de fers, — l'admettra-t-on? — s'obstine dans son incrédulité. A son avis, cette enfant ne peut rester dehors; elle va prendre mal, si peu défendue contre le froid. Encore si elle avait la moindre pelisse! Mais il faut qu'elle rentre au plus vite, qu'on aille de maison en maison demander à qui elle appartient, et qu'on la fasse, au besoin, crier par la ville.

Violet et Peony néanmoins, dans leur sagesse enfantine, s'opposent à cette charité mal entendue. Leur petite sœur de neige n'aime pas le feu. Qu'on se garde bien de l'approcher du calorifère... Mais bah! l'homme de bon sens a déjà saisi par la main la petite étrangère, et bien qu'elle se débatte, bien qu'elle lui échappe, bien qu'il lui faille courir après cette espèce de sylphe blanc, léger comme un de ces tourbillons que le vent forme sur la neige à peine tombée, l'obstiné Lindsey la rejoint, l'accule à l'angle d'un mur, s'empare d'elle, malgré

qu'elle en ait, malgré les charitables remontrances de sa femme, malgré les pleurs de Violet, malgré la colère de Peony. L'enfant de neige doit avoir froid, il faut qu'elle entre dans la maison, et qu'elle prenne place devant un beau poêle breveté, qui fait rayonner autour de lui vingt degrés de bonne chaleur. Hélas! devant ce magnifique poêle, chef-d'œuvre de l'industrie, bourré d'anthracite incandescente, la petite demoiselle blanche, loin de se réchauffer, s'atténue, chancelle, s'affaisse; mais, comme ce phénomène lui semble contraire aux lois de la nature, l'homme de bon sens n'y prête aucune attention. Son œuvre n'est pas achevée. Il s'est promis de retrouver les parens de la jeune étrangère et de sermonner la mère qui l'a laissée errer sans châle ni manteau. Il sort en effet, et, de peur qu'on ne trompe ses intentions charitables, il sort emportant la clé du salon, transformé en serre-chaude. Quand il revient après force courses inutiles, on devine aisément qu'il ne retrouve plus trace de sa blanche protégée. Si cependant: il reste d'elle, en face de la gueule rouge et béante du splendide calorifère (système belge), une flaque d'eau étendue sur le parquet. Les enfans pleurent leur petite sœur aux mains glacées; mistress Lindsey s'attriste de leur désespoir, qu'elle comprend, et de cet assassinat involontaire dont jamais elle n'eût été complice. Pour M. Lindsey, il est étonné, fort étonné; mais il reste convaincu qu'il était dans son devoir de ne pas laisser au froid, exposée à s'enrhumer, une petite fille, fût-elle de neige. La morale de l'histoire est perdue pour lui; qu'elle ne le soit point pour nous. Elle doit apprendre à tous les hommes, mais plus particulièrement aux hommes *amis des hommes*, qu'avant de céder à leurs impulsions philanthropiques, il faudrait s'assurer, s'assurer complétement, qu'ils comprennent à fond la nature des êtres dont ils poursuivent l'amélioration et leurs rapports de toute espèce avec l'ordre général des choses humaines; car ce qui, en thèse générale, peut être regardé comme très bon et très salutaire, — la chaleur, par exemple, d'un excellent poêle breveté à Bruxelles, — peut, dans un cas particulier, ou ne servir à rien, ou se trouver fort nuisible, — s'il s'agit, comme dans la nouvelle de Hawthorne, d'un enfant de neige.

« Après tout, ajoute le conteur, il n'y a pas grande leçon à donner à des sages de l'école de M. Lindsey. Ils savent tout, — rien n'est plus certain, — non-seulement tout ce qui fut, mais tout ce qui peut, dans une hypothèse quelconque, advenir et se produire; et dût quelque phénomène naturel, quelque mystérieux décret de la Providence contrarier, en se manifestant, leur glorieux système, eh bien! ils en sont quittes pour ne le point admettre, même alors qu'il leur passe sous le nez...

« Femme, dit M. Lindsey après un accès de silence, voyez quelle quantité de neige les enfans ont apportée ici à la semelle de leurs souliers. En vérité,

cela fait un affreux gâchis devant notre beau poêle. Dites à Dora, je vous prie, d'aller quérir quelques torchons et de bien essuyer le parquet. »

Ce joli conte figure en tête d'un recueil qu'il faudrait bien se garder de considérer comme spécialement destiné aux enfans. On y trouve l'historiette de Silvia Etheredge, qui se prend d'amour pour une miniature, et meurt lorsqu'il faut épouser l'original de ce portrait menteur, — et celle d'Ethan Brand, qui courut le monde à la recherche d'un péché impardonnable. Cette recherche avait prodigieusement développé son intelligence, mais elle avait atrophié, pétrifié son cœur; il n'appartenait plus à l'humanité; il s'était isolé de cette chaîne magnétique qui doit relier entre eux les innombrables êtres placés ici-bas pour y vivre d'une vie commune. Enfin, abusant de son ascendant supérieur, soumettant à ses expériences psychologiques, comme autant d'élémens inertes, des hommes pervertis par lui, des femmes devenues ses jouets, Ethan a trouvé le péché sans rémission, celui que Dieu lui-même, dans sa clémence infinie, ne pardonnera jamais. La haine de tous l'accompagne, et las de lui-même, tout fier qu'il est de sa rare trouvaille, il se jette dans un four à chaux dont il a sollicité la garde. Ce suicide prosaïque est très singulièrement relevé par l'éclat de la description, la vérité du paysage, l'énergie des détails. La nuit pendant laquelle il s'accomplit est orageuse et bruyante. Des rires étranges ont troublé le sommeil du pauvre chaufournier dont Ethan Brand a voulu prendre la place; mais le matin se lève, radieux et pur. L'honnête Bertram et son fils Joe sortent ensemble de leur pauvre chaumière et prennent gaiement le chemin de la montagne aux flancs de marbre, aux cimes dorées par le soleil levant. En arrivant près du four:

« — Voyez, père, s'écrie le petit Joe courant et sautant çà et là, l'homme étranger est parti. Le ciel et les montagnes ont vraiment l'air de s'en réjouir.

« — Oui, répliqua le chaufournier avec un juron de colère, mais il a laissé le feu s'éteindre, et ce n'est pas sa faute si cinq cents boisseaux de chaux ne sont pas gâtés à cette heure. Ah! que je rattrape le camarade à se promener par ici!... Je me sens tout disposé à l'envoyer passer quelques minutes dans la fournaise.

« Sa longue perche en main, il monta, tenant ces propos, jusqu'au sommet du four. Après un temps de silence, il appela tout à coup son fils.

« — Joe, disait-il, arrivez par ici!

« L'enfant obéit et se trouva bientôt auprès de son père. Le marbre, entièrement consumé, avait donné une chaux parfaitement réussie, blanche comme la neige; mais à sa surface, au milieu du cercle, — blanc de neige aussi et devenu chaux, — était couché un squelette humain dans l'attitude que prend, après une longue fatigue, l'homme avide d'un long repos. Entre les côtes à jour, — chose étrange à dire, — se distinguait la forme d'un cœur humain.

« — Est-ce que le cœur de ce cadet-là était en marbre? cria Bertram, un peu intrigué par cette espèce de miracle. A tout le moins me paraît-il avoir brûlé en chaux de première qualité, et, tout compte fait, les os compris, mon four s'est enrichi d'un bon demi-boisseau, grace à cet homme.

« Parlant ainsi, le rude chaufournier leva sa perche et la laissa retomber lourdement sur le squelette; les restes d'Ethan Brand s'éparpillèrent en impalpables débris. »

Ici, comme tout à l'heure, comme en vingt autres récits que nous pourrions prendre au hasard parmi ceux de Hawthorne, l'allégorie est flagrante. Elle est mieux déguisée dans ses deux romans de longue haleine, *la Maison aux sept pignons* et *la Lettre rouge;* mais elle s'y trouve encore et s'inquiète fort peu d'être reconnue. Hawthorne n'est point, il s'en faut bien, acquis aux doctrines de l'art pour l'art, — ce qui veut trop souvent dire l'art pour les artistes. Il moralise à visage découvert. Comme il nous l'apprend lui-même, il est démocrate, et démocrate incorrigible. Une destitution même ne l'a point guéri. Aussi ne nous étonnons-nous guère de rencontrer, parmi ses récits, bon nombre de légendes locales qui se rapportent à l'histoire révolutionnaire du Massachusetts. Il y a dans les annales de la Nouvelle-Angleterre toute une galerie de portraits à la Rembrandt, graves puritains vêtus de noir, aux hautes fraises, aux feutres pointus à larges bords, qui exercent sur l'imagination du romancier une attraction irrésistible. Ce sont des illustrations purement locales que celles de ces gouverneurs élus, qui, sous le bon plaisir de sa majesté britannique, travaillaient assidûment à maintenir et à étendre les droits et priviléges des municipes américains. On se croirait au milieu de ces bourgmestres flamands et hollandais, dont la résistance têtue lassait les bourreaux espagnols et gênait l'omnipotence de Louis XIV. Hawthorne aime ces vieux puritains, et leurs noms, ignorés chez nous, reviennent à chaque page dans ses récits. Il a même toute une série de légendes (*Legends of the Province House*), où il évoque, pour ainsi dire, un à un, ces ancêtres de la démocratie dans la Nouvelle-Angleterre, Endicott, Winthrope, Vane, Bellingham, Bradstreet. En face d'eux, il place toujours les agens ou les complices de la tyrannie anglaise, comme pour raviver l'exécration populaire à laquelle ils furent voués : — les Andros, les Bellamont, dignes prédécesseurs des Gage et des Howe. Parmi ceux-ci apparaît Edward Randolph, dont la mémoire abhorrée vit encore dans le Massachusetts; Edward Randolph, qui but jusqu'à la lie la coupe amère de l'impopularité; Edward Randolph, coupable d'avoir obtenu le rappel de la première charte, sous laquelle la province jouissait de priviléges à peu près démocratiques. Le nom, les descendans, la tombe, le portrait même de Randolph sont encore aujourd'hui poursuivis par l'anathème populaire. Affranchies du joug, les générations qui se suc-

cèdent gardent une immortelle rancune à qui voulut jadis le leur faire subir, et c'est les flatter dans leur haine vivace que de répéter contre les tyrans disparus la malédiction traditionnelle. Tempérament singulier que ce tempérament américain! On comprend que ces rudes citoyens soient restés libres, et on ne pressent pas trop comment ils cesseraient de l'être. Leur nature obtuse et raide ne sait pas, comme la nôtre, se plier aux circonstances et « accepter les faits accomplis. »

Outre le côté politique, il y a aussi dans les contes d'Hawthorne le côté moral et philosophique; ce n'est pas le moins digne d'intérêt. Les religions positives, leurs rites, leurs formules, leurs règles étroites ne vont guère à cette nature indépendante; le romancier démocrate les regarde volontiers d'ailleurs comme les complices de la tyrannie politique : c'est là l'idée dominante d'un de ses récits : *Endicott et la Croix rouge;* il combat aussi en elles les dogmes austères qui vont jusqu'à étouffer les penchans légitimes, l'expansion nécessaire de notre nature mortelle. Ce dernier point de vue est le fond d'une courte nouvelle, *les Fiançailles du Shaker,* qui nous paraît mériter d'être analysée rapidement.

Le père Éphraïm, le président des anciens, le directeur spirituel et temporel des *shakers* (trembleurs) établis à Goshen, malade depuis quelque temps, sent la mort approcher. Il a convoqué autour de lui les principaux de la secte, accourus à sa voix, ceux-ci de Lebanon, ceux-là de Canterbury, de Harvard, d'Alfred, de vingt autres districts fertilisés par les travaux de ces rigides pionniers. Ils ont pris part à la grossière abondance des festins ordonnés pour cette rencontre, vidé mainte cruche de ce cidre *shaker* qui jouit d'une réputation si étendue, et se sont joints aux danses sacrées dont chaque pas, détachant ces enthousiastes des choses terrestres, doit les transporter vers la région supérieure de la pureté, de la félicité éternelles. Il s'agit pour le père Éphraïm de résigner entre les mains les plus dignes le symbole de son autorité patriarcale, le bâton de commandement, qui, vaillamment porté pendant quarante années, va bientôt échapper à ses mains défaillantes. Devant lui, devant son fauteuil de malade, un homme et une femme ont été appelés à comparaître. Éphraïm engage les anciens, ses collègues, à scruter leur physionomie, à démêler, avec cette perspicacité profonde qui les caractérise, les bons et mauvais côtés de leur nature, car c'est à cet homme, c'est à cette femme qu'il veut céder l'autorité dont il est investi; ce sont eux que l'esprit intérieur lui a désignés. Son choix, par hasard, serait-il mauvais?

L'homme, Adam Colburn, est dans la force de l'âge. Son front hâlé porte l'empreinte des travaux rustiques; de longs soucis y ont creusé d'ineffaçables sillons. Sa physionomie est froide et sévère, son attitude imposante et rigide. Au premier abord, on est tenté de le prendre pour

un maître d'école, et, par le fait, il a long-temps exercé cette profession. La femme, Martha Pierson, vient d'atteindre sa trentième année. Elle est maigre et pâle, comme le sont toutes les *sœurs* des communautés *shakers*, et ses vêtemens blancs, rappelant les plis du suaire, ajoutent à son aspect cadavéreux.

Cependant quelques anciens, au regard soupçonneux, insinuent que la gelée d'automne n'a pas encore assez blanchi la tête du frère Adam et de la sœur Martha. On craint le retour de ces ardeurs juvéniles qu'ils éprouvaient naguère l'un pour l'autre, car on sait que jadis ils s'aimaient d'un amour mondain et charnel. En effet, élevés à côté l'un de l'autre, arrivés ensemble à l'adolescence, Adam et Martha devaient être unis aussitôt que leur âge permettrait cette union, désirée par leurs deux familles; mais, lorsqu'ils allaient voir couronner leurs longues et pures amours, des désastres de fortune mirent obstacle à cette réalisation de leurs vœux. Martha, elle, eût passé outre, se résignant à une pauvreté que l'affection de son époux lui eût rendue légère. Plus calme et plus prudent, même à cet âge où l'on ne calcule pas, Adam se résigna plus aisément au retard qui lui était imposé. Il s'éloigna, il travailla, il essaya de divers métiers, il apprit le monde et la vie. Martha, de son côté, tantôt couturière, tantôt garde-malade, tantôt maîtresse d'école, gagnait péniblement son pain, attendant toujours le retour de son fiancé. Les mois cependant succédaient aux mois, les années succédaient aux années, sans que la fortune adoucît ses rigueurs premières, sans que les deux jeunes gens néanmoins oubliassent la foi jurée. Chacun d'eux aurait pu s'enrichir par un mariage avantageux; mais ils ne voulaient de bonheur et de richesse qu'à la condition de les partager l'un avec l'autre.

Adam fut le premier à se lasser d'une si longue attente. Une sorte de désespoir s'empara de lui. Il vint trouver Martha, et lui proposa de se réfugier avec lui dans une communauté de *shakers*. Le malheur pousse parmi ces sectaires autant de prosélytes que le fanatisme, et les portes de la société s'ouvrent sans aucune enquête sur les motifs qu'on peut avoir d'y frapper. Martha avait juré de suivre, partout où il voudrait la conduire, le fiancé de sa jeunesse : elle tint fidèlement sa parole. Chacun d'eux, dans cette communauté où l'intelligence était plus rare que le zèle, se fit peu à peu remarquer : Adam par son aptitude à l'administration temporelle du domaine indivis, Martha par l'accomplissement des devoirs et l'exercice des fonctions qui sont le partage des femmes.

Tels sont les successeurs qu'Éphraïm s'est choisis. Le vieillard moribond veut leur remettre la direction de la communauté. Il veut qu'Adam devienne le père, et Martha la mère des *shakers* de Goshen.

— Parlez en toute conscience, leur dit-il, étendant vers eux ses mains ridées et tremblantes... Pouvez-vous et voulez-vous accepter cette lourde charge?...

— Père, répond Adam, je suis venu chercher dans ce village, déchu que j'étais de toutes mes espérances, non pas le bonheur, mais le repos; j'y suis venu, las de troubles et d'anxiétés personnelles, pour y déposer le fardeau qui m'avait si long-temps courbé vers la terre; j'y suis venu comme on descend au tombeau. Une seule affection terrestre avait agité mon cœur, et cette affection s'était calmée. J'ai pu, dans notre demeure nouvelle, entrer avec Martha que voici, non comme époux et femme, mais comme frère et sœur. Je n'aurais pas voulu qu'il en fût autrement. Ce seul lien nous unit; je ne désire rien de plus. Dans ce paisible village, j'ai vu se réaliser, sans exception, tous mes vœux. Je me consacrerai tout entier aux devoirs que vous m'offrez. Ma conscience est là-dessus parfaitement rassurée. Je suis prêt à recevoir votre saint mandat.

— C'est bien parler, dit le père. La bénédiction de Dieu ne saurait te manquer, à toi qui vas prendre ma place...

— Mais notre sœur, ajoute un des anciens, n'est-elle point, elle aussi, poussée par l'Esprit à nous dire ce qu'elle pense?...

Martha semble frémir, et ses lèvres s'ouvrent en vain pour répondre à cette question formelle. Peut-être d'anciens souvenirs, peut-être des désirs de jeunesse long-temps comprimés s'offrent-ils seuls à sa pensée, et leur laisser libre carrière en ce moment solennel, devant cette grave assemblée, ce serait une véritable profanation.

— Adam a parlé, murmure-t-elle enfin à mots pressés.... Ses sentimens sont les miens.

Mais, en articulant ces mots, Martha devient affreusement pâle, et, sous le regard perçant des anciens, de ces hommes maintenant étrangers à toute sympathie, à toute indulgence pour les faiblesses humaines, elle se sent frissonner de la tête aux pieds comme à l'approche de quelque grande catastrophe. L'un d'eux, — elle le sait, — en venant à Goshen, avait amené avec lui sa femme et ses enfans; mais jamais, à partir de ce moment, il n'avait dit une parole affectueuse à la compagne de sa vie, jamais pris sur ses genoux le mieux aimé de ses fils. Un autre, que sa famille avait refusé de suivre, s'était trouvé, par une faveur spéciale du ciel, le courage de la laisser à la merci du destin. Le plus jeune de ces anciens, — un homme d'une cinquantaine d'années, — avait été élevé, dès ses plus jeunes ans, dans un village quaker, et on disait de lui que jamais il n'avait tenu dans sa main la main d'une femme, jamais imaginé de lien plus intime que la froide fraternité de sa secte. Entre tous, Ephraïm était le plus imposant et le plus austère.

Sa jeunesse s'était passée dans le libertinage le plus effréné; mais il avait été converti par la mère Anne elle-même (1), et conquis au fanatisme des premiers quakers. Une tradition qui se répétait à voix basse, le soir, aux veillées du village, rapportait que la sainte fondatrice, avant que ce cœur gangrené fût purifié de ses souillures terrestres, avait dû le fouiller et le labourer de toutes parts avec un fer rouge. — Après tout, Martha est femme : son ame, encore vivante et tendre, va défaillir en face de ces rigides vieillards et devant l'impassible physionomie d'Adam Colburn; mais, se voyant observée et comme soupçonnée par ces hommes dont le regard pèse sur elle, elle essaie de reprendre haleine et dit d'une voix moins indécise :

— Toute la force que m'ont laissée bien des chagrins, je l'emploierai à remplir ma tâche, et je ferai de mon mieux.

— Joignez donc vos mains, mes enfans, reprit le père Éphraïm.

Ils obéissent. Les anciens ont formé le cercle autour d'eux. Le père, toujours assis, car il ne peut se tenir debout, s'est efforcé de redresser sa haute taille. — Je vous ai ordonné de joindre vos mains, dit-il, non pas en signe d'affection terrestre, car vous avez à jamais rejeté de pareilles chaînes, mais pour indiquer que vous êtes, frère et sœur, unis dans une perpétuelle communauté de tendresse spirituelle, et que vous ne cesserez jamais de vous entr'aider dans la mission qui vous est échue. Enseignez à autrui la foi que vous avez reçue de nous; ouvrez, — je vous en remets les clés, — ouvrez à deux battans notre porte à quiconque abandonne les iniquités du monde et veut vivre ici dans notre pureté, dans notre quiétude. Recevez les fatigués qui ont reconnu les vanités de la terre; accueillez les petits enfans destinés à ne connaître jamais ce douloureux enseignement. Que vos travaux soient bénis, que le temps arrive bientôt où la mission sacrée de mère Anne aura eu tous ses effets, quand il ne naîtra plus d'enfans voués à la mort, et quand le dernier survivant de notre pauvre race mortelle, — quelque vieillard usé, fatigué comme je le suis, — verra le soleil descendre pour la dernière fois sur ce monde de douleur et de péché.

Le vieillard, à ces mots, retombe sur lui-même, épuisé par l'effort qu'il vient de faire, et les anciens pensent, avec quelque raison, que le moment est arrivé, pour Martha et Adam, de prendre en main l'héritage patriarcal dont ils viennent d'être investis. Leurs yeux fixés sur le père Éphraïm ne remarquent pas la pâleur toujours croissante de Martha Pierson. Adam Colburn lui-même n'y prend pas garde. Il a retiré sa main de la main qu'elle lui avait tendue, et croisé ses bras sur sa poitrine avec le sentiment intime d'une ambition satisfaite. Cependant, à côté de lui, Martha, de plus en plus pâle, finit par s'affaisser, vrai ca-

(1) *Mother Ann*, l'apôtre femelle et la fondatrice de la secte des trembleurs.

davre dans son linceul, aux pieds de l'homme qu'elle avait aimé. En effet, après tant d'épreuves vaillamment supportées, son cœur n'a pu endurer plus long-temps cette agonie dont la fin n'arrivait pas....

N'y a-t-il pas dans le simple tableau dont nous avons cherché ici à indiquer les grandes lignes un noble cachet de sévère poésie, une conception assez haute, une belle et calme ordonnance, sans parler de l'idée philosophique à laquelle il sert d'expression, et qui n'est point d'un ordre vulgaire? Une pensée analogue, mais plus osée encore, a dicté à Hawthorne une de ses plus importantes compositions, le roman intitulé *la Lettre rouge*. Très fantastique dans sa forme, très sérieux par le fond, ce récit touche au plus vif de ce grand problème du mariage, et le traite avec une liberté de pensée très peu familière aux écrivains anglo-américains. L'immense popularité de ce livre par-delà l'Atlantique et chez nos voisins d'outre-Manche est un véritable phénomène littéraire, un signe du temps. Les anathèmes lancés naguère contre *Lélia* par le chœur des *Revues* et *Magazines* britanniques ne nous avaient pas absolument préparés à comprendre par quel miracle un roman tout aussi hardi, et plus franchement hardi que celui de George Sand, a pu recevoir un accueil si différent, conquérir tant de suffrages, rencontrer si peu de détracteurs. Il est vrai que, si quelqu'un a le droit de se déjuger ici-bas, c'est le public. *Flat spiritus ubi vult*. Ainsi de l'opinion, ce souffle tout-puissant : son inconstance est le privilége de son infaillibilité.

Avec *la Lettre rouge*, Hawthorne ne compte, dans son œuvre fractionnée, qu'un autre roman de quelque étendue. *La Maison aux sept pignons* (*the House with the seven gables*) est, à notre avis, sinon le meilleur ouvrage du romancier américain, celui du moins où il a le plus fait usage de ce qui constitue son originalité propre, le don d'agir très puissamment par le prestige de son imagination sur l'imagination de ses lecteurs. L'histoire qu'il raconte n'a qu'un fond rebattu entre tous : ce sont les annales de deux familles ennemies; c'est un document perdu à la possession duquel est attaché le gain d'une immense fortune; c'est une fatalité héréditaire qui met sans cesse aux prises, pendant quatre ou cinq générations, les représentans de deux races; c'est une maison peuplée de souvenirs tragiques; c'est un vieux portrait encastré dans un vieux lambris et qu'un testament bizarre y cloue à jamais. Ce portrait se trouve mêlé à l'action, où il joue le rôle réservé aux fantômes avant l'invention de la peinture à l'huile : c'est lui qui cache le document perdu; c'est lui qui suspend et dénoue la chaîne des péripéties. Bref, il y a là tous les élémens usés des contes de revenans, comme Walter Scott, Lewis, Mme Radcliffe et Washington Irving, sans parler de Maturin, de Hoffmann et de bien d'autres encore, en ont tant écrit. Mais, si le fond du récit est suranné, Hawthorne a déployé un

talent incontestable dans le choix des couleurs vagues, des harmonies mystérieuses, des formes entrevues, des intuitions étranges qui lui ont permis de raffermir cette trame fatiguée, d'y broder des figures nouvelles, d'y marier aux prosaïques détails de la vie contemporaine les teintes poétiques du passé.

Un lecteur intelligent, au début de ce livre, est promptement averti de n'y chercher que ce qu'on y trouve, non la curiosité du drame, mais le charme puissant du détail, le sentiment délicat des rapports du monde extérieur avec cet autre monde qui vit au dedans de nous. A partir de ce moment, il est dans la pleine et entière puissance d'une œuvre d'art laborieusement et savamment accomplie. Il admirera dans l'intensité graduelle des impressions, ménagées au début, une progression constante. Il sentira combien le contraste des formes un peu railleuses du romancier moderne ajoute aux effets de la fantasmagorie dont il prétend vous entourer peu à peu. Il reconnaîtra surtout l'écrivain d'élite à des personnages vraiment *trouvés*, dont le type local, l'individualité bien accusée éclot pour la première fois dans le monde de la fiction. Il le reconnaîtra dans cette figure d'Hepzibah Pyncheon, la vieille demoiselle de haut lignage, que la pauvreté réduit à ouvrir une boutique de mercerie, et dont les souffrances morales, au sein de cette position déchue, mettent en éveil, autant que la tragédie la plus poignante, nos mélancoliques sympathies. Il le reconnaîtra également dans l'analyse d'une folie étrange, celle du frère d'Hepzibah, né avec tous les instincts du sensualisme le plus raffiné, et qui a vu, victime d'une machination infernale, sa jeunesse s'écouler dans un cachot, où sa raison est restée. Il le reconnaîtra surtout à ces finesses d'exécution, à cette ténuité de faire, que Hawthorne unit à une rare ampleur de dessin, à une étonnante liberté dans la disposition des groupes, des lumières et des couleurs. Ses instincts de philosophe et de poète, car il est l'un et l'autre très incontestablement, sont toujours assez prédominans pour le maintenir à une certaine hauteur, et le prémunissent contre les minuties bavardes, les inutilités prolixes du roman moderne.

Hawthorne a dit lui-même de ses contes avec une rare et louable exagération de modestie (1) :

« Ils ont la teinte pâle des fleurs épanouies à l'ombre, dans une retraite trop profonde, la faible chaleur d'une pensée habituée aux longues méditations et qui attiédit à peine le sentiment et la couleur de chaque esquisse; au lieu de passion, je ne sais quelle vague sensibilité. Et lors même qu'ils semblent offrir la peinture de la vie positive, nous y retrouvons l'allégorie si froidement incarnée, qu'elle donne le frisson au lecteur lorsque son esprit la perçoit. Soit qu'il manque de pouvoir plastique, soit par l'effet d'une insurmontable réserve, la

(1) Préface des *Twice told Tales*.

touche du peintre est trop souvent empreinte de timidité. L'homme le plus gai peut difficilement sourire aux traits les plus largement égayés, la femme la plus susceptible d'émotions tendres sentir ses yeux se mouiller devant ce qu'il y a de plus pathétique. Ce livre, si vous voulez y voir quelque chose, doit être lu dans l'atmosphère à la fois claire et brune d'un crépuscule serein, — le même au sein duquel il fut écrit. Que si vous l'ouvrez au grand soleil, il risquera fort de ressembler pour vous à un cahier de pages blanches. »

Après cette critique loyale de ses propres œuvres, il leur reconnaît un mérite qu'elles ont en effet, et qui, vu leur origine, l'isolement où elles sont écloses, aurait fort bien pu leur manquer : c'est celui de la clarté. Jamais, affectant la profondeur, Hawthorne ne risque de n'être pas compris : il est mystérieux sans être obscur; sa pensée se voile, elle ne se dérobe point, et, comme il le dit encore en toute justice : — « Ces esquisses ne sont pas l'entretien profond d'un solitaire avec sa propre pensée et son propre cœur (ce qui leur eût probablement donné plus de mérite et une valeur plus durable); ce sont ses efforts, ses efforts souvent malheureux, pour sortir de sa solitude et se mettre en rapports avec le monde extérieur. »

Nous touchons au point décisif de cette physionomie littéraire que nous nous sommes appliqué à reproduire bien exactement, telle que nous l'avons entrevue : Hawthorne est un rêveur et un observateur. Sa nature morale est réfléchie, méditative, généralisatrice; ses impressions physiques sont vives, et donnent une grande importance aux menus détails des incidens qui le frappent, des scènes qu'il traverse, des individus qu'il rencontre, ou avec lesquels la vie le met en contact. Sa pensée s'empare avec avidité de circonstances qui pour tout autre passeraient inaperçues, elle s'assimile ces circonstances, leur attribue, leur communique un sens moral, une portée philosophique dont elle seule doit avoir l'honneur ou garder la responsabilité; en se les assimilant, elle les transforme, et les plie à ses besoins; elle en fait, comme Hawthorne le dit plus haut, « le vêtement de chair et de sang » dont ne pouvaient se passer certaines thèses, certains théorèmes, que le solitaire voulait lancer par le monde : — et de ce mélange, tantôt heureux, tantôt malheureux, naissent des récits plus ou moins intéressans, qui participent de la double source qui les a fournis, moitié rêves, moitié réalités, vraies chimères unissant au corps de la chèvre le buste et la crinière du lion.

Vous rencontreriez dans un wagon, à la promenade, en soirée, une jeune et belle femme, légèrement défigurée par un signe de naissance, — l'empreinte microscopique d'une main sanglante, à peine visible sur le doux incarnat de sa joue en fleur : — il n'y aurait point là, selon toute apparence, de quoi vous préoccuper beaucoup. Dans un pays comme l'Amérique, où la liberté individuelle est aussi largement pra-

tique que possible, où les excentricités ont pleine carriere, on vous dirait qu'un prêtre, un ministre de Dieu, a paru tout à coup au milieu de ses paroissiens, la face couverte d'un voile noir, et qu'il a fait, qu'il a tenu le serment de ne jamais quitter ce voile, même après sa mort, même dans sa bière : — vous avez ouï parler de bizarreries pareilles, et, le premier moment passé, vous n'attacheriez pas une grande importance à celle-ci. Enfin vous liriez dans un journal qu'un bon bourgeois marié, las de la vie de famille, a tout à coup quitté son domicile, et, sous un faux nom, déguisant de son mieux sa figure, a voulu, après sa disparition, habiter une autre rue de la capitale; que sa femme s'est crue veuve, mais lui est restée fidèle; que lui-même n'a point abusé, pour former d'autres liens, de sa liberté si singulièrement reconquise; que vingt ans se sont écoulés ainsi, et qu'au bout de ce temps, un beau soir, notre original, rentrant chez lui comme après une promenade, a repris possession de son ménage : — c'est tout au plus si ce nouveau Belphégor vous ferait penser au joli récit de La Fontaine.

Avec Hawthorne, rien ne se perd si vite, et voilà le sujet de trois de ses contes, non les moins intéressans. Dans le premier (*the Birth-Mark*), il essaiera de symboliser l'égoïsme de la science contrastant avec le dévouement de l'amour. La femme *marquée* a pour mari un chimiste, ou plutôt un alchimiste, habitué à lutter avec les caprices de la nature. Passé le premier enivrement du bonheur, il prend en haine le signe qui trouble seul la parfaite harmonie des traits de sa femme. Ce sentiment, qui perce malgré lui dans ses regards, et que bientôt il ne se fait plus scrupule d'exprimer tout haut, jette son infortunée compagne dans une sorte de désespoir. Pour effacer ce signe odieux qui lui ôte l'amour de son mari, elle est prête à tout souffrir, à tout risquer. Lui, de son côté, croit pouvoir trouver dans les arcanes encore inexpérimentés de la science, et au-delà des bornes qu'on lui connaît, les moyens d'en finir avec ce stygmate dont la vue l'obsède. On assiste à ce combat terrible que le chimiste livre à Dieu lui-même; on pressent que l'issue en sera fatale à quelqu'un; on voit enfin périr, dans une épreuve suprême, et sans trop regretter la vie, la noble et courageuse épouse qui s'est elle-même offerte, victime dévouée, à l'implacable curiosité du savant. Presque heureuse de mourir si elle n'acquiert pas la perfection qu'il veut lui rendre, elle le quitte sans un reproche, regrettant seulement le bonheur qu'elle aurait pu lui donner, si, plus complétement sage, il se fût contenté de la posséder, véritable ange du ciel, avec la marque indélébile de sa terrestre origine.

L'histoire du *Ministre voilé* (*the Minister's black veil*) est encore une véritable parabole. Une note nous apprend qu'elle est fondée sur un fait exact, et qu'un ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, ayant tué par accident un de ses amis les plus chers, cacha sa figure à tous les

regards humains, et persista dans sa bizarre résolution jusqu'à sa mort, survenue dans les dernières années du XVIIIe siècle. Hawthorne a donné un sens tout différent à ce voile noir si obstinément porté. M. Hooper, son héros, n'a tué personne, et, parmi ses paroissiens, effrayés de cet étrange parti pris, aucun ne saurait en imaginer le motif. Leurs conjectures, leurs soupçons, le malaise où les jette cette métamorphose de leur pasteur, l'horreur et la crainte qu'il finit par leur inspirer, et l'espèce de répulsion que le digne ministre éprouve à la longue, lui aussi, pour la sinistre barrière qu'il a étendue entre lui et le monde; la tentative désespérée que risque sa pauvre femme effarouchée pour pénétrer ce mystère; la peur qu'elle ressent lorsqu'elle voit M. Hooper bien décidé à porter jusque dans le tombeau ce crêpe fatal; la séparation des deux époux, amenée par cette unique raison d'incompatibilité conjugale; l'isolement qui se fait peu à peu autour de l'infortuné ministre, et en même temps le prestige terrible qu'il doit à son voile noir; la puissance de conversion que lui donne ce masque funéraire; enfin, après une existence longue et méritante, son agonie, sa mort, toujours voilées, forment un récit très surprenant, très attachant, dont Hoffmann eût envié l'étrange fascination. Quant au mot de l'énigme, nous le trouvons dans les dernières paroles du prêtre moribond, qu'un de ses confrères adjure de révéler l'épouvantable crime dont il a semblé porter le deuil pendant toute sa vie.

« Pourquoi donc, s'écria-t-il, tournant sa face voilée vers le cercle formé par les pâles assistans, pourquoi donc trembler devant moi seul?... Tremblez donc aussi en vous regardant l'un l'autre!... Est-ce seulement à cause de mon voile noir que les hommes ont évité ma présence, que les femmes m'ont refusé leur pitié, que les enfans, en criant, ont fui mes caresses? Ce qui a rendu si terrible ce simple lambeau de crêpe, n'est-ce point le mystère dont il est le symbole à moitié compris? Eh bien! quand l'ami aura livré à son ami, — ou l'amant à sa bien-aimée, — le véritable fond de son cœur; lorsque l'homme aura cessé de chercher vainement à éluder le regard du Tout-Puissant, et de thésauriser, dans le secret de son ame, les souillures immondes du péché, — alors, pour ce voile que j'ai toujours porté, avec lequel j'ai vécu, avec lequel je meurs, vous pourrez m'envisager comme un monstre... Mais, en attendant, je regarde autour de moi, et je vois, hélas! sur chaque face un voile noir!... »

Arrivons à la singulière escapade de l'honnête bourgeois dont nous parlions. Est-il bien vrai d'abord qu'un homme du nom de Wakefield ait jamais quitté sa femme? Peu nous importe, et au romancier moins encore. Il a lu cette anecdote dans quelque vieux lambeau de journal, cela lui suffit pour y croire, et, une fois admise par son esprit, cette bizarrerie le tourmente. Il voudrait s'en rendre compte, il voudrait pénétrer le sens de cette excentricité mystérieuse. Wakefield a quitté sa femme pendant vingt ans, pendant vingt ans il a vécu à quelques pas

d'elle; puis, au bout de vingt ans, sans aucun motif qui justifie ce brusque retour, sans plus de raisons que n'en avait eu son départ, le voici qui rentre au gîte. Que faut-il en penser? Comment interpréter ces deux résolutions contradictoires et cette persistance de ce qui, dans le principe, ne devait être qu'un pur et simple caprice? Voilà les questions que notre rêveur se pose, et on imaginerait difficilement combien ce champ si étroit s'élargit devant sa pensée inquiète. Ce Wakefield, quelle espèce d'homme pouvait-il être? comment aimait-il sa femme? Où puisa-t-il l'obstination qui éclate dans sa conduite? Était-ce routine, fausse honte, pure indolence? La réponse à ces questions est le portrait de ce brave homme, portrait idéal, hypothétique, mais excellent. Wakefield est arrivé au méridien de la vie. Sa tendresse conjugale, qui n'avait jamais été bien vive, s'est attiédie par l'habitude. Il a été, il sera fidèle à sa femme : ainsi le veut sa nature éminemment paisible. Il a une disposition d'esprit tout intellectuelle, mais sans aucune activité, livrée à des rêveries sans but et qui rarement se fatiguent à chercher une expression quelconque. Il n'a point cette chaleur de cerveau qui pousse certaines gens à se distinguer des autres par des résolutions inusitées. Si on s'était demandé quel était le citoyen de Londres le plus certain de ne rien faire dans la journée dont on gardât mémoire le lendemain, à l'unanimité on aurait désigné Wakefield. Sa femme, elle seule, le connaissant mieux, aurait pu se méfier du tranquille égoïsme qui le caractérisait, vraie rouille engendrée à la surface de cette ame immobile; elle aurait pu s'alarmer d'une certaine vanité latente dont elle avait surpris quelques symptômes, d'un penchant à la ruse qui se trahissait en lui par la manie des petits secrets, enfin d'un atome d'étrangeté presque indéfinissable, mais noté par elle comme un des élémens de cette vulgaire et indolente nature d'honnête bourgeois.

Après ce portrait touché de main de maître, nous avons la fuite de Wakefield, partant de chez lui sous prétexte de voyage et promettant d'être revenu sous huit jours. Nous avons sa dernière poignée de mains à mistress Wakefield. Nous voyons se rouvrir doucement la porte qu'il a fermée à grand bruit derrière lui, et nous surprenons le sourire équivoque qu'il jette, comme la flèche parthe, à son épouse abusée. Nous le suivons ensuite dans la retraite qu'il s'est faite au milieu de Londres : — qu'il est heureux du succès de sa ruse! comme il s'applaudit d'avoir dérouté toutes les recherches! quelles titillations délicieuses au fond de cette ame perfide, lorsqu'elle se transporte en idée au sein de ce ménage privé de chef, et en face de cette veuve inconsolable qui se démène en vain, demandant aux échos des nouvelles de son Wakefield! Parfois le fugitif ressent de vagues remords, parfois il s'interroge lui-même avec anxiété sur les conséquences possibles de cette inqualifiable fredaine, parfois aussi la solitude lui pèse; mais, quand

il faut se décider à retourner sous le joug, les hésitations reviennent. Puis la vanité s'en mêle, puis la paresse, puis la curiosité qui s'attache à l'issue d'une aussi étrange situation. L'habitude enfin complique les choses, car Wakefield bien souvent, sorti pour prendre l'air, se retrouve, sans savoir comment, dans son ancien quartier et presqu'à sa porte. Et le hasard donc? Un jour, dans une foule occasionnée par un embarras de voitures, ne se retrouve-t-il pas nez à nez avec mistress Wakefield! Quelle terreur ce jour-là! quelle fuite précipitée! Comme il rentra chez lui au galop, monta ses escaliers quatre à quatre et se jeta sur son lit tout habillé, ramenant les couvertures sur sa tête!... Et cependant mistress Wakefield, son livre d'heures à la main, avait paisiblement continué sa route jusqu'au temple. Seulement, arrivée là, elle s'était arrêtée sur les degrés, regardant derrière elle si par hasard cet inconnu, dont les traits lui avaient rappelé son mari, n'aurait pas imaginé de la suivre.

Nous ne pouvons ici, comme Hawthorne le fait dans sa nouvelle, fouiller les minuties de ce caractère et les détails de cette situation; mais on a déjà compris en quoi consiste le travail du romancier, et l'espèce de tour de force qu'il accomplit en intéressant par le seul charme des commentaires à un texte si aride, si dénué d'attrait. La manière dont il ramène Wakefield dans son domicile au bout des vingt ans écoulés n'est pas le moins heureux trait du récit.

« Un soir de cette vingtième année, Wakefield était revenu errer autour de cette maison, que souvent encore il lui arrivait d'appeler *ma maison*. C'était une humide nuit d'automne, et sur les pavés, de temps à autre, bruissaient de fréquentes ondées, — de ces ondées subites qui commencent et prennent fin avant qu'un homme ait le temps d'ouvrir son parapluie. Arrêté près de cette demeure, Wakefield découvre au second étage, à travers la fenêtre du salon, une rouge lueur qui va et vient, croît, diminue et renaît par instans : — celle d'un feu comfortable. Au plafond se dessine l'ombre légèrement grotesque de la bonne mistress Wakefield : les ailes du bonnet, le nez et le menton qui se rejoignent presque, et la taille épaissie qu'un raccourci méchant grossit encore, dessinent en silhouette une admirable caricature que les caprices mouvans de la flamme semblent faire vivre et même danser plus gaiement qu'il ne conviendrait à une veuve de cet âge. A ce moment précis survient une averse que le vent impitoyable chasse contre le visage et jusque dans la poitrine de Wakefield. Le voilà transi et maudissant les froids d'automne. Restera-t-il là, frissonnant et trempé, lorsque *sa* cheminée flambe d'un si bon feu, lorsque *sa* femme est prête, s'il reparaît, à lui apporter sa grande redingote grise et les pantoufles doublées de flanelle qu'elle lui a certainement conservées dans quelque recoin du petit cabinet à droite, derrière l'alcôve? Allons donc, ce serait une duperie, et Wakefield *n'est pas si bête.* »

Nous le laisserons paisiblement monter chez lui avec le même sourire narquois qu'il avait aux lèvres le jour où il attrapa si bien sa fidèle

moitié. Leur bonheur ne nous regarde plus; mais, sans curiosité impertinente, on peut se demander ce qu'il y a d'enseignement philosophique, aux yeux du romancier, dans cette aventure bourgeoise dont ses combinaisons hypothétiques n'ont pas, tant s'en faut, déguisé la vulgarité. Il se chargera lui-même de nous l'apprendre : « Au sein de l'apparente confusion de notre univers mystérieux, dit-il, les individus sont étroitement adaptés à un système, celui-ci à un autre, ce dernier à un tout quelconque, si bien qu'en se déclassant un seul instant, un homme s'expose à ne plus retrouver sa place dans le mécanisme compliqué auquel il appartenait. Pour avoir voulu quitter sa femme pendant huit jours, Wakefield s'était mis en quelque sorte au ban de l'univers, et ce pouvait être à jamais. » Qui se serait attendu à trouver une ligne si solennelle au bout d'un conte en l'air, presque bouffon? Personne à coup sûr, et le narrateur tout aussi peu qu'un autre; mais on n'a pas été l'ami de Waldo Emerson sans garder quelque reflet de sa prestigieuse facilité à grandir les menus incidens de la vie, à réduire les grands faits de l'humanité, à intervertir leur importance relative, à bouleverser enfin les idées reçues par de nouveaux modes d'appréciation, et en vertu d'une méthode critique complétement indépendante, absolument individuelle.

C'est par le renouvellement de ce que nous appellerions volontiers le *procédé métaphysique*, c'est par l'originalité de certains aperçus, plus ou moins contestables d'ailleurs, qu'il faut expliquer l'intérêt de plusieurs chapitres éparpillés parmi les contes de Hawthorne, et qui sont de simples essais, des causeries sur un sujet donné. *Le Dimanche au logis*, la *Vision de la fontaine*, les *Vues d'un clocher*, les *Bourgeons et chants d'oiseaux*, les *Flocons de neige* appartiennent à cette catégorie où il faut noter plus spécialement deux chapitres qui paraissent avoir contribué plus que les autres à populariser le nom de Hawthorne. Dans l'un, il met en scène et fait jaser une fontaine publique. Cette traduction libre du murmure de l'eau est pleine de motifs charmans et poétiques. Aussi est-elle devenue un des morceaux, pour ainsi dire, classiques de la littérature américaine. Le *Rill from the Town-Pump* est connu aux États-Unis comme chez nous les meilleures esquisses de M. Mérimée. L'autre essai, qu'on retrouve presque aussi souvent cité dans les *Elegant Extracts* américains, est intitulé *the Celestial Railroad*. Allusion continuelle au roman-parabole de John Bunyan (*Pilgrim's Progress*), cette satire de la dévotion aisée qu'on a substituée de nos jours aux pratiques sévères du christianisme primitif n'est qu'à demi intelligible pour un lecteur français, et n'a guère d'intérêt pour des chrétiens attiédis. *La Procession de la vie*, autre vision philosophique de Hawthorne, va mieux à notre tempérament et ne manque ni de vérité ni de grandeur. De sa *manse* aux murailles mous-

sues, le penseur solitaire jette un regard sur le genre humain et ses classifications actuelles, qui font vivre le riche avec les riches, le noble avec les nobles, les ouvriers entre eux, suivant qu'ils tiennent à telle ou telle profession, etc. Il se suppose chargé de régler, d'après des idées moins vulgaires, l'imposant cortége que son imagination vient d'évoquer. Son héraut, armé d'une trompette qui ressemble fort à celle du jugement dernier, appelle tour à tour aux quatre coins de l'horizon les êtres qui souffrent des mêmes souffrances, les affligés que minent les mêmes chagrins, les coupables qui se sont souillés des mêmes crimes, etc. Jeunes ou vieux, riches ou puissans, désormais pêle-mêle, forment les fragmens successifs de cette colonne interminable, les catégories de ce grand cortége guidé par la mort jusqu'aux portes de l'éternité. C'est une heureuse et belle idée que d'avoir, dans cette vaste procession humaine, réservé un rang spécial à cette foule d'êtres que les hasards de la vie ont déclassés, et qui n'ont pu, déshérités du sort, atteindre le rang, les fonctions où ils eussent été utiles, honorés, heureux. Ils sont ensemble, dans le même groupe, réunis par la même vague inquiétude, par la même espérance vague : on y voit « les membres des professions libérales que la Providence avait doués de spéciales aptitudes pour le labour, la forge, ou la routine sans idées de quelque industrie subalterne; à côté d'eux, les graves laboureurs, les manœuvres, qui ont haleté toute leur vie, dévorés par l'ardente soif d'une science à laquelle ils ne pouvaient atteindre, et qu'une sorte de mirage leur faisait regarder comme sans limites : ces deux espèces d'infortunes pourront se consoler l'une l'autre. » Viennent ensuite les quakers, en qui fermente l'instinct guerrier, et les soldats nés pour être quakers; les écrivains à qui la nature a donné, avec une folle opinion de leur génie, le désir passionné de la célébrité, sans les moyens de l'acquérir jamais; d'autres encore, puissans par la pensée, à qui manque une des conditions indispensables pour manifester la force dont ils sont dépositaires : orateurs muets, chanteurs sans voix, grands capitaines sans armées; puis encore les victimes d'un succès éminent, qu'il leur est impossible de justifier; les possesseurs d'une célébrité de hasard, qui n'ont aucune des qualités indispensables pour la conserver et l'accroître; écrivains, acteurs, peintres qui voient leurs lauriers d'un jour se flétrir pendant tout le reste de leur vie sur leurs têtes grisonnantes; hommes d'état qu'un malicieux hasard jette à la tête des affaires, et qui, pénétrés de leur nullité, tandis que le monde les contemple ébahi, maudissent tout bas et la fortune qui les a servis si mal à propos et l'heure même de leur naissance; — enfin, comme pendant de ces parvenus, l'homme de talens exceptionnels, à qui une révolution seule donnerait toute sa valeur, enfoui au sein d'une société paisible, inerte, engourdie!

On connaît maintenant l'œuvre de Nathaniel Hawthorne. Il ne nous reste qu'à jeter un dernier regard sur la physionomie de l'écrivain. Parmi les conteurs auxquels on peut le comparer, Charles Nodier et le romancier genevois Toppfer sont à nommer en première ligne. Seulement, il faut tenir compte des différences de milieu et d'éducation littéraire; il faut reconnaître, par exemple que, s'il y a plus de sincérité philosophique chez Hawthorne, il y a chez Nodier une plus curieuse étude des effets de style, une ciselure grammaticale bien autrement soignée et savante, et aussi une raillerie plus légère, un goût plus exquis. Toppfer se meut dans un horizon plus borné que le romancier américain; son imagination rase de plus près la terre; elle n'a pas au même degré le don de poétiser tous les agens qu'elle emploie, soit un coq et un chat, comme le *Chanticleer* et le *Grimalkin* de *la Maison aux sept pignons*, soit une fontaine de carrefour comme celle qui coule à Salem, au coin des rues Essex et Washington, et dont le monologue babillard, traduit par Hawthorne, a retenti par toute l'Amérique. Il ne dispose pas surtout au même degré de ces *épouvantemens* que Hawthorne peut toujours produire et de cette fascination remarquable qu'il exerce sur le lecteur le plus rebelle.

Les contes de Hawthorne ne sont pas seulement intéressans comme révélation d'un talent original et hardi : ils sont pour nous un remarquable témoignage des efforts que tente en ce moment la littérature américaine pour se débarrasser de l'industrialisme qui l'étouffe. Aujourd'hui, dans cette société vouée uniquement, nous disait-on, au développement de sa grandeur matérielle, se produisent des penseurs et des poètes, acceptés au dedans et au dehors, populaires à Londres et à Édimbourg comme à Philadelphie ou à Boston. L'orgueil jaloux de l'ancienne métropole est forcé d'applaudir à ces nouvelles tentatives d'affranchissement, et, au lieu de ces hostilités sourdes et dédaigneuses pratiquées jadis contre toute provenance américaine, on remarque un sentiment de bienveillance, des habitudes de courtoisie internationale dont il faudrait peut-être chercher le secret ailleurs et plus haut que dans le progrès des sympathies purement littéraires. En effet, un des signes les plus caractéristiques du rapprochement que nous signalons a été le patronage de Thomas Carlyle à l'égard d'Emerson. Le rapide succès d'Hawthorne est un autre symptôme du même genre. Or Carlyle, Emerson, Hawthorne, appartiennent au même ordre d'esprits, à celui des libres penseurs en philosophie comme en politique : cette coïncidence ne mérite-t-elle pas d'être remarquée?

E.-D. Forgues.

UNE VISITE

A L'ÉCOLE NORMALE

EN 1812.

Parmi bien des souvenirs politiques, bien des confidences reçues, ou des témoignages recueillis sur l'histoire de nos quarante dernières années, je veux choisir aujourd'hui l'anecdote la plus littéraire, la plus inoffensive pour tout le monde. Je me reporte en pensée à l'origine d'un établissement universitaire que nous possédons encore, et que j'ai eu l'occasion de bien connaître et de servir en différens temps et sous des formes très différentes : je suis à l'École normale, dans les premiers jours de sa fondation de 1811 à 1812, époque où, créée magnifiquement sur le papier par décret impérial, elle n'occupait encore qu'un réduit fort modeste dans les combles de l'ancien collége Louis-le-Grand, avec une quarantaine d'élèves et trois ou quatre maîtres seulement.

J'avais, quoiqu'à peine à l'âge de la conscription, l'honneur d'être un de ces maîtres pour une partie de l'enseignement des lettres latines et françaises. Un savant homme, le premier grammairien de notre temps, le père et l'instituteur de l'*orientaliste* et du *critique* de génie que nous envient l'Allemagne et l'Angleterre, M. Burnouf, faisait le cours principal de littérature ancienne. Un Italien de l'esprit le plus fin et helléniste d'un goût exquis, M. l'abbé Mablini, ancien secrétaire du respectable évêque de Casal, enseignait la philologie grecque; enfin, ce qui importait beaucoup, un célèbre professeur de l'ancienne université, habile et sévère écrivain dans une difficile traduction, d'un

esprit peu étendu, mais singulièrement ferme et juste, M. Guéroult, *conseiller à vie* de l'université impériale, dirigeait l'École, et la voulait inflexiblement classique, sans distraction et même sans diversité d'études, par la seule méditation de l'antique et de l'excellent.

C'était là sans doute, en ce qui touche les lettres dont je m'occupe exclusivement ici, un plan d'études bien peu compliqué et un choix de maîtres bien restreint. Toutefois, par une sorte de privilége qui semble attaché aux premières années des créations heureuses, de celles qui manquaient, qu'on a long-temps attendues et dont la matière était prête, avant qu'on essayât de la régler, ces commencemens de l'École normale comptèrent bien des noms qui ne sont pas encore oubliés dans nos jours de renouvellement rapide, et ils ont formé quelques-uns des premiers écrivains de notre époque, de ceux dont le talent est aujourd'hui présent et incontesté. C'est à ce temps, en effet, qu'appartiennent quelques-uns des hommes qui firent tant d'honneur à cette université de France, si ébranlée maintenant. Quoique plusieurs des talens qui en sortirent alors ne soient plus, et que la mort ait cruellement moissonné sur la route, déjà longue, parcourue depuis la fondation de l'École, c'est de là que datent deux écrivains, dont les noms sont un des grands titres de la littérature du XIXe siècle, M. Cousin, créateur dans la philosophie par la passion et l'éloquence du langage, esprit actif et étendu, qui a relevé du même coup dans la science le spiritualisme et la méthode, l'enthousiasme du beau et l'érudition; M. Augustin Thierry, créateur dans l'histoire moderne par la nouveauté des recherches et l'éclatante vérité du coloris, peintre inimitable dans le récit épique, tel que le comportent les mœurs barbares du moyen-âge, seule poésie de notre histoire, et publiciste plein de sagacité inventive et de précision dans l'examen des institutions et des usages d'où sont laborieusement sortis les temps nouveaux de l'Europe. Là s'annonçait aussi le professeur d'un esprit si juste et si délicat, l'homme de goût éminent auquel notre littérature doit un de ses plus durables monumens sur l'antiquité classique, M. Patin, l'auteur de l'histoire du théâtre tragique des Grecs.

Ces noms seuls réunis sous la même date suffiraient pour illustrer une institution naissante; mais tout auprès, dans le même mouvement d'études, se rencontraient des mérites faits pour honorer toute grande école, et dans ce nombre rappelons d'abord ceux qui n'achevèrent pas les espérances qu'ils donnaient, un jeune homme, M. Maignien, dont les premières pages, en 1815, annonçaient le talent d'un publiciste, et ce jeune Charles Loyson, qui, sans autre secours que d'excellentes études de lettres et de philosophie, sortait à vingt-deux ans de l'École, poète touchant et pur, écrivain polémique assez redoutable pour embarrasser de ses premiers coups Benjamin Constant, et penseur assez

solide et assez grave pour mériter l'entretien fréquent et l'amitié des deux orateurs illustres qui devaient rendre si respectable à la France cette tribune politique aujourd'hui reléguée dans l'histoire, M. de Serres et M. Royer-Collard : rare et noble jeune homme, dont la fin si prématurée fut entourée et bénie des soins affectueux d'un autre homme de bien éloquent, M. l'évêque d'Hermopolis!

A cette époque de l'École se rapportent encore des noms justement distingués, le fondateur d'une des premières feuilles de critique savante dans le mouvement littéraire de la restauration, M. Dubois, écrivain d'un savoir consciencieux et d'un talent libre et animé, auquel il aurait fallu seulement, pour achever d'importans travaux, une partie du loisir qu'on lui a désormais trop rendu; M. Damiron, véritable sage, philosophe de cœur comme M. Droz, avec une science étendue, aussi estimable par le but élevé de ses travaux qu'il est ingénieux dans le détail de ses recherches, le premier homme qui ait appliqué la critique littéraire à presque tous les noms importans de la philosophie depuis trois siècles, et qui ait ainsi donné à l'histoire des idées l'intérêt instructif et sensible de la biographie; M. Guigniaut, conduit par la philologie à la connaissance intime de l'antiquité, et qui dans un livre, fruit de trente ans d'études, a offert l'exemple, si rare aujourd'hui, d'un grand sujet d'histoire complétement approfondi et d'un travail aussi sincère pour les opinions que neuf et curieux pour l'étude des faits.

D'autres noms encore nous seraient rappelés ou par d'utiles travaux historiques, ou par une diversité de savoir, une sûreté de goût trop renfermées dans la retraite, et auxquelles il n'a manqué que plus de confiance et de liberté pour obtenir autant de célébrité que d'estime. Quoi qu'il en soit, cette abondante moisson de la première École normale, et cette impulsion si honorablement continuée qu'elle donna dès-lors aux études prouve sans doute que le moment de la créer avait été bien choisi et que le plan de cette création était bien conçu. C'est à ce sujet qu'il ne me paraît pas indifférent de recueillir ici quelques souvenirs dont j'ai été, il y a bien des années, l'occasion et le confident.

Un matin que, dans les premiers mois de 1812, la section la plus nombreuse de l'École normale était réunie avec son jeune professeur pour la conférence de poésie latine et de littérature française, on annonça dans la salle où se tenait l'assistance un aide-de-camp de l'empereur, accompagné de quelques amis connus dans le monde et dans l'enseignement. M. le général de division comte de Narbonne entra le premier, avec sa grace élégante et polie, s'assit au milieu de ses amis sur un banc fort simple, et le cours continua ou plutôt recommença. Ce cours était une suite d'études réfléchies et soudaines sur quelque monument d'art, quelque œuvre consacrée, puis une lecture fort débattue d'essais modestes sur quelque sujet de morale et d'histoire littéraire. On

s'exerça dans la séance à juger l'œuvre un peu artificielle d'un grand écrivain et l'effort quelquefois heureux d'un habile et noble rhéteur. Ce furent d'abord quelques pages du *Dialogue d'Eucrate et de Sylla* passées à l'épreuve d'une censure historique et verbale, sévère comme s'y plaît la jeunesse, puis l'analyse rapide et la critique incidente des meilleurs passages du *Marc-Aurèle* de Thomas, rapprochés de quelques grands traits de l'original antique. Ensuite on lut et on discuta sans pitié quelques *Considérations* écrites par un élève sur Fénelon et Vauvenargues. Deux heures se passèrent dans cette étude, où le principal auditeur jeta quelques mots justes et fins et quelques souvenirs d'un parfait à-propos, et où beaucoup d'élèves avaient pris part brièvement, avec cette liberté bienséante et cette promptitude d'esprit qui préparent le mieux les hommes à la vie ou du moins à la parole publique. A la fin de la séance, on était tenté de crier vive l'empereur, et on saluait avec grand respect son noble représentant; car les cœurs des jeunes gens, surtout alors, étaient bien remplis, bien éblouis de la gloire de l'empereur, malgré le terrible impôt du sang dont cette gloire était déjà si chèrement payée, et on était loin de prévoir les funestes obscurcissemens qu'elle allait subir, et dont quelques mois à peine nous séparaient.

Cependant l'Université, en sa qualité d'œuvre nouvelle, étant dès-lors fort attaquée par des intérêts et des vues très différentes, et toutes les attaques, dans le silence du pouvoir absolu, devant aboutir à l'oreille du maître, cette visite inusitée, cette inspection d'un genre nouveau fut très remarquée et fit raisonner beaucoup. Le respectable *conseiller à vie* chef de l'École s'en inquiéta des premiers. Il craignait également deux choses : l'accusation de retour vers le passé, de tendance routinière, et l'accusation plus grave encore d'innovation imprudente, le reproche d'ultra-montanisme ou de philosophisme. De sa personne il avait aimé la philosophie du XVIIIe siècle et la révolution, comme un esprit modéré peut les aimer, bien entendu, sans scepticisme épicurien et sans approbation de la violence et de l'iniquité; mais enfin il les avait aimées; et il avait même écrit un petit livre élémentaire et savant, d'une exactitude assez hardie, sur le système régulier, les obligations légales et la courte durée des magistratures romaines. Tout cela sans doute se perdait dans son admiration bien connue pour l'empereur, qui était pour lui la révolution, la république, plus la gloire et le génie; mais enfin il craignait que son zèle ne fût pas aussi bien jugé qu'il méritait de l'être, et qu'une opinion moins impériale et plus monarchique que la sienne, qu'il rencontrait parfois au grand-conseil de l'Université, ne se fît jour ailleurs et ne lui valût une mauvaise note en haut lieu. Un aide-de-camp de l'empereur, ancien émigré, grand seigneur de manières et de nom, l'inquiétait; et il

avait besoin de se rappeler que M. de Narbonne avait été ministre de la guerre au temps de l'assemblée législative, et qu'il avait grandement contribué, dans un ministère de trois mois, à organiser les armées qui gagnèrent les premières batailles de la révolution. Du reste, l'inquiétude dura peu : on sut bientôt que le rapport avait été favorable, que M. de Narbonne avait dit qu'il était charmé de tout à l'École hormis du logement; qu'il ne voulait pas en tirer un horoscope sur l'avenir littéraire des élèves, mais qu'il n'avait jamais vu tant de jeunes gens d'esprit dans un grenier. On ajouta presque officiellement qu'on était près de l'empereur content d'une institution à laquelle, nous dit-on, sa majesté mettait le plus grand prix, et qui était présente à sa pensée. Cela fit espérer à notre respectable chef que bientôt l'École serait constituée comme l'annonçait l'article 110 du décret du 17 mars, avec les trois cents élèves qui lui étaient promis, un vaste mobilier scientifique, de grands bâtimens à part, et un beau jardin pour les études botaniques. M. Guéroult espérait que ce décret d'installation nous arriverait dans quelques mois, daté au moins de Varsovie ou de Vilna.

Pour moi, sans prévoyance comme on l'est dans l'extrême jeunesse, je me bornais à l'envie de savoir quel air avait eu notre conférence, et si l'homme supérieur autant qu'aimable qui m'honorait de sa bienveillance était content de nous. J'allai, trois ou quatre jours après, à la découverte chez M. de Narbonne, qui arrivait de Saint-Cloud, où son service l'avait retenu, et où il était souvent, disait-on, admis à l'entretien familier de l'empereur. « Eh bien! me dit-il, ma visite a-t-elle fait plaisir rue Saint-Jacques? car j'en ai été un peu grondé ailleurs; mais j'ai entendu en revanche de très graves réflexions sur l'École normale, l'enseignement public, et, comme dit l'empereur, la moyenne intellectuelle nécessaire à un peuple, et la gloire des lettres nécessaire à un grand peuple. Je vous aurais souhaité là, dans un coin, avec votre vive attention, pour n'en rien perdre; mais, malgré la difficulté de la controverse avec un homme qui commande à plus de trente légions, j'ai assez discuté pour me bien souvenir des objections et des avertissemens du maître; et je veux vous en dire quelque chose, pour votre bien. »

Je fus alors, je l'avoue, tout étonnné de cette importance de cabinet donnée à l'incident d'une visite à l'École normale, et malgré cette présomption, maladie trop naturelle des commençans littéraires, je ne concevais pas qu'il y eût dans la tête qui dominait l'Europe une place réservée pour l'École normale et une attention curieuse pour l'objet de ses études. Je marquai cette surprise. « Vous n'y entendez rien, me dit M. de Narbonne. L'empereur, si puissant, si victorieux, n'est inquiet que d'une chose dans le monde, les gens qui parlent, et à leur

défaut les gens qui pensent, et cependant il les aime assez, ou du moins il ne peut s'en passer. Il veut, et il me l'a dit vingt fois, que son règne soit signalé par de grands travaux d'esprit, de grands ouvrages littéraires. Être loué comme inspirateur de la science et des arts, être le chef éclatant d'une époque glorieuse pour l'esprit humain, c'est l'idée qui le flatte le plus, c'est ce qu'il a cherché par ses *prix décennaux;* et il s'impatiente de la lenteur des grands talens à paraître, quand il les demande. N'ayant pas d'abord réussi par en haut, il reprend de plus bas, à la racine de l'édifice, et il veut que de fortes études saisissent de bonne heure la jeunesse et suscitent les talens supérieurs, en élevant le niveau général; il a compté pour cela sur l'École normale et sur l'enseignement des lycées régénéré par une laborieuse milice de jeunes maîtres; il y veut des études fortement classiques, l'antiquité et le siècle de Louis XIV; puis quelques élémens de sciences mathématiques et plus tard la haute géométrie, qui est, dit-il, le sublime abstrait, comme la grande poésie, la grande éloquence est le sublime sensible. Seulement, il entend que tout cela soit d'accord avec le pouvoir concentré de l'empire, et, comme il le dit, que la pensée agrandie par son règne tourne dans son orbite. Aussi, mon cher, le choix de vos lectures déplaît, et je n'ai pas fait ma cour en ne vous grondant pas. »

Mon étonnement redoubla, non pas d'être blâmé, mais d'être aperçu dans ce mouvement du monde. Bientôt j'appris que rien même d'imperceptible n'échappait à ce coup d'œil d'aigle, et ne devait dévier du cercle magique de ses regards. M. de Narbonne avait été d'abord interrogé, pressé, redressé sur sa visite. « Eh bien! lui avait dit l'empereur à la première vue, vous êtes donc allé hier au Lycée impérial, visiter mon École normale, et pour entendre quelles choses? Deux déclamations, l'une contre Sylla, l'autre sur Marc-Aurèle. Franchement, je vous croyais bien au-dessus des illusions de l'Athénée, et de l'*idéologie* du professeur Garat, qui, Dieu merci, ne fait plus de leçons publiques, et ne vote plus contre moi qu'au scrutin secret du sénat. Je ne suis pas fâché cependant que vous me fassiez songer à mon École normale. Parlons-en : j'y tiens beaucoup; c'est ma création, une création nécessaire. Qu'y a-t-il en France aujourd'hui pour l'avenir des lettres et l'honneur de l'esprit humain? Quelques talens qui vieillissent sans successeurs. Plus de loisirs et plus de solitude; plus de corporations riches, paisibles, où on travaille à la grande littérature, soit par besoin de distraction, soit par piété; un clergé pauvre et militant, qui sera tel encore pendant bien des années, et qui, quand il deviendra autre, exigera d'autant plus un contre-poids de science séculière. Regardez-moi plutôt : j'ai relevé l'église, et elle m'a consacré; et cependant que de querelles entre nous! quelles difficultés avec Rome! Mais,

d'autre part, les études civiles, on ne les veut, on ne les cherche que pour des professions lucratives ou des places, pour être avocat, médecin ou auditeur au conseil d'état. Il me fallait donc créer de ma main une profession civile, désintéressée, grave, qui ne travaillât que pour les lettres et la science, du reste nullement exclusive, point fermée, ouverte au clergé en même temps qu'elle sert à exciter son zèle : c'est l'idéal de mon Université de France, et je puis dire d'outre-France. Voyez le beau rapport de Cuvier sur les écoles de Hollande! Il n'est pas une institution dont je m'honore plus, et que je veuille davantage maintenir forte et durable : c'est pour cela que je l'ai dotée d'un impôt et d'une juridiction. J'ai bien entendu donner l'inamovibilité à ses membres comme à des magistrats. J'ai voulu surtout qu'elle fût fortement lettrée : j'aime les sciences mathématiques et physiques; chacune d'elles, l'algèbre, la chimie, la botanique, est une belle application partielle de l'esprit humain : les lettres, c'est l'esprit humain lui-même; l'étude des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare à tout, l'éducation de l'ame. Aussi voyez comme, pour organiser mon Université, j'ai préféré Fontanes à Fourcroy, qui pourtant m'était aussi bien dévoué, et à qui cette disgrace a fait grand mal, je le crains; mais, dans un chef d'empire, pas de faiblesse humaine : il y allait de l'avenir de la jeunesse et des traditions de l'esprit français. »

Puis, s'avançant vers son ingénieux interlocuteur, dont il croyait probablement saisir la pensée dans quelque regard échappé : « Les lettres, la science, le haut enseignement, savez-vous bien, mon cher Narbonne, que c'est là un des attributs de l'empire, et ce qui le distingue du despotisme militaire? Ce sont là nos *pouvoirs intermédiaires* et *dépendans*, comme disait votre Montesquieu quand il voulait, dans son classement des états, faire une place de faveur à la monarchie française. Sans cela, sans l'égalité de gloire de ma Légion-d'Honneur pour toutes les primautés militaires ou civiles, je serais un despote. Voyez donc! Jugez par là si je dois veiller sur ce feu que j'ai rallumé et qui est le feu sacré de l'empire. En pareille matière, il n'y a pas de petite faute, ni par conséquent de négligence permise.

« La plus grande faute qu'un homme pourrait faire, ce serait de vouloir gouverner, en dehors des lumières du temps, cette nation, la plus intelligente de la terre. Aussi j'ai deux ambitions : élever la France au plus haut degré de la puissance guerrière et de la conquête affermie, puis y développer, y exciter tous les travaux de la pensée sur une échelle qu'on n'a pas vue depuis Louis XIV. C'était le but de mes prix décennaux qu'on m'a gâtés par de petites intrigues d'*idéologues* et des couronnemens ridicules, comme celui du catéchisme de Saint-Lambert; mais, soyez-en sûr, le fond de la pensée était grand. Ce pays-ci ne peut pas plus se passer de raisonnement et d'esprit qu'il ne peut se

passer d'air. Je le distrais par des batailles gagnées; mais il faut aboutir, il faut pourvoir à l'entretien moral d'un grand peuple savant, industrieux, frondeur, quoique soumis. Il faut pour la classe aisée et pour les esprits bien nés de toute classe cent lycées dans l'empire, des groupes d'écoles supérieures dans toutes les grandes villes, des académies universitaires au siége de chaque cour impériale. Jugez quelle sera l'émulation d'une jeunesse d'élite prélevée sur quarante millions d'ames! Quelle prime offerte au talent, et quelles chances multipliées de le faire naître! Le mouvement qui, au XVIIIe siècle, partait de la société et ensevelissait le pouvoir, je veux qu'il parte du trône et que partout il réveille et dirige.

« Mais, pour tout cela, mon cher Narbonne, il faut une base solide, il faut ce bon sens qui, comme dit Bossuet, je crois, *est le maître de la vie humaine.* Je n'aime pas la philosophie politique du XVIIIe siècle, je ne l'aime pas même dans ceux qu'on répute les plus sages. Voyez-vous, il y a toujours en eux du déclamatoire. Ceux qui doivent agir ne faisaient pas alors d'assez grandes choses pour que ceux qui regardent et raisonnent pussent écrire avec élévation et simplicité. Aussi, regardez Montesquieu lui-même, que d'erreurs, avec un esprit merveilleux! Il est magistrat dès l'enfance; il veut une monarchie tempérée par des gens de robe; et il perce de mille traits l'esprit chrétien, il déchire tant qu'il peut la robe de l'église; il admire en platonicien ces républiques grecques plus inapplicables de nos jours que le gouvernement de la tribu de Juda, et il prétend être monarchiste; il pose en principe l'*honneur* pour ressort principal de sa monarchie, et il vante jusqu'à la corruption du gouvernement britannique. Sans doute, grace au fil conducteur que lui tendait Machiavel, il a bien jugé les institutions et le génie des Romains; il a même supérieurement compris le mécanisme de la légion romaine, et je lui en sais gré pour l'honneur du métier; mais qu'est-ce que cette conversation de Sylla et d'un sophiste grec dont vous étiez hier si fort occupé? de quelle lumière, de quelles idées justes cela peut-il remplir de jeunes esprits de notre temps et de mon règne? Quel faste de langage! En vérité, si je m'en souviens bien, dans ce tête-à-tête c'est Sylla qui est le bel esprit et le rhéteur. Que veut-il dire avec ce *bouclier qu'il avait* sur les *murailles* d'Athènes *et ce javelot qu'il avait* à *Orchomènes?* Jamais général romain eut-il un javelot? et est-ce ainsi, par quelques images physiques toujours misérables et inaperçues dans la grandeur des masses, qu'on fait saillir la puissance du génie et sa domination sur les hommes? Non : des colonnes dirigées, des marches tout à coup commandées, une force irrésistible jetée sur un seul point, et un homme à l'écart, immobile, qui prévoit, qui juge et qui inspire tout de sa pensée, voilà le grand capi-

taine, soit avec la tactique et les feux de l'art moderne, soit avec les instrumens inférieurs de mort dont disposait l'antiquité.

« Pour nous qui avons tant fait la guerre, pour vous qui avez su l'organiser, voilà l'idée qu'il faut donner de cette puissance divine du commandement militaire. Maintenant allons au fait. Quelle est la morale de ce parlage magnifique de Sylla? Aucune. L'écrivain ou son pseudonyme grec a l'air de donner des regrets à cette ancienne république romaine qui ne pouvait plus durer trois jours. Il craint que Sylla n'ait donné un fâcheux exemple en prenant le pouvoir, et une inutile leçon de modération en le quittant. Est-ce là ce qu'aurait dit Machiavel et ce que devait penser un esprit politique? N'était-ce pas le moment de comprendre et de bien expliquer la nécessité de ce qui, dans le monde, revient à certaines dates, de ce que moi je devais faire dix-neuf cents ans plus tard? Non, je le répète, rien de cette pompeuse analyse des actes de Sylla n'est vrai, et la faire admirer, c'est fausser de jeunes esprits. Il y a cependant un grand mot dans ce dialogue de brillant sophiste. « J'ai étonné les hommes, dit Sylla, et c'est beau-« coup. » Sans doute; mais ce n'est pas tout.

« J'étonnais les hommes, en revenant de Campo-Formio, après avoir battu Wurmser et tant d'autres. J'étonnais les hommes en débarquant tout seul d'Égypte. Cela est bon pour commencer; mais il a fallu quatre ans de bonne administration, de ralliement des partis, d'équité, d'actes réparateurs, pour fonder quelque chose. Il a fallu mettre ensemble Treilhard et Tronchet, Merlin et Barbé-Marbois, les dominateurs déchus et les proscrits réhabilités, et faire marcher de front tout le monde à la gloire d'une époque nouvelle. Ma plus grande victoire, ce fut mon gouvernement civil. Sauf deux ou trois opiniâtres, je ne laissai rien de considérable en dehors, et j'enveloppai tout dans ma toge consulaire.

« Mais le XVIIIe siècle, hormis Frédéric II, n'entendait rien à l'art de gouverner. Celui-là seul avait appris la politique en faisant la guerre. Le reste et les gens de lettres surtout, y compris Montesquieu, singeaient Tacite et ne voyaient rien au-delà; et Tacite, vous le savez, fausse l'histoire pour peindre éloquemment. Il calomnie l'empire; il est de la minorité, du vieux parti de Brutus et de Cassius. C'est un sénateur mécontent, un boudeur *d'Auteuil*, qui se venge la plume à la main dans son cabinet. Il a des rancunes d'aristocrate et de philosophe tout à la fois; il subtilise avec mauvaise humeur, et ne comprend pas la grande unité de l'empire, cette unité qui, même avec des princes médiocres ou à moitié fous, tenait tant de peuples dans l'obéissance de l'Italie romaine. Le règne des empereurs fut une grande ère d'égalité, sauf l'esclavage domestique, s'entend. Il donna au monde ce qu'aime aujourd'hui la France. Claude même fut populaire, en nationalisant

Romains tous les peuples d'Occident, du Danube à l'Èbre et du Rhin à la Seine. Tacite dit que le peuple regretta Néron. Cela prouve que, pour le temps, la bonté de l'institution l'emportait même sur les crimes de l'homme. Et cependant l'historien ne songe pas aux conséquences de cet aveu qui lui échappe, et il continue sa guerre sourde, même contre Vespasien, un des plus grands hommes de l'empire. Il faut, en toute cette matière, redresser les préjugés d'école ou les malices de salon, et surtout en préserver les maîtres futurs de la jeunesse. »

M. de Narbonne aimait Montesquieu, que personne n'avait mieux lu, et il avait un grand goût pour le génie de Tacite. « Ah! sire, dit-il, que l'empereur ne m'oblige pas de répéter plus faiblement ce plaidoyer pour Tacite qu'a fait devant vous M. Wieland, et dont l'Allemagne ne s'est que trop entretenue. Votre majesté crut alors qu'il y avait dans cette défense une représaille de vaincus; mais ce ne sont pas les vaincus seulement, c'est la conscience du genre humain qui est du parti de Tacite contre les Césars de Rome. L'histoire n'a pu les calomnier, et nul grand homme n'est intéressé à diminuer l'horreur qu'en a donnée l'histoire. »

« Il n'importe, reprit l'empereur plus doucement; Tacite et ses imitateurs modernes, les gens qui, sous l'apathique Louis XV, avaient peur de Tibère, ne sont pas de bons guides en histoire. Point de cette imagination chagrine et conjecturale, en parlant à la jeunesse. Montrez-lui la grandeur simple et vraie; faites-lui lire les Commentaires de César. J'aurais mieux aimé à l'École normale et devant vous quelque analyse bien sentie des beaux récits que fait César de ses campagnes et de ses négociations. Vous me direz qu'il ne s'agit pas de former des conquérans, d'accord; puis cela ne s'apprend guère dans les livres. On est né César, on ne le devient pas; mais ce qui s'apprend, ou du moins se fortifie, c'est le sens droit pour juger un peu les choses humaines, comprendre l'œuvre du génie, reconnaître à temps César, au lieu de déclamer contre lui. C'est à cela, parmi bien des choses, que sert l'étude; elle vous donne la raison de l'instinct des masses, et vous fait distinguer de loin les hommes venus pour commander aux autres; et c'est ce que n'enseignent pas du tout ni le rhéteur Eucrate croyant mesurer Sylla, ni le rhéteur Thomas faisant sur la tombe de Marc-Aurèle un pamphlet contre les lettres de cachet et le parlement Maupeou de Louis XV. »

M. de Narbonne honorait le nom de Thomas, qu'il avait beaucoup connu dans les salons de Mme Necker, et qu'il avait trouvé parmi les gens de lettres du temps plus scrupuleux, plus savant et plus réellement citoyen qu'on ne l'était alors; puis il tenait encore du fond du cœur à ces belles espérances, à ces promesses légales de 1789, et au travail philosophique qui les avait précédées. Il concevait que la liberté

eût été ajournée par la victoire; mais il ne la reniait pas. En admirant l'empereur, il n'aimait pas l'empire tout guerrier et absolu; et il croyait ce régime glorieux, mais violent, condamné à périr, s'il ne se réformait. Pour lui, Turgot était le ministre regrettable, et Thomas le libre penseur honnête homme; et, malgré la distance où son esprit si juste laissait l'emphase doctorale trop fréquente dans le XVIII[e] siècle, le fond des choses à ses yeux rachetait les torts de la forme. Il ne se fit donc pas faute de répondre que, dans l'éloge de Marc-Aurèle, le héros et même le panégyriste n'étaient pas une mauvaise étude pour l'imagination de la jeunesse. « Les Antonins, disait-il, ont donné soixante ans de bonheur au monde, et Marc-Aurèle est leur type le plus grand et le plus pur. Cette peinture du bien-être de tant d'hommes par la volonté d'un seul, cet enthousiasme de grandeur morale mêlé au pouvoir suprême, est un spectacle salutaire à tous, et qui, certes, ne nuit pas à l'obéissance. L'empire d'un tel prince, rigoriste de vertu sur le trône, est la meilleure apologie de cette puissance illimitée que commande parfois l'état du monde. Il est bon qu'elle soit placée à cette hauteur. Nulle autre forme de gouvernement à la même époque n'aurait pu faire autant de bien, suspendre autant de maux, et mieux mériter du genre humain. Marc-Aurèle ne fut pas seulement un sage sur le trône; il fit la guerre en habile et heureux général. Il frappa d'un grand coup les Barbares, comme Marius deux siècles auparavant. Il tint en soumission tout le Nord, campa sur le Danube durant plusieurs hivers, il y était quand la mort le surprit, et rien à cette mort ne fut ébranlé dans l'obéissance des peuplades vaincues et dans la paix si bien établie de l'empire. Si Tacite a exagéré contre le pouvoir des Césars, la vraie réponse à lui faire, c'est le règne de Marc-Aurèle. »

« Là, là, dit l'empereur en riant; il ne faut décourager personne : ce règne patriarcal des Antonins sera la retraite de nos vieux jours. Vous savez mon goût passionné des détails et le plaisir que j'aurais, après la guerre, à faire pénétrer partout l'industrie et le bien-être. En attendant, nous vous mènerons plus loin que votre empereur modèle n'est allé. Nous couvrirons Vienne sans y stationner, nous, et nous jetterons nos têtes de ponts non pas sur le *Danube* seulement, mais sur le *Niemen*, le *Volga*, la *Moskwa*, et nous refoulerons pour deux cents ans la fatalité des invasions du Nord. C'est bien là aussi, mon cher Narbonne, un service rendu à l'humanité. Du reste, je ne vous tiens pas quitte, et je vous ai pris en flagrant délit de philosophie sentimentale, vous, homme d'expérience comme de cœur, et qui avez vu la révolution. Je connais bien cet éloge de Marc-Aurèle qui a été une des œuvres d'avant-scène de nos réformateurs philosophes. Fort jeune, je l'ai entendu vanter et déclamer au représentant Fréron, quand il était proconsul dans le Midi. Cela me semblait très sonore; mais ni l'écri-

vain, ni même le héros n'est à mon gré. Marc-Aurèle, c'est une sorte de Joseph II dans de plus grandes proportions, philanthrope et sectaire, en commerce avec les sophistes, les idéologues du temps, les flattant, les imitant et persécutant les chrétiens, comme Joseph II les catholiques des Pays-Bas. J'aime mieux Dioclétien, sur la peau duquel Chateaubriand a voulu m'égratigner un peu dans ses *Martyrs*. Il a bien choisi la comparaison! Je n'abdique pas, moi; je ne vais pas planter des laitues à *Salone*. C'est une différence. Du reste, Dioclétien, jusqu'à sa maladie de langueur, fut un grand prince, administrateur, guerrier, nullement contemplatif, et par là plus utile à l'empire que Marc-Aurèle entre sa femme Faustine et son fils Commode.

« Je me résume sur cette question très grave des études, car l'éducation publique, c'est l'avenir de l'empire et la durée de mon œuvre après moi. Il faut que l'enseignement public soit avant tout judicieux et classique. Point d'histoire systématique, point de ces conjectures déclamatoires qui expliquent mal les grands hommes et falsifient les événemens pour en tirer une morale de commande. Que veut dire Montesquieu avec ces distinctions raffinées, avec cet héroïsme de Sylla qui, dit-il, « était un héroïsme de principe plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? » Toiles d'araignée que tout cela! Dans l'homme fort, tout est à la fois raison et mouvement; il veut impétueusement ce qu'il a conçu par une réflexion profonde, et son héroïsme est d'une seule pièce. Sylla a saisi violemment le pouvoir, parce qu'il se sentait capable de le porter, parce que le temps de l'empire approchait et qu'il y a toujours des essais avant la fondation finale. Il l'a quitté, parce qu'il vieillissait, qu'il était malade, qu'il avait un *spleen*, une humeur noire, un de ces accidens intérieurs de l'homme qui, dégoûtant de la vie, peuvent bien dégoûter de l'empire. Je n'aime pas le livre du sénateur Cabanis; mais, j'en conviens, le physique est pour beaucoup dans l'homme, et il y a bien des choses qui s'expliquent mieux par là que par la métaphysique creuse et par les distinctions entre l'*ame grande* et l'*ame haute*, comme en fait Montesquieu.

« Avant tout, mettons la jeunesse au régime des saines et fortes lectures. Corneille, Bossuet, voilà les maîtres qu'il lui faut. Cela est grand, sublime, et en même temps régulier, paisible, subordonné. Ah! ceux-là ne font pas de révolutions; ils n'en inspirent pas. Ils entrent à pleines voiles d'obéissance dans l'ordre établi de leur temps; ils le fortifient, ils le décorent. Quel chef-d'œuvre que *Cinna!* comme cela est construit! comme il est évident qu'Octave, malgré les taches de sang du triumvirat, est nécessaire à l'empire, et l'empire à Rome! La première fois que j'entendis ce langage, je fus comme illuminé, et j'aperçus clairement dans la politique et dans la poésie des horizons que je n'avais pas encore soupçonnés, mais que je reconnus faits pour moi. Le cardinal

de Richelieu se plaignait de Corneille; il ne lui trouvait pas un *esprit de suite*, une dépendance assez docile. Cela se peut. Ce génie, tout paisible et modeste qu'il était dans le train ordinaire de la vie, ne devait reconnaître la souveraineté du génie que dans une pensée maîtresse pour son propre compte. Un premier ministre, un favori servant et régnant n'était pas son chef naturel; mais comme il m'eût compris!

« Quant à Bossuet, c'est la plus grande parole de l'univers chrétien et le meilleur conseiller des princes. Ce que j'ai appris de lui depuis mes difficultés avec Rome me le fait encore plus grand. Je l'avais cru d'abord un poète, un Homère biblique. On nous instruisait très mal à Brienne : j'avais quinze ans; on ne me mettait dans les mains que d'insipides extraits de Domairon.

« Des extraits! méthode pitoyable! La jeunesse a du temps pour lire longuement et de l'imagination pour saisir toutes les grandes choses. Plus tard, je réparai cette lacune en lisant prodigieusement, mais avec peu de choix, au hasard d'une bibliothèque de garnison. Le grand côté de l'histoire ne m'apparaissait pas. A Valence, mon ame dormait encore; et ce que j'écrivais, car j'écrivais beaucoup, était faible et pâle.

« Le jour où par bonheur je rencontrai Bossuet, où je lus, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, la suite des empires et ce qu'il dit magnifiquement des conquêtes d'Alexandre, et ce qu'il dit de César qui, *victorieux à Pharsale, parut en un moment par tout l'univers*, il me sembla que le voile du temple se déchirait du haut en bas et que je voyais les dieux marcher. Depuis lors, cette vision ne m'a plus quitté, en Italie, en Égypte, en Syrie, en Allemagne, dans mes journées les plus historiques; et les pensées de cet homme me revenaient plus éclatantes à l'esprit, à mesure que ma destinée grandissait devant moi. Mais en même temps, et c'est ce que je sens bien aujourd'hui comme le côté pratique du génie fondé sur le bon sens, voyez comme ce pieux évêque, si digne d'être cardinal et qui ne le fut pas, si grand défenseur de l'église contre les dissidens et les incrédules, s'est montré le champion fidèle de la royauté devant l'église. Tout ce que je lis de lui, tout ce que m'en ont dit le bon évêque de Casal et l'évêque de Nantes, me remplissent d'admiration. Si cet homme existait, il serait depuis longtemps archevêque de Paris, et le pape, ce qui vaudrait mieux pour tout le monde, serait encore au Vatican; car il n'y aurait pas alors dans le monde de chaire pontificale plus élevée que celle de Notre-Dame, et Paris ne pourrait avoir peur de Rome.

« Avec un tel président, je tiendrais un concile de Nicée dans les Gaules. — Je comprends, sire, reprit M. de Narbonne, habitué à ces rapides mouvemens de pensées qui, dans les entretiens de l'empereur, transportaient en un moment l'esprit d'un hémisphère à l'autre; je comprends; mais que votre majesté permette qu'en ce moment je n'a-

bandonne ni ne défende la question sur laquelle elle sait ma tristesse et mon profond dissentiment. Le sage et religieux Bossuet ne serait pas l'auxiliaire d'un schisme impossible. Vous le savez, sire, il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux : ce qui serait ôté à la hiérarchie régulière serait infailliblement donné à la licence des opinions et à l'anarchie sceptique; mais je m'arrête : il vaut mieux aujourd'hui, sur des questions d'art et de goût, qui sont aussi des questions sociales, suivre, comme je le fais, cette variété d'idées qui vous échappent, et où rien ne semble au-dessous de la pensée politique à laquelle sans cesse elles vous ramènent. Je voudrais que le monde pût vous entendre. »

« C'est qu'il n'y a pas, mon cher Narbonne, de littérature séparée de la vie entière des peuples. Leurs livres, ce sont leurs testamens, leurs conversations ou leurs rêves : judicieux, élevés, magnanimes, quand le peuple est grand; vicieux, frivoles ou insensés, quand il se corrompt et s'abaisse. Ayons donc des lettres françaises dignes du concordat et de la paix de *Presbourg*, de *Marengo* et de *Tilsitt;* et pour cela ayons de fortes études et une jeunesse nourrie dans l'admiration du grand et du beau. »

En recueillant ces débris de l'entretien d'un homme qui a fait et dit tant de grandes choses, en les liant avec certitude à quelques empreintes prédominantes gravées jadis en moi, et dont l'invention serait plus invraisemblable que le long souvenir, j'ai cru qu'il ne serait pas sans intérêt pour l'histoire de montrer les curiosités d'esprit, les digressions à la fois spéculatives et pratiques, dont se préoccupait par momens le dominateur de l'Europe, si près de la dernière tentative et du naufrage de sa gigantesque fortune. Il m'a semblé aussi que c'était justice envers tous de rappeler le sentiment que ce dictateur sans pareil avait de la dignité morale de la France, et la part que, dans ses vœux du moins, il faisait à la liberté des intelligences et à la gloire des lettres, au moment même où il se croyait obligé de faire peser sur l'une et l'autre un pouvoir si absolu et si funeste à lui-même.

VILLEMAIN,
membre de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1852.

Ce n'est point chose facile et qui se réalise par une subite illumination que la mise en œuvre complète et régulière de tout un ensemble d'institutions politiques. N'est-il pas nécessaire que toutes ces pièces d'un même mécanisme s'agencent, se combinent, pour fonctionner avec fruit? Ne faut-il pas se reconnaître, savoir sur quel sol on marche, sonder l'inconnu? Les transformations auxquelles on peut le moins disputer le succès, et qui changent le plus victorieusement les conditions politiques d'un pays, ne s'acclimatent pas dans le monde réel au premier commandement. Il y a souvent les retardataires en compensation de ceux qui entrent très vite dans l'esprit des organisations nouvelles, et qui s'y comportent avec un aplomb de vieux soldats, comme s'ils y eussent toujours vécu. Ce n'est pas trop d'un peu de temps pour marquer ces transitions, pour jeter quelque jour dans ces confusions qui naissent du mélange incohérent de préoccupations persistantes d'autrefois, d'habitudes anciennes et de conditions nouvelles. C'est là une des difficultés inhérentes à l'origine des régimes nouveaux, et c'est là ce qui explique le mieux peut-être les tâtonnemens du corps législatif à son début. Le corps législatif a peu fait encore, sans doute parce qu'il avait peu à faire, et aussi parce qu'il lui restait à se demander quel personnage il représentait dans l'état. La suspension de ses séances pendant la semaine sainte est venue à propos couvrir cette pénurie de travail ou ces hésitations. La semaine sainte est par elle-même un temps peu politique, à vrai dire. Si le plus grand spectacle est celui d'un peuple religieux observant les rites de sa croyance, pourquoi ne passerait-il pas quelque chose de l'impression universelle dans la pratique des pouvoirs publics, ou du moins dans le silence de leurs travaux? En Angleterre, le parlement, qui se connaît en liberté, n'interrompt-il pas sa session à la Noël, à l'époque des principales fêtes chrétiennes? Un des plus curieux effets de cette révolution de février, qui a été la source de tant d'étonnemens, qui a engendré tant de résultats auxquels elle s'attendait si peu, et qui étaient dans la logique de ses origines

encore plus que de ses ambitions, — c'est d'avoir ravivé dans les esprits les émotions religieuses. Jamais plus que depuis quelques années la foule ne s'est pressée dans les églises à ces époques de mystérieux recueillement chrétien, et ce n'est point telle fraction de la population, telle classe sociale en particulier : c'est l'ancien président du conseil à côté du plus obscur manœuvre; ce sont les esprits les plus élevés à côté des intelligences ignorantes et vulgaires. Quand ce sentiment éclate à un certain degré dans le cours des révolutions comme le fruit des efforts humains trompés, des rêves déçus, des poursuites vaines, n'est-il point encore un des élémens de notre situation politique? Cette halte d'une semaine n'a-t-elle point sa signification dans l'ordre général des choses?

Aujourd'hui, le corps législatif reprend ses travaux. Sera-ce avec plus d'assurance et d'activité? Une des premières questions dont il ait été saisi, c'est celle de la refonte des monnaies, qui, sous une apparence vulgaire et pratique, cache un sens très politique. Ce n'est rien moins que la popularisation d'un régime, l'effigie d'un gouvernement descendant dans les masses sous la forme de la monnaie la plus usuelle, celle du billon. Le peuple, hélas! a plus de sous que de pièces d'or et d'argent. Aussi ne saurait-on méconnaître ce qu'il peut y avoir d'habileté pour un gouvernement à se faire ainsi frapper à cette familière effigie. Parmi les projets de divers genres qui semblent devoir être soumis au corps législatif, peuvent compter le budget en première ligne, quelques dispositions sur l'organisation départementale et communale, une loi sur l'enseignement. Le gouvernement lui-même fait pressentir la proposition de cette dernière loi dans un récent décret, qui formule tout un nouveau programme d'études. On sait déjà les modifications sérieuses qui ont été introduites dans l'organisation de l'enseignement supérieur. L'économie du nouveau décret, qui s'applique spécialement à l'instruction secondaire, peut se résumer en quelques mots. Elle est fondée sur la distinction radicale, sur la séparation absolue des études scientifiques et des études littéraires et historiques. Les enfans, après un premier cours élémentaire, devront faire choix du genre d'instruction auquel ils veulent se livrer. La création de deux divisions distinctes dans les lycées répond à cette combinaison, et les deux ordres d'études sont couronnés par un cours commun, non de philosophie, mais de logique portant sur les méthodes et les procédés de l'esprit humain. Il est facile d'apercevoir l'importance des changemens opérés dans la distribution de l'enseignement public par le nouveau décret; la pratique seule sans doute peut en faire mesurer la portée. Seulement ce serait une étrange illusion de se figurer que tout ce qu'on enlève à l'étude des lettres devra profiter à l'étude des sciences, et que ce qu'on ôte à l'étude des sciences tournera nécessairement à l'avantage de l'étude des lettres. C'est raisonner comme si l'instruction publique n'avait pour but que de former des savans, des écrivains, des artistes, des industriels, tandis qu'elle est destinée au contraire, avant tout, à former des hommes en développant l'ensemble de leurs facultés; voilà pourquoi elle combine une assez grande variété de connaissances. — Que cette variété d'études ait parfois de tristes résultats, qu'elle fasse trop souvent des esprits légers, superficiels et ambitieux, cela est vrai : c'est justement le mal auquel il faut trouver un remède; mais il n'y aurait pas un moindre inconvénient à scinder les facultés

d'un enfant, à surexciter l'une d'elles au détriment des autres, à claquemurer dès le premier âge une jeune nature dans une étude spéciale. — Un décret sur l'instruction publique, quelques projets entrevus, une suspension législative de quelques jours, — voici donc une période peu abondante en actes publics, et peut-être est-ce encore un effet d'habitudes anciennes de paraître s'étonner de ce calme subit dans les régions politiques officielles.

Toujours est-il que sous cette vie officielle qui se traduit en lois, en décrets ou en procès-verbaux, sous cette histoire contemporaine que le *Moniteur* écrit avec une invariable et docile précision, il y a ce mouvement vague, indistinct et réel pourtant qui s'appelle le mouvement social, et qui a ses caractères, ses tendances, ses événemens propres. Rien n'est plus obscur à considérer peut-être que les peuples emportés dans des crises subites, et au fond rien n'est plus curieux à analyser. L'indispensable et le difficile pour une société comme la société française, dans les phases de soulagement, de surprise et d'indécision qu'elle traverse, c'est de s'occuper, de s'émouvoir, de se créer des sujets d'intérêt, de continuer, en un mot, à être ce qu'elle a toujours été, — un monde brillant et facile, où la conversation supplée à la tribune, où les pertes sociales sont vivement senties, où l'intelligence garde son ascendant, et où les petites choses elles-mêmes ont leur place. Parmi ces petites choses, ne faut-il pas placer les bruits qui se succèdent, se propagent et s'enrichissent naturellement en route de toute sorte de commentaires, comme si ce n'était pas toujours assez de la réalité? Il en était déjà ainsi dans un temps où la politique se faisait un peu trop en plein jour, nous le croyons; qu'est-ce donc lorsque le public n'est pas dans la confidence de tous les secrets? Il en résulte que le public fait lui-même sa politique avec des rumeurs et des nouvelles qui commencent par faire le tour des correspondances européennes. On s'entretient trois jours durant des entrevues princières qui n'ont point eu lieu; on combine toutes les conséquences qui s'en déduisent; on travaille de son plus beau zèle et à son insu aux résultats qu'on aime le moins. Ou bien c'est un incident diplomatique qui atteint à des proportions singulières. Tel est le voyage de M. le prince de Canino à Civita-Vecchia. Bien des versions ont été faites sur ce voyage; la seule que nous croyons vraie, c'est que l'ancien président de l'assemblée constituante romaine n'avait d'autre mission que celle qu'il s'était donnée à lui-même au nom de ses affaires personnelles. La preuve en est qu'au même instant M. le président de la république et un envoyé du souverain pontife échangeaient à Paris des félicitations, et que M. le prince de Canino reprenait peu après le paquebot en simple particulier, sans avoir mis le pied à Rome, dont la ferme volonté du pape lui avait interdit l'accès. Combien d'autres bruits encore de nature à alimenter la curiosité publique! Tout cela, c'est le besoin de vivre, d'agir, propre à une société qui a tant d'autres intérêts puissans, tant d'autres élémens d'activité brillante, et sur laquelle l'intelligence, sous ses formes diverses, ne cesse heureusement d'exercer un souverain attrait.

Offrez en effet à cette société un peu incertaine une réunion choisie où elle soit sûre d'entendre quelque accent d'éloquence, elle ne manquera point à l'appel. Il semble que l'Institut recueille aujourd'hui à quelques égards l'héritage de la tribune politique. Il y a quelque temps, c'était l'Académie française;

l'autre jour, c'était l'Académie des sciences morales et politiques. L'affluence était nombreuse, il n'y manquait guère que des membres de l'Institut, qui étaient loin d'être tous à leur poste. Outre la distribution des prix annuels de l'Académie des sciences morales, M. Mignet, dans cette séance, avait à faire entendre une de ces notices où il excelle, consacrée à la mémoire de M. Droz. Quelle étrange fortune que celle de l'honnête M. Droz! Tout distingué qu'ait été cet homme de bien, jamais, à coup sûr, son nom n'a fait autant de bruit que depuis sa mort. Jamais il n'aura été l'objet de plus de panégyriques publics. Voici déjà trois discours académiques auxquels il sert de thème. M. Mignet, il est vrai, a su trouver des traits nouveaux pour caractériser cette physionomie à demi effacée et inconnue de nos oublieux contemporains; il a pénétré dans la réalité même de cette simple existence, et il s'est trouvé qu'il y avait tout un côté plein de charme et d'intérêt. La vie privée de M. Droz, ses relations avec ses contemporains du directoire et de l'empire, ses goûts, ses habitudes, ses systèmes, ont repris une sorte d'originalité nouvelle dans l'ingénieuse notice de M. Mignet, qui n'est qu'un témoignage de plus de cette diction nette, savante et animée, où l'esprit est encore plus dans les choses que dans les mots. La parole de l'éminent secrétaire perpétuel laissait parfois échapper des traits qui s'éloignaient quelque peu, à vrai dire, de M. Droz, mais qui n'en étaient pas moins avidement saisis. Comment parcourir cette existence, qui va du siècle dernier à la catastrophe de 1848, sans rencontrer à chaque pas sur sa route les applications vivantes et fortes? M. Mignet se retrouvait tout-à-fait dans ses habitudes d'historien, quand il avait à suivre M. Droz dans ses récits et dans ses jugemens sur la révolution de 1789; mais ici peut-être ce n'était point absolument avec l'ancien académicien que M. Mignet avait affaire : c'était bien plutôt, on pouvait le sentir, avec d'autres discours qui avaient retenti dans la même enceinte. M. Mignet s'est appliqué à relever l'image de l'assemblée constituante de 89; il s'est attaché à fixer de nouveau les limites dans lesquelles les transformations de la fin du siècle dernier peuvent être un bienfait. Hélas! M. de Tocqueville, président de l'Académie, venait de le dire un moment avant : La révolution française est un événement qu'on ne peut juger encore, parce qu'il n'est point fini, parce qu'il dure toujours; il faut attendre ses résultats pour savoir si c'est un progrès ou un désastre de la civilisation. M. Mignet a spirituellement repris M. Droz de son indifférence pour les formes politiques, en ajoutant que les formes avaient leur importance, quand elles s'adaptaient exactement et fidèlement à l'état d'un pays. Oui, sans doute; mais alors elles ne sont plus purement des formes : elles font partie de la vie du pays, elles ressortent de ses traditions, de ses instincts, de ses besoins, — et l'ensemble de ces instincts, de ces besoins, de ces traditions, c'est la constitution même d'un peuple. Le malheur en France, ce n'est point d'avoir attaché un prix convenable aux formes politiques : c'est d'en avoir fait une chose artificielle, c'est d'avoir obstinément voulu plier la réalité aux formes plutôt que les formes à la réalité et aux mœurs. Nous avons eu toujours la haine de toute irrégularité, de toute dissonance venant déranger notre idéal constitutionnel et abstrait. En Angleterre, au contraire, le pays de la liberté par excellence, l'élément réel est partout, l'abstraction nulle part. La constitution est un peu de tous les temps, les irrégularités y abondent, les contradictions s'y pressent, et

c'est ce qui manifeste son identité avec la vie nationale dans sa puissance traditionnelle et ses complications.

L'histoire des constitutions ne serait que la plus futile des recherches, si elle n'était que l'étude des formes. Elle n'a un intérêt véritable qu'à la condition de descendre dans la vie même d'un peuple, dans la réalité de ses mœurs, de pénétrer l'essence de son organisme social et moral, à quelque période qu'elle s'applique d'ailleurs. C'est à ce point de vue que M. Lerminier vient d'écrire un *Essai sur les Législateurs et les Constitutions de la Grèce antique*. La démocratie d'Athènes ou de Syracuse, la constitution spartiate, les institutions crétoises, les religions, les législations, les oligarchies, les tyrannies, — tous ces phénomènes, ces types et ces nuances de la vie antique, M. Lerminier les décrit dans un style ferme et coloré, en les éclairant par l'histoire des faits et en montrant leur perpétuel rapport avec la réalité. Si antique que cela soit, ne croyez point qu'il n'y ait souvent dans ces tableaux de quoi nous instruire sur les choses les plus actuelles. On est surpris parfois de voir à cette distance les mêmes crises sociales engendrant les mêmes résultats. Il y aurait surtout une observation à faire : c'est que le socialisme d'aujourd'hui se retrouve à peu près universellement dans ses principaux dogmes, dans ses principales tendances, au fond des sociétés antiques; c'est un amalgame païen offert comme progrès aux sociétés chrétiennes, et c'est ce qui faisait dire justement à M. de Tocqueville, l'autre jour à l'Académie, que toutes ces tentatives nous étonneraient moins, si nous avions un peu plus d'érudition, ou un peu plus de mémoire. Malheureusement les sociétés n'ont point d'érudition, et les hommes manquent de mémoire : le mal leur apparaît toujours comme une nouveauté, pour peu qu'il se vête à la mode de la veille. Que si on cherche le rapport que peut avoir le livre de M. Lerminier par son inspiration avec le travail moral et intellectuel qui semble s'accomplir, il est évident que l'auteur ne juge pas les choses du même point de vue qu'autrefois. Les idées du XVIII[e] siècle n'ont plus visiblement en lui un aussi chaleureux sectateur. Le partisan des prérogatives de l'esprit humain reste sans doute, mais avec une expérience de plus, — celle des déceptions et des désastres infligés aux sociétés par le despotisme des systèmes et des ambitieuses aberrations de l'intelligence livrée à elle-même.

Ce n'est point dans le passé que nous ramène M. John Lemoinne, c'est dans le temps présent, au cœur même de la société contemporaine. L'auteur des *Études critiques et biographiques* est un historien de tous les jours, improvisateur brillant, accoutumé à ne point laisser dormir ses impressions, et qui s'arrête un moment pour rassembler quelques-unes des plus remarquables pages semées sur sa route. Shakspeare, l'abbé Prévost, le comte de Malmesbury, Mirabeau, Brummel, O'Connell, Robert Peel, Chateaubriand, M[me] la duchesse d'Angoulême, tout se mêle, tout se confond dans ce recueil comme dans la vie d'un homme qui obéit à l'inspiration subite, et qui ne laisse point passer un jour sans peindre au passage les personnages qui se succèdent. Parmi tant de journalistes dont les pages ne peuvent survivre à la circonstance qui les inspire, M. John Lemoinne a au contraire ce qui donne un attrait toujours nouveau aux plus rapides esquisses : l'élégance et la distinction unies à une facilité singulière, une sorte d'originalité poétique, des traits soudains et pleins

d'éclat. On distingue parfois dans ce qu'écrit M. Lemoinne comme un reflet anglais d'une étrangeté qui n'est point sans grace. Faut-il croire l'auteur des *Études critiques et biographiques?* A ses yeux, la tribune politique est morte, complétement morte; elle s'est tuée elle-même pour avoir voulu tout absorber, depuis le pouvoir du roi jusqu'au pouvoir du journal, et c'est la presse désormais qui est appelée à recueillir sa succession. La vue assurément ne manque point de nouveauté; c'est une application un peu inattendue du mot autrefois fameux reproduit par l'auteur : « Ceci tuera cela! » Nous ne garantirions pas que M. John Lemoinne n'ait voulu tirer quelque spirituelle vengeance des mauvais vouloirs de la tribune ou de trop longues assiduités dans les séances parlementaires. S'il peut être périlleux dans des temps comme les nôtres d'affirmer la mort définitive de quoi que ce soit, il peut bien y avoir aussi pour le moment quelque illusion à se croire assez vivant soi-même pour sceller la tombe des autres. Ce serait un paradoxe qui pourrait fournir matière à un assez curieux dialogue à la mode de Lucien entre la tribune et la presse. Toujours est-il que la presse ne pourra avoir de plus spirituel organe que M. Lemoinne dans ce dialogue. Les *Etudes critiques* sont une série de portraits, d'ébauches, d'esquisses sans lien, dira-t-on; elles ne forment point un livre. C'est au contraire le livre de notre temps où se reflète quelque chose de la vie quotidienne, du mouvement social avec ses émotions successives et ses pertes soudaines universellement senties. Pensez-vous, en effet, que dans cette vie sociale ce ne soient pas à divers degrés des événemens que ces disparitions subites que l'auteur des *Etudes* marque au passage, — celles de Robert Peel ou de Chateaubriand, de Mme la duchesse d'Angoulême ou de Mme Récamier? Là où il n'y a point l'intérêt politique, il y a l'intérêt mondain.

Oui, assurément, c'est un événement qui a sa place dans l'histoire de la société française quand vient à s'éteindre une personne qui a brillé par l'intelligence ou par la grace, qui a exercé quelque influence autour d'elle; c'est un vide qui se fait. Mme la comtesse Merlin laisse aujourd'hui un de ces vides en mourant. Elle était, elle aussi, un des types du monde de l'esprit et de l'élégance. Née à la Havane, elle s'était depuis long-temps naturalisée dans la vie parisienne; elle avait fait de son salon un asile où elle régnait par la supériorité et l'originalité de sa nature de créole. Mme Merlin avait même écrit quelques ouvrages, — dont un sur *la Havane*, — d'une observation fine, d'une touche vive et pittoresque. L'ame ardente de la Havanaise s'unissait en elle à l'esprit d'une Française, et ce mélange était son originalité même. — Ce qui est encore un événement pour la société française, comme pour la société européenne tout entière, c'est quand disparaît tout à coup et à l'improviste de la scène un homme qui s'était fait une grande place dans les agitations contemporaines, comme le prince Félix de Schwarzenberg. L'ancien président du conseil d'Autriche, on le sait, s'était élevé au premier rang parmi les hommes d'état de l'Europe dans ces dernières années; il était un de ceux qui avaient le plus de goût pour la France et qui suivaient le plus attentivement les soubresauts de notre histoire. Ce qu'on peut dire de lui, c'est que c'était un homme dans toute l'acception du mot. Il tenait au monde le plus éminent, à la diplomatie, à l'armée, et nul mieux que lui ne savait concilier toutes ces habitudes mondaines, militaires et diplomatiques. Son enfance avait été marquée par

une catastrophe célèbre en France, l'incendie de la légation d'Autriche le jour où le prince son père donnait un bal à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. Depuis, le prince Félix avait partagé son temps entre les camps, les plaisirs et la diplomatie. Les révolutions de 1848 le trouvèrent ambassadeur à Naples, et, en présence de la conflagration générale, il ne songea plus qu'à faire usage de son épée. Il prit part à la guerre de Lombardie, et il y fut blessé au siége de Vicence. C'est dans ces opérations militaires que la confiance de l'empereur était venue le chercher pour le placer à la tête du conseil. On sait ce qu'il a fait depuis ce moment pour raffermir l'Autriche ébranlée, pour lui donner une organisation nouvelle, et pour relever son ascendant en Allemagne.

En Piémont, les difficultés qui s'étaient élevées pour le cabinet ne semblent point s'aplanir; elles s'aggravent bien plutôt au contraire par leur durée même. Le sénat a voté la loi sur les fortifications de Casal, à quatre voix de majorité seulement; c'est deux de plus, il est vrai, qu'à la chambre des députés. Comme le Piémont est un pays constitutionnel, se gouvernant par la loi des majorités, force est bien d'avouer qu'on ne vit pas avec des appoints de cette sorte, et qu'on n'élude une crise que pour tomber dans une crise nouvelle. Ce qu'il y a eu de remarquable dans la discussion du sénat piémontais, c'est la netteté avec laquelle la question politique a été posée. C'est un ancien ministre sarde à Paris, M. le comte Gallina, qui s'est chargé d'interpeller le cabinet sur sa politique et sur ses évolutions récentes, et c'est le président du conseil lui-même qui a répondu. Le discours de M. d'Azeglio est assurément spirituel et éloquent : le ministre piémontais n'a point eu de peine à démontrer que lui, qui avait signé le traité de paix avec l'Autriche, pas plus que le général La Marmora, qui avait étouffé la république à Gênes en 1849, n'étaient de grands révolutionnaires; mais au fond ce n'était point ce dont il s'agissait. La véritable question était de savoir quelle était la situation réelle du ministère dans ses rapports avec les diverses fractions de l'opinion publique, au milieu du mouvement des partis. Il est résulté des explications de M. d'Azeglio, ce nous semble, que le cabinet appliquait de son mieux la théorie de l'équilibre et du juste-milieu, se faisant tantôt conservateur, tantôt libéral, selon les circonstances. Cependant, qu'on le remarque, le juste-milieu n'est un système qu'à la condition de dominer tous les partis; ici, c'est le contraire : c'est le cabinet piémontais qui est successivement à la merci des partis.

Voici déjà quelque temps que nous considérons avec une curiosité mêlée d'intérêt ce petit pays, qui a fait face avec courage à de véritables malheurs, et qui, après une assez longue période de stabilité et de vie normale, semble sur le point d'aboutir, par des crises ministérielles, à des crises plus graves encore. Un des problèmes que pourrait très utilement se poser le cabinet de Turin, c'est comment il se fait qu'après avoir eu, pendant quatre années, un appui presque unanime dans le parlement, il en vienne aujourd'hui à disputer sa vie à quelques voix de majorité. Cela peut tenir sans doute à des circonstances générales dont il n'est pas le maître; mais n'y a-t-il point aussi à faire la part du cabinet lui-même et des hommes qui le composent? Il ne manque point peut-être de personnes qui remarquent que M. d'Azeglio dirige d'une main d'artiste et avec un moral affaibli par la maladie les affaires de l'état.

Le ministre des finances, M. de Cavour, est assurément un esprit vif, une intelligence ouverte, mais qui se laisse emporter parfois, par des entraînemens peu réfléchis, à des mesures inopportunes et impolitiques. Il ne fait pas toujours une distinction suffisante entre l'obstination et la force de caractère, entre les actes de témérité et les actes de vigueur. Un des inconvéniens du système dont il est l'un des champions, c'est de contracter des alliances politiques avec la pensée de se détacher. Seulement il arrive un jour où, au lieu de se se servir de tout le monde, on a tout le monde contre soi. Quant aux autres membres du ministère, le général La Marmora a des qualités militaires qu'on ne saurait disputer : il est très dévoué à la constitution, sans même trop savoir ce que c'est; mais le difficile avec lui, c'est de s'entendre sur l'article économie, et de ne point dépasser la limite de la stricte défense militaire du pays. Le ministre de l'instruction publique, M. Farini, ne s'élève guère malheureusement au-dessus d'un niveau ordinaire. C'est un Romain d'origine, qui, après les révolutions dernières, a fait une soudaine fortune en Piémont. La protection de M. d'Azeglio et l'amitié de M. de Cavour l'ont placé au ministère de l'instruction publique, où il veut montrer son savoir en faisant force décrets. Tous ces élémens réunis, on le conçoit, forment un ensemble qui ne brille pas toujours par l'esprit de suite et par la méthode. Les lois soumises au parlement n'ont pas toujours un caractère de maturité bien avéré. Voilà une des causes qui peuvent finir par faire perdre les majorités parlementaires; c'est une situation faite pour inspirer des réflexions à MM. d'Azeglio et de Cavour surtout, qui sont les chefs du ministère piémontais; c'est à ces hommes éminens à relever leur ascendant par une politique plus nettement dessinée. Autrement nous pourrions bien, un de ces jours, apprendre le dénoûment d'une crise qui dure encore, et dont le dernier symptôme est le vote récent du sénat. Quelque vives que soient ces préoccupations à Turin, elles n'ont point empêché la chambre des députés de voter, il y a peu de jours, le traité de commerce signé par le gouvernement piémontais avec la France. L'opposition faite par la Savoie à l'introduction des vins français n'a été que d'un faible poids, mise en balance avec les avantages de ce traité sous d'autres rapports.

Sur un autre point du monde politique, où en est l'Espagne? C'est une question qu'on peut d'autant mieux se poser, qu'il règne une certaine obscurité sur ce qui se passe au-delà des Pyrénées. Ici, évidemment, la politique a son éclipse. Le contre-coup des événemens de France a amené, il y a quelques mois, la suspension des chambres; le dernier attentat commis contre la reine Isabelle a produit un redoublement de sévérité dans l'action du gouvernement à l'égard de la presse. L'Espagne a maintenant son décret organique sur les publications périodiques; les dispositions sont à peu près les mêmes que dans le décret qui régit aujourd'hui la presse en France. Le gouvernement garde la faculté de suspendre ou de supprimer les journaux; l'autorisation préalable est nécessaire. Un des côtés par où le décret espagnol diffère le plus du décret français, c'est en ce qui touche les garanties exigées de tout gérant d'une publication périodique. L'éditeur d'un journal, outre les autres conditions civiles, doit compter vingt-cinq ans d'âge, avoir un an de domicile, payer 2,000 réaux de contribution. Toutes ces stipulations portent, à un degré assez visible, le cachet du moment; elles ne créent point, on le voit, l'âge d'or

pour la presse péninsulaire. Ce décret, au surplus, n'est qu'un symptôme d'un mouvement plus général. Il est évident aujourd'hui que le gouvernement espagnol marche à la dissolution des chambres, qui ne sont jusqu'ici que suspendues, pour réunir des cortès nouvelles, appelées à réformer la constitution elle-même. Une des modifications les plus probables, c'est la transformation du sénat en un grand corps héréditaire, et cela explique les discussions qui se sont produites dans ces derniers temps sur le rétablissement des majorats. C'est une question qui semble aujourd'hui décidée. Il y a en tout ceci une chose singulière à observer, c'est l'impuissance absolue des partis en présence de ces hardies résolutions du ministère espagnol et de ce travail universel de réaction. Le cabinet de Madrid atteindra-t-il son but? Rien jusqu'ici ne paraît devoir lui opposer de sérieux obstacles. Il ne saurait se dissimuler cependant la gravité de la tâche qu'il assume au milieu du développement des intérêts de la Péninsule. Au sein de ces préoccupations a disparu récemment un incident intime de cour qui prouve la confiance absolue dont jouit le cabinet de M. Bravo-Murillo au palais de Madrid. On se souvient peut-être des crises ministérielles produites, il y a quelques années, par l'intervention dans les affaires publiques du confesseur du roi, le père Fulgencio, et d'une religieuse, sœur Patrocinio. Il y eut à cette époque d'assez curieux imbroglios qui étaient tout près de se renouveler aujourd'hui. Le père Fulgencio a été éloigné; sœur Patrocinio est partie sous bonne escorte pour Rome, et la maison tout entière du roi a été modifiée dans son personnel, non sans quelques commentaires de la malignité madrilègne, on le pense. Ce n'est point d'aujourd'hui qu'il y a dans la politique espagnole ce côté mystérieux et romanesque qui sert d'appât aux imaginations curieuses.

En Allemagne, la question commerciale semble devoir, pour quelque temps, dominer toutes les autres. C'est du moins sous ce manteau des intérêts matériels que se cachent aujourd'hui les grands intérêts politiques qui se disputent la prépondérance au sein de la confédération. Durant la longue session du congrès douanier de Vienne, dont les résultats définitifs ne sont point encore bien connus, la Prusse a vu le *Steuerverein* hanovrien se fondre définitivement dans le *Zollverein* par l'accession d'Oldenbourg et de Schaumbourg-Lippe au traité de fusion du 7 septembre 1851. Ce succès, que relèvent les tâtonnemens du congrès de Vienne, a inspiré au cabinet prussien une confiance qui éclate suffisamment dans la circulaire adressée par lui à ses alliés pour la convocation de la conférence commerciale appelée à se prononcer sur le renouvellement du *Zollverein*. La circulaire est accompagnée d'une instruction où respirent les mêmes sentimens, encore mieux précisés peut-être. Cette sorte de déclaration de principes est adressée au ministre prussien à Vienne avec l'ordre d'en donner connaissance au cabinet impérial à titre d'éclaircissement sur les intentions de la Prusse. M. de Manteuffel, qui aussi bien a une revanche à prendre depuis les conférences d'Olmütz, fait savoir à l'Autriche qu'il ne s'agit ni de dissoudre le *Zollverein* prussien, ni de le remplacer par une création nouvelle, ni de réunir les plénipotentiaires des états allemands en une conférence libre qui ferait abstraction des principes actuellement établis. Sans doute, M. de Manteuffel le déclare, après la clôture des délibérations du congrès de Berlin l'union douanière reconstituée pourra s'entendre avec l'Autriche pour nouer des rapports commer-

ciaux plus étroits, s'il y a lieu; mais M. de Manteuffel signifie en même temps avec une nette franchise à cette puissance qu'elle n'a rien à voir dans les conférences qui vont s'ouvrir, et qu'elle n'est point appelée à y prendre part. En se renfermant ainsi dans la limite des droits acquis, le cabinet de Berlin peut tenir tête à l'Autriche avec plus d'avantage qu'il ne l'a fait quand il poursuivait la grande chimère de l'unité politique. Est-ce à dire que tout soit vain dans les prétentions de l'Autriche à la fondation d'un *Zollverein* nouveau embrassant l'Allemagne et l'empire? Non, la perspective est trop séduisante pour l'industrie allemande. Déjà l'attitude des états secondaires de l'Allemagne méridionale, quoique marquée du désir de sauvegarder cette grande institution douanière, qui jusqu'à ce jour a si bien servi l'essor de leur industrie, dénote cependant des dispositions favorables aux principes de l'union nouvelle projetée par le cabinet de Vienne. Dans la lutte politique engagée corps à corps entre les deux grandes puissances en 1850, et dont la lutte commerciale d'aujourd'hui est le reflet, ces mêmes états du midi, la Saxe, la Bavière, le Würtemberg, offrirent spontanément leur concours à l'Autriche. C'est avec leur appui que cette puissance a triomphé à Olmütz. Si les états du midi ne l'ont point soutenue à Dresde avec le même zèle et le même dévouement, ils n'ont point renoncé à l'alliance contractée avec elle en présence du danger que leur faisait courir en commun l'ambition prussienne. Cette alliance, moins étroite depuis Dresde, mais non rompue, ne laisse donc pas d'agir dans la crise présente sur la politique commerciale de ces états. Leur préoccupation dans les négociations qui commencent est, ce semble, de tenter tout ce qui sera possible pour donner satisfaction aux vœux de l'Autriche sans dissoudre le *Zollverein*. Le temps ferait le reste. Ces tendances de l'Allemagne méridionale sont d'autant plus inquiétantes pour la Prusse dans un avenir plus ou moins éloigné, qu'elles paraissent conformes aux vues des écrivains les plus populaires de l'Allemagne. Un économiste qui a beaucoup contribué à la création et au développement de l'union prussienne, et dont les théories exercent encore aujourd'hui une grande influence au-delà du Rhin, List, a indiqué l'alliance du *Zollverein* et de l'Autriche comme l'un des buts principaux de la politique commerciale des pays germaniques.

Suivant le même écrivain, l'Allemagne ne formera une nationalité complète que le jour où elle aura absorbé le Danemark et la Hollande, parce que ce jour-là seulement elle aura des pêcheries, une marine et des colonies. La Hollande, qui tient à la confédération par le Luxembourg, a su écarter avec prudence les difficultés qu'aurait pu lui créer en 1848 ce mouvement d'expansion de l'Allemagne. Le Danemark a été moins heureux. Quoique vainqueur dans une guerre longue, coûteuse et non sans éclat, il paie aujourd'hui un lourd tribut à cette ambition commerciale et maritime de la confédération germanique. Les mesures que le roi de Danemark a cru devoir prendre pour se conformer aux arrangemens conclus à Vienne, relativement à la position du Slesvig et du Holstein, ont été accueillies par la population danoise et par le parlement de Copenhague comme une calamité nationale. Cependant le parti constitutionnel, qui a eu jusqu'à ce jour la majorité dans les chambres comme dans le pays, semble avoir compris qu'il n'y avait point à lutter contre la position faite au Danemark par l'Autriche et la Prusse. C'est du moins ce qu'indique le résultat des derniers débats du parlement danois sur la politique extérieure

du gouvernement. Le ministère, interpellé une première fois, n'avait fait que des réponses évasives; de là un projet d'adresse au roi. En attaquant le cabinet avec toute la vivacité du patriotisme blessé, le projet d'adresse s'appliquait à bien constater que le pays avait toujours marché d'accord avec la royauté dans la question constitutionnelle aussi bien que dans la question nationale. Les orateurs de la gauche comme ceux du centre ne se sont point écartés de cette pensée si catégoriquement exprimée dans l'adresse, et qui est la pensée du pays tout entier. Les ministres, combattus avec une grande supériorité par les principaux membres du parti national, ont été à peine défendus. Ils ont eux-mêmes refusé de s'expliquer sur la portée des concessions faites aux grandes puissances allemandes, sur l'organisation définitive de la monarchie et des duchés, prétextant les négociations entamées et se retranchant derrière l'inexorable nécessité qui pèse en ce moment sur le pays. S'ils ont été peu éloquens, les faits ont parlé pour eux. Sur la proposition de deux membres distingués du ministère précédent, MM. de Tillisch et de Bardenfleth, le projet d'adresse a été écarté par un ordre du jour motivé. Cet ordre du jour exprime toutefois avec franchise les anxiétés des populations danoises. S'il reconnaît les difficultés actuelles de la situation internationale, il signale aussi la *douloureuse inquiétude* que fait naître l'ordonnance royale du 28 janvier, relative à l'organisation de la monarchie sur l'ancienne base. Livré à ses seules forces, le Danemark ne peut cependant guère prétendre à sortir par une voie meilleure de la crise où l'a jeté l'action combinée de l'Autriche et de la Prusse.

Aux États-Unis, l'étoile de Kossuth s'est éclipsée. Les derniers restes de l'enthousiasme que sa personne inspirait aux Américains ont brillé dans les réceptions qui lui ont été faites à Harrisburg et à Pittsburg. Il parcourt mélancoliquement les états de l'ouest, sans y rencontrer l'élan et la générosité auxquels il s'attendait. L'emprunt hongrois ne donne pas, les nouvelles d'Europe ne sont pas favorables; que faire cependant des mousquets, des armes, des selles commandés par lui avec une impardonnable légèreté, et pour le paiement desquels il comptait sur les dollars américains? Personne n'a jamais été aussi mauvais prophète que Kossuth; il n'a cessé, depuis le 2 décembre, d'annoncer aux Américains une explosion prochaine en Europe, à peu près comme les prophètes des sectes de l'Union annoncent la fin du monde pour tel jour, à telle heure. Victime et dupe de ses propres hallucinations, il a cru qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il fallait s'équiper au plus vite et se tenir prêt à monter à cheval; il a commandé à cet effet, pour des sommes considérables, des armes et des équipemens complets dont il se déclare aujourd'hui très embarrassé. Kossuth d'ailleurs a trouvé des concurrens en Amérique; il avait compté sur les émigrés allemands qui occupent les états de l'ouest; mais, long-temps avant lui, un autre révolutionnaire, le docteur Gottfried Kinkel, avait passé par là, et avait emporté la moisson de dollars ambitionnée par Kossuth. C'est vers Kinkel que se tournent de préférence les milliers de révolutionnaires allemands qui se sont réfugiés dans l'Union. Ils trouvent dans cet homme fiévreux, atrabilaire, dans ce logicien implacable, dans ce prédicateur de vengeances et cet apôtre de l'anarchie, l'écho de leurs propres sentimens bien plus que dans l'éloquence orientale et les vagues élans du brillant dictateur hongrois.

Nous avons indiqué maintes fois le résultat immédiat de la réception de Kossuth aux États-Unis; nous avons dit que cette réception avait eu pour effet de porter le dernier coup à la vieille politique de non-intervention, à la politique traditionnelle de Washington et de Franklin, si ébranlée déjà sous la présidence de Jackson et sous la présidence de M. Polk. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet; mais cette réception a eu un autre résultat, celui de faire perdre son temps au congrès américain. Depuis bientôt quatre mois, les séances des deux chambres se passent en discussions stériles et oiseuses sur la liberté et la tyrannie, l'intervention et la non-intervention, la monarchie et la démocratie, Washington et Kossuth, discussions qui ne profitent en rien aux États-Unis, mais qui plus tard porteront leurs fruits, qui arrêtent la marche des affaires publiques et ne sont utiles à personne, si ce n'est aux candidats à la présidence, qui, comme le général Cass, se servent de ces questions pour faire une indirecte profession de foi et d'indirectes promesses à leur parti. La session s'écoule cependant, et jusqu'à présent les résultats en sont minces. Et ce n'est pas seulement le congrès qui perd ainsi son temps; à son exemple, les législatures des états particuliers votent des résolutions pour fêter la bienvenue à Kossuth, ou pour engager le gouvernement à solliciter auprès des puissances européennes le pardon des exilés, ou enfin pour l'engager à intervenir dans tous les conflits qui pourront s'élever entre les peuples et leurs gouvernemens. Les législatures de New-York, de l'Ohio, du Massachusetts, de la Pensylvanie, ont voté des résolutions dans ce sens et les ont envoyées au congrès, qui, déjà fatigué de ses propres discussions sur ce sujet, s'est impatienté, et a tout récemment refusé d'examiner les résolutions envoyées par la législature de l'Ohio. Le gouvernement lui-même voit son temps absorbé par les députations et les adresses sans fin des proscrits hongrois et irlandais. Lorsque ces discussions stériles laissent quelques loisirs aux législateurs du congrès, ils emploient ce temps précieux en intermèdes singuliers dont plusieurs fois ils avaient donné le spectacle, mais qui se sont multipliés à l'infini dans ces derniers mois : nous voulons parler des rixes et des luttes personnelles qui deviennent habituelles au congrès. De compte fait, en quelques semaines, le sénat ou la chambre des représentans on offert ce spectacle six ou sept fois. Les Américains sont susceptibles à l'endroit de leurs institutions et de leur pays; mais, au risque de blesser cette susceptibilité, nous devons leur déclarer que le spectacle de telles mœurs parlementaires commence à devenir scandaleux, et qu'il n'est pas un bon moyen de propagande auprès des gouvernemens et des hommes éclairés du vieux continent.

Cependant, en dépit de ces discussions stériles et de ces rixes barbares, les États-Unis marchent toujours. Un fait de la plus haute importance est sur le point de s'accomplir : nous voulons parler de l'expédition du Japon qui se prépare. Le commodore Perry est chargé officiellement d'aller faire une revue hydrographique des côtes du Japon et de l'archipel des Indes orientales; en réalité, il est envoyé pour ouvrir les premières brèches et faire les premières tentatives de conquête. Les Japonais ont maltraité quelques matelots américains; le gouvernement japonais devra donner satisfaction aux réclamations du gouvernement américain, sinon, on le déclare hautement, il sera traité comme il le mérite. Le commandant de l'expédition américaine engagera le gouvernement japonais à faire alliance avec le gouvernement de Washington et à ouvrir

quelques-uns de ses ports au commerce de l'Union; si le gouvernement japonais résiste, on le forcera par les armes et la toute-puissance du canon à les ouvrir. Voilà très probablement comment les choses se passeront, et les Américains ne se gênent point d'ailleurs pour déclarer que telle sera, en effet, leur ligne de conduite. Ainsi, après la Chine, le Japon verra tomber les vieilles barrières de son empire devant les exigences de cette race énergique qui semble avoir été jetée sur la terre pour détruire les derniers vestiges des vieilles civilisations décrépites et désormais inutiles, pour faire disparaître les vieilles races, les tribus barbares, et tout ce qui reste encore dans le monde de fétichisme, d'idolâtrie et de superstition. L'Angleterre et les États-Unis vont se rencontrer au fond de l'Orient. Sera-ce pour se combattre ou pour s'unir, pour maintenir et continuer leur rivalité, ou, comme tout semble le faire présager, pour s'allier et se confondre, et ne faire plus qu'une seule nation de deux peuples qui ne sont déjà qu'une seule race?

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

Le théâtre de l'Opéra-Comique cherche, par de louables efforts, à faire oublier l'échec qu'a essuyé *le Carillonneur de Bruges*, dont l'ennuyeux poème et la faible musique ne se relèvent pas dans l'esprit du public, malgré la présence de Mme Darcier, qui n'a pas produit l'effet qu'on en espérait. C'est qu'on ne quitte pas impunément une carrière qui exige une activité incessante, et qui vous tient chaque jour en haleine. On a trouvé généralement que les trois années de repos que Mme Darcier vient de passer au sein du mariage avaient un peu alourdi sa voix et émoussé la vive sensibilité qui caractérisait autrefois son talent. Si elle dit convenablement certaines parties du rôle trop larmoyant de Béatrix, elle n'a pas réussi à en corriger tout-à-fait la monotonie. M. Adam, dont l'activité infatigable passe *senza cerimonie* du grave au doux et du plaisant au sévère, et qui croit sincèrement que plus on se dépêche et mieux on réussit, est venu en aide au théâtre de l'Opéra-Comique par un vaudeville en un acte qu'il a improvisé en un clin d'œil. *Le Farfadet* est l'une des mille histoires de revenant qui remplissent les théâtres et les romans. On pense bien que le farfadet qui a inspiré à M. Adam sa musique plus que légère est un revenant de bonne humeur. En effet, c'est un joyeux conscrit qu'on croyait mort et enterré, et qui survient à propos dans le moulin de ses pères, pour empêcher que le cœur de sa fiancée ne lui soit enlevé. Ce petit acte, rempli de farine, ne manque pas de gaieté, et, grace à la musique de M. Adam, qui glisse sur tout et ne s'appesantit sur rien, il peut défrayer quelques représentations en attendant mieux.

Après M. Adam, voici venir M. Bazin avec un opéra en deux actes intitulé *Madelon*, dont les paroles sont de M. Sauvage. M. Bazin est un musicien distingué, un grand prix de Rome qui s'est déjà essayé sur le théâtre de l'Opéra-Comique, où il a produit *le Trompette de M. le Prince*, en un acte, qui est le plus beau fleuron de sa couronne, et puis *la Saint-Sylvestre*, opéra en trois actes qui n'a pas vécu long-temps. Madelon est une jeune et très agréable femme qui tient à Saint-Germain l'auberge des *Barreaux-Verts*, où bien des mousquetaires vont s'enivrer du nectar de ses beaux yeux. Parmi ceux qui fréquentent l'auberge de la gentille Madelon se trouve Arthur de Landri, officier

qui a pris en haine la plus belle moitié du genre humain parce qu'il a perdu un procès contre sa cousine Marie, procès qui lui enlève la moitié de son patrimoine; mais Madelon est si prévenante pour son hôte Arthur, que celui-ci a bien de la peine à résister à tant de séductions : aussi ne résiste-t-il pas, et, en tombant à ses genoux, il lui fait l'aveu humiliant de l'amour qu'il éprouve pour elle. Son bonheur est complet quand il apprend que Madelon n'est autre que sa cousine Marie, qui a pris ce chemin détourné pour lui restituer la fortune qu'il avait perdue. On écouterait ces deux petits actes sans trop d'impatience, si la musique de M. Bazin avait plus d'entrain et renfermait moins de lieux communs. M. Bazin a peu d'idées, et sa forme n'est pas assez piquante pour relever le caractère monotone et contourné de ses mélodies. Un joli quintette au premier acte et un agréable nocturne au second sont les seuls morceaux qui nous aient paru mériter d'être signalés dans cette partition, qui est l'œuvre estimable d'un musicien de mérite.

Le Théâtre-Italien vient de clore assez tristement sa campagne. Les plus intrépides amateurs de musique italienne n'osaient plus s'aventurer à la salle Ventadour, même pour y entendre *le Barbier de Séville* de Rossini, abandonné à des interprètes tels que Mlle Cruvelli, M. Calzolari, *ed altri birbanti!* S'il n'y avait pas eu M. Lablache, dont le magnifique talent est une protestation vivante contre la décadence de l'école italienne, on aurait eu peine à se faire une idée du plus admirable opéra bouffon qui ait été créé depuis cinquante ans.

Les concerts sont toujours de plus en plus nombreux et se succèdent avec une telle rapidité, que c'est à peine si nous pouvons assister aux plus remarquables. Le sixième concert du Conservatoire, qui a eu lieu le 21 mars, n'a pas offert un très grand intérêt. Après l'ouverture d'*Eurianthe* de Weber, on a exécuté un fragment des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, dont le duo a été fort mal chanté, particulièrement par Mme Laborde. D'où vient donc la prédilection de la société du Conservatoire pour cette cantatrice médiocre, qui n'a aucune intelligence du style élevé, et qui est toujours à côté du ton? Il est vraiment déplorable d'entendre au Conservatoire, à côté du premier orchestre de l'Europe, des chanteurs dont voudrait à peine un théâtre de province. Nous avons été aussi très peu édifié de la manière dont la société des concerts a exécuté le chœur de *la Fête d'Alexandre* de Haendel, qui terminait la séance. Ce chœur vigoureux fait partie d'un *oratorio*, et a sa place marquée dans le développement d'un récit dramatique : il aurait fallu en expliquer le sens au public, qui n'a pu deviner l'intention du poète, ni celle du musicien. Les quelques mesures de récitatif qui ont été balbutiées par je ne sais quel coryphée n'étaient pas suffisantes pour préparer l'auditoire à l'explosion de ce chœur admirable, qui d'ailleurs a été chanté beaucoup trop vite. Puisque la société des concerts manifeste l'excellente intention de sortir enfin du cercle trop restreint de son répertoire habituel, nous l'engageons à étudier avec plus de soin l'œuvre de Haendel, qui est, avec Bach, son contemporain, avec Gluck et Beethoven, l'un des plus vigoureux génies de l'art musical. Il y a dans *la Fête d'Alexandre* bien d'autres morceaux dont la société des concerts pourrait enrichir son programme, et nous lui signalons particulièrement un air de basse avec chœur :

Bacco bello in fresca éta
Inventò l'uso del bere,

qui est du plus beau caractère.

La société de Sainte-Cécile, sous la direction de M. Seghers, fait tous les jours de nouveaux progrès. Le public, qu'on a tant de peine à convertir aux bonnes choses qui sont nouvelles, commence à comprendre l'utilité d'une association d'artistes désintéressés qui s'efforcent de propager le goût de la grande musique sans autre rétribution que le denier que leur apportent les ames dévouées. Sans avoir nullement la prétention de lutter avec la société du Conservatoire, qui a déjà vingt-cinq ans d'existence et le bénéfice d'une tradition, l'association que dirige M. Seghers avec une activité infatigable est venue remplir une lacune, et offre, à des prix modérés, le plaisir d'entendre exécuter les chefs-d'œuvre de la musique instrumentale. Les cinquième et sixième concerts de la société Sainte-Cécile, qui ont été très brillans, avaient attiré dans la grande salle de la Chaussée-d'Antin un public nombreux et choisi.

Il vient d'arriver à Paris un violoniste du plus grand mérite, et qui a produit dans le monde musical une assez vive sensation. M. Bazzini est un Italien, comme il est facile de le reconnaître au caractère de sa physionomie, et mieux encore aux qualités qui distinguent son talent. Il chante sur son violon d'une manière admirable, et de tous les violonistes qui se disputent depuis dix ou quinze ans l'héritage de Paganini, M. Bazzini nous semble être celui qui se rapproche le plus de son incomparable modèle; mais tel est le danger de vouloir imiter ce qui appartient trop exclusivement à l'individualité d'un grand artiste, que M. Bazzini n'a pu échapper aux inconvéniens du but qu'il s'est évidemment proposé. Il y avait dans Paganini, comme dans tout homme de génie, des qualités de style transmissibles qu'il est permis à tout le monde de s'approprier, parce qu'elles forment ce domaine de l'esprit humain dont chaque génération recule les limites; mais, à côté de ces règles générales que Paganini avait reçues de ses prédécesseurs en les agrandissant, il a développé des singularités puissantes qui tenaient autant à une constitution physique exceptionnelle qu'au caractère de son génie. Or, il est bien rare qu'un imitateur, qu'il ne faut pas confondre avec un disciple, sache faire le bon partage dans la succession qu'il ambitionne; presque toujours il s'efforcera de reproduire ce que la nature, dans ses manifestations infinies, n'aime à produire qu'une fois. Ces réflexions nous sont venues en entendant exécuter à M. Bazzini un morceau de sa composition, qu'il a intitulé *la Danse des Sylphes*, et où il semble qu'il ait voulu imiter les caprices adorables que faisait jaillir l'archet de Paganini en jouant le thème si connu du *Carnaval de Venise*. Cette imitation nous a paru malheureuse, car, lorsque M. Bazzini s'attaque exclusivement à des difficultés de mécanisme, le son est maigre, il manque d'ampleur et parfois de justesse. Que M. Bazzini reste donc dans la vérité de son talent, qu'il chante, qu'il développe la vive sensibilité dont il est doué, et alors il aura peu de rivaux à craindre comme violoniste de sentiment. Un enfant de douze ans à peine, digne du plus grand intérêt, M. Paul Julien, est aussi sur le violon un virtuose qui donne les plus belles espérances. Ce qui nous charme dans cet enfant précoce, qui est élève de M. Alard, professeur au Conservatoire, c'est qu'il est naturel, qu'il ne vise point à l'effet, ni à singer des émotions qui fort heureusement ne sont pas encore de son âge. Paul Julien est un enfant bien doué, qui joue du violon avec beaucoup de goût, de pureté et de justesse, et avec une bonne figure qui a l'air de vous dire : Je joue du violon, parce que cela m'amuse mieux que le jeu de la fossette. Le jeune Paul Julien appartient à une famille

très honorable, mais pauvre, qui a souvent à lutter contre les nécessités de la vie. Il serait digne de l'autorité, et particulièrement de la direction des beaux-arts, d'encourager cet enfant, et de lui faciliter les abords d'une carrière difficile, où il est appelé à avoir de grands succès.

Un concert très intéressant, au bénéfice des pauvres allemands, a eu lieu le 28 mars dans la salle de Herz. Entre autres morceaux que nous y avons entendus, nous devons mentionner le trio en *ré* pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, qui a été exécuté dans la perfection par MM. Hiller, Bazzini et Chevillard, et puis un concerto pour trois pianos de Sébastien Bach, morceau original et de la plus grande difficulté, qui a été fort bien rendu par Mme la comtesse de Kalergis, amateur distingué, par Mlle Clauss. dont le succès grandit tous les jours et fera le tour de l'Europe, et par M. Hiller, qui entend et qui exécute la musique de Bach comme s'il l'avait inventée. M. Hiller est un musicien consommé, un harmoniste de premier ordre qui a fait une étude particulière de l'œuvre immense du grand Sébastien Bach, dont il a la tradition. C'est que la musique de Bach ne doit pas s'exécuter comme celle d'Haydn, de Mozart et surtout de Beethoven, de Weber, de Mendelssohn et de Hummel. Bach est un génie à part, qui occupe une place unique dans l'histoire de l'école allemande; il ferme l'ère des contrepointistes du moyen-âge, et il ouvre les temps modernes. C'est un sublime forgeron qui prépare pour ses successeurs tous les élémens de la musique moderne. Personne à Paris ne possède l'intuition du génie de Bach comme M. Hiller.

Un autre concert qui ne manquait pas d'un certain intérêt de curiosité est celui qu'a donné M. Gordigiani, le 3 avril, dans la salle de M. Herz, et dans lequel il a fait entendre une série de chants sacrés de sa composition. M. Gordigiani est un Italien de Florence, où il a publié depuis une vingtaine d'années un grand nombre de charmantes *canzonnette*, que les Russes, les Anglais et tous les voyageurs de distinction qui visitent incessamment ce beau pays, ont répandues en Europe. Dans ces petits pastels, où la muse de M. Gordigiani se plaît à enfermer un épisode touchant, une simple histoire d'amour sans péripétie bruyante, on reconnaît la main d'un artiste distingué, qui a du goût, des idées ingénieuses, qu'il sait exprimer avec élégance. Ce n'est pas que M. Gordigiani ait le souffle mélodique très développé ni très varié dans ses combinaisons piquantes. Il tourne volontiers dans un cercle assez étroit, en évitant avec soin les notes caractéristiques, qui pourraient donner à sa phrase une allure franche et décidée. Dans ses accompagnemens d'une harmonie délicate et choisie, on retrouve certaines images, certaines modulations d'un caractère attristé, qui appartiennent évidemment à la manière de Schubert : c'est ainsi que, dans ce siècle de communications rapides entre les individus et les peuples, toutes choses tendent à se niveler, et que le frottement universel des idées fait disparaître chaque jour la physionomie native qui distinguait autrefois les différentes écoles de l'Europe. Je ne prétends pas dire que la petite épopée de M. Gordigiani soit dépourvue de caractère, et qu'il se soit approprié sciemment certaines cadences harmoniques dont Schubert fait un si fréquent usage; mais il n'en est pas moins vrai que les *canzonette* du maestro toscan sont d'un genre un peu composite, et qu'au milieu d'une charmante mélodie qui exprime le regret adouci *del tempo passato*, ou bien le sourire épanoui d'*una biondina* sous un frais treillage,... on voit apparaître quelques gouttes sanguinolentes d'harmonie al-

lemande. Attiré à Paris par le désir bien naturel de se produire sur un plus vaste théâtre, M. Gordigiani y a été accueilli avec empressement par la haute société, dont l'extrême bienveillance n'est pas toujours sans danger pour un artiste de mérite. Poussé par des conseils qui auraient pu être plus éclairés, M. Gordigiani s'est aventuré à composer une suite de morceaux religieux sur les sujets les plus graves du drame de l'église, tels que *Hic est panis*, le *Credo*, le *Pater noster*, etc. On s'imagine ce que la musette de M. Gordigiani a pu faire de ces thèmes redoutables qui ont été traités par les plus grands musiciens, et pour lesquels il faut au moins autant d'inspiration que de véritable science. Nous n'insisterons pas davantage sur cette tentative malheureuse qui a dû convaincre l'aimable compositeur dont nous nous occupons en ce moment que la distinction des genres n'est pas un vain mot dans les arts, et qu'il ne faut jamais prendre trop au sérieux les succès faciles qu'on obtient dans les salons. Nous pourrions parler encore d'un grand nombre de concerts bruyans et de virtuoses vaniteux qui ne peuvent se consoler de voir le public ingrat, dont ils ont eu un moment les faveurs, les abandonner enfin à leur triste sort; mais ce qu'on peut dire de mieux de certaines médiocrités comme M. Alexandre Batta et M. Léopold Meyer, c'est de leur appliquer le vers si connu d'un poète vengeur:

Non parliam di loro, ma guarda e passa.

Parlons plutôt de Mlle Charlotte de Malleville, personne charmante, qui joue du piano avec la délicatesse d'une femme bien élevée, et dont les séances de musique de chambre sont suivies avec empressement par la bonne compagnie. Dans la cinquième séance, qui a eu lieu le 13 de ce mois, Mlle de Malleville a exécuté avec beaucoup de succès l'admirable *concerto* en *ré mineur* de Mozart, pour piano et accompagnement de grand orchestre. L'*andante* de ce concerto est un de ces morceaux de musique où se révèle le génie de Mozart, et dont il faut dire ce que Voltaire voulait qu'on mît au bas de chaque vers de Racine: *Parfait*, *exquis*, *divin!* A cette même soirée, nous avons entendu des fragmens d'un sextuor de M. Onslow pour piano, flûte, cor, clarinette, hautbois et basson, qui nous a paru écrit avec beaucoup de soin.

Mme Taccani-Tasca, une des cantatrices distinguées de la bonne école italienne, a donné aussi un concert qui a été fort brillant, et dans lequel elle a chanté la cavatine du *Barbier* et la charmante barcarolle — *la Biondina in Gondoletta* — avec beaucoup de succès. Mme Taccani-Tasca possède une grande flexibilité qu'elle dirige avec grace et *maestria*. Le seul reproche que nous adresserons à cette charmante cantatrice, c'est de ne point varier suffisamment le fonds de son répertoire et de le composer de morceaux généralement trop connus. Ah! si les cantatrices savaient tout ce qu'il y a de chefs-d'œuvre enfouis dans les vieilles partitions italiennes avant Rossini, que de succès elles pourraient obtenir dont elles ne seraient pas obligées de partager les bénéfices! — Enfin signalons encore, en terminant, le concert qu'a donné M. Krüger, pianiste distingué, dont l'exécution facile et élégante mérite des éloges. On voit que, pour le nombre aussi bien que pour la qualité, la musique de chambre l'emporte toujours sur la musique dramatique.

P. SCUDO.

THE LITERATURE OF ITALY, *a Historical Sketch*, by L.-F. Simpson (1). — L'au-

(1) London, Bentley, 1851.

teur de ces études sur la littérature italienne s'est tracé un plan fort simple. Après une rapide esquisse où il recherche les origines historiques de la formation de la langue italienne, et où il résume, plutôt qu'il ne les discute, les opinions contraires de Leonardo Bruni, Gravina, Quadrio, Maffei, Muratori, etc., il arrive de prime saut aux premières manifestations du génie littéraire en Italie, sans s'occuper, bien entendu, des œuvres de pure érudition, de ces traités sans valeur, écrits en mauvais latin, par des jurisconsultes et des moines. C'est à la cour de Frédéric II, roi de Sicile, qu'il nous introduit d'abord, et que nous voyons ce prince écrire, cent ans avant Dante, des vers italiens; l'italien était d'ailleurs pour lui, comme pour ses deux fils, Enzo et Manfred, comme pour son ministre Pier delle Vigne, une langue savante, un idiome d'exportation étrangère.

Pier delle Vigne, dont la tragique destinée a fourni à Dante un éloquent épisode, et dont une série de lettres, heureusement conservée, constitue ce qu'on sait de plus certain sur les origines de la littérature italienne, laisse dans l'ombre tous ses contemporains, ceux-là même qui, avant lui, avaient essayé de rimer dans le dialecte propre à la Sicile. On ne sait guère que le nom de Cullo d'Alcamo, Odo delle Colonne, Arrigo Testa; on a même oublié, ou peu s'en faut, ce Guido delle Colonne, que Muratori proclame le premier poète de son siècle (*il rimatore più terzo tra i suoi contemporaneï*). Les fragmens qu'on a recueillis de la correspondance poétique engagée entre Nina la Sicilienne et un certain Dante de Majano, les premiers essais de la muse bolonaise, qui prend le pas par ordre de date immédiatement après celle de Sicile, enfin les poètes toscans du XIIIe siècle, Fra Guittone, Brunetto Latini, Guido Cavalcanti, — ceux-ci cependant déjà mieux connus et mieux appréciés, — ne tiennent que fort peu de place dans l'ouvrage de M. Simpson. Pour écrire la biographie de Dante, l'auteur anglais, comme ses prédécesseurs, en a été réduit à réunir çà et là quelques fragmens de Boccace, et à déduire comme il a pu, soit de la *Vita Nuova*, soit du *Convito*, soit de la *Divine Comédie* les renseignemens qu'on y trouve, fort insuffisans et fort dispersés. Le soin qu'il a mis à cette tâche ingrate, soin que nous ne devons pas méconnaître, n'est pas exempt d'une certaine recherche et d'une certaine froideur. Il y a moins de suite dans le fougueux essai de Thomas Carlyle (*Lectures on heroes*), les dates y sont moins bien discutées, la substance du récit moins condensée et moins précise; mais la physionomie du poète se dégage mieux : il inspire plus d'intérêt, et la leçon, pour être moins pratique, n'est pas d'une moindre portée.

Tandis que quelques critiques ont affirmé hardiment l'originalité absolue du plan de la *Divina Commedia*, d'autres en ont cherché l'idée première, soit dans un roman d'origine provençale intitulé *Il Meschino*, soit dans le *Tesoretto* de Brunetto Latini, le précepteur de Dante, soit dans la *Vision* d'Albéric le moine, écrite en affreuse prose latine vers le commencement du XIIe siècle. M. Simpson a préféré s'attacher à faire ressortir en détail le caractère allégorique de cette vaste épopée et les allusions historiques dont elle est remplie; mais l'analyse suivie, chant après chant, cercle après cercle, que M. Simpson a consacrée à ce travail est un commentaire trop parfaitement didactique pour offrir un intérêt très vif. Nous parlons ainsi, dominé peut-être par les exigences toujours croissantes de notre époque blasée, qui admet à grand'peine l'enseignement discret et sobre, l'utile sans l'agréable. Aussi nous hâterons-nous d'ajou-

ter, — et cette remarque s'applique au livre entier de M. Simpson, — que, comme manuel d'études, comme auxiliaire d'un cours de littérature, on ne saurait lui demander plus qu'on n'y trouve.

Cecco d'Ascoli (Francesco Staboli), brûlé vif à Florence pour avoir cru aux mauvais esprits, ou, suivant d'autres, pour avoir maltraité Dante dans ses *Seste rime* intitulées *Acerba*, Fazio degli Uberti et son *Dittamondo*, Francesco da Barberino et ses *Documenti d'amore* (1), Guittoncino di Pistoja, dont la destinée et les amours ressemblent si fort à la destinée, aux amours de Dante, et dont Pétrarque a déploré le trépas en si beaux vers, ont chacun leur médaillon dans cette galerie de portraits. Une fort grande toile, en revanche, y est réservée à l'amant de Laure. A la vérité, elle est bien moins destinée au poète, au faiseur de sonnets, qu'à l'infatigable érudit, remaniant, perfectionnant, fixant l'idiome national, et faisant servir son ascendant littéraire aux desseins patriotiques dont la réalisation occupa sa vie. Florentin d'origine, né dans l'exil, élevé en France où il vit de près la papauté comme lui exilée et donnant le spectacle de la corruption la plus effrénée, Pétrarque n'en fut pas moins, par ses tendances toutes classiques, ramené au sentiment le plus vif de la suprématie romaine. Ce sentiment, froissé par l'invasion de 1333, où la noblesse française secondait l'ambition du roi de Bohême, gendre de Philippe de Valois, dessina et grandit la destinée de Pétrarque, jusque-là simplement poète et philologue. Son appel aux armes, bien qu'il eût le tort d'être rédigé en vers latins, trouva cependant de l'écho par-delà les Alpes. Après la mort de Jean XXII, en 1334, il secondait auprès de Benoît XII les instances des envoyés romains, suppliant le nouveau pontife de revenir dans la capitale des États de l'église; mais ses instances demeurèrent vaines, et le poète n'eut plus qu'à maudire les tours superbes du palais qui s'élevait pour abriter définitivement sur la terre étrangère le trône pontifical :

Torri superbe al ciel nemiche.

De Rome encore, qu'il visita en 1337, le poète rappelait les papes dans cette grande cité où ils ne revinrent que bien plus tard, mais où Pétrarque devait retourner, en 1341, pour y recevoir un triomphe éclatant, renouvelé en son honneur après des siècles de désuétude (2). *Viva el poeta!* criait la foule, et Pétrarque répondait : *Viva el popolo romano! viva el senatore! Dio la mantenga en libertade!*

La liberté de Rome à cette époque ne méritait guère un pareil nom. En l'absence des pontifes, deux factions ou plutôt deux familles ennemies, tour à tour vaincues et victorieuses, y faisaient régner une perpétuelle anarchie. Dans toute l'Italie d'ailleurs sévissait la guerre civile, fomentée par les étrangers, et dont profitaient seuls les chefs de bandes, les grandes compagnies de *condottieri*. Il y a dans Pétrarque d'admirables lamentations sur cette grande et irrémédiable décadence du peuple-roi; elles font comprendre l'enthousiasme dont il fut saisi, lorsqu'un homme parut qui semblait porter à son front l'auréole

(1) Douze chapitres ou livres de discussions philosophiques se cachent sous ce titre plein d'amorces. F. da Barberino a composé aussi un poème sur les femmes et leurs façons d'être, qui a été réimprimé en 1825 à Rome, chez Manzi.

(2) Aucun poète n'avait été couronné à Rome depuis le règne de Théodose.

providentielle, et qu'on put croire un moment appelé à ramener le règne de la paix, de la justice et des lois. Cola Rienzi (Nicolas Gabriani était son vrai nom), Cola Rienzi déçut l'espérance du poète, comme celle du peuple. Sa courte dictature, inaugurée par des scènes théâtrales, finit, comme elle avait commencé, par un dénoûment de mélodrame. Les barons romains, qui s'étaient tant raillés du tribun, et dont quelques-uns payèrent de leur vie le mépris dédaigneux qu'ils avaient fait de ses plans réformateurs, finirent cependant par avoir raison de lui, grace à ses fautes, grace à l'inconstance populaire, mais surtout grace à la ligue du pape et des barons, divisés tant qu'ils dominèrent, réunis quand ils virent leur pouvoir mis en péril. L'histoire de Rienzi est très complète et très bien racontée dans le livre de M. Simpson, et c'est en réalité un des principaux épisodes de la vie de Pétrarque, qui, entraîné vers la cause populaire et détaché de celle des pontifes, nonobstant les faveurs dont on ne cessait de le combler, devait bientôt chercher par d'autres voies l'accomplissement de son rêve favori, la régénération de Rome et de l'Italie. Comme agent des ducs de Milan, auprès desquels il alla résider après l'avénement du cardinal d'Ostie (Innocent VI), il ne travailla guère qu'à reconstituer l'unité italienne sous un César, un empereur allemand. Il y songeait dès avant la dernière entreprise et la mort tragique de Rienzi. Déjà bien vieux enfin, — lorsqu'en 1367 Urbain V parut disposé à rentrer dans Rome, — Pétrarque se mit en chemin pour aller revoir, rendue à ses brillantes destinées, la ville immortelle; mais ses infirmités l'arrêtèrent auprès de Padoue, et, lorsqu'il se sentit en état de reprendre son pèlerinage patriotique, Urbain V, effrayé de la turbulence italienne, venait de retourner à Avignon (septembre 1370). Le dernier acte public de la vie de Pétrarque fut une tentative de conciliation entre Padoue et Venise : œuvre de bon citoyen, de patriotisme éclairé, dont le succès éphémère entoura d'un suprême éclat cette carrière si pleine, si vaillamment, si utilement fournie.

M. Simpson a traité ce qui touche à Boccace avec moins de zèle et de verve. Il est vrai que, sous plus d'un rapport, il avait défloré ce sujet en retraçant à fond la vie de Pétrarque et même celle de Dante. Les trois grands écrivains du *Trecento* ont vécu à la même époque, d'une existence presque identique. Tous trois Toscans, tous trois animés de ce beau zèle italien qui survit encore à tant de désastres, ils furent tous trois honorés et protégés par les princes et les papes, qui se disputaient l'honneur de leur offrir asile, comme s'ils eussent compris que l'hospitalité donnée au génie errant ou fugitif est encore la meilleure garantie contre l'oubli des hommes. Tous trois d'ailleurs, ainsi que le remarque M. Simpson, ont immortalisé un nom de femme : Béatrice, Laure, Fiammetta, groupe charmant qui passe de siècle en siècle, les mains entrelacées, dans les rêves de tout poète amoureux.

Dans Boccace et dans son génie, on retrouve aisément quelque chose de son origine maternelle. Il était né à Paris (1313), et sa jeunesse s'était écoulée à Naples, auprès de ce bon roi Robert, qui, de 1309 à 1343, fut le protecteur de la renaissance littéraire; jeunesse voluptueuse, mais nullement oisive, où de fortes études se mêlaient, on ne sait trop comment, aux enivrantes douceurs d'un amour heureux. Fiammetta (nom de fantaisie) était mariée lorsque Boccace la rencontra pour la première fois à la grand' messe de San-Lorenzo. Comme son amant, elle devait le jour à une passion illégitime, et passait pour

la fille naturelle du roi Robert. Elle fut moins sévère pour le jeune et beau Florentin que Laure de Noves ne l'avait été pour Pétrarque; aussi l'enchaîna-t-elle moins long-temps. Boccace quitta Naples pour Florence après la mort de son père, et, méritant l'estime de ses concitoyens, reçut d'eux à plusieurs reprises des missions diplomatiques. Le *Decameron*, cette œuvre légère, fut publié la même année où Boccace allait, au nom de Florence, demander à Innocent VI comment il fallait accueillir l'empereur Charles IV. Peu d'années après, converti à une morale plus sévère, cédant à l'ascendant de ces mêmes moines dont il avait si rudement fustigé l'hypocrisie, et subissant l'influence de Pétrarque, son protecteur et son ami, Boccace aurait bien voulu arrêter la rapide célébrité de ses contes. Vœux et repentir stériles! Pas plus que l'avide Achéron, la renommée rebelle ne lâche sa proie. On a trouvé des subtilités pour l'acquérir; mais la perdre une fois acquise, qui donc pourrait s'en flatter?

Pétrarque et Boccace se partagent la gloire d'avoir excité l'Italie du moyen-âge à la connaissance des lettres grecques. C'est du reste un épisode romanesque dans l'histoire de la renaissance. Un savant grec, Leontio Pilato, vint à passer à Venise en 1360; il se rendait à la cour des papes, alors établis à Avignon. Boccace, saisissant l'occasion qui lui était offerte, détermina le voyageur à changer de projets, et, l'emmenant avec lui à Florence, il le logea, l'hébergea, le défraya de tous points, et n'eut de repos que lorsqu'il l'eut installé dans une chaire publique où, pour la première fois depuis l'extinction de la civilisation romaine, Homère fut commenté devant un auditoire italien. Pendant trois années consécutives, rassemblant à grands frais des manuscrits grecs, Boccace se fit l'élève et le collaborateur de son protégé, qu'il aida à traduire l'Iliade et l'Odyssée; mais, un beau jour, le savant se lassa; il voulut partir à toute force. Les instances de Pétrarque ne purent l'arrêter, et il quitta Venise, nous dit ce dernier, « vomissant mille imprécations contre l'Italie et le nom latin. » Cependant, à peine à Constantinople, un nouveau caprice lui fait prendre en dégoût sa terre natale. Il écrit à Pétrarque pour solliciter de lui les moyens de retourner à Florence. Avant de recevoir une réponse, il s'embarque, et la foudre frappe en pleine mer cet érudit à moitié fou, dont l'œuvre providentielle était achevée.

Une courte notice sur les Villani et leurs ouvrages historiques complète le travail de M. Simpson, travail qui se recommande surtout par la consciencieuse exactitude des recherches, le bon ordre de la narration, l'arrangement clair et méthodique des matières, mais auquel on pourrait souhaiter un peu moins de sécheresse, et un coloris, une vivacité qui ne sont pas absolument incompatibles avec les qualités plus sérieuses par lesquelles se recommande ce fragment d'histoire littéraire. Tel qu'il est, il offre un exposé suffisant de tout ce qu'il faut savoir pour comprendre et goûter les trois grands poètes italiens du XIVe siècle. Nous connaissons des commentaires beaucoup plus savans, beaucoup plus originaux, beaucoup plus ingénieux; mais ils sont par cela même moins utiles et moins pratiques : ils conviennent aux initiés; celui-ci peut surtout servir à qui veut s'instruire.

F. DE LAGENEVAIS.

V. DE MARS.